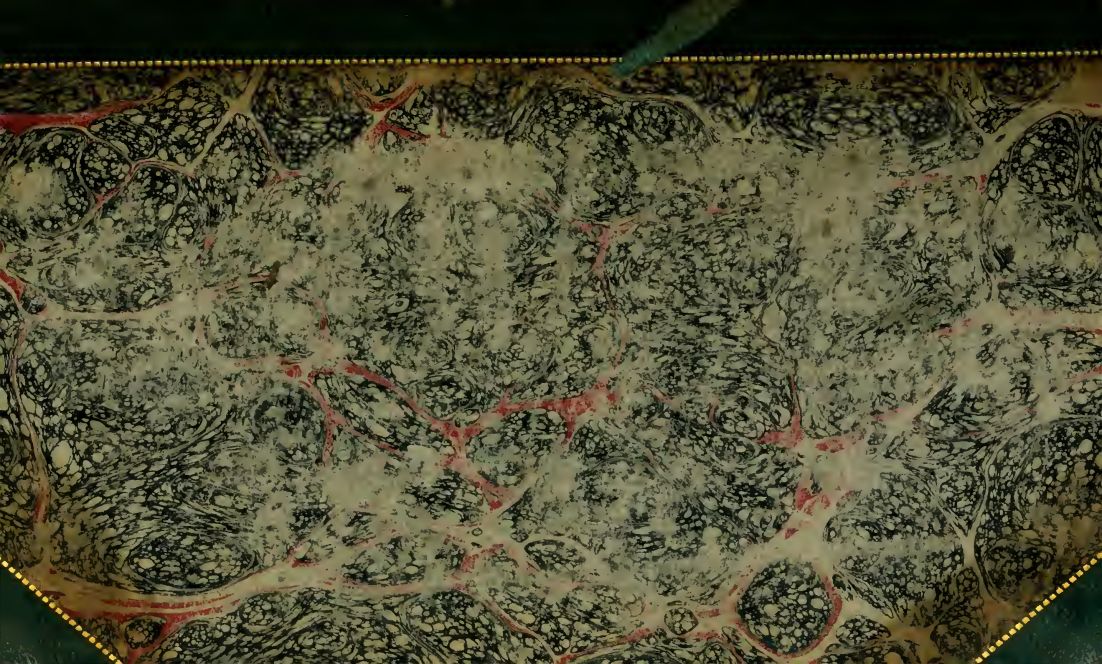
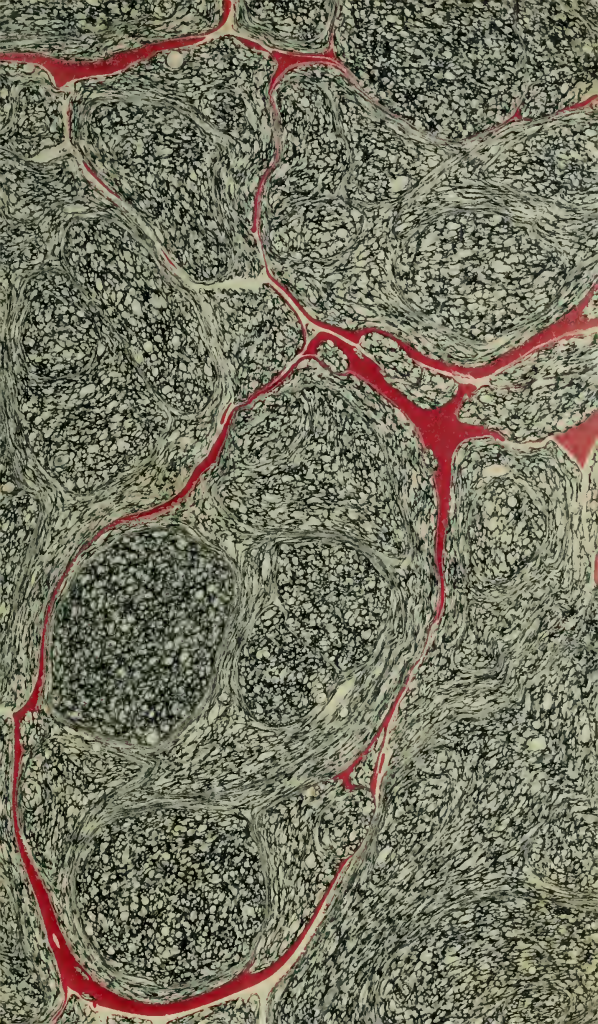




Campbell. l.c. 11

LE CABINET
DES FÉES,
OU
COLLECTION CHOISIE
DES CONTES DES FÉES,
ET AUTRES CONTES MERVEILLEUX,
Ornés de Figures.

TOME ONZIÈME.

A AMSTERDAM,
Et se trouve à PARIS,
RUE ET HÔTEL SERPENTE.

M. DCC. LXXXV.

LES MILLE ET UNE NUITS, *CONTES ARABES.*

LES AVENTURES

Du Calife Haroun Alraſchid.

QUELQUEFOIS, comme votre majeſté ne l'ignore pas, & comme elle peut l'avoir expérimenté par elle-même, nous ſommes dans des tranſports de joie ſi extraordinaires, que nous communiquons d'abord cette paſſion à ceux qui nous approchent, ou que nous participons aiſément à la leur. Quelquefois auſſi nous ſommes dans une mélancolie ſi profonde, que nous ſommes inſupportables à nous-mêmes, & que bien loin d'en pouvoir dire la cauſe ſi on nous la

demandoit, nous ne pourrions la trouver nous-mêmes si nous la cherchions.

Le calife étoit un jour dans cette situation d'esprit, quand Giafar, son grand-visir, fidèle & aimé, vint se présenter devant lui. Ce ministre le trouva seul, ce qui lui arrivoit rarement; & comme il s'apperçut en s'avançant qu'il étoit enseveli dans une humeur sombre, & même qu'il ne levoit pas les yeux pour le regarder, il s'arrêta en attendant qu'il daignât les jetter sur lui.

Le calife enfin leva les yeux, & regarda Giafar; mais il les détourna aussitôt, en demeurant dans la même posture, aussi immobile qu'auparavant.

Comme le grand-visir ne remarqua rien de fâcheux dans les yeux du calife qui le regardât personnellement, il prit la parole. Commandeur des croyans, dit-il, votre majesté me permet-elle de lui demander d'où peut venir la mélancolie qu'elle fait paroître, & dont il m'a toujours paru qu'elle étoit si peu susceptible?

Il est vrai, visir, répondit le calife en changeant de situation, que j'en suis peu susceptible, & sans toi, je ne me serois pas apperçu de celle où tu me trouves, & dans laquelle je ne veux pas demeurer davantage. S'il n'y a rien de nouveau qui t'ait obligé de venir, tu me

feras plaisir d'inventer quelque chose pour me la faire dissiper.

Commandeur des croyans, reprit le grand-visir Giafar, mon devoir seul m'a obligé de me rendre ici, & je prens la liberté de faire souvenir à votre majesté qu'elle s'est imposé elle-même un devoir de s'éclaircir en personne de la bonne police qu'elle veut être observée dans sa capitale & aux environs. C'est aujourd'hui le jour qu'elle a bien voulu se prescrire pour s'en donner la peine; & c'est l'occasion la plus propre qui s'offre d'elle-même pour dissiper les nuages qui offusquent sa gaîté ordinaire.

Je l'avois oublié, répliqua le calife, & tu m'en fais souvenir fort à propos : va donc changer d'habit pendant que je ferai la même chose de mon côté.

Ils prirent chacun un habit de marchand étranger; & sous ce déguisement ils sortirent seuls par une porte secrète du jardin du palais qui donnoit sur la campagne. Ils firent une partie du circuit de la ville, par les dehors, jusqu'aux bords de l'Euphrate, à une distance assez éloignée de la porte de la ville, qui étoit de ce côté-là, sans avoir rien observé qui fût contre le bon ordre. Ils traversèrent ce fleuve sur le premier bateau qui se présenta; & après avoir achevé le tour de l'autre partie de la ville,

opposée à celle qu'ils venoient de quitter, ils reprirent le chemin du pont qui en faisoit la communication.

Ils passèrent ce pont, au bout duquel ils rencontrèrent un aveugle assez âgé qui demandoit l'aumône. Le calife se détourna & lui mit une pièce de monnoie d'or dans la main.

L'aveugle à l'instant lui prit la main & l'arrêta. Charitable personne, dit-il, qui que vous soyez, que dieu a inspiré de me faire l'aumône, ne me refusez pas la grâce que je vous demande, de me donner un soufflet; je l'ai mérité, & même un plus grand châtiment. En achevant ces paroles, il quitta la main du calife pour lui laisser la liberté de lui donner le soufflet; mais de crainte qu'il ne passât outre sans le faire, il le prit par son habit.

Le calife surpris de la demande & de l'action de l'aveugle: Bon-homme, dit-il, je ne puis t'accorder ce que tu me demandes; je me garderai bien d'effacer le mérite de mon aumône par le mauvais traitement que tu prétens que je te fasse; & en achevant ces paroles, il fit un effort pour faire quitter prise à l'aveugle.

L'aveugle qui s'étoit douté de la répugnance de son bienfaiteur, par l'expérience qu'il en avoit depuis long-tems, fit un plus grand effort

donnez moi, je vous prie un soufflet ou reprenez votre aumône

pour le retenir. Seigneur, reprit-il, pardonnez-moi ma hardieſſe & mon importunité ; donnez-moi, je vous prie, un ſoufflet, ou reprenez votre aumône ; je ne puis la recevoir qu'à cette condition, ſans contrevenir à un ſerment ſolemnel que j'en ai fait devant dieu ; & ſi vous en ſaviez la raiſon, vous tomberiez d'accord avec moi, que la peine en eſt très-légère.

Le calife, qui ne vouloit pas être retardé plus long-tems, céda à l'importunité de l'aveugle, & il lui donna un ſoufflet, aſſez léger. L'aveugle quitta priſe auſſitôt en le remerciant & en le béniſſant. Le calife continua ſon chemin avec le grand-viſir ; mais à quelques pas delà, il dit au viſir : Il faut que le ſujet qui a porté cet aveugle à ſe conduire ainſi avec tous ceux qui lui font l'aumône, ſoit un ſujet grave. Je ſerois bien-aiſe d'en être informé ; ainſi retourne & dis-lui qui je ſuis, qu'il ne manque pas de ſe trouver demain au palais, au tems de la prière de l'après-dînée, & que je veux lui parler.

Le grand-viſir retourna ſur ſes pas, fit ſon aumône à l'aveugle ; & après lui avoir donné un ſoufflet, il lui donna l'ordre, & il revint rejoindre le calife.

Ils rentrèrent dans la ville ; & en paſſant par une place, ils y trouvèrent grand nombre de

spectateurs qui regardoient un homme jeune & bien mis, monté sur une cavale qu'il poussoit à toute bride autour de la place, & qu'il maltraitoit cruellement à coups de fouet & d'éperons, sans aucun relâche, de manière qu'elle étoit tout en écume & tout en sang.

Le calife étonné de l'inhumanité du jeune homme, s'arrêta pour demander si l'on savoit quel sujet il avoit de maltraiter ainsi sa cavale, & il apprit qu'on l'ignoroit, mais qu'il y avoit déjà quelque tems que chaque jour à la même heure il lui faisoit faire ce pénible exercice.

Ils continuèrent de marcher, & le calife dit au grand-visir de bien remarquer cette place, & de ne pas manquer de lui faire venir demain ce jeune homme à la même heure que l'aveugle.

Avant que le calife arrivât au palais, dans une rue par où il y avoit long-tems qu'il n'avoit passé, il remarqua un édifice nouvellement bâti, qui lui parut être l'hôtel de quelque seigneur de la cour. Il demanda au grand-visir s'il savoit à qui il appartenoit; le grand-visir répondit qu'il l'ignoroit, mais qu'il alloit s'en informer.

En effet, il interrogea un voisin qui lui dit que cette maison appartenoit à Cogia Hassan, surnommé Alhabbal, à cause de la profession de cordier, qu'il lui avoit vu lui-même exercer

dans une grande pauvreté, & que sans savoir par quel endroit la fortune l'avoit favorisé, il avoit acquis de si grands biens, qu'il soutenoit fort honorablement & splendidement la dépense qu'il avoit faite à la faire bâtir.

Le grand-visir alla rejoindre le calife, & lui rendit compte de ce qu'il venoit d'apprendre. Je veux voir ce Cogia Hassan Alhabbal, lui dit le calife; va lui dire qu'il se trouve aussi demain à mon palais à la même heure que les deux autres. Le grand-visir ne manqua pas d'exécuter les ordres du calife.

Le lendemain, après la prière de l'après-dînée, le calife rentra dans son appartement, & le grand-visir y introduisit aussitôt les trois personnages dont nous avons parlé, & les présenta au calife.

Ils se prosternèrent tous trois devant le trône du sultan; & quand ils furent relevés, le calife demanda à l'aveugle comment il s'appeloit. Je me nomme Baba-Abdalla, répondit l'aveugle.

Baba-Abdalla, reprit le calife, ta manière de demander l'aumône me parut hier si étrange, que si je n'eusse été retenu par de certaines considérations, je me fusse bien gardé d'avoir la complaisance que j'eus pour toi; je t'aurois empêché dès-lors de donner davantage au public le scandale que tu lui donnes. Je t'ai donc fait venir

ici pour savoir de toi quel est le motif qui t'a poussé à faire un serment aussi indiscret que le tien; & sur ce que tu me vas dire, je jugerai si tu as bien fait, & si je dois te permettre de continuer une pratique qui me paroît d'un très-mauvais exemple. Dis-moi donc, sans me rien déguiser, d'où t'est venue cette pensée extravagante : ne me cache rien, car je veux le savoir absolument.

Baba-Abdalla, intimidé par cette réprimande, se prosterna une seconde fois le front contre terre devant le trône du calife; & après s'être relevé : Commandeur des croyans, dit-il aussitôt, je demande très-humblement pardon à votre majesté de la hardiesse avec laquelle j'ai osé exiger d'elle & la forcer de faire une chose qui, à la vérité, paroît hors du bon sens. Je reconnois mon crime; mais comme je ne connoissois pas alors votre majesté, j'implore sa clémence, & j'espère qu'elle aura égard à mon ignorance.

Quant à ce qu'il lui plaît de traiter ce que je fais d'extravagance, j'avoue que c'en est une, & mon action doit paroître telle aux yeux des hommes; mais à l'égard de dieu, c'est une pénitence très-modique d'un péché énorme dont je suis coupable, & que je n'expierois pas, quand tous les mortels m'accableroient de soufflets

les uns après les autres. C'eſt de quoi votre majeſté ſera le juge elle-même, quand, par le récit de mon hiſtoire que je vais lui raconter, en obéiſſant à ſes ordres, je lui aurai fait connoître quelle eſt cette faute énorme.

HISTOIRE

De l'aveugle Baba-Abdalla.

COMMANDEUR des croyans, continua Baba-Abdalla, je ſuis né à Bagdad, avec quelques biens dont je devois hériter de mon père & de ma mère, qui moururent tous deux en peu de jours près l'un de l'autre. Quoique je fuſſe dans un âge peu avancé, je n'en uſai pas néanmoins en jeune homme, qui les eût diſſipés en peu de tems par des dépenſes inutiles & dans la débauche. Je n'oubliai rien au contraire pour les augmenter par mon induſtrie, par mes ſoins & par les peines que je me donnois. Enfin, j'étois devenu aſſez riche pour poſſéder à moi ſeul quatre-vingts chameaux, que je louois aux marchands des caravannes, & qui me valoient de groſſes ſommes chaque voyage que je faiſois en différens endroits de l'étendue de l'empire de votre majeſté, où je les accompagnois.

Au milieu de ce bonheur, & avec un puissant désir de devenir encore plus riche, un jour comme je revenois de Balsora à vide, avec mes chameaux que j'y avois conduits chargés de marchandises d'embarquement pour les Indes, & que je les faisois paître dans un lieu fort éloigné de toute habitation, & où le bon pâturage m'avoit fait arrêter, un derviche à pié qui alloit à Balsora, vint m'aborder, & s'assit auprès de moi pour se délasser. Je lui demandai d'où il venoit, & où il alloit; il me fit les mêmes demandes : & après que nous eûmes satisfait notre curiosité de part & d'autre, nous mîmes nos provisions en commun, & nous mangeâmes ensemble.

En faisant notre repas, après nous être entretenus de plusieurs choses indifférentes, le derviche me dit que dans un lieu peu éloigné de celui où nous étions, il avoit connoissance d'un trésor plein de tant de richesses immenses, que quand mes quatre-vingts chameaux seroient chargés de l'or & des pierreries qu'on en pouvoit tirer, il ne paroîtroit presque pas qu'on en eût rien enlevé.

Cette bonne nouvelle me surprit & me charma en même-tems : la joie que je ressentis en moi-même, faisoit que je ne me possédois plus. Je ne croyois pas le derviche capable de m'en

faire accroire ; ainſi je me jetai à ſon cou, en lui diſant : Bon derviche, je vois bien que vous vous ſouciez peu des biens du monde ; ainſi à quoi peut vous ſervir la connoiſſance de ce tréſor ? Vous êtes ſeul, & vous ne pouvez en emporter que très-peu de choſe ; enſeignez-moi où il eſt, j'en chargerai mes quatre-vingts chameaux, & je vous en ferai préſent d'un en reconnoiſſance du bien & du plaiſir que vous m'aurez fait.

J'offrois peu de choſe, il eſt vrai, mais c'étoit beaucoup à ce qu'il me paroiſſoit, par rapport à l'excès d'avarice qui s'étoit emparé tout-à-coup de mon cœur, depuis qu'il m'avoit fait cette confidence ; & je regardois les ſoixante-dix-neuf charges, qui me devoient reſter, comme preſque rien, en comparaiſon de celle dont je me priverois, en la lui abandonnant.

Le derviche qui vit ma paſſion étrange pour les richeſſes, ne ſe ſcandaliſant pourtant pas de l'offre déraiſonnable que je venois de lui faire : Mon frère, me dit-il ſans s'émouvoir, vous voyez bien vous-même que ce que vous m'offrez n'eſt pas proportionné au bienfait que vous demandez de moi. Je pouvois me diſpenſer de vous parler du tréſor & garder mon ſecret ; mais ce que j'ai bien voulu vous en dire, peut vous faire connoître la bonne intention que j'avois

& que j'ai encore de vous obliger & de vous donner lieu de vous ſouvenir de moi à jamais, en faiſant votre fortune & la mienne. J'ai donc une autre propoſition plus juſte & plus équitable à vous faire ; c'eſt à vous de voir ſi elle vous accommode.

Vous dites, continua le derviche, que vous avez quatre-vingts chameaux ; je ſuis près de vous mener où eſt le tréſor ; nous les chargerons vous & moi d'autant d'or & de pierreries qu'ils en pourront porter, à condition que quand nous les aurons chargés, vous m'en céderez la moitié avec leur charge, & que vous retiendrez pour vous l'autre moitié ; après quoi nous nous ſéparerons, & les emmènerons où bon nous ſemblera, vous de votre côté, & moi du mien. Vous voyez que le partage n'a rien qui ne ſoit dans l'équité, & que ſi vous me faites grâce de quarante chameaux, vous aurez auſſi par mon moyen de quoi en acheter un millier d'autres.

Je ne pouvois diſconvenir que la condition que le derviche me propoſoit, ne fût très-équitable ; ſans avoir égard néanmoins aux grandes richeſſes qui pouvoient m'en revenir, en l'acceptant, je regardois comme une grande perte la ceſſion de la moitié de mes chameaux, particulièrement quand je conſidérois que le

derviche ne ſeroit pas moins riche que moi. Enfin je payois déjà d'ingratitude un bienfait purement gratuit que je n'avois pas encore reçu du derviche : mais il n'y avoit pas à balancer, il falloit accepter la condition, ou me réſoudre à me repentir toute ma vie d'avoir, par ma faute, perdu l'occaſion de me faire une haute fortune.

Dans le moment même je raſſemblai mes chameaux, & nous partîmes enſemble. Après avoir marché quelque tems, nous arrivâmes dans un vallon aſſez ſpacieux, mais dont l'entrée étoit fort étroite. Mes chameaux ne purent paſſer qu'un à un ; mais comme le terrein s'élargiſſoit, ils trouvèrent moyen d'y tenir tous enſemble ſans s'embarraſſer. Les deux montagnes qui formoient ce vallon en ſe terminant en un demi cercle à l'extrêmité, étoient ſi élevées, ſi eſcarpées & ſi impraticables, qu'il n'y avoit pas à craindre qu'aucun mortel nous pût jamais appercevoir.

Quand nous fûmes arrivés entre ces deux montagnes : N'allons pas plus loin, me dit le derviche, arrêtez vos chameaux, & faites-les coucher ſur le ventre dans l'eſpace que vous voyez, afin que nous n'ayons pas de peine à les charger ; & quand vous aurez fait, je procéderai à l'ouverture du tréſor.

Je fis ce que le derviche m'avoit dit, & je l'allai rejoindre auſſitôt. Je le trouvai un fuſil à la main qui amaſſoit un peu de bois ſec pour faire du feu. Sitôt qu'il en eut fait, il y jeta du parfum en prononçant quelques paroles dont je ne compris pas bien le ſens, & auſſitôt une groſſe fumée s'éleva en l'air. Il ſépara cette fumée; & dans le moment, quoique le roc qui étoit entre les deux montagnes, & qui s'élevoit fort haut en ligne perpendiculaire, parût n'avoir aucune apparence d'ouverture, il s'en fit néanmoins une comme une eſpèce de porte à deux battans, pratiquée dans le même roc & de la même matière, avec un artifice admirable.

Cette ouverture expoſa à nos yeux, dans un grand enfoncement creuſé dans ce roc, un palais magnifique, pratiqué plutôt par le travail des génies que par celui des hommes : car il ne paroiſſoit pas que des hommes euſſent pu même s'aviſer d'une entrepriſe ſi hardie & ſi ſurprenante.

Mais, commandeur des croyans, c'eſt après coup que je fais cette obſervation à votre majeſté; car je ne la fis pas dans le moment. Je n'admirai pas même les richeſſes infinies que je voyois de tous côtés; & ſans m'arrêter à obſerver l'économie qu'on avoit gardée dans l'arrangement de tant de tréſors, comme l'aigle

fond sur sa proie, je me jetai sur le premier tas de monnoie d'or qui se présenta devant moi, & je commençai à en mettre dans un sac dont je m'étois déjà saisi, autant que je jugeai pouvoir en porter. Les sacs étoient grands, & je les eusse volontiers emplis tous; mais il falloit les proportionner aux forces de mes chameaux.

Le derviche fit la même chose que moi; mais je m'apperçus qu'il s'attachoit plutôt aux pierreries; & comme il m'en eut fait comprendre la raison, je suivis son exemple, & nous enlevâmes beaucoup plus de toute sorte de pierres précieuses que d'or monnoyé. Nous achevâmes enfin d'emplir tous nos sacs, & nous en chargeâmes les chameaux. Il ne restoit plus qu'à refermer le trésor & à nous en aller.

Avant que de partir, le derviche rentra dans le trésor; & comme il y avoit plusieurs grands vases d'orfévrerie de toutes sortes de façons, & d'autres matières précieuses, j'observai qu'il prit dans un de ces vases une petite boîte d'un certain bois qui m'étoit inconnu, & qu'il la mit dans son sein, après m'avoir fait voir qu'il n'y avoit qu'une espèce de pommade.

Le derviche fit la même cérémonie pour fermer le trésor, qu'il avoit fait pour l'ouvrir; & après avoir prononcé certaines paroles, la

porte du trésor se referma, & le rocher nous parut aussi entier qu'auparavant.

Alors nous partageâmes nos chameaux, que nous fîmes lever avec leurs charges. Je me mis à la tête des quarante que je m'étois réservés, & le derviche à la tête des autres que je lui avois cédés.

Nous défilâmes par où nous étions entrés dans le valion, & nous marchâmes ensemble jusqu'au grand chemin où nous devions nous séparer; le derviche pour continuer sa route vers Balsora, & moi pour revenir à Bagdad. Pour le remercier d'un si grand bienfait, j'employai les termes les plus forts, & ceux qui pouvoient lui marquer davantage ma reconnoissance, de m'avoir préféré à tout autre mortel pour me faire part de tant de richesses. Nous nous embrassâmes tous deux avec bien de la joie, & après nous être dit adieu, nous nous éloignâmes chacun de notre côté.

Je n'eus pas fait quelques pas pour rejoindre mes chameaux, qui marchoient toujours dans le chemin où je les avois mis, que le démon de l'ingratitude & de l'envie s'empara de mon cœur; je déplorois la perte de mes quarante chameaux, & encore plus les richesses dont ils étoient chargés. Le derviche n'a pas besoin de toutes ces richesses, disois-je en moi-

même,

même, il eſt le maître des tréſors, & il en aura tant qu'il voudra : ainſi je me livrai à la plus noire ingratitude, & je me déterminai tout-à-coup à enlever ſes chameaux avec leurs charges.

Pour exécuter mon deſſein, je commençai par faire arrêter mes chameaux, enſuite je courus après le derviche, que j'appelois de toute ma force, pour lui faire comprendre que j'avois encore quelque choſe à lui dire, & je lui fis ſigne de faire auſſi arreter les ſiens & de m'attendre. Il entendit ma voix, & il s'arreta.

Quand je l'eus rejoint : Mon frère, lui dis-je, je ne vous ai pas eu plutôt quitté que j'ai conſidéré une choſe à laquelle je n'avois pas penſé auparavant ; & à laquelle peut-être n'avez-vous pas penſé vous-même. Vous êtes un bon derviche accoutumé à vivre tranquillement, dégagé du ſoin des choſes du monde, & ſans autre embarras que celui de ſervir dieu. Vous ne ſavez peut-être pas à quelle peine vous vous êtes engagé en vous chargeant d'un ſi grand nombre de chameaux. Si vous vouliez me croire, vous n'en emmeneriez que trente, & je crois que vous aurez encore bien de la difficulté à les gouverner. Vous pouvez vous en rapporter à moi, j'en ai l'expérience.

Je crois que vous avez raiſon, reprit le der-

riche, qui ne se voyoit pas en état de pouvoir me rien disputer; & j'avoue, ajouta-t-il, que je n'y avois pas fait réflexion. Je commençois déjà à être inquiet sur ce que vous me représentez. Choisissez donc les dix qu'il vous plaira, emmenez-les, & allez à la garde de dieu.

J'en mis à part dix, & après les avoir détournés, je les mis en chemin pour aller se mettre à la suite des miens. Je ne croyois pas trouver dans le derviche une si grande facilité à se laisser persuader. Cela augmenta mon avidité, & je me flattai que je n'aurois pas plus de peine à en obtenir encore dix autres.

En effet, au lieu de le remercier du riche présent qu'il venoit de me faire: Mon frère, lui dis-je encore, par l'intérêt que je prens à votre repos, je ne puis me résoudre à me séparer d'avec vous, sans vous prier de considérer encore une fois combien trente chameaux chargés sont difficiles à mener, à un homme comme vous particulièrement qui n'êtes pas accoutumé à ce travail. Vous vous trouveriez beaucoup mieux si vous me faisiez une pareille grâce que celle que vous venez de me faire. Ce que je vous en dis, comme vous le voyez, n'est pas tant pour l'amour de moi & pour mon intérêt, que pour vous faire un plus grand plaisir; sou-

lagez-vous donc de ces dix autres chameaux sur un homme comme moi, à qui il ne coûte pas plus de prendre soin de cent que d'un seul.

Mon discours fit l'effet que je souhaitois, & le derviche me céda sans aucune résistance les dix chameaux que je lui demandois, de manière qu'il ne lui en resta plus que vingt; & je me vis maître de soixante charges, dont la valeur surpassoit les richesses de beaucoup de souverains. Il semble après cela que je devois être content.

Mais, commandeur des croyans, semblable à un hydropique, qui, plus il boit, plus il a soif, je me sentis plus enflammé qu'auparavant de l'envie de me procurer les vingt autres qui restoient encore au derviche.

Je redoublai mes sollicitations, mes prières & mes importunités, pour faire condescendre le derviche à m'en accorder encore dix des vingt. Il se rendit de bonne grâce; & quant aux dix autres qui lui restoient, je l'embrassai, je le baisai & je lui fis tant de caresses, en le conjurant de ne me les pas refuser, & de mettre par-là le comble à l'obligation que je lui aurois éternellement, qu'il me combla de joie en m'annonçant qu'il y consentoit. Faites-en un bon usage, mon frère, ajouta-t-il, & souvenez-vous que dieu peut nous ôter les

richeſſes comme il nous les donne, ſi nous ne nous en ſervons à ſecourir les pauvres, qu'il ſe plaît à laiſſer dans l'indigence exprès pour donner lieu aux riches de mériter par leurs aumônes une plus grande récompenſe dans l'autre monde.

Mon aveuglement étoit ſi grand, que je n'étois pas en état de profiter d'un conſeil ſi ſalutaire. Je ne me contentai pas de me revoir poſſeſſeur de mes quatre-vingts chameaux, & de ſavoir qu'ils étoient chargés d'un tréſor ineſtimable qui devoit me rendre le plus fortuné des hommes. Il me vint dans l'eſprit que la petite boîte de pommade dont le derviche s'étoit ſaiſi & qu'il m'avoit montrée, pouvoit être quelque choſe de plus précieux que toutes les richeſſes dont je lui étois redevable. L'endroit où le derviche l'a priſe, diſois-je en moi-même, & le ſoin qu'il a eu de s'en ſaiſir, me fait croire qu'elle enferme quelque choſe de myſtérieux. Cela me détermina à faire en ſorte de l'obtenir. Je venois de l'embraſſer en lui diſant adieu : A propos, lui dis-je en retournant à lui, que voulez-vous faire de cette petite boîte de pommade ? elle me paroît ſi peu de choſe, ajoutai-je, qu'elle ne vaut pas la peine que vous l'emportiez, je vous prie de m'en faire préſent ; auſſi-bien un derviche comme vous qui

a renoncé aux vanités du monde, n'a pas besoin de pommade.

Plût à dieu qu'il me l'eût refusée cette boîte! Mais quand il l'auroit voulu faire, je ne me possédois plus, j'étois plus fort que lui, & bien résolu à la lui enlever par force, afin que pour mon entière satisfaction, il ne fût pas dit qu'il eût emporté la moindre chose du trésor, quelque grande que fût l'obligation que je lui avois.

Loin de me la refuser, le derviche la tira d'abord de son sein, & en me la présentant de la meilleure grâce du monde : Tenez, mon frère, me dit-il, la voilà; qu'à cela ne tienne que vous ne soyez content; si je puis faire davantage pour vous, vous n'avez qu'à demander, je suis près de vous satisfaire.

Quand j'eus la boîte entre les mains, je l'ouvris; & en considérant la pommade : Puisque vous êtes de si bonne volonté, lui dis-je, & que vous ne vous lassez pas de m'obliger, je vous prie de vouloir bien me dire quel est l'usage particulier de cette pommade.

L'usage en est surprenant & merveilleux, repartit le derviche. Si vous appliquez un peu de cette pommade autour de l'œil gauche & sur la paupière, elle fera paroître devant vos yeux tous les trésors qui sont cachés dans le

sein de la terre ; mais si vous en appliquez de même à l'œil droit, elle vous rendra aveugle.

Je voulois avoir moi-même l'expérience d'un effet si admirable. Prenez la boîte, dis-je au derviche en la lui présentant, & appliquez-moi vous-même de cette pommade à l'œil gauche. Vous entendez cela mieux que moi ; je suis dans l'impatience d'avoir l'expérience d'une chose qui me paroît incroyable.

Le derviche voulut bien se donner cette peine, il me fit fermer l'œil gauche & m'appliqua la pommade. Quand il eut fait, j'ouvris l'œil, & j'éprouvai qu'il m'avoit dit la vérité. Je vis en effet un nombre infini de trésors remplis de richesses si prodigieuses & si diversifiées, qu'il ne me seroit pas possible d'en faire un détail au juste. Mais comme j'étois obligé de tenir l'œil droit fermé avec la main, & que cela me fatiguoit, je priai le derviche de m'appliquer aussi de cette pommade autour de cet œil.

Je suis près de le faire, me dit le derviche, mais vous devez vous souvenir, ajouta-t-il, que je vous ai averti que si vous en mettez sur l'œil droit, vous deviendrez aveugle aussitôt. Telle est la vertu de cette pommade, il faut que vous vous y accommodiez.

Loin de me persuader que le derviche me

dît la vérité, je m'imaginai au contraire qu'il y avoit encore quelque nouveau myſtère qu'il vouloit me cacher. Mon frère, repris-je en ſouriant, je vois bien que vous voulez m'en faire accroire; il n'eſt pas naturel que cette pommade faſſe deux effets ſi oppoſés l'un à l'autre.

La choſe eſt pourtant comme je vous le dis, repartit le derviche, en prenant le nom de dieu à témoin, & vous devez m'en croire ſur ma parole, car je ne fais point déguiſer la vérité.

Je ne voulus pas me fier à la parole du derviche, qui me parloit en homme d'honneur; l'envie inſurmontable de contempler à mon aiſe tous les tréſors de la terre, & peut-être d'en jouir toutes les fois que je voudrois m'en donner le plaiſir, fit que je ne voulus pas écouter ſes remontrances ni me perſuader d'une choſe qui cependant n'étoit que trop vraie, comme je l'expérimentai bientôt après à mon grand malheur.

Dans la prévention où j'étois, j'allai m'imaginer que ſi cette pommade avoit la vertu de me faire voir tous les tréſors de la terre en l'appliquant ſur l'œil gauche, elle avoit peut-être la vertu de les mettre à ma diſpoſition en l'appliquant ſur le droit. Dans cette penſée, je m'obſtinai à preſſer le derviche à m'en appli-

quer lui-même autour de l'œil droit, mais il refusa constamment de le faire. Après vous avoir fait un si grand bien, mon frère, me dit-il, je ne puis me résoudre à vous faire un si grand mal; considérez bien vous-même quel malheur est celui d'être privé de la vue, & ne me réduisez pas à la nécessité fâcheuse de vous complaire dans une chose dont vous aurez à vous repentir toute votre vie.

Je poussai mon opiniâtreté jusqu'au bout: Mon frère, lui dis-je assez fermement, je vous prie de passer par-dessus toutes les difficultés que vous me faites; vous m'avez accordé fort généreusement tout ce que je vous ai demandé jusqu'à présent; voulez-vous que je me sépare de vous mal satisfait, pour une chose de si peu de conséquence? Au nom de dieu, accordez-moi cette dernière faveur, quoi qu'il en arrive, je ne m'en prendrai pas à vous, & la faute en sera sur moi seul.

Le derviche fit toute la résistance possible; mais comme il vit que j'étois en état de l'y forcer: Puisque vous le voulez absolument, me dit-il, je vais vous contenter. Il prit un peu de cette pommade fatale, & me l'appliqua donc sur l'œil droit, que je tenois fermé; mais hélas! quand je vins l'ouvrir, je ne vis que ténèbres épaisses de mes deux yeux, &

je demeurai aveugle comme vous me voyez.

Ah malheureux derviche, m'écriai-je dans le moment! ce que vous m'avez prédit n'eſt que trop vrai. Fatale curioſité, ajoutai-je, déſir inſatiable des richeſſes, dans quel abîme de malheurs m'allez-vous jeter! Je ſens bien à préſent que je me les ſuis attirés; mais vous, cher frère, m'écriai-je encore, en m'adreſſant au derviche, qui êtes ſi charitable & bienfaiſant, entre tant de ſecrets merveilleux dont vous avez la connoiſſance, n'en avez-vous pas quelqu'un pour me rendre la vue?

Malheureux, me répondit alors le derviche, il n'a pas tenu à moi que tu n'aies évité ce malheur; mais tu n'as que ce que tu mérites, & c'eſt l'aveuglement du cœur qui t'a attiré celui du corps. Il eſt vrai que j'ai des ſecrets; tu l'as pu connoître dans le peu de tems que j'ai été avec toi; mais je n'en ai pas pour te rendre la vue. Adreſſe-toi à dieu, ſi tu crois qu'il y en ait un; il n'y a que lui qui puiſſe te la rendre: il t'avoit donné des richeſſes dont tu étois indigne; il te les a ôtées, & il va les donner par mes mains à des hommes qui n'en ſeront pas méconnoiſſans comme toi.

Le derviche ne m'en dit pas davantage, & je n'avois rien à lui répliquer: il me laiſſa ſeul accablé de confuſion, & plongé dans un excès

de douleur qu'on ne peut exprimer; & après avoir rassemblé mes quatre-vingts chameaux, il les emmena, & poursuivit son chemin jusqu'à Balsora.

Je le priai de ne me point abandonner en cet état malheureux, & de m'aider du moins à me conduire jusqu'à la première caravane; mais il fut sourd à mes prières & à mes cris. Ainsi privé de la vue & de tout ce que je possédois au monde, je serois mort d'affliction & de faim, si le lendemain une caravane qui revenoit de Balsora, ne m'eût bien voulu recevoir charitablement, & me remener à Bagdad.

D'un état à m'égaler à des princes, sinon en forces & en puissance, au moins en richesses & en magnificence, je me vis réduit à la mendicité sans aucune ressource. Il fallut donc me résoudre à demander l'aumône, & c'est ce que j'ai fait jusqu'à présent; mais pour expier mon crime envers dieu, je m'imposai en même-tems la peine d'un soufflet de la part de chaque personne charitable, qui auroit compassion de ma misère.

Voilà enfin, commandeur des croyans, le motif de ce qui parut hier si étrange à votre majesté, & de ce qui doit m'avoir fait encourir son indignation; je lui en demande pardon

encore une fois comme son esclave, en me soumettant à recevoir le châtiment que j'ai mérité. Et si elle daigne prononcer sur la pénitence que je me suis imposée, je suis persuadé qu'elle la trouvera trop légère, & beaucoup au-dessous de mon crime.

Quand l'aveugle eut achevé son histoire, le calife lui dit : Baba-Abdalla, ton péché est grand; mais dieu soit loué que tu en as connu l'énormité, & de la pénitence publique que tu en as faite jusqu'à présent. C'est assez, il faut que dorénavant tu la continues dans le particulier, en ne cessant de demander pardon à dieu dans chacune des prières auxquelles tu es obligé chaque jour par ta religion; & afin que tu n'en sois pas détourné par le soin de demander ta vie, je te fais une aumône ta vie durant de quatre dragmes d'argent par jour de ma monnoie, que mon grand-visir te fera donner; ainsi ne t'en retourne pas, & attens qu'il ait exécuté mon ordre.

A ces paroles Baba-Abdalla se prosterna devant le trône du calife, & en se relevant il lui fit son remercîment, en lui souhaitant toute sorte de bonheur & de prospérité.

Le calife Haroun Alraschid, content de l'histoire de Baba-Abdalla & du derviche, s'adressa au jeune homme, qu'il avoit vu mal-

traiter sa cavale, & il lui demanda son nom, comme il l'avoit fait à l'aveugle ; le jeune homme lui dit qu'il s'appeloit Sidi Nouman.

Sidi Nouman, lui dit alors le calife, j'ai vu exercer des chevaux toute ma vie, & souvent j'en ai exercé moi-même ; mais je n'en ai jamais vu pousser d'une manière aussi barbare que celle dont tu poussois hier ta cavale en pleine place, au grand scandale des spectateurs, qui en murmuroient hautement ; je n'en fus pas moins scandalisé qu'eux, & il s'en fallut peu que je ne me fisse connoître contre mon intention, pour remédier à ce désordre. Ton air néanmoins ne me marque pas que tu sois un homme barbare & cruel ; je veux même croire que tu n'en uses pas ainsi sans sujet ; puisque je sais que ce n'est pas la première fois, & qu'il y a déja bien du tems que chaque jour tu fais ce mauvais traitement à ta cavale, je veux savoir quel en est le sujet, & je t'ai fait venir ici afin que tu me l'apprennes ; sur-tout dis-moi la chose comme elle est & ne me déguise rien.

Sidi Nouman comprit aisément ce que le calife exigeoit de lui ; ce récit lui faisoit de la peine ; il changea de couleur plusieurs fois, & fit voir malgré lui combien étoit grand l'embarras où il se trouvoit. Il fallut pourtant se résoudre à en dire le sujet ; ainsi, avant que de

parler, il se prosterna devant le trône du calife; & après s'être relevé, il essaya de commencer pour satisfaire le calife; mais il demeura comme interdit, moins frappé de la majesté du calife, devant lequel il paroissoit, que par la nature du récit qu'il avoit à lui faire.

Quelque impatience naturelle que le calife eût d'être obéi dans ses volontés, il ne témoigna néanmoins aucune aigreur du silence de Sidi Nouman; il vit bien qu'il falloit, ou qu'il manquât de hardiesse devant lui, ou qu'il fût intimidé du ton dont il lui avoit parlé, ou enfin que dans ce qu'il avoit à lui dire, il pouvoit y avoir des choses qu'il eût bien voulu cacher.

Sidi Nouman, lui dit le calife pour le rassurer, reprens tes esprits, & fais état que ce n'est pas à moi que tu dois raconter ce que je te demande, mais à quelqu'ami qui t'en prie. S'il y a quelque chose dans ce récit qui te fasse de la peine, & dont tu crois que je pourrois être offensé, je te le pardonne dès-à-présent; défais-toi donc de toutes tes inquiétudes; parle-moi à cœur ouvert, & ne me dissimule rien, non plus qu'au meilleur de tes amis.

Sidi Nouman rassuré par les dernières paroles du calife, prit enfin la parole : Commandeur des croyans, dit-il, quelque saisissement dont tout mortel doive être frappé à la seule

approche de la majesté & de l'éclat de son trône, je me sens néanmoins assez de force pour croire que ce saisissement respectueux ne m'interdira pas la parole, jusqu'au point de manquer à l'obéissance que je lui dois, en lui donnant satisfaction sur toute autre chose que ce qu'elle exige de moi présentement. Je n'ose pas me dire le plus parfait des hommes; je ne suis pas assez méchant pour avoir commis, & même pour avoir eu la volonté de commettre rien contre les loix qui puisse me donner lieu d'en redouter la sévérité. Quelque bonne néanmoins que soit mon intention, je reconnois que je ne suis pas exempt de pécher par ignorance; cela m'est arrivé: en ce cas-là je ne dis pas que j'aie confiance au pardon qu'il a plû à votre majesté de m'accorder, sans m'avoir entendu. Je me soumets au contraire à sa justice, & à être puni, si je l'ai mérité. J'avoue que la manière dont je traite ma cavale depuis quelque tems, comme votre majesté en a été témoin, est étrange, cruelle & de très-mauvais exemple; mais j'espère qu'elle en trouvera le motif bien fondé, & qu'elle jugera que je suis plus digne de compassion que de châtiment; mais je ne dois pas la tenir en suspens plus long-tems par un préambule ennuyeux. Voici ce qui m'est arrivé.

HISTOIRE

De Sidi Nouman.

COMMANDEUR des croyans, continua Sidi Nouman, je ne parle pas à votre majesté de ma naissance; elle n'est pas d'un assez grand éclat, pour mériter qu'elle y fasse attention. Pour ce qui est des biens de la fortune, mes ancêtres par leur bonne économie, m'en ont laissé autant que j'en pouvois souhaiter pour vivre en honnête homme, sans ambition, & sans être à charge à personne.

Avec ces avantages, la seule chose que je pouvois désirer, pour rendre mon bonheur accompli, étoit de trouver une femme aimable, qui eût toute ma tendresse, & qui en m'aimant véritablement, voulût bien le partager avec moi; mais il n'a pas plû à dieu de me l'accorder. Au contraire, il m'en a donné une qui, dès le lendemain de mes noces a commencé d'exercer ma patience d'une manière qui ne peut être concevable qu'à ceux qui auroient été exposés à une pareille épreuve.

Comme la coutume veut que nos mariages se fassent sans voir & sans connoître celles

que nous devons épouser, votre majesté n'ignore pas qu'un mari n'a pas lieu de se plaindre, quand il trouve que la femme qui lui est échue, n'est pas laide à donner de l'horreur, qu'elle n'est pas contrefaite, & que les bonnes mœurs, le bon esprit & la bonne conduite corrigent quelque légère imperfection du corps qu'elle pourroit avoir.

La première fois que je vis ma femme le visage découvert, après qu'on l'eût amenée chez moi avec les cérémonies ordinaires, je me réjouis de voir qu'on ne m'avoit pas trompé dans le rapport qu'on m'avoit fait de sa beauté; je la trouvai à mon gré, & elle me plut.

Le lendemain de nos noces, on nous servit un dîner de plusieurs mets : je me rendis où la table étoit mise, & comme je n'y vis pas ma femme, je la fis appeler; après m'avoir fait attendre long-tems, elle arriva. Je dissimulai mon impatience, & nous nous mîmes à table; je commençai par le riz, que je pris avec une cuiller comme à l'ordinaire.

Ma femme au contraire, au lieu de se servir d'une cuiller, comme tout le monde fait, tira d'un étui qu'elle avoit dans sa poche, une espèce de cure-oreille, avec lequel elle commença de prendre du riz & de le porter à sa bouche

bouche grain à grain ; car il ne pouvoit pas en tenir davantage.

Surpris de cette manière de manger : Amine, lui dis-je, car c'étoit ſon nom, avez-vous appris dans votre famille à manger le riz de la ſorte ? le faites-vous ainſi parce que vous êtes une petite mangeuſe, ou bien voulez-vous en compter les grains afin de n'en pas manger plus une fois que l'autre ? Si vous en uſez ainſi par épargne, & pour m'apprendre à ne pas être prodigue, vous n'avez rien à craindre de ce côté-là, & je puis vous aſſurer que nous ne nous ruinerons jamais par cet endroit-là. Nous avons par la grâce de dieu de quoi vivre aiſément ſans nous priver du néceſſaire. Ne vous contraignez pas, ma chère Amine, & mangez comme vous me voyez manger. L'air affable avec lequel je lui faiſois ces remontrances, ſembloit devoir m'attirer quelque réponſe obligeante ; mais ſans me dire un ſeul mot, elle continua toujours à manger de la même manière ; & afin de me faire plus de peine, elle ne mangea plus de riz que de loin en loin ; & au lieu de manger des autres mets avec moi, elle ſe contenta de porter à ſa bouche de tems en tems un peu de pain émietté, à-peu-près autant qu'un moineau en eût pu prendre.

Son opiniâtreté me ſcandaliſa : je m'imaginai

néanmoins, pour lui faire plaisir & pour l'excuser, qu'elle n'étoit pas accoutumée à manger avec des hommes, encore moins avec un mari, devant qui on lui avoit peut-être enseigné qu'elle devoit avoir une retenue qu'elle poussoit trop loin par simplicité. Je crus aussi qu'elle pouvoit avoir déjeûné; ou si elle ne l'avoit pas fait, qu'elle se réservoit à manger seule & en liberté : ces considérations m'empêchèrent de lui rien dire davantage qui pût l'effaroucher, ou lui donner aucune marque de mécontentement. Après le dîné, je la quittai avec le même air que si elle ne m'eût pas donné sujet d'être très-mal satisfait de ses manières extraordinaires, & je la laissai seule.

Le soir au soupé ce fut la même chose; le lendemain, & toutes les fois que nous mangions ensemble, elle se comportoit de la même manière. Je voyois bien qu'il n'étoit pas possible qu'une femme pût vivre du peu de nourriture qu'elle prenoit, & qu'il y avoit là-dessous quelque mystère qui m'étoit inconnu; cela me fit prendre le parti de dissimuler. Je fis semblant de ne pas faire attention à ses actions, dans l'espérance qu'avec le tems elle s'accoutumeroit à vivre avec moi, comme je le souhaitois; mais mon espérance étoit vaine, & je ne fus pas long-tems à en être convaincu.

Une nuit qu'Amine me croyoit fort endormi, elle se leva tout doucement, & je remarquai qu'elle s'habilloit avec de grandes précautions pour ne pas faire de bruit, de crainte de m'éveiller; je ne pouvois comprendre à quel dessein elle troubloit ainsi son repos; & la curiosité de savoir ce qu'elle vouloit devenir, me fit feindre un profond sommeil. Elle acheva de s'habiller, & un moment après elle sortit de la chambre sans faire le moindre bruit.

Dans l'instant qu'elle fut sortie, je me levai en jetant ma robe sur mes épaules; j'eus le tems d'appercevoir par une fenêtre qui donnoit sur la cour, qu'elle ouvrit la porte de la rue, & qu'elle sortit.

Je courus aussitôt à la porte, qu'elle avoit laissée entr'ouverte; & à la faveur du clair de la lune, je la suivis, jusqu'à ce que je la vis entrer dans un cimetière qui étoit voisin de notre maison; alors je gagnai le bout d'un mur qui se terminoit au cimetière; & après m'être précautionné pour ne pas être vu, j'apperçus Amine avec une goule.

Votre majesté n'ignore pas que les goules de l'un & de l'autre sexe sont des démons errans dans les campagnes. Ils habitent d'ordinaire les bâtimens ruinés, d'où ils se jetent par surprise sur les passans qu'ils tuent & dont ils mangent

la chair. Au défaut des passans, ils vont la nuit dans les cimetières, se repaître de celle des morts qu'ils déterrent.

Je fus dans une surprise épouvantable, lorsque je vis ma femme avec cette goule; elles déterrèrent un mort qu'on avoit enterré le même jour, & la goule en coupa des morceaux de chair à plusieurs reprises, qu'elles mangèrent ensemble, assises sur le bord de la fosse. Elles s'entretenoient fort tranquillement, en faisant un repas si cruel & si inhumain; mais j'étois trop éloigné, & il ne me fut pas possible de rien comprendre de leur entretien, qui devoit être aussi étrange que leur repas, dont le souvenir me fait encore frémir.

Quand elles eurent fini cet horrible repas, elles jetèrent le reste du cadavre dans la fosse qu'elles remplirent de la terre qu'elles en avoient ôtée; je les laissai faire, & je regagnai en diligence notre maison. En entrant, je laissai la porte de la rue entr'ouverte comme je l'avois trouvée; & après être rentré dans ma chambre, je me recouchai, & je fis semblant de dormir.

Amine rentra peu de tems après, sans faire de bruit; elle se déshabilla, & elle se recoucha de même avec la joie, comme je me l'imaginai, d'avoir si bien réussi, sans que je m'en fusse apperçu.

L'esprit rempli de l'idée d'une action aussi barbare & aussi abominable que celle dont je venois d'être témoin, avec la répugnance que j'avois de me voir couché près de celle qui l'avoit commise, je fus long-tems à pouvoir me rendormir. Je dormis pourtant; mais d'un sommeil si léger, que la première voix qui se fit entendre pour appeler à la prière publique de la pointe du jour, me réveilla, je m'habillai, & je me rendis à la mosquée.

Après la prière, je sortis hors de la ville, & je passai la matinée à me promener dans les jardins, & à songer au parti que je prendrois, pour obliger ma femme à changer de manière de vie : je rejetai toutes les voies de violence qui se présentèrent à mon esprit, & je résolus de n'employer que celles de la douceur, pour la retirer de la malheureuse inclination qu'elle avoit. Ces pensées me conduisirent insensiblement jusques chez moi, où je rentrai justement à l'heure du dîné.

Dès qu'Amine me vit, elle fit servir, & nous nous mîmes à table; comme je vis qu'elle persistoit toujours à ne manger le riz que grain à grain: Amine, lui dis-je avec toute la modération possible, vous savez combien j'eus lieu d'être surpris le lendemain de nos noces, quand je vis que vous ne mangiez que du riz en si

petite quantité, & d'une manière dont tout autre mari que moi eût été offensé ; vous savez aussi que je me contentai de vous faire connoître la peine que cela me faisoit, en vous priant de manger aussi des autres viandes qui nous sont servies, & que l'on a soin d'accommoder de différentes manières, afin de tâcher à trouver votre goût. Depuis ce tems-là, vous avez vu notre table toujours servie de la même manière, en changeant pourtant quelques-uns des mets, afin de ne pas manger toujours des memes choses. Mes remontrances néanmoins ont été inutiles, & jusqu'à ce jour vous n'avez cessé d'en user de même, & de me faire la même peine ; j'ai gardé le silence, parce que je n'ai pas voulu vous contraindre ; & je serois fâché que ce que je vous en dis présentement vous fît la moindre peine ; mais Amine, dites-moi, je vous en conjure, les viandes que l'on nous sert ici ne valent-elles pas mieux que de la chair de mort ?

Je n'eus pas plutôt prononcé ces dernières paroles, qu'Amine, qui comprit fort bien que je l'avois observée la nuit, entra dans une fureur qui surpasse l'imagination : son visage s'enflamma, les yeux lui sortirent presque hors de la tête, & elle écuma de rage.

Cet état affreux où je la voyois, me rem-

plit d'épouvante ; je devins comme immobile, & hors d'état de me défendre de l'horrible méchanceté qu'elle méditoit contre moi, & dont votre majesté va être surprise. Dans le fort de son emportement, elle prit un vase d'eau qu'elle trouva sous sa main, elle y plongea ses doigts, en marmotant entre ses dents quelques paroles que je n'entendis pas ; & en me jetant de cette eau au visage, elle me dit d'un ton furieux : *Malheureux, reçois la punition de ta curiosité, & deviens chien.*

A peine Amine, que je n'avois pas encore connue pour magicienne, eut-elle vomi ces paroles diaboliques, que tout-à-coup je me vis changé en chien. L'étonnement & la surprise où j'étois d'un changement si subit & si peu attendu, m'empêchèrent de songer d'abord à me sauver ; ce qui lui donna le tems de prendre un bâton pour me maltraiter. En effet, elle m'en appliqua de si grands coups, que je ne sais comment je ne demeurai pas mort sur la place : je crus échapper à sa rage en fuyant dans la cour ; mais elle m'y poursuivit avec la même fureur ; & de quelque souplesse que je pus me servir en courant de côté & d'autre pour les éviter, je ne fus pas assez adroit pour m'en défendre, & il fallut en essuyer beaucoup d'autres. Lassée enfin de me frapper & de me

poursuivre, & au désespoir de ne m'avoir pas assommé, comme elle avoit envie, elle imagina un nouveau moyen de le faire; elle entr'ouvrit la porte de la rue, afin de m'y écraser en la passant pour m'enfuir. Tout chien que j'étois, je me doutai de son pernicieux dessein; & comme le danger présent donne souvent de l'esprit pour se conserver la vie, je pris si bien mon tems, en observant sa contenance & ses mouvemens, que je trompai sa vigilance, & que je passai assez vîte pour me sauver la vie & éluder sa méchanceté, & j'en fus quitte pour avoir le bout de la queue un peu foulé.

La douleur que j'en ressentis ne laissa pas de me faire crier & aboyer en courant le long de la rue; ce qui fit sortir sur moi quelques chiens, dont je reçus des coups de dents. Pour éviter leurs poursuites, je me jetai dans la boutique d'un vendeur de têtes, de langues & de piés de moutons cuits, où je me sauvai.

Mon hôte prit d'abord mon parti avec beaucoup de compassion, en chassant les chiens qui me poursuivoient, & qui vouloient pénétrer jusques dans sa maison. Pour moi, mon premier soin fut de me fourrer dans un coin où je me dérobai à leur vue: je ne trouvai pas néanmoins chez lui l'asyle & la protection que j'avois espérés. C'étoit un de ces superstitieux

à outrance, qui sous prétexte que les chiens sont immondes, ne trouvent pas assez d'eau ni de savon pour laver leur habit, quand par hasard un chien les a touchés en passant près d'eux. Après que les chiens qui m'avoient donné la chasse furent retirés, il fit tout ce qu'il put à plusieurs fois pour me chasser dès le même jour, mais j'étois caché & hors de ses atteintes. Ainsi je passai la nuit dans sa boutique malgré lui, & j'avois besoin de ce repos pour me remettre du mauvais traitement qu'Amine m'avoit fait.

Afin de ne pas ennuyer votre majesté par des circonstances de peu de conséquence, je ne m'arrêterai pas à lui particulariser les tristes réflexions que je fis alors sur ma métamorphose; je lui ferai remarquer seulement que le lendemain, mon hôte étant sorti avant le jour pour faire emplette, il revint chargé de têtes, de langues & de piés de moutons, & qu'après avoir ouvert sa boutique, & pendant qu'il étaloit sa marchandise, je sortis de mon coin, & je m'en allois, lorsque je vis plusieurs chiens du voisinage, attirés par l'odeur de ces viandes, assemblés autour de la boutique de mon hôte; en attendant qu'il leur jetât quelque chose; je me mêlai avec eux en posture de suppliant.

Mon hôte, autant qu'il me le parut, par la considération que je n'avois pas mangé depuis

que je m'étois sauvé chez lui, me distingua en me jetant des morceaux plus gros & plus souvent qu'aux autres chiens. Quand il eut achevé ses libéralités, je voulus rentrer dans sa boutique, en le regardant & remuant la queue d'une manière qui pouvoit lui marquer que je le supplios de me faire encore cette faveur; mais il fut inflexible, & il s'opposa à mon dessein le bâton à la main, & d'un air si impitoyable, que je fus contraint de m'éloigner.

A quelques maisons plus loin, je m'arrêtai devant la boutique d'un boulanger, qui tout au contraire du vendeur de têtes de moutons que la mélancolie dévoroit, me parut un homme gai & de bonne humeur, & qui l'étoit en effet. Il déjeûnoit alors; & quoique je ne lui eusse donné aucune marque d'avoir besoin de manger, il ne laissa pas néanmoins de me jeter un morceau de pain. Avant que de me jeter dessus avec avidité, comme font les autres chiens, je le regardai avec un signe de tête & un mouvement de queue, pour lui témoigner ma reconnoissance. Il me fut bon gré de cette espèce de civilité, & il sourit. Je n'avois pas besoin de manger; cependant pour lui faire plaisir, je pris le morceau de pain & je le mangeai assez lentement pour lui faire connoître que je le faisois par honneur. Il remarqua tout cela,

& voulut bien me souffrir près de sa boutique. J'y demeurai assis & tourné du côté de la rue, pour lui marquer que pour le présent je ne lui demandois autre chose que sa protection.

Il me l'accorda, & même il me fit des caresses qui me donnèrent l'assurance de m'introduire dans sa maison. Je le fis d'une manière à lui faire comprendre que ce n'étoit qu'avec sa permission. Il ne le trouva pas mauvais; au contraire, il me montra un endroit où je pouvois me placer sans lui être incommode, & je me mis en possession de la place que je conservai tout le tems que je demeurai chez lui.

J'y fus toujours fort bien traité, & il ne déjeûnoit, dînoit & soupoit pas, que je n'eusse ma part à suffisance. De mon côté, j'avois pour lui toute l'attache & toute la fidélité qu'il pouvoit exiger de ma reconnoissance.

Mes yeux étoient toujours attachés sur lui, & il ne faisoit pas un pas dans la maison que je ne fusse derrière lui à le suivre. Je faisois la même chose quand le tems lui permettoit de faire quelque voyage dans la ville pour ses affaires. J'y étois d'autant plus exact, que je m'étois apperçu que mon attention lui plaisoit, & que souvent quand il avoit dessein de sortir, sans me donner lieu de m'en appercevoir, il m'appeloit par le nom de Rougeau qu'il m'avoit donné.

A ce nom, je m'élançois aussitôt de ma place dans la rue; je sautois, je faisois des gambades & des courses devant la porte. Je ne cessois toutes ces caresses que quand il étoit sorti; & alors je l'accompagnois fort exactement en le suivant ou en courant devant lui, & en le regardant de tems en tems pour lui marquer ma joie.

Il y avoit déjà du tems que j'étois dans cette maison, lorsqu'un jour une femme vint acheter du pain. En le payant à mon hôte, elle lui donna une pièce d'argent fausse avec d'autres bonnes. Le boulanger qui s'apperçut de la pièce fausse, la rendit à la femme en lui en demandant une autre.

La femme refusa de la reprendre, & prétendit qu'elle étoit bonne. Mon hôte soutint le contraire; & dans la contestation: La pièce, dit-il à cette femme, est si visiblement fausse, que je suis assuré que mon chien, qui n'est qu'une bête, ne s'y tromperoit pas. Viens ça, Rougeau, dit-il aussitôt en m'appelant. A sa voix, je sautai légèrement sur le comptoir, & le boulanger, en jetant devant moi les pièces d'argent: Vois, ajouta-t-il, n'y a-t-il pas là une pièce fausse? Je regarde toutes ces pièces, & en mettant la patte dessus la fausse, je la séparai des autres en regar-

dant mon maître, comme pour la lui montrer.

Le boulanger qui ne s'en étoit rapporté à mon jugement que par manière d'acquit, & pour se divertir, fut extrêmement surpris de voir que j'avois si bien rencontré sans hésiter. La femme, convaincue de la fausseté de sa pièce, n'eut rien à dire, & fut obligée d'en donner une autre bonne à la place. Dès qu'elle fut partie, mon maître appela ses voisins, & il leur exagéra fort ma capacité en leur racontant ce qui s'étoit passé.

Les voisins en voulurent avoir l'expérience, & de toutes les pièces fausses qu'ils me montrèrent mêlées avec d'autres de bon aloi, il n'y en eut pas une sur laquelle je ne misse la patte & que je ne séparasse d'avec les bonnes.

La femme, de son côté, ne manqua pas de raconter à toutes les personnes de sa connoissance qu'elle rencontra dans son chemin, ce qui venoit de lui arriver. Le bruit de mon habileté à distinguer la fausse monnoie, se répandit en peu de tems, non-seulement dans le voisinage, mais même dans tout le quartier, & insensiblement dans toute la ville.

Je ne manquois pas d'occupation toute la journée : il falloit contenter tous ceux qui venoient acheter du pain chez mon maître & leur faire voir ce que je savois faire. C'étoit un

attrait pour tout le monde, & l'on venoit des quartiers les plus éloignés de la ville pour éprouver mon habileté. Ma réputation procura à mon maître tant de pratiques, qu'à peine pouvoit-il suffire à les contenter. Cela dura long-tems, & mon maître ne put s'empêcher d'avouer à ses voisins & à ses amis, que je lui valois un trésor.

Mon petit savoir-faire ne manqua pas de lui attirer des jaloux. On dressa des embûches pour m'enlever, & il étoit obligé de me garder à vue. Un jour une femme attirée par cette nouveauté, vint acheter du pain comme les autres. Ma place ordinaire étoit alors sur le comptoir; elle y jeta six pièces d'argent devant moi, parmi lesquelles il y en avoit une fausse. Je la débrouillai d'avec les autres; & en mettant la patte sur la pièce fausse, je la regardai comme pour lui demander si ce ne l'étoit pas-là.

Oui, me dit cette femme en me regardant de même, c'est la fausse, tu ne t'es pas trompé. Elle continua long-tems à me regarder & à me considérer avec admiration pendant que je la regardois de même. Elle paya le pain qu'elle étoit venue acheter; & quand elle voulut se retirer, elle me fit signe de la suivre à l'insu du boulanger.

J'étois toujours attentif aux moyens de me

délivrer d'une métamorphoſe auſſi étrange que la mienne. J'avois remarqué l'attache avec laquelle cette femme m'avoit examiné. Je m'imaginai qu'elle avoit peut-être connu quelque choſe de mon infortune & de l'état malheureux où j'étois réduit, & je ne me trompois pas. Je la laiſſai pourtant en aller, & je me contentois de la regarder. Après avoir fait deux ou trois pas, elle ſe retourna, & voyant que je ne faiſois que la regarder ſans branler de ma place, elle me fit encore ſigne de la ſuivre.

Alors, ſans délibérer davantage, comme je vis que le boulanger étoit occupé à nettoyer ſon four pour une cuiſſon, & qu'il ne prenoit pas garde à moi, je ſautai à bas du comptoir, & je ſuivis cette femme, qui me parut en être fort joyeuſe.

Après avoir fait quelque chemin, elle arriva à ſa maiſon. Elle en ouvrit la porte; & quand elle fut entrée : Entre, me dit-elle, tu ne te repentiras pas de m'avoir ſuivie. Quand je fus entré & qu'elle eut refermé la porte, elle me mena à ſa chambre, où je vis une jeune demoiſelle d'une grande beauté qui brodoit. C'étoit la fille de la femme charitable qui m'avoit amené, habile & expérimentée dans l'art magique, comme je le connus bientôt.

Ma fille, lui dit la mère, je vous amene le

chien fameux du boulanger qui fait si bien distinguer la fausse monnoie d'avec la bonne. Vous savez que je vous ai dit ma pensée dès le premier bruit qui s'en est répandu, en vous témoignant que ce pouvoit bien être un homme changé en chien par quelque méchanceté. Aujourd'hui je me suis avisée d'aller acheter du pain chez ce boulanger. J'ai été temoin de la vérité qu'on a publiée, & j'ai eu l'adresse de me faire suivre par ce chien si rare qui fait la merveille de Bagdad. Qu'en dites-vous ma fille, me suis-je trompée dans ma conjecture? Vous ne vous êtes pas trompée, ma mère, répondit la fille; je vais vous le faire voir.

La demoiselle se leva; elle prit un vase plein d'eau, dans lequel elle plongea la main; & en me jetant de cette eau, elle dit: *Si tu es né chien, demeure chien; mais si tu es né homme, reprens la forme d'homme par la vertu de cette eau.* A l'instant l'enchantement fut rompu; je perdis la figure de chien, & je me vis homme comme auparavant.

Pénétré de la grandeur d'un si grand bienfait, je me jetai aux piés de la demoiselle; & après lui avoir baisé le bas de sa robe: Ma chère libératrice, lui dis-je, je sens si vivement l'excès de votre bonté qui n'a pas d'égal envers un inconnu tel que je suis, que je vous supplie de m'apprendre

m'apprendre vous-même ce que je puis faire pour vous en rendre dignement ma reconnoissance, ou plutôt disposez de moi comme d'un esclave qui vous appartient à juste titre : je ne suis plus à moi, je suis à vous ; & afin que vous connoissiez celui qui vous est acquis, je vous dirai mon histoire en peu de mots.

Alors, après lui avoir dit qui j'étois, je lui fis le récit de mon mariage avec Amine, de ma complaisance & de ma patience à supporter son humeur, de ses manières toutes extraordinaires, & de l'indignité avec laquelle elle m'avoit traité par une méchanceté inconcevable ; & je finis en remerciant la mère du bonheur inexprimable qu'elle venoit de me procurer.

Sidi Nouman, me dit la fille, ne parlons pas de l'obligation que vous dites que vous m'avez ; la seule connoissance d'avoir fait plaisir à un honnête homme comme vous, me tient lieu de toute reconnoissance. Parlons d'Amine votre femme ; je l'ai connue avant votre mariage ; & comme je savois qu'elle étoit magicienne, elle n'ignoroit pas aussi que j'avois quelque connoissance du même art, puisque nous avons pris des leçons de la même maîtresse. Nous nous rencontrions même souvent au bain. Mais comme nos humeurs ne s'accordoient pas,

j'avois un grand soin d'éviter toute occasion d'avoir aucune liaison avec elle ; en quoi il m'a été d'autant moins difficile de réussir, que par la même raison elle évitoit de son côté d'en avoir avec moi. Je ne suis donc pas surprise de sa méchanceté. Pour revenir à ce qui vous regarde, ce que je viens de faire pour vous ne suffit pas ; je veux achever ce que j'ai commencé. En effet, ce n'est pas assez d'avoir rompu l'enchantement par lequel elle vous avoit exclus si méchamment de la société des hommes ; il faut que vous l'en punissiez comme elle le mérite en rentrant chez vous pour y reprendre l'autorité qui vous appartient, & je veux vous en donner le moyen. Entretenez-vous avec ma mère, je vais revenir.

Ma libératrice entra dans un cabinet ; & pendant qu'elle y resta, j'eus le tems de témoigner encore une fois à la mère combien je lui étois obligé, aussi-bien qu'à sa fille. Ma fille, me dit-elle, comme vous le voyez, n'est pas moins expérimentée dans l'art magique qu'Amine ; mais elle en fait un si bon usage, que vous seriez étonné d'apprendre tout le bien qu'elle a fait & qu'elle fait presque chaque jour par le moyen de la connoissance qu'elle en a. C'est pour cela que je l'ai laissée faire, & que je la laisse faire encore jusqu'à présent. Je ne le souffrirois

pas si je m'appercevois qu'elle en abusât en la moindre chose.

La mère avoit commencé à me raconter quelques-unes des merveilles dont elle avoit été témoin, quand sa fille rentra avec une petite bouteille à la main : Sidi Nouman, me dit-elle, mes livres que je viens de consulter m'apprennent qu'Amine n'est pas chez vous à l'heure qu'il est, mais qu'elle doit y revenir incessamment. Ils m'apprennent aussi que la dissimulée fait semblant devant vos domestiques d'être dans une grande inquiétude de votre absence; & elle leur a fait accroire qu'en dînant avec vous, vous vous étiez souvenu d'une affaire qui vous avoit obligé de sortir sans différer; qu'en sortant vous aviez laissé la porte ouverte, & qu'un chien étoit entré & étoit venu jusques dans la salle où elle achevoit de dîner, & qu'elle l'avoit chassé à grands coups de bâton.

Retournez donc à votre maison sans perdre de tems avec la petite bouteille que voici, & que je vous mets entre les mains. Quand on vous aura ouvert, attendez dans votre chambre qu'Amine rentre, elle ne vous fera pas attendre longtems. Dès qu'elle sera rentrée, descendez dans la cour & présentez-vous à elle face à face. Dans la surprise où elle sera de vous revoir contre son attente, elle tournera le dos pour prendre

la fuite : alors jettez-lui de l'eau de cette bouteille que vous tiendrez prête ; & en la jettant, prononcez hardiment ces paroles : *Reçois le châtiment de ta méchanceté.* Je ne vous en dis pas davantage, vous en verrez l'effet.

Après ces paroles de ma bienfaitrice, que je n'oubliai pas, comme rien ne m'arrêtoit plus, je pris congé d'elle & de sa mère, avec tous les témoignages de la plus parfaite reconnoissance, & une protestation sincère que je me souviendrois éternellement de l'obligation que je leur avois, & je retournai chez moi.

Les choses se passèrent comme la jeune magicienne me l'avoit prédit. Amine ne fut pas long-tems à rentrer. Comme elle s'avançoit, je me présentai à elle, l'eau dans la main prête à la lui jeter. Elle fit un grand cri ; & comme elle se fut retournée pour regagner la porte, je lui jetai l'eau en prononçant les paroles que la jeune magicienne m'avoit enseignées, & aussitôt elle fut changée en une cavale, & c'est celle que votre majesté vit hier.

A l'instant & dans la surprise où elle étoit, je la saisis au crin ; & malgré sa résistance je la tirai dans mon écurie. Je lui passai un licou ; & après l'avoir attachée en lui reprochant son crime & sa méchanceté, je la châtiai à grands coups de fouet, si long-tems, que la lassitude

enfin m'obligea de ceſſer ; mais je me réſervai de lui faire chaque jour un pareil châtiment.

Commandeur des croyans, ajouta Sidi Nouman en achevant ſon hiſtoire, j'oſe eſpérer que votre majeſté ne déſapprouvera pas ma conduite, & qu'elle trouvera qu'une femme ſi méchante & ſi pernicieuſe eſt traitée avec plus d'indulgence qu'elle ne mérite.

Quand le calife vit que Sidi Nouman n'avoit plus rien à dire : Ton hiſtoire eſt ſingulière, lui dit le ſultan, & la méchanceté de ta femme n'eſt pas excuſable. Auſſi je ne condamne pas abſolument le châtiment que tu lui en as fait ſentir juſqu'à préſent. Mais je veux que tu conſidères combien ſon ſupplice eſt grand, d'être réduite au rang des bêtes, & je ſouhaite que tu te contentes de la laiſſer faire pénitence en cet état. Je t'ordonnerois même d'aller t'adreſſer à la jeune magicienne qui l'a fait métamorphoſer de la ſorte, pour faire ceſſer l'enchantement, ſi l'opiniâtreté & la dureté incorrigibles des magiciens & des magiciennes qui abuſent de leur art, ne m'étoient connues, & que je ne craigniſſe de ſa part contre toi un effet de ſa vengeance, plus cruel que le premier.

Le calife naturellement doux & plein de compaſſion envers ceux qui ſouffrent, même ſelon leurs mérites, après avoir déclaré ſa vo-

lonté à Sidi Nouman, s'adressa au troisième que le grand-visir Giafar avoit fait venir : Cogia Hassan, lui dit-il, en passant hier devant ton hôtel il me parut si magnifique, que j'eus la curiosité de savoir à qui il appartenoit : j'appris que tu l'avois fait bâtir, après avoir fait profession d'un métier qui te produisoit à peine de quoi vivre. On me dit aussi que tu ne te méconnoissois pas, que tu faisois un bon usage des richesses que dieu t'a données, & que tes voisins disoient mille biens de toi.

Tout cela m'a fait plaisir, ajouta le calife ; & je suis bien persuadé que les voies dont il a plu à la providence de te gratifier de ses dons, doivent être extraordinaires. Je suis curieux de les apprendre par toi-même, & c'est pour me donner cette satisfaction que je t'ai fait venir. Parle-moi donc avec sincérité, afin que je me réjouisse en prenant part à ton bonheur avec plus de connoissance. Et afin que ma curiosité ne te soit point suspecte, & que tu ne croyes pas que j'y prenne autre intérêt que celui que je viens de te dire, je te déclare, que loin d'y avoir aucune prétention, je te donne ma protection pour en jouir en toute sûreté.

Sur ces assurances du calife, Cogia Hassan se prosterna devant son trône, frappa de son front le tapis dont il étoit couvert, & après

qu'il se fut relevé : Commandeur des croyans, dit-il, tout autre que moi, qui ne se seroit pas senti la conscience aussi pure & aussi nette que je me la sens, auroit pu être troublé en recevant l'ordre de venir paroître devant le trône de votre majesté ; mais comme je n'ai jamais eu pour elle que des sentimens de respect & de vénération, & que je n'ai rien fait contre l'obéissance que je lui dois, ni contre les loix, qui ait pu m'attirer son indignation, la seule chose qui m'ait fait de la peine, est la crainte dont j'ai été saisi, de n'en pouvoir soutenir l'éclat. Néanmoins sur la bonté avec laquelle la renommée publie que votre majesté reçoit & écoute le moindre de ses sujets, je me suis rassuré, & je n'ai pas douté qu'elle ne me donnât elle-même le courage & la confiance de lui procurer la satisfaction qu'elle pourroit exiger de moi.

C'est, commandeur des croyans, ce que votre majesté vient de me faire expérimenter, en m'accordant sa puissante protection, sans savoir si je la mérite. J'espère néanmoins qu'elle demeurera dans un sentiment qui m'est si avantageux, quand pour satisfaire à son commandement je lui aurai fait le récit de mes aventures.

Après ce petit compliment, pour se concilier

la bienveillance & l'attention du calife, & après avoir, pendant quelques momens, rappelé dans sa mémoire ce qu'il avoit à dire, Gogia Hassan reprit la parole en ces termes :

HISTOIRE

De Cogia Hassan Alhabbal.

COMMANDEUR des croyans, dit-il, pour mieux faire entendre à votre majesté par quelles voies je suis parvenu au grand bonheur dont je jouis, je dois avant toute chose commencer par lui parler de deux amis intimes, citoyens de cette même ville de Bagdad qui vivent encore, & qui peuvent rendre témoignage de la vérité, auxquels j'en suis redevable après dieu, le premier auteur de tout bien & de tout bonheur.

Ces deux amis s'appelent, l'un Saadi, & l'autre Saad. Saadi qui est puissamment riche, a toujours été du sentiment qu'un homme ne peut être heureux en ce monde, qu'autant qu'il a de biens & de grandes richesses, pour vivre hors de la dépendance de qui que ce soit.

Saad est d'un autre sentiment : il convient qu'il faut véritablement avoir des richesses,

autant qu'elles ſont néceſſaires à la vie ; mais il ſoutient que la vertu doit faire le bonheur des hommes, ſans d'autre attache aux biens du monde, que par rapport aux beſoins qu'ils peuvent en avoir, & pour en faire des libéralités ſelon leur pouvoir. Saad eſt de ce nombre, & il vit très-heureux & très-content dans l'état où il ſe trouve ; quoique Saadi, pour ainſi dire, ſoit infiniment plus riche que lui, leur amitié néanmoins eſt très-ſincère, & le plus riche ne s'eſtime pas plus que l'autre ; ils n'ont jamais eu de conteſtation, que ſur ce ſeul point, en toute choſe leur union a toujours été très-uniforme.

Un jour dans leur entretien, à-peu-près ſur la même matière, comme je l'ai appris d'eux-mêmes, Saadi prétendoit que les pauvres n'étoient pauvres, que parce qu'ils étoient nés dans la pauvreté, ou que nés avec des richeſſes, ils les avoient perdues ou par débauche, ou par quelqu'une des fatalités imprévues, qui ne ſont pas extraordinaires. Mon opinion, diſoit-il, eſt que ces pauvres ne le ſont, que parce qu'ils ne peuvent parvenir à amaſſer une ſomme d'argent aſſez groſſe pour ſe tirer de la misère, en employant leur induſtrie à la faire valoir ; & mon ſentiment eſt, que s'ils venoient à ce point, & qu'ils fiſſent un uſage conve-

nable de cette somme, ils ne deviendroient pas seulement riches, mais même très-opulens avec le tems.

Saad ne convint pas de la proposition de Saadi. Le moyen que vous proposez, reprit-il, pour faire qu'un pauvre devienne riche, ne me paroît pas aussi certain que vous le croyez. Ce que vous en pensez est fort équivoque, & je pourrois appuyer mon sentiment contre le vôtre de plusieurs bonnes raisons, qui nous meneroient trop loin. Je crois au moins, avec autant de probabilité, qu'un pauvre peut devenir riche par tout autre moyen qu'avec une somme d'argent; on fait souvent par un hasard une fortune plus grande & plus surprenante qu'avec une somme d'argent, telle que vous le prétendez, quelque ménagement & quelqu'économie que l'on apporte pour la faire multiplier par un négoce bien conduit.

Saad, repartit Saadi, je vois bien que je ne gagnerois rien avec vous, en persistant à soutenir mon opinion contre la vôtre; je veux en faire l'expérience pour vous en convaincre, en donnant par exemple, en pur don, une somme telle que je me l'imagine à un de ces artisans, pauvres de père en fils, qui vivent aujourd'hui au jour la journée, & qui meurent aussi gueux que quand ils sont nés. Si je ne

réuſſis pas, nous verrons ſi vous réuſſirez mieux de la manière que vous l'entendez.

Quelques jours après cette conteſtation, il arriva que les deux amis, en ſe promenant, paſsèrent par le quartier où je travaillois de mon métier de cordier, que j'avois appris de mon père, & qu'il avoit appris lui-même de mon ayeul, & ce dernier de nos ancêtres. A voir mon équipage & mon habillement, il n'eut pas de peine à juger de ma pauvreté.

Saad qui ſe ſouvint de l'engagement de Saadi, lui dit : Si vous n'avez pas oublié à quoi vous vous êtes engagé avec moi, voilà un homme, ajouta-t-il en me déſignant, qu'il y a long-tems que je vois faiſant le métier de cordier, & toujours dans le même état de pauvreté. C'eſt un ſujet digne de votre libéralité, & tout propre à faire l'expérience dont vous parliez l'autre jour.

Je m'en ſouviens ſi bien, reprit Saadi, que je porte ſur moi de quoi faire l'expérience que vous dites, & je n'attendois que l'occaſion que nous nous trouvaſſions enſemble, & que vous en fuſſiez témoin; abordons-le, & ſachons ſi véritablement il en a beſoin.

Les deux amis vinrent à moi, & comme je vis qu'ils vouloient me parler, je ceſſai mon travail; ils me donnèrent l'un & l'autre le ſalut ordinaire du ſouhait de paix; & Saadi en pre-

nant la parole, me demanda comment je m'appelois.

Je leur rendis le même salut ; & pour répondre à la demande de Saadi. Seigneur, lui dis-je, mon nom est Hassan, & à cause de ma profession, je suis connu communément sous le nom de Hassan Alhabbal.

Hassan, reprit Saadi, comme il n'y a pas de métier qui ne nourrisse son maître, je ne doute pas que le vôtre ne vous fasse gagner de quoi vivre à votre aise, & même je m'étonne que depuis le tems que vous l'exercez, vous n'ayez pas fait quelqu'épargne, & que vous n'ayez acheté une bonne provision de chanvre pour faire plus de travail, tant par vous-même, que par des gens à gage que vous auriez pris pour vous aider, & pour vous mettre insensiblement plus au large.

Seigneur, lui repartis-je, vous cesserez de vous étonner que je ne fasse pas d'épargne, & que je ne prenne pas le chemin que vous dites pour devenir riche, quand vous saurez qu'avec tout le travail que je puis faire depuis le matin jusqu'au soir, j'ai de la peine à gagner de quoi me nourrir moi & ma famille, de pain & de quelques légumes. J'ai une femme & cinq enfans dont pas un n'est en âge de m'aider en la moindre chose ; il faut les entretenir & les

habiller, & dans un ménage, si petit qu'il soit, il y a toujours mille choses nécessaires dont on ne peut se passer : quoique le chanvre ne soit pas cher, il faut néanmoins de l'argent pour en acheter, & c'est le premier que je mets à part de la vente de mes ouvrages; sans cela il ne me seroit pas possible de fournir à la dépense de ma maison.

Jugez, seigneur, ajouta-t-il, s'il est possible que je fasse des épargnes pour me mettre plus au large, moi & ma famille; il nous suffit que nous soyons contens du peu que dieu nous donne, & qu'il nous ôte la connoissance & le désir de ce qui nous manque; mais nous ne trouvons pas que rien nous manque, quand nous avons pour vivre ce que nous avons accoutumé d'avoir, & que nous ne sommes pas dans la nécessité d'en demander à personne.

Quand j'eus fait tout ce détail à Saadi : Hassan, me dit-il, je ne suis plus dans l'étonnement où j'étois, & je comprens toutes les raisons qui vous obligent à vous contenter de l'état où vous vous trouvez. Mais si je vous faisois présent d'une bourse de deux cens pièces d'or, n'en feriez-vous pas un bon usage, & ne croyez-vous pas qu'avec cette somme vous deviendriez bientôt au moins aussi riche que les principaux de votre profession?

Seigneur, repris-je, vous me paroissez un si honnête homme, que je suis persuadé que vous ne voudriez pas vous divertir de moi, & que l'offre que vous me faites est sérieuse. J'ose donc vous dire sans trop présumer de moi, qu'une somme beaucoup moindre me suffiroit, non-seulement pour devenir aussi riche que les principaux de ma profession, mais même pour le devenir en peu de tems plus moi seul, qu'ils ne le sont tous ensemble dans cette grande ville de Bagdad, aussi grande & aussi peuplée qu'elle est.

Le généreux Saadi me fit voir sur le champ qu'il m'avoit parlé sérieusement. Il tira la bourse de son sein, & en me la mettant entre les mains : Prenez, dit-il, voilà la bourse, vous y trouverez les deux cens pièces d'or bien comptées : je prie dieu qu'il y donne sa bénédiction, & qu'il vous fasse la grâce d'en faire le bon usage que je souhaite ; & croyez que mon ami Saad que voici, & moi, nous aurons un très-grand plaisir quand nous apprendrons qu'elles vous auront servi à vous rendre plus heureux que vous ne l'êtes.

Commandeur des croyans, quand j'eus reçu la bourse, & que d'abord je l'eus mise dans mon sein, je fus dans un transport de joie si grande, & je fus si fort pénétré de ma recon-

noissance, que la parole me manqua, & qu'il ne me fut pas possible d'en donner une autre marque à mon bienfaiteur, que d'avancer la main pour lui prendre le bord de sa robe & la baiser; mais il la retira en s'éloignant, & ils continuèrent leur chemin, lui & son ami.

En reprenant mon ouvrage après leur éloignement, la première pensée qui me vint, fut d'aviser où je mettrois la bourse pour être en sûreté. Je n'avois dans ma petite & pauvre maison, ni coffre, ni armoire qui fermât, ni aucun lieu où je pusse m'assurer qu'elle ne seroit pas découverte si je l'y cachois.

Dans cette perplexité, comme j'avois coutume, avec les pauvres gens de ma sorte, de cacher le peu de monnoie que j'avois, dans les plis de mon turban, je quittai mon ouvrage & je rentrai chez moi sous prétexte de le raccommoder. Je pris si bien mes précautions, que sans que ma femme & mes enfans s'en apperçussent, je tirai dix pièces d'or de la bourse, que je mis à part pour les dépenses les plus pressées, & j'enveloppai le reste dans les plis de la toile qui entouroit mon bonnet.

La principale dépense que je fis dès le même jour, fut d'acheter une bonne provision de chanvre. Ensuite, comme il y avoit long-tems qu'on n'avoit vu de viande dans ma famille,

j'allai à la boucherie, & j'en achetai pour le soupé.

En m'en revenant, je tenois ma viande à ma main, lorsqu'un milan affamé, sans que je pusse me défendre, fondit dessus, & me l'eût arrachée de la main, si je n'eusse tenu ferme contre lui. Mais, hélas! j'aurois bien mieux fait de la lui lâcher, pour ne pas perdre ma bourse. Plus il trouvoit en moi de résistance, plus il s'opiniâtroit de la vouloir avoir. Il me traînoit de côté & d'autre, pendant qu'il se soutenoit en l'air sans quitter prise; mais il arriva malheureusement que dans les efforts que je faisois, mon turban tomba par terre.

Aussitôt le milan lâcha prise & se jeta sur mon turban avant que j'eusse eu le tems de le ramasser, & l'enleva. Je poussai des cris si perçans, que les hommes, femmes & enfans du voisinage en furent effrayés, & joignirent leurs cris aux miens, pour tâcher de faire quitter prise au milan.

On réussit souvent, par ce moyen, à forcer ces sortes d'oiseaux voraces à lâcher ce qu'ils ont enlevé; mais les cris n'épouvantèrent pas le milan: il emporta mon turban si loin, que nous le perdîmes tous de vue avant qu'il l'eut lâché. Ainsi, il eut été inutile de me donner la peine & la fatigue de courir après pour le recouvrer.

Je

Je retournai chez moi fort triſte de la perte que je venois de faire de mon turban & de mon argent. Il fallut cependant en racheter un autre, ce qui fit une nouvelle diminution aux dix pièces d'or que j'avois tirées de la bourſe. J'en avois déjà dépenſé pour l'achat du chanvre, & ce qui me reſtoit ne ſuffiſoit pas pour me donner lieu de remplir les belles eſpérances que j'avois conçues.

Ce qui me fit le plus de peine, fut le peu de ſatisfaction que mon bienfaiteur auroit d'avoir ſi mal placé ſa libéralité, quand il apprendroit le malheur qui m'étoit arrivé, qu'il regarderoit peut-être comme incroyable, & par conſéquent comme une vaine excuſe.

Tant que dura le peu des pièces d'or qui me reſtoit, nous nous en reſſentîmes ma petite famille & moi; mais je retombai bientôt dans le même état & dans la même impuiſſance de me tirer hors de misère, qu'auparavant. Je n'en murmurai pourtant pas. Dieu, diſois-je, a voulu m'éprouver en me donnant du bien dans le tems que je m'y attendois le moins; il me l'a ôté preſque dans le même tems, parce qu'il lui a plu ainſi, & qu'il étoit à lui. Qu'il en ſoit loué, comme je l'avois loué juſqu'alors des bienfaits dont il m'a favoriſé, tels qu'il lui avoit plu auſſi: je me ſoumets à ſa volonté.

J'étois dans ces sentimens pendant que ma femme à qui je n'avois pu m'empêcher de faire part de la perte que j'avois faite, & par quel endroit elle m'étoit venue, étoit inconsolable. Il m'étoit échappé aussi, dans le trouble où j'étois, de dire à mes voisins, qu'en perdant mon turban, je perdois une bourse de cent quatre-vingt-dix pièces d'or. Mais comme ma pauvreté leur étoit connue, & qu'ils ne pouvoient pas comprendre que j'eusse gagné une si grosse somme par mon travail, ils ne firent qu'en rire, & les enfans plus qu'eux.

Il y avoit environ six mois que le milan m'avoit causé le malheur que je viens de raconter à votre majesté, lorsque les deux amis passèrent peu loin du quartier où je demeurois. Le voisinage fit que Saad se souvint de moi. Il dit à Saadi : Nous ne sommes pas loin de la rue où demeure Hassan Alhabbal ; passons-y, & voyons si les deux cens pièces d'or que vous lui avez données, ont contribué quelque chose à le mettre en chemin de faire au moins une fortune meilleure que celle dans laquelle nous l'avons vu.

Je le veux bien, reprit Saadi ; il y a quelques jours, ajouta-t-il, que je pensois à lui, en me faisant un grand plaisir de la satisfaction que j'aurois en vous rendant témoin de la

preuve de ma propoſition. Vous allez voir un grand changement en lui, & je m'attens que nous aurons de la peine à le reconnoître.

Les deux amis s'étoient déjà détournés, & ils entroient dans la rue en même-tems que Saadi parloit encore. Saad qui m'apperçut de loin le premier, dit à ſon ami : Il me ſemble que vous prenez gain de cauſe trop tôt. Je vois Haſſan Alhabbal, mais il ne me paroît aucun changement en ſa perſonne. Il eſt auſſi mal habillé qu'il l'étoit quand nous lui avons parlé enſemble. La différence que j'y vois, c'eſt que ſon turban eſt un peu moins mal-propre : voyez vous-même ſi je me trompe.

En approchant, Saadi qui m'avoit apperçu auſſi, vit bien que Saad avoit raiſon ; & il ne ſavoit ſur quoi fonder le peu de changement qu'il voyoit en ma perſonne. Il en fut même ſi fort étonné, que ce ne fut pas lui qui me parla quand ils m'eurent abordé. Saad, après m'avoir donné le ſalut ordinaire : Eh bien, Haſſan, me dit-il, nous ne vous demandons pas comment vont vos petites affaires depuis que nous ne vous avons vu. Elles ont pris ſans doute un meilleur train ; les deux cens pièces d'or doivent y avoir contribué.

Seigneurs, repris-je, en m'adreſſant à tous les deux, j'ai une grande mortification d'avoir

à vous apprendre que vos souhaits, vos vœux & vos espérances, aussi-bien que les miennes, n'ont pas eu le succès que vous aviez lieu d'attendre, & que je m'étois promis à moi-même. Vous aurez de la peine à ajouter foi à l'aventure extraordinaire qui m'est arrivée. Je vous assure néanmoins en homme d'honneur, & vous devez me croire, que rien n'est plus véritable que ce que vous allez entendre. Alors je leur racontai mon aventure avec les mêmes circonstances que je viens d'avoir l'honneur de l'exposer à votre majesté.

Saadi rejeta mon discours bien loin : Hassan, dit-il, vous vous moquez de moi, & vous voulez me tromper; ce que vous me dites est une chose incroyable. Les milans n'en veulent pas aux turbans, ils ne cherchent que de quoi contenter leur avidité. Vous avez fait comme tous les gens de votre sorte ont coutume de faire. S'ils font un gain extraordinaire, ou que quelque bonne fortune qu'ils n'attendoient pas, leur arrive, ils abandonnent leur travail, ils se divertissent, ils se régalent, ils font bonne chère tant que l'argent dure; & dès qu'ils ont tout mangé, ils se trouvent dans la même nécessité & dans les mêmes besoins qu'auparavant. Vous ne croupissez dans votre misère, que parce que vous le méritez, & que vous vous rendez vous-

même indigne du bien que l'on vous fait.

Seigneur, repris-je, je souffre tous ces reproches, & je suis près d'en souffrir encore d'autres bien plus atroces que vous pourriez me faire; mais je les souffre avec d'autant plus de patience, que je ne crois pas en avoir mérité aucun. La chose est si publique dans le quartier, qu'il n'y a personne qui ne vous en rende témoignage. Informez-vous-en vous-même, vous trouverez que je ne vous en impose pas. J'avoue que je n'avois pas entendu dire que des milans eussent enlevé des turbans; mais la chose m'est arrivée, comme une infinité d'autres qui ne sont jamais arrivées, & qui cependant arrivent tous les jours.

Saad prit mon parti, & il raconta à Saadi tant d'autres histoires de milans, non moins surprenantes, dont quelques-unes ne lui étoient pas inconnues, qu'à la fin il tira sa bourse de son sein. Il m'en compta deux cens pièces d'or dans la main, que je mis à mesure dans mon sein faute de bourse. Quand Saadi eut achevé de me compter cette somme: Hassan, me dit-il, je veux bien vous faire encore présent de ces deux cens pièces d'or; mais prenez garde de les mettre dans un lieu si sûr, qu'il ne vous arrive pas de les perdre aussi malheureusement que vous avez perdu les autres, & de faire en

ſorte qu'elles vous procurent l'avantage que les premières devroient vous avoir procuré. Je lui témoignai que l'obligation que je lui avois de cette ſeconde grâce, étoit d'autant plus grande, que je ne la méritois pas après ce qui m'étoit arrivé; & que je n'oublierois rien pour profiter de ſon bon conſeil. Je voulois pourſuivre, mais il ne m'en donna pas le tems. Il me quitta, & il continua ſa promenade avec ſon ami.

Je ne repris pas mon travail après leur départ; je rentrai chez moi, où ma femme ni mes enfans ne ſe trouvoient pas alors. Je mis à part dix pièces d'or des deux cens, & j'enveloppai les cent quatre-vingt-dix autres dans un linge que je nouai. Il s'agiſſoit de cacher le linge dans un lieu de ſûreté. Après y avoir bien ſongé, je m'aviſai de le mettre au fond d'un grand vaſe de terre, plein de ſon, qui étoit dans un coin, où je m'imaginai bien que ma femme ni mes enfans n'iroient pas le chercher. Ma femme revint peu de tems après; & comme il ne me reſtoit que très-peu de chanvre, ſans lui parler des deux amis, je lui dis que j'allois en acheter.

La ſultane Scheherazade n'ayant pu le jour précédent finir l'hiſtoire de Cogia Haſſan Alhabbal, à laquelle elle ſentoit que le ſultan

des Indes son époux prenoit un singulier plaisir, ne manqua pas aussitôt qu'elle fut éveillée par sa sœur Dinarzade, de la reprendre ainsi :

SUITE DE L'HISTOIRE

De Cogia Hassan Alhabbal.

COMMANDEUR des croyans, vous venez d'entendre comment Saadi me fit encore présent de deux cens autres pièces d'or, pour tâcher de rétablir ma petite fortune. Je vous ai dit que sans reprendre mon travail, je rentrai chez moi, que je pris dix pièces d'or ; & ayant mis le reste, enveloppé dans un linge, au fond d'un grand pot rempli de son, à l'insçu de ma femme & de mes enfans, je leur dis que j'allois acheter du chanvre.

Je sortis ; mais pendant que j'étois allé faire cette emplette, un vendeur de terre à décrasser, dont les femmes se servent au bain, vint à passer par la rue, & se fit entendre par son cri.

Ma femme, qui n'avoit plus de cette terre, appelle le vendeur ; & comme elle n'avoit pas d'argent, elle lui demanda s'il vouloit lui donner de sa terre en échange pour du son.

Le vendeur demande à voir le ſon ; ma femme lui montre le vaſe ; le marché ſe fait, il ſe conclut. Elle reçoit la terre à décraſſer, & le vendeur emporte le vaſe avec le ſon.

Je revins chargé de chanvre autant que j'en pouvois porter, ſuivi de cinq porteurs, chargés comme moi de la même marchandiſe, dont j'emplis une ſoupente que j'avois ménagée dans ma maiſon. Je ſatisfis les porteurs de leur peine ; & après qu'ils furent partis, je pris quelques momens pour me remettre de ma laſſitude : alors je jetai les yeux du côté où j'avois laiſſé le vaſe de ſon, & je ne le vis plus.

Je ne puis exprimer à votre majeſté quelle fut ma ſurpriſe, ni l'effet qu'elle produiſit en moi dans ce moment. Je demandai à ma femme avec précipitation ce qu'il étoit devenu, & elle me raconta le marché qu'elle en avoit fait, comme une choſe en quoi elle croyoit avoir beaucoup gagné.

Ah femme infortunée ! m'écriai-je, vous ignorez le mal que vous nous avez fait, à moi, à vous-même & à vos enfans, en faiſant un marché qui nous perd ſans reſſource. Vous avez cru ne vendre que du ſon, & avec ce ſon, vous avez enrichi votre vendeur de terre à décraſſer de cent quatre-vingt-dix pièces

d'or, dont Saadi, accompagné de ſon ami, venoit de me faire préſent pour la ſeconde fois.

Il s'en fallut peu que ma femme ne ſe déſeſpérât quand elle eut appris la grande faute qu'elle avoit commiſe par ignorance. Elle ſe lamenta, ſe frappa la poitrine, s'arracha les cheveux, & déchirant l'habit dont elle étoit revêtue : Malheureuſe que je ſuis ! s'écria-t-elle, ſuis-je digne de vivre après une mépriſe ſi cruelle ? Où chercherai-je ce vendeur de terre ? Je ne le connois pas ; il n'a paſſé par notre rue que cette ſeule fois, & peut-être ne le reverrai-je jamais. Ah, mon mari, ajouta-t-elle, vous avez un grand tort : pourquoi avez-vous été ſi réſervé à mon égard dans une affaire de cette importance ? Cela ne fut pas arrivé ſi vous m'euſſiez fait part de votre ſecret. Je ne finirois pas ſi je rapportois à votre majeſté tout ce que la douleur lui mit alors dans la bouche. Elle n'ignore pas combien les femmes ſont éloquentes dans leurs afflictions.

Ma femme, lui dis-je, modérez-vous ; vous ne comprenez pas que vous nous allez attirer tout le voiſinage par vos cris & par vos pleurs : il n'eſt pas beſoin qu'ils ſoient informés de nos diſgraces. Bien loin de prendre part à notre malheur, ou de nous donner de

la consolation, ils se feroient un plaisir de se railler de votre simplicité & de la mienne.

Le parti le meilleur que nous ayons à prendre, c'est de dissimuler cette perte, de la supporter patiemment ; de manière qu'il n'en paroisse pas la moindre chose, & de nous soumettre à la volonté de dieu. Bénissons-le au contraire, de ce que de deux cens pièces d'or qu'il nous avoit données, il n'en a retiré que cent quatre-vingt-dix, & qu'il nous en a laissé dix par sa libéralité, dont l'emploi que je viens de faire ne laisse pas de nous apporter quelque soulagement.

Quelque bonnes que fussent mes raisons, ma femme eut bien de la peine à les goûter d'abord. Mais le tems qui adoucit les maux les plus grands, & qui paroissent le moins supportables, fit qu'à la fin elle s'y rendit.

Nous vivons pauvrement, lui disois-je, il est vrai ; mais qu'ont les riches que nous n'ayons pas ? Ne respirons-nous pas le même air ? Ne jouissons-nous pas de la même lumière & de la même chaleur du soleil ? Quelques commodités qu'ils ont plus que nous, pourroient nous faire envier leur bonheur s'ils ne mouroient pas comme nous mourons. A le bien prendre, munis de la crainte de dieu, que nous devons avoir sur toute cho-

se, l'avantage qu'ils ont plus que nous, est si peu considérable, que nous ne devons pas nous y arrêter.

Je n'ennuierai pas votre majesté plus long-tems par mes réflexions morales. Nous nous consolâmes, ma femme & moi, & je continuai mon travail, l'esprit aussi libre que si je n'eusse pas fait de pertes si mortifiantes, à peu de tems l'une de l'autre.

La seule chose qui me chagrinoit, & cela arrivoit souvent, c'étoit quand je me demandois à moi-même, comment je pourrois soutenir la présence de Saadi, lorsqu'il viendroit me demander compte de l'emploi de ses deux cens pièces d'or, & de l'avancement de ma fortune, par le moyen de sa libéralité, & que je n'y voyois autre remède que de me résoudre à la confusion que j'en aurois; quoique cette seconde fois, non plus que la première, je n'eusse rien contribué à ce malheur par ma faute.

Les deux amis furent plus long-tems à revenir apprendre des nouvelles de mon sort que la première fois. Saad en avoit parlé souvent à Saadi; mais Saadi avoit toujours différé. Plus nous différerons, disoit-il, plus Hassan se sera enrichi, & plus la satisfaction que j'en aurai sera grande.

Saad n'avoit pas la même opinion de l'effet de la libéralité de son ami. Vous croyez donc, reprenoit-il, que votre présent aura été mieux employé par Hassan cette fois que la première. Je ne vous conseille pas de vous en trop flatter, de crainte que votre mortification n'en fût plus sensible, si vous trouviez que le contraire fût arrivé. Mais, répétoit Saadi, il n'arrive pas tous les jours qu'un milan emporte un turban. Hassan y a été attrapé, il aura pris ses précautions pour ne pas l'être une seconde fois.

Je n'en doute pas, répliqua Saad; mais ajouta-t-il, tout autre accident que nous ne pouvons imaginer, ni vous, ni moi, pourra être arrivé. Je vous le dis encore une fois, modérez votre joie, & n'inclinez pas plus à vous prévenir sur le bonheur de Hassan, que sur son malheur. Pour vous dire ce que je pense, & ce que j'ai toujours pensé, quelque mauvais gré que vous puissiez me savoir de ma persuasion, j'ai un pressentiment que vous n'aurez pas réussi, & que je réussirai mieux que vous, à prouver qu'un pauvre homme peut plutôt devenir riche, de toute autre manière qu'avec de l'argent.

Un jour enfin que Saad se trouvoit chez Saadi, après une longue contestation ensemble:

C'en eſt trop, dit Saadi, je veux être éclairci dès aujourd'hui de ce qui en eſt. Voilà le tems de la promenade, ne le perdons pas, & allons ſavoir lequel de nous deux aura perdu la gageure.

Les deux amis partirent, & je les vis venir de loin ; j'en fus tout ému, & je fus ſur le point de quitter mon ouvrage & d'aller me cacher, pour ne point paroître devant eux. Attaché à mon travail, je fis ſemblant de ne les avoir pas apperçus ; & je ne levai les yeux pour les regarder, que quand ils furent ſi près de moi, & que m'ayant donné le ſalut de paix, je ne pus honnêtement m'en diſpenſer. Je les baiſſai auſſitôt ; & en leur contant ma dernière diſgrace dans toutes ſes circonſtances, je leur fis connoître pourquoi ils me trouvoient auſſi pauvre que la première fois qu'ils m'avoient vu.

Quand j'eus achevé : Vous pouvez me dire, ajoutai-je, que je devois cacher les cent quatre-vingt-dix pièces d'or ailleurs que dans un vaſe de ſon, qui devoit le même jour être emporté de ma maiſon. Mais il y avoit pluſieurs années que ce vaſe y étoit, qu'il ſervoit à cet uſage ; & que toutes les fois que ma femme avoit vendu le ſon, à meſure qu'il en étoit plein, le vaſe étoit toujours reſté. Pouvois-je deviner que ce jour-là même, en

mon absence, un vendeur de terre à décrasser passeroit à point nommé ; que ma femme se trouveroit sans argent, & qu'elle feroit avec lui l'échange qu'elle a fait. Vous pourriez me dire que je devois avertir ma femme ; mais je ne croirai jamais que des personnes aussi sages, que je suis persuadé que vous êtes, m'eussent donné ce conseil. Pour ce qui est de ne les avoir pas cachées ailleurs, quelle certitude pouvois-je avoir qu'elles y eussent été en plus grande sûreté ?

Seigneur, dis-je, en m'adressant à Saadi, il n'a pas plu à dieu que votre libéralité servît à m'enrichir, par un de ses secrets impénétrables que nous ne devons pas approfondir. Il me veut pauvre & non pas riche : je ne laisse pas de vous en avoir la même obligation que si elle avoit eu son effet entier, selon vos souhaits.

Je me tus, & Saadi qui prit la parole, me dit : Hassan, quand je voudrois me persuader que tout ce que vous venez de nous dire est aussi vrai que vous prétendez nous le faire croire, & que ce ne seroit pas pour cacher vos débauches ou votre mauvaise économie, comme cela pourroit être, je me garderois bien néanmoins de passer outre, & de m'opiniâtrer à faire une expérience capable de me

ruiner. Je ne regrette pas les quatre cens pièces d'or dont je me suis privé, pour essayer de vous tirer de la pauvreté; je l'ai fait par rapport à dieu, sans attendre autre récompense de votre part, que le plaisir de vous avoir fait du bien. Si quelque chose étoit capable de m'en faire repentir, ce seroit de m'être adressé à vous plutôt qu'à un autre, qui peut-être en auroit mieux profité. Et en se tournant du côté de son ami; Saad, continua-t-il, vous pouvez connoître par ce que je viens de dire, que je ne vous donne pas entièrement gain de cause. Il vous est pourtant libre de faire l'expérience de ce que vous prétendez contre moi depuis si long-tems. Faites-moi voir qu'il y ait d'autres moyens que l'argent capables de faire la fortune d'un homme pauvre, de la manière que je l'entens, & que vous l'entendez, & ne cherchez pas un autre sujet que Hassan. Quoi que vous puissiez lui donner, je ne puis me persuader qu'il devienne plus riche qu'il n'a pu faire avec quatre cens pièces d'or.

Saad tenoit un morceau de plomb dans la main, qu'il montroit à Saadi; vous m'avez vu, reprit-il, ramasser à mes piés ce morceau de plomb, je vais le donner à Hassan, vous verrez ce qu'il lui vaudra.

Saadi fit un éclat de rire en se moquant de

Saad : un morceau de plomb, s'écria-t-il ! hé, que peut-il valoir à Haſſan qu'une obole, & que fera-t-il avec une obole? Saad en me préſentant le morceau de plomb me dit : Laiſſez dire Saadi, & ne laiſſez pas de le prendre, vous nous direz un jour des nouvelles du bonheur qu'il vous aura porté.

Je crus que Saad ne parloit pas ſérieuſement, & que ce qu'il en faiſoit n'étoit que pour ſe divertir. Je ne laiſſai pas de recevoir le morceau de plomb, en le remerciant ; & pour le contenter je le mis dans ma veſte, comme par manière d'acquit. Les deux amis me quittèrent pour achever leur promenade, & je continuai mon travail.

Le ſoir comme je me déſabillois pour me coucher, & que j'eus ôté ma ceinture, le morceau de plomb que Saad m'avoit donné, auquel je n'avois plus ſongé depuis, tomba par terre ; je le ramaſſai & le mis dans le premier endroit que je trouvai.

La même nuit il arriva qu'un pêcheur de mes voiſins, en accommodant ſes filets, trouva qu'il y manquoit un morceau de plomb, il n'en avoit pas d'autre pour le remplacer, & il n'étoit pas heure d'en envoyer acheter, les boutiques étoient fermées. Il falloit cependant, s'il vouloit avoir pour vivre le lendemain, lui & ſa famille,

famille, qu'il allât à la pêche deux heures avant le jour. Il témoigne son chagrin à sa femme, & il l'envoye en demander dans le voisinage pour y suppléer.

La femme obéit à son mari; elle va de porte en porte, des deux côtés de la rue, & ne trouve rien. Elle rapporte cette réponse à son mari, qui lui demande en lui nommant plusieurs de ses voisins, si elle avoit frappé à leur porte, elle répondit qu'oui; & chez Hassan Alhabbal, ajouta-t-il, je gage que vous n'y avez pas été.

Il est vrai, reprit la femme, je n'ai pas été jusques-là, parce qu'il y a trop loin; & quand j'en aurois pris la peine, croyez-vous que j'en eusse trouvé? Quand on n'a besoin de rien, c'est justement chez lui qu'il faut aller; je le sais par expérience.

Cela n'importe, reprit le pêcheur, vous êtes une paresseuse, je veux que vous y alliez; vous avez été cent fois chez lui sans trouver ce que vous cherchiez, vous y trouverez peut-être aujourd'hui le plomb dont j'ai besoin; encore une fois, je veux que vous y alliez.

La femme du pêcheur sortit en murmurant & en grondant, & vint frapper à ma porte. Il y avoit déja quelque tems que je dormois; je me réveillai en demandant ce qu'on vouloit. Hassan Alhabbal, dit la femme en haussant la voix,

mon mari a besoin d'un peu de plomb pour accommoder ses filets ; si par hasard vous en avez, il vous prie de lui en donner.

La mémoire du morceau de plomb que Saad m'avoit donné, m'étoit si récente, surtout après ce qui m'étoit arrivé en me dèshabillant, que je ne pouvois l'avoir oublié. Je répondis à la voisine que j'en avois, qu'elle attendît un moment, & que ma femme alloit lui en donner un morceau.

Ma femme qui s'étoit aussi éveillée au bruit, se lève, trouve à tâton le plomb où je lui avois enseigné qu'il étoit, entr'ouvre la porte & le donne à la voisine.

La femme du pêcheur ravie de n'être pas venue en vain : Voisine, dit-elle à ma femme, le plaisir que vous nous faites à mon mari & à moi est si grand, que je vous promets tout le poisson que mon mari amenera du premier jet de ses filets, & je vous assure qu'il ne me dédira pas.

Le pêcheur ravi d'avoir trouvé contre son espérance, le plomb qui lui manquoit, approuva la promesse que sa femme nous avoit faite. Je vous sais bon gré, dit-il, d'avoir suivi en cela mon intention. Il acheva d'accommoder ses filets, & il alla à la pêche deux heures devant le jour, selon sa coutume. Il n'amena qu'un seul

poiſſon du premier jet de ſes filets, mais long de plus d'une coudée, & gros à proportion. Il en fit enſuite pluſieurs autres qui furent tous heureux ; mais il s'en fallut de beaucoup que de tout le poiſſon qu'il amena, il y en eût un ſeul qui approchât du premier.

Quand le pêcheur eut achevé ſa pêche, & qu'il fut revenu chez lui, le premier ſoin qu'il eut, fut de ſonger à moi ; & je fus extrêmement ſurpris, comme je travaillois, de le voir ſe préſenter devant moi chargé de ce poiſſon. Voiſin, me dit-il, ma femme vous a promis cette nuit le poiſſon que j'amenerois du premier jet de mes filets en reconnoiſſance du plaiſir que vous nous avez fait, & j'ai approuvé ſa promeſſe. Dieu ne m'a envoyé pour vous que celui-ci, je vous prie de l'agréer ; s'il m'en eût envoyé plein mes filets, ils euſſent de même tous été pour vous. Acceptez-le, je vous prie, tel qu'il eſt, comme s'il étoit plus conſidérable.

Voiſin, repris-je, le morceau de plomb que je vous ai envoyé eſt ſi peu de choſe, qu'il ne méritoit pas que vous le miſſiez à un ſi haut prix. Les voiſins doivent ſe ſecourir les uns les autres dans leurs petits beſoins ; je n'ai fait pour vous que ce que je pouvois en attendre dans une occaſion ſemblable. Ainſi je refu-

ſerois de recevoir votre préſent, ſi je n'étois perſuadé que vous me le faites de bon cœur; je croirois même vous offenſer ſi j'en uſois de la ſorte. Je le reçois donc puiſque vous le voulez ainſi, & je vous en fais mon remercîment.

Nos civilités en demeurèrent-là, & je portai le poiſſon à ma femme. Prenez, lui dis-je, ce poiſſon que le pêcheur notre voiſin vient de m'apporter, en reconnoiſſance du morceau de plomb qu'il nous envoya demander la nuit dernière. C'eſt, je crois, tout ce que nous pouvons eſpérer de ce préſent que Saad me fit hier, en me promettant qu'il me porteroit bonheur. Ce fut alors que je lui parlai du retour des deux amis, & de ce qui s'étoit paſſé entr'eux & moi.

Ma femme fut embarraſſée de voir un poiſſon ſi grand & ſi gros: Que voulez-vous, dit-elle, que nous en faſſions? Notre gril n'eſt propre qu'à rôtir des petits poiſſons; & nous n'avons pas de vaſe aſſez grand pour le faire cuire au court-bouillon.

C'eſt votre affaire, lui dis-je, accommodez-le comme il vous plaira; rôti ou bouilli, j'en ſerai content; & en diſant ces paroles je retournai à mon travail.

En accommodant le poiſſon, ma femme tira avec les entrailles un gros diamant qu'elle prit

pour du verre, quand elle l'eut nettoyé. Elle avoit bien entendu parler de diamans ; & ſi elle en avoit vû ou manié, elle n'en avoit pas aſſez de connoiſſance pour en faire la diſtinction. Elle le donna au plus petit de nos enfans pour en faire un jouet avec ſes frères & ſes ſœurs qui vouloient le voir & le manier tour-à-tour, en ſe le donnant les uns aux autres pour en admirer la beauté, l'éclat & le brillant.

Le ſoir quand la lampe fut allumée, nos enfans qui continuoient leur jeu, en ſe cédant le diamant pour le conſidérer l'un après l'autre, s'apperçurent qu'il rendoit de la lumière à meſure que ma femme leur cachoit la clarté de la lampe, en ſe donnant du mouvement pour achever de préparer le ſoupé ; & cela engageoit les enfans à ſe l'arracher pour en faire l'expérience. Mais les petits pleuroient quand les plus grands ne leur laiſſoient pas autant de tems qu'ils vouloient, & ceux-ci étoient contraints de le leur rendre pour les appaiſer.

Comme peu de choſe eſt capable d'amuſer les enfans, & cauſer de la diſpute entr'eux, & que cela leur arrive ordinairement, ni ma femme ni moi nous ne fîmes pas d'attention à ce qui faiſoit le ſujet du bruit & du tintamare dont ils nous étourdiſſoient. Ils ceſsèrent enfin

quand les plus grands se furent mis à table pour souper avec nous, & que ma femme eut donné aux plus petits chacun leur part.

Après le soupé, les enfans se rassemblèrent, & ils recommencèrent le même bruit qu'auparavant. Alors je voulus savoir quelle étoit la cause de leur dispute : j'appelai l'aîné, & je lui demandai quel sujet ils avoient de faire ainsi grand bruit. Il me dit : Mon père, c'est un morceau de verre qui fait de la lumière quand nous le regardons le dos tourné à la lampe. Je me le fis apporter, & j'en fis l'expérience.

Cela me parut extraordinaire, & me fit demander à ma femme ce que c'étoit que ce morceau de verre : Je ne sais, dit-elle, c'est un morceau de verre que j'ai tiré du ventre du poisson en le préparant.

Je ne m'imaginois pas non plus qu'elle que ce fût autre chose que du verre. Je poussai néanmoins l'expérience plus loin ; je dis à ma femme de cacher la lampe dans la cheminée ; elle le fit, & je vis que le prétendu morceau de verre faisoit une lumière si grande, que nous pouvions nous passer de la lampe pour nous coucher. Je la fis éteindre, & je mis moi même le morceau de verre sur le bord de la cheminée pour nous éclairer. Voici, dis-je, un autre avantage que le morceau de plomb que l'ami de Saadi

m'a donné, nous procure, en nous épargnant d'acheter de l'huile.

Quand mes enfans virent que j'avois fait éteindre la lampe, & que le morceau de verre y suppléoit, sur cette merveille ils poussèrent des cris d'admiration si hauts & avec tant d'éclat, qu'ils retentirent bien loin dans le voisinage.

Nous augmentâmes le bruit, ma femme & moi, à force de crier pour les faire taire, & nous ne pûmes le gagner entièrement sur eux que quand ils furent couchés & qu'ils se furent endormis, après s'être entretenus un tems considérable à leur manière de la lumière merveilleuse du morceau de verre.

Nous nous couchâmes après eux, ma femme & moi; & le lendemain de grand matin, sans penser davantage au morceau de verre, j'allai travailler à mon ordinaire. Il ne doit pas être étrange que cela soit arrivé à un homme comme moi, qui étois accoutumé à voir du verre, & qui n'avois jamais vu de diamans; & si j'en avois vu, je n'avois pas fait d'attention à en connoître la valeur.

Je ferai remarquer à votre majesté en cet endroit, qu'entre ma maison & celle de mon voisin la plus prochaine, il n'y avoit qu'une cloison de charpente & de maçonnerie fort légère pour toute séparation. Cette maison appar-

tenoit à un juif fort riche, jouaillier de profession, & la chambre où lui & sa femme couchoient, joignoit à la cloison. Ils étoient déjà couchés, & endormis, quand mes enfans avoient fait le plus grand bruit; cela les avoit éveillés, & ils avoient été long-tems à se rendormir.

Le lendemain, la femme du juif, tant de la part de son mari qu'en son propre nom, vint porter ses plaintes à la mienne de l'interruption de leur sommeil dès le premier somme. Ma bonne Rachel, c'est ainsi que s'appeloit la femme du juif, lui dit ma femme, je suis bien fâchée de ce qui est arrivé, & je vous en fais mes excuses. Vous savez ce que c'est que les enfans; un rien les fait rire, de même que peu de chose les fait pleurer. Entrez, & je vous montrerai le sujet qui fait celui de vos plaintes.

La juive entra, & ma femme prit le diamant, puisqu'enfin c'en étoit un, & un d'une grande singularité. Il étoit encore sur la cheminée, & en le lui présentant : Voyez, dit-elle, c'est ce morceau de verre qui est cause de tout le bruit que vous avez entendu hier au soir. Pendant que la juive, qui avoit connoissance de toutes sortes de pierreries, examinoit ce diamant avec admiration, elle lui raconta comment elle l'avoit trouvé dans le

ventre du poiſſon, & de tout ce qui en étoit arrivé.

Quand ma femme eut achevé, la juive qui ſavoit comment elle s'appeloit : Aishach, dit-elle, en lui remettant le diamant entre les mains, je crois comme vous que ce n'eſt que du verre; mais comme il eſt plus beau que le verre ordinaire, & que j'ai un morceau de verre à-peu-près ſemblable, dont je me pare quelquefois, & qu'il y feroit un accompagnement, je l'acheterois ſi vous vouliez me le vendre.

Mes enfans qui entendirent parler de vendre leur jouet, interrompirent la converſation en ſe récriant contre, en priant leur mère de le leur garder, ce qu'elle fut contrainte de leur promettre pour les appaiſer.

La juive obligée de ſe retirer, ſortit ; & avant de quitter ma femme qui l'avoit accompagnée juſqu'à la porte, elle la pria, en parlant bas, ſi elle avoit deſſein de vendre le morceau de verre, de ne le faire voir à perſonne qu'auparavant elle ne lui en eût donné avis.

Le juif étoit allé à ſa boutique de grand matin, dans le quartier des jouailliers. La juive alla l'y trouver, & elle lui annonça la découverte qu'elle venoit de faire; elle lui rendit compte de la groſſeur, du poids à-peu-près, de la beauté, de la belle eau & de l'éclat du

diamant, & surtout de sa singularité, qui étoit de rendre de la lumière la nuit, sur le rapport de ma femme, d'autant plus croyable, qu'il étoit naïf.

Le juif renvoya sa femme avec ordre d'en traiter avec la mienne, de lui en offrir d'abord peu de chose, autant qu'elle le jugeroit à propos, & d'augmenter à proportion de la difficulté qu'elle trouveroit, & enfin de conclure le marché à quelque prix que ce fût.

La juive, selon l'ordre de son mari, parla à ma femme en particulier, sans attendre qu'elle se fût déterminée à vendre le diamant, & elle lui demanda si elle en vouloit vingt pièces d'or. Pour un morceau de verre, comme elle le pensoit, ma femme trouva la somme considérable. Elle ne voulut répondre néanmoins ni oui ni non; elle dit seulement à la juive qu'elle ne pouvoit l'écouter qu'elle ne m'eût parlé auparavant.

Dans ces entrefaites, je venois de quitter mon travail, & je voulois rentrer chez moi pour dîner, comme elles se parloient à la porte. Ma femme m'arrête, & me demande si je consentois à vendre le morceau de verre qu'elle avoit trouvé dans le ventre du poisson, pour vingt pièces d'or que la juive, notre voisine, en offroit.

Je ne répondis pas sur le champ ; je fis réflexion à l'assurance avec laquelle Saad m'avoit promis, en me donnant le morceau de plomb, qu'il feroit ma fortune ; & la juive crut que c'étoit en méprisant la somme qu'elle avoit offerte, que je ne répondois rien. Voisin, me dit-elle, je vous en donnerai cinquante, en êtes-vous content ?

Comme je vis que de vingt pièces d'or, la juive augmentoit si promptement jusqu'à cinquante, je tins ferme, & je lui dis qu'elle étoit bien éloignée du prix auquel je prétendois le vendre. Voisin, reprit-elle, prenez-en cent pièces d'or ; c'est beaucoup, je ne sais même si mon mari m'avouera. A cette nouvelle augmentation, je lui dis que je voulois en avoir cent mille pièces d'or ; que je voyois bien que le diamant valoit davantage ; mais que pour lui faire plaisir, à elle & à son mari, comme voisins, je me bornois à cette somme que je voulois en avoir absolument, & que s'ils le refusoient à ce prix-là, que d'autres jouailliers m'en donneroient davantage.

La juive me confirma elle-même dans ma résolution, par l'empressement qu'elle témoigna de conclure le marché, en m'en offrant à plusieurs reprises jusqu'à cinquante mille pièces d'or que je refusois. Je ne puis, dit-elle, en

offrir davantage sans le consentement de mon mari : il reviendra ce soir ; la grâce que je vous demande, c'est d'avoir la patience qu'il vous ait parlé, & qu'il ait vu le diamant ; ce que je lui promis.

Le soir, quand le juif fut revenu chez lui, il apprit de sa femme qu'elle n'avoit rien avancé avec la mienne ni avec moi ; l'offre qu'elle m'avoit faite de cinquante mille pièces d'or, & la grâce qu'elle m'avoit demandée.

Le juif observa le tems que je quittai mon ouvrage & que je voulus rentrer chez moi. Voisin Hassan, dit-il en m'abordant, je vous prie de me montrer le diamant que votre femme a montré à la mienne : je le fis entrer & je lui montrai.

Comme il faisoit fort sombre, & que la lampe n'étoit pas encore allumée, il connut d'abord par la lumière que le diamant rendoit, & par son grand éclat au milieu de ma main qui en étoit éclairée, que sa femme lui avoit fait un rapport fidèle. Il le prit ; & après l'avoir examiné long-tems, & en ne cessant de l'admirer : Eh bien, voisin, dit-il, ma femme, à ce qu'elle m'a dit, vous en a offert cinquante mille pièces d'or, afin que vous soyez content, je vous en offre vingt mille davantage.

Voisin, repris-je, votre femme a pu vous

dire que je l'ai mis à cent mille; ou vous me les donnerez, ou le diamant me demeurera, il n'y a pas de milieu. Il marchanda long-tems dans l'espérance que je lui donnerois à quelque chose de moins; mais il ne put rien obtenir, & la crainte qu'il eut que je ne le fisse voir à d'autres jouailliers, comme je l'eusse fait, fit qu'il ne me quitta pas sans conclure le marché, au prix que je demandois. Il me dit qu'il n'avoit pas les cent mille pièces d'or chez lui; mais que le lendemain il me consigneroit toute la somme avant qu'il fût la même heure, & il m'en apporta le même jour deux sacs chacun de mille, pour que le marché fût conclu.

Le lendemain, je ne sais si le juif emprunta de ses amis, ou s'il fit société avec d'autres jouailliers: quoi qu'il en soit, il me fit la somme de cent mille pièces d'or, qu'il m'apporta dans le tems qu'il m'en avoit donné parole, & je lui mis le diamant entre les mains.

La vente du diamant ainsi terminée, & riche infiniment au-dessus de mes espérances, je remerciai dieu de sa bonté & de sa libéralité, & je fusse allé me jeter aux piés de Saad, pour lui témoigner ma reconnoissance, si j'eusse su où il demeuroit. J'en eusse usé de même à l'égard de Saadi, à qui j'avois la première

obligation de mon bonheur, quoiqu'il n'eût pas réussi dans la bonne intention qu'il avoit pour moi.

Je songeai ensuite au bon usage que je devois faire d'une somme aussi considérable. Ma femme, l'esprit déjà rempli de la vanité ordinaire à son sexe, me proposa d'abord des riches habillemens pour elle & pour ses enfans, d'acheter une maison & de la meubler richement. Ma femme, lui dis-je, ce n'est point par ces sortes de dépenses que nous devons commencer. Remettez-vous-en à moi, ce que vous demandez viendra avec le tems. Quoique l'argent ne soit fait que pour le dépenser, il faut néanmoins y procéder de manière qu'il produise un fonds dont on puisse tirer sans qu'il tarisse : c'est à quoi je pense, & dès demain je commencerai à établir ce fonds.

Le jour suivant, j'employai la journée à aller chez une bonne partie des gens de mon métier, qui n'étoient pas plus à leur aise que je l'avois été jusqu'alors ; & en leur donnant de l'argent d'avance, je les engageai à travailler pour moi à différentes sortes d'ouvrages de corderie, chacun selon son habileté & son pouvoir, avec promesse de ne pas les faire attendre, & d'être exact à les bien payer de leur travail, à mesure qu'ils m'apporteroient de leurs ouvrages.

Le jour d'après, j'achevai d'engager de même les autres cordiers de ce rang, à travailler pour moi, & depuis ce tems-là, tout ce qu'il y en a dans Bagdad, continuent ce travail, très-contens de mon exactitude à leur tenir la parole que je leur ai donnée.

Comme ce grand nombre d'ouvriers devoit produire des grands ouvrages à proportion, je louai des magasins en différens endroits; & dans chacun j'établis un commis, tant pour les recevoir, que pour la vente en gros & en détail: & bientôt par cette économie je me fis un gain & un revenu considérables.

Ensuite, pour réunir en un seul endroit tant de magasins dispersés, j'achetai une grande maison, qui occupoit un grand terrein, mais qui tomboit en ruine. Je la fis mettre à bas, & à la place je fis bâtir celle que votre majesté vit hier. Mais quelqu'apparence qu'elle ait, elle n'est composée que de magasins qui me sont nécessaires, & de logemens qu'autant que j'en ai besoin pour moi & pour ma famille.

Il y avoit déjà quelque tems que j'avois abandonné mon ancienne & petite maison, pour venir m'établir dans cette nouvelle, quand Saadi & Saad, qui n'avoient plus pensé à moi jusqu'alors, s'en souvinrent. Ils convinrent d'un jour de promenade; & en passant par la rue

où ils m'avoient vu, ils furent dans un grand étonnement de ne m'y pas voir occupé à mon petit train de corderie, comme ils m'y avoient vu. Ils demandèrent ce que j'étois devenu, si j'étois mort ou vivant. Leur étonnement augmenta, quand ils eurent appris que celui qu'ils demandoient étoit devenu un gros marchand, & qu'on ne l'appeloit plus simplement Hassan, mais Cogia Hassan Alhabbal; c'est-à-dire, le marchand Hassan le cordier, & qu'il s'étoit fait bâtir dans une rue qu'on leur nomma, une maison qui avoit l'apparence d'un palais.

Les deux amis vinrent me chercher dans cette rue; & dans le chemin, comme Saadi ne pouvoit s'imaginer que le morceau de plomb que Saad m'avoit donné, fût la cause d'une si haute fortune : J'ai une joie parfaite, dit-il à Saad, d'avoir fait la fortune de Hassan Alhabbal. Mais je ne puis approuver qu'il m'ait fait deux mensonges pour me tirer quatre cens pièces d'or, au lieu de deux cens : car d'attribuer sa fortune au morceau de plomb que vous lui donnâtes, c'est ce que je ne puis, & personne non plus que moi ne l'y attribueroit.

C'est votre pensée, reprit Saad; mais ce n'est pas la mienne, & je ne vois pas pourquoi vous voulez faire à Cogia Hassan l'injustice de le prendre

prendre pour un menteur. Vous me permettrez de croire qu'il nous a dit la vérité, qu'il n'a pensé à rien moins qu'à nous la déguiser, & que c'est le morceau de plomb que je lui donnai, qui est la cause unique de son bonheur. C'est de quoi Cogia Hassan va bientôt nous éclaircir vous & moi.

Ces deux amis arrivèrent dans la rue où est ma maison, en tenant de semblables discours. Ils demandèrent où elle étoit, on la leur montra; & à en considérer la façade, ils eurent de la peine à croire que ce fût elle. Ils frappèrent à la porte, & mon portier ouvrit.

Saadi qui craignoit de commettre une incivilité, s'il prenoit la maison de quelque seigneur de marque pour celle qu'il cherchoit, dit au portier : On nous a enseigné cette maison, pour celle de Cogia Hassan Alhabbal; dites-nous si nous ne nous trompons pas. Non, seigneur, vous ne vous trompez pas, répondit le portier, en ouvrant la porte plus grande, c'est elle-même; entrez, il est dans la salle, & vous trouverez parmi les esclaves quelqu'un qui vous annoncera.

Les deux amis me furent annoncés, & je les reconnus : dès que je les vis paroître, je me levai de ma place, je courus à eux, & voulus leur prendre le bord de la robe pour

la baiſer; ils m'en empêchèrent, & il fallut que je ſouffriſſe malgré moi qu'ils m'embraſſaſſent. Je les invitai à monter ſur un grand ſofa, en leur en montrant un plus petit à quatre perſonnes qui avançoit ſur mon jardin. Je les priai de prendre place, & ils vouloient que je me miſſe à la place d'honneur. Seigneurs, leur dis-je, je n'ai pas oublié que je ſuis le pauvre Haſſan Alhabbal; & quand je ſerois tout autre que je ne ſuis, & que je ne vous aurois pas les obligations que je vous ai, je ſais ce qui vous eſt du: je vous ſupplie de ne me pas couvrir plus long-tems de confuſion. Ils prirent la place qui leur étoit due, & je pris la mienne vis-à-vis d'eux.

Alors Saadi en prenant la parole, & en me l'adreſſant: Cogia Haſſan, dit-il, je ne puis exprimer combien j'ai de joie de vous voir à-peu-près dans l'état que je ſouhaitois, quand je vous fis préſent, ſans vous en faire un reproche, des deux cens pièces d'or, tant la première que la ſeconde fois; & je ſuis perſuadé que les quatre cens pièces ont fait en vous le changement merveilleux de votre fortune, que je vois avec plaiſir. Une ſeule choſe me fait de la peine, qui eſt que je ne comprens pas quelle raiſon vous pouvez avoir eue de me déguiſer la vérité deux fois, en alléguant

des pertes arrivées par des contre-tems qui m'ont paru & qui me paroiſſent encore incroyables. Ne ſeroit-ce pas que quand nous vous vîmes la dernière fois, vous aviez encore ſi peu avancé vos petites affaires, tant avec les deux cens premières, qu'avec les deux cens dernières pièces d'or, que vous eûtes honte d'en faire un aveu ? Je veux le croire ainſi par avance, & je m'attens que vous allez me confirmer dans mon opinion.

Saad entendit ce diſcours de Saadi avec grande impatience, pour ne pas dire indignation, & il le témoigna les yeux baiſſés en branlant la tête. Il le laiſſa parler néanmoins juſqu'à la fin, ſans ouvrir la bouche. Quand il eut achevé : Saadi, reprit-il, pardonnez avant que Cogia vous réponde, je le préviens pour vous dire que j'admire votre prévention contre ſa ſincérité, & que vous perſiſtiez à ne vouloir pas ajouter foi aux aſſurances qu'il vous en a données ci-devant. Je vous ai déjà dit, & je vous le répète, que je l'ai cru d'abord, ſur le ſimple récit des deux accidens qui lui ſont arrivés; & quoi que vous en puiſſiez dire, je ſuis perſuadé qu'ils ſont véritables. Mais laiſſons-le parler, nous allons être éclaircis par lui-même, qui de nous deux lui rend juſtice.

Après le discours de ces deux amis, je pris la parole, & en la leur adressant également : Seigneurs, leur dis-je, je me condamnerois à un silence perpétuel, sur l'éclaircissement que vous me demandez, si je n'étois certain que la dispute que vous avez à mon occasion, n'est pas capable de rompre le nœud d'amitié qui unit vos cœurs. Je vais donc m'expliquer, puisque vous l'exigez de moi. Mais auparavant, je vous proteste que c'est avec la même sincérité que je vous ai exposé ci-devant ce qui m'étoit arrivé. Alors je leur racontai la chose de point en point, comme votre majesté l'a entendu, sans oublier la moindre circonstance.

Mes protestations ne firent pas d'impression sur l'esprit de Saadi pour le guérir de sa prévention. Quand j'eus cessé de parler : Cogia Hassan, reprit-il, l'aventure du poisson & du diamant trouvé dans son ventre à point nommé, me paroît aussi peu croyable, que l'enlèvement de votre turban par un milan, & que le vase de son échangé pour de la terre à décrasser. Quoi qu'il en puisse être, je n'en suis pas moins convaincu que vous n'êtes plus pauvre, mais riche, comme mon intention étoit que vous le devinssiez par mon moyen, & je m'en réjouis très-sincèrement.

Comme il étoit tard, ils se levèrent pour

prendre congé, & Saad en même-tems que lui. Je me levai de même, & en les arrêtant : Seigneurs, leur dis-je, trouvez bon que je vous demande une grâce, & que je vous supplie de ne me la pas refuser ; c'est de souffrir que j'aye l'honneur de vous donner un soupé frugal, & ensuite à chacun un lit, pour vous mener demain par eau à une petite maison de campagne que j'ai achetée, pour y aller prendre l'air de tems en tems, d'où je vous ramenerai par terre le même jour, chacun sur un cheval de mon écurie.

Si Saad n'a pas d'affaire qui l'appelle ailleurs, j'y consens de bon cœur. Je n'en ai point, reprit Saad, dès qu'il s'agit de jouir de votre compagnie. Il faut donc, continua-t-il, envoyer chez vous & chez moi avertir qu'on ne nous attende pas. Je leur fis venir un esclave, & pendant qu'ils le chargèrent de cette commission, je pris le tems de donner ordre pour le soupé.

En attendant l'heure du soupé, je fis voir ma maison & tout ce qui la compose à mes bienfaiteurs, qui la trouvèrent bien entendue, par rapport à mon état. Jes les appelle mes bienfaiteurs l'un & l'autre sans distinction, parce que sans Saadi, Saad ne m'eût pas donné le morceau de plomb, & que sans Saad, Saadi ne

se fût pas adressé à moi pour me donner les quatre cens pièces d'or, à quoi je rapporte la source de mon bonheur. Je les ramenai dans la salle, où ils me firent plusieurs questions sur le détail de mon négoce, & je leur répondis de manière qu'ils parurent contens de ma conduite.

On vint enfin m'avertir que le soupé étoit servi. Comme la table étoit mise dans une autre salle, je les y fis passer. Ils se récrièrent sur l'illumination dont elle étoit éclairée, sur la propreté du lieu, sur le buffet, & sur les mets qu'ils trouvèrent à leur gout. Je les régalai aussi d'un concert de voix & d'instrumens pendant le repas, & quand on eut desservi, d'une troupe de danseurs & danseuses, & d'autres divertissemens, en tâchant de leur faire connoître autant qu'il m'étoit possible, combien j'étois pénétré de reconnoissance à leur égard.

Le lendemain, comme j'avois fait convenir Saadi & Saad de partir de grand matin, afin de jouir de la fraîcheur, nous nous rendîmes sur le bord de la rivière, avant que le soleil fût levé. Nous nous embarquâmes sur un bateau très-propre & garni de tapis, qu'on nous tenoit prêt; & à la faveur de six bons rameurs, & du courant de l'eau, environ en une heure & demie de navigation nous abordâmes à ma maison de campagne.

En mettant pié à terre, les deux amis s'arrêtèrent, moins pour en considérer la beauté par le dehors, que pour en admirer la situation avantageuse pour les belles vues, ni trop bornées, ni trop étendues, qui la rendoient agréable de tous les côtés. Je les menai dans les appartemens, je leur en fis remarquer les accompagnemens, les dépendances & les commodités, qui la leur fit trouver toute riante & très-charmante.

Nous entrâmes ensuite dans le jardin, où ce qui leur plut davantage, fut une forêt d'orangers & de citroniers de toute sorte d'espèces, chargés de fruits & de fleurs, dont l'air étoit embaumé, plantés par allées à distance égale, & arrosés par une rigole perpétuelle, d'arbre en arbre, d'une eau vive détournée de la rivière. L'ombrage, la fraîcheur dans la plus grande ardeur du soleil, le doux murmure de l'eau, le ramage harmonieux d'une infinité d'oiseaux, & plusieurs autres agrémens les frappèrent, de manière qu'ils s'arrêtoient presque à chaque pas, tantôt pour me témoigner l'obligation qu'ils m'avoient de les avoir amenés dans un lieu si délicieux, tantôt pour me féliciter de l'acquisition que j'avois faite, & pour me faire d'autres complimens obligeans.

Je les menai jusqu'au bout de cette forêt,

qui eſt fort longue & fort large, où je leur fis remarquer un bois de grands arbres, qui termine mon jardin. Je les menai juſqu'à un cabinet ouvert de tous les côtés, mais ombragé par un bouquet de palmiers qui n'empêchoient pas qu'on n'y eût la vue libre; & je les invitai d'y entrer, & de s'y repoſer ſur un ſofa garni de tapis & de couſſins.

Deux de mes fils que nous avions trouvés dans la maiſon, & que j'y avois envoyés depuis quelque tems avec leur précepteur, pour y prendre l'air, nous avoient quittés pour entrer dans le bois; & comme ils cherchoient des nids d'oiſeaux, ils en apperçurent un entre les branches d'un grand arbre. Ils tentèrent d'abord d'y monter; mais comme ils n'avoient ni la force, ni l'adreſſe pour l'entreprendre, ils le montrèrent à un eſclave que je leur avois donné, qui ne les abandonnoit pas, & ils lui dirent de leur dénicher les oiſeaux.

L'eſclave monta ſur l'arbre; & quand il fut arrivé juſqu'au nid, il fut fort étonné de voir qu'il étoit pratiqué dans un turban. Il enlève le nid tel qu'il étoit, deſcend de l'arbre, & fait remarquer le turban à mes enfans; mais comme il ne douta pas que ne fût une choſe que je ſerois bien-aiſe de voir, il le leur témoigna, & il le donna à l'aîné pour me l'apporter.

Je les vis venir de loin avec la joie ordinaire aux enfans qui ont trouvé un nid ; & en me le préſentant : Mon pere, me dit l'aîné, voyez-vous ce nid dans un turban ?

Saadi & Saad ne furent pas moins ſurpris que moi de la nouveauté ; mais je le fus bien plus qu'eux, en reconnoiſſant que le turban étoit celui que le milan m'avoit enlevé. Dans mon étonnement, après l'avoir bien examiné & tourné de tous les côtés, je demandai aux deux amis : Seigneurs, avez-vous la mémoire aſſez bonne pour vous ſouvenir que c'eſt-là le turban que je portois le jour que vous me fîtes l'honneur de m'aborder la première fois.

Je ne penſe pas, répondit Saad, que Saadi y ait fait attention non plus que moi ; mais ni lui ni moi nous ne pourrons en douter, ſi les cent quatre-ving-dix pièces d'or s'y trouvent.

Seigneur, repris-je, ne doutez pas que ce ne ſoit le même turban : outre que je le reconnois fort bien, je m'apperçois auſſi à la peſanteur que ce n'en eſt pas un autre, & vous vous en appercevrez vous-même ſi vous prenez la peine de le manier. Je le lui préſentai, après en avoir ôté les oiſeaux que je donnai à mes enfans ; il le prit entre ſes mains, & le préſenta à Saadi, pour juger du poids qu'il pourroit avoir.

Je veux croire que c'eſt votre turban, me dit Saadi ; j'en ſerai néanmoins mieux convaincu, quand je verrai les cent quatre-vingt-dix pièces d'or en eſpèces.

Au moins, ſeigneurs, ajoutai-je, quand j'eus repris le turban, obſervez bien, je vous en ſupplie, avant que j'y touche, que ce n'eſt pas d'aujourd'hui qu'il s'eſt trouvé ſur l'arbre ; & que l'état où vous le voyez & le nid qui y eſt ſi proprement accommodé, ſans que main d'homme y ait touché, ſont des marques certaines qu'il s'y trouvoit depuis le jour que le milan me l'a emporté, & qu'il l'a laiſſé tomber ou poſé ſur cet arbre, dont les branches ont empêché qu'il ne ſoit tombé juſqu'à terre. Et ne trouvez pas mauvais que je vous faſſe faire cette remarque ; j'ai un trop grand intérêt de vous ôter tout ſoupçon de fraude de ma part.

Saad me ſeconda dans mon deſſein. Saadi reprit-il, cela vous regarde & non pas moi, qui ſuis bien perſuadé que Cogia Haſſan ne nous en impoſe pas.

Pendant que Saad parloit, j'ôtai la toile q environnoit en pluſieurs tours le bonnet qui faiſoit partie du turban, & j'en tirai la bourſe que Saadi reconnut pour la même qu'il m'avoit donnée. Je la vuidai ſur le tapis de-

vant eux, & je leur dis : Seigneurs, voilà les pièces d'or, comptez les vous-mêmes & voyez si le compte n'y est pas. Saadi les arrangea par dixaine, jusqu'au nombre de cent quatre-vingt-dix ; & alors Saadi qui ne pouvoit nier une vérité si manifeste, prit la parole, & en me l'adressant : Cogia Hassan, dit-il, je conviens que ces cent quatre-vingt-dix pièces d'or n'ont pu servir à vous enrichir. Mais les cent quatre-vingt-dix autres que vous avez cachées dans un vase de son, comme vous voulez me le faire accroire, ont pu y contribuer.

Seigneur, repris-je, je vous ai dit la vérité aussi-bien à l'égard de cette dernière somme, qu'à l'égard de la première. Vous ne voudriez pas que je me rétractasse pour vous dire un mensonge.

Cogia Hassan, me dit Saad, laissez Saadi dans son opinion ; je consens de bon cœur qu'il croye que vous lui êtes redevable de la moitié de votre bonne fortune, par le moyen de la dernière somme, pourvu qu'il tombe d'accord que j'y ai contribué de l'autre moitié, par le moyen du morceau de plomb que je vous ai donné, & qu'il ne révoque pas en doute le précieux diamant trouvé dans le ventre du poisson.

Saad, reprit Saadi, je veux ce que vous voulez, pourvu que vous me laiſſiez la liberté de croire qu'on n'amaſſe de l'argent qu'avec de l'argent.

Quoi, repartit Saadi, ſi le haſard vouloit que je trouvaſſe un diamant de cinquante mille pièces d'or, & qu'on m'en donnât la ſomme, aurois-je acquis cette ſomme avec de l'argent?

La conteſtation en demeura-là; nous nous levâmes, & rentrant dans la maiſon, comme le dîné étoit ſervi, nous nous mîmes à table. Après le dîné je laiſſai à mes hôtes la liberté de paſſer la grande chaleur du jour à ſe tranquilliſer, pendant que j'allai donner mes ordres à mon concierge & à mon jardinier. Je les rejoignis, & nous nous entretînmes de choſes indifférentes, juſqu'à ce que la plus grande chaleur fût paſſée, que nous retournâmes au jardin, où nous reſtâmes à la fraicheur preſque juſqu'au coucher du ſoleil. Alors les deux amis & moi nous montâmes à cheval, & ſuivis d'un eſclave, nous arrivâmes à Bagdad environ à deux heures de nuit, avec beau clair de lune.

Je ne ſais par quelle négligence de mes gens il étoit arrivé qu'il manquoit d'orge chez moi pour les chevaux. Les magaſins

étoient fermés, & ils étoient trop éloignés pour en aller faire proviſion ſi tard.

En cherchant dans le voiſinage, un de mes eſclaves trouva un vaſe de ſon dans une boutique ; il acheta le ſon, & l'apporta avec le vaſe, à la charge de rapporter & de rendre le vaſe le lendemain. L'eſclave vuida le ſon dans l'auge ; & en l'étendant afin que les chevaux en euſſent chacun leur part, il ſentit ſous ſa main un linge lié, qui étoit peſant. Il m'apporta le linge ſans y toucher, & dans l'état qu'il l'avoit trouvé, & il me le préſenta, en me diſant que c'étoit peut-être le linge dont il m'avoit entendu parler ſouvent, en racontant mon hiſtoire à mes amis.

Plein de joie, je dis à mes bienfaiteurs : Seigneurs, dieu ne veut pas que vous vous ſépariez d'avec moi, que vous ne ſoyez pleinement convaincus de la vérité, dont je n'ai ceſſé de vous aſſurer ; voici, continuai-je, en m'adreſſant à Saadi, les autres cent quatre-vingt-dix pièces d'or que j'ai reçues de votre main, je le connois au linge que vous voyez. Je déliai le linge, & je comptai la ſomme devant eux. Je me fis auſſi apporter le vaſe, je le reconnus, & je l'envoyai à ma femme pour lui demander ſi elle le connoiſſoit, avec ordre de ne lui rien dire de ce qui venoit

d'arriver. Elle le connut d'abord, & elle m'envoya dire que c'étoit le même vase qu'elle avoit échangé plein de son, pour de la terre à décrasser.

Saadi se rendit de bonne foi ; & revenu de son incrédulité, il dit à Saad : Je vous cede, & je reconnois avec vous que l'argent n'est pas toujours un moyen sûr pour en amasser d'autre, & devenir riche.

Quand Saadi eut achevé, Seigneur, lui dis-je, je n'oserois vous proposer de reprendre les trois cens quatre-vingts pièces qu'il a plû à dieu de faire reparoître aujourd'hui pour vous détromper de l'opinion de ma mauvaise foi. Je suis persuadé que vous ne m'en avez pas fait présent dans l'intention que je vous les rendisse. De mon côté je ne prétens pas en profiter, aussi content que je le suis de ce qu'il m'a envoyé d'ailleurs ; mais j'espère que vous approuverez que je les distribue demain aux pauvres, afin que dieu nous en donne la récompense à vous & à moi.

Les deux amis couchèrent encore chez moi cette nuit-là ; & le lendemain, après m'avoir embrassé, ils retournèrent chacun chez soi, très-contens de la réception que je leur avois faite, & d'avoir connu que je n'abusois pas du bonheur dont je leur étois redevable après

dieu. Je n'ai pas manqué d'aller les remercier chez eux, chacun en particulier. Et depuis ce tems-là, je tiens à grand honneur la permission qu'ils m'ont donnée de cultiver leur amitié & de continuer de les voir.

Le calife Haroun Alraschid donnoit à Cogia Hassan une attention si grande, qu'il ne s'apperçut de la fin de son histoire que par son silence. Il lui dit : Cogia Hassan, il y avoit long-tems que je n'avois rien entendu qui m'ait fait un aussi grand plaisir, que les voies toutes merveilleuses par lesquelles il a plu à dieu de te rendre heureux dans ce monde. C'est à toi de continuer à lui rendre grâces, par le bon usage que tu fais de ses bienfaits. Je suis bien aise que tu sçaches que le diamant qui a fait ta fortune, est dans mon trésor ; & de mon côté, je suis ravi d'apprendre par quel moyen il y est entré. Mais parce qu'il se peut faire qu'il reste encore quelque doute dans l'esprit de Saadi sur la singularité de ce diamant, que je regarde comme la chose la plus précieuse & la plus digne d'être admirée de tout ce que je possède, je veux que tu l'amènes avec Saad, afin que le garde de mon trésor le lui montre : & pour peu qu'il soit encore incrédule, qu'il reconnoisse que l'argent n'est pas tou-

jours un moyen certain à un pauvre homme pour acquérir de grandes richeſſes en peu de tems, & ſans beaucoup de peines. Je veux auſſi que tu racontes ton hiſtoire au garde de mon tréſor, afin qu'il la faſſe mettre par écrit, & qu'elle y ſoit conſervée avec le diamant.

En achevant ces paroles, comme le calife eut témoigné par une inclination de tête à Cogia Haſſan, à Sidi Noman & à Baba-Abdalla, qu'il étoit content d'eux, ils prirent congé en ſe proſternant devant ſon trône, après quoi ils ſe retirèrent.

La ſultane Scheherazade voulut commencer un autre conte; mais le ſultan des Indes qui s'apperçut que l'aurore commençoit à paroître, remit à lui donner audience le jour ſuivant.

HISTOIRE

HISTOIRE

D'Ali Baba & de quarante voleurs exterminés par une eſclave.

LA ſultane Scheherazade éveillée par la vigilance de Dinarzade ſa ſœur, raconta au ſultan des Indes, ſon époux, l'hiſtoire à laquelle il s'attendoit.

Puiſſant ſultan, dit-elle, dans une ville de Perſe, aux confins des états de votre majeſté, il y avoit deux frères, dont l'un ſe nommoit Caſſim, & l'autre Ali Baba. Comme leur père ne leur avoit laiſſé que peu de biens, & qu'ils les avoient partagés également, il ſemble que leur fortune devoit être égale : le haſard néanmoins en diſpoſa autrement.

Caſſim épouſa une femme qui, peu de tems après leur mariage, devint héritière d'une boutique bien garnie, d'un magaſin rempli de bonnes marchandiſes, & de biens en fonds de terre, qui le mirent tout-à-coup à ſon aiſe, & le rendirent un des marchands les plus riches de la ville.

Ali Baba, au contraire, qui avoit épouſé

une femme aussi pauvre que lui, étoit logé fort pauvrement, & il n'avoit autre industrie pour gagner sa vie, & de quoi s'entretenir lui & ses enfans, que d'aller couper du bois dans une forêt voisine, & de venir le vendre à la ville, chargé sur trois ânes qui faisoient toute sa possession.

Ali Baba étoit un jour dans la forêt, & il achevoit d'avoir coupé à-peu-près assez de bois pour faire la charge de ses ânes, lorsqu'il apperçut une grosse poussière qui s'élevoit en l'air & qui avançoit droit du côté où il étoit. Il regarde attentivement, & il distingue une troupe nombreuse de gens à cheval qui venoient d'un bon train.

Quoiqu'on ne parlât pas de voleurs dans le pays, Ali Baba néanmoins eut la pensée que ces cavaliers pouvoient en être : sans considérer ce que deviendroient ses ânes, il songea à sauver sa personne. Il monta sur un gros arbre, dont les branches à peu de hauteur se séparoient en rond, si près les unes des autres, qu'elles n'étoient séparées que par un très-petit espace. Il se posta au milieu avec d'autant plus d'assurance, qu'il pouvoit voir sans être vu ; & l'arbre s'élevoit au pié d'un rocher isolé de tous les côtés, beaucoup plus haut que l'arbre, & escarpé de manière qu'on ne pouvoit monter au haut par aucun endroit.

Les cavaliers grands, puissans, tous bien montés & bien armés, arrivèrent près du rocher, où ils mirent pié à terre; & Ali Baba, qui en compta quarante, à leur mine & à leur équipement, ne douta pas qu'ils ne fussent des voleurs. Il ne se trompoit pas; en effet c'étoient des voleurs, qui, sans faire aucun tort aux environs, alloient exercer leurs brigandages bien loin, & avoient là leur rendez-vous; & ce qu'il les vit faire, le confirma dans cette opinion.

Chaque cavalier débrida son cheval, l'attacha, lui passa au cou un sac plein d'orge qu'il avoit apporté sur la croupe, & ils se chargèrent chacun de leur valise; & la plupart des valises parurent si pesantes à Ali Baba, qu'il jugea qu'elles étoient pleines d'or & d'argent monnoyé.

Le plus apparent, chargé de sa valise comme les autres, qu'Ali Baba prit pour le capitaine des voleurs, s'approcha du rocher, fort près du gros arbre où il s'étoit réfugié; & après qu'il se fut fait chemin au travers de quelques arbrisseaux, il prononça ces paroles si distinctement, *Sesame, ouvre-toi*, qu'Ali Baba les entendit. Dès que le capitaine des voleurs les eut prononcées, une porte s'ouvrit; & après qu'il eut fait passer tous ses gens devant lui,

& qu'ils furent tous entrés, il entra auſſi, & la porte ſe ferma.

Les voleurs demeurèrent long-tems dans le rocher; & Ali Baba qui craignoit que quelqu'un d'eux, ou que tous enſemble ne ſortiſſent s'il quittoit ſon poſte pour ſe ſauver, fut contraint de reſter ſur l'arbre, & d'attendre avec patience. Il fut tenté néanmoins de deſcendre pour ſe ſaiſir de deux chevaux, en monter un, & mener l'autre par la bride, & de gagner la ville en chaſſant ſes trois ânes devant lui; mais l'incertitude de l'événement fit qu'il prit le parti le plus sûr.

La porte ſe rouvrit enfin, les quarante voleurs ſortirent; & au lieu que le capitaine étoit entré le dernier, il ſortit le premier, & après les avoir vu défiler devant lui. Ali Baba entendit qu'il fit refermer la porte, en prononçant ces paroles : *Seſame*, *referme-toi*. Chacun retourna à ſon cheval, le rebrida, rattacha ſa valiſe, & remonta deſſus. Quand ce capitaine enfin vit qu'ils étoient tous prêts à partir, il ſe mit à la tête, & il reprit avec eux le chemin par où ils étoient venus.

Ali Baba ne deſcendit pas de l'arbre d'abord: il dit en lui-même, ils peuvent avoir oublié quelque choſe à les obliger de revenir, & je me trouverois attrapé ſi cela arrivoit. Il les

conduisit de l'œil jusqu'à ce qu'il les eût perdus de vûe, & il ne descendit que long-tems après pour plus grande sûreté. Comme il avoit retenu les paroles par lesquelles le capitaine des voleurs avoit fait ouvrir & refermer la porte, il eut la curiosité d'éprouver si en les prononçant elles feroient le même effet. Il passa au-travers des arbrisseaux, & il apperçut la porte qu'ils cachoient. Il se présenta devant ; & il dit : *Sesame, ouvre-toi*, & dans l'instant la porte s'ouvrit toute grande.

Ali Baba s'étoit attendu de voir un lieu de ténèbres & d'obscurité ; mais il fut surpris d'en voir un bien éclairé, vaste & spacieux ; creusé en voûte fort élevée à main d'homme, qui recevoit la lumière du haut du rocher, par une ouverture pratiquée de même. Il vit de grandes provisions de bouche, des ballots de riches marchandises en piles, des étoffes de soie & de brocard, des tapis de grand prix, & sur-tout de l'or & de l'argent monnoyé par tas, & dans des sacs ou grandes bourses de cuir les unes sur les autres ; & à voir toutes ces choses, il lui parut qu'il y avoit non pas de longues années, mais des siècles que cette grotte servoit de retraite à des voleurs qui avoient succédé les uns aux autres.

Ali Baba ne balança pas sur le parti qu'il

devoit prendre; il entra dans la grotte, & dès qu'il y fut entré, la porte se referma; mais cela ne l'inquiéta pas; il savoit le secret de la faire ouvrir. Il ne s'attacha pas à l'argent, mais à l'or monnoyé, & particulièrement à celui qui étoit dans des sacs. Il en enleva à plusieurs fois autant qu'il pouvoit en porter & qu'ils purent suffire pour faire la charge de ses trois ânes. Il rassembla ses ânes qui étoient dispersés, & quand il les eut fait approcher du rocher, il les chargea des sacs; & pour les cacher, il accommoda du bois par-dessus, de manière qu'on ne pouvoit les appercevoir. Quand il eut achevé, il se présenta devant la porte; & il n'eut pas prononcé ces paroles: *Sesame, referme-toi*, qu'elle se ferma; car elle s'étoit fermée d'elle-même chaque fois qu'il y étoit entré, & demeurée ouverte chaque fois qu'il en étoit sorti.

Cela fait, Ali Baba reprit le chemin de la ville; & arrivant chez lui, il fit entrer ses ânes dans une petite cour, & referma la porte avec grand soin. Il mit bas le peu de bois qui couvroit les sacs, & il porta les sacs dans sa maison, qu'il posa & arrangea devant sa femme qui étoit assise sur un sofa.

Sa femme mania les sacs; & comme elle se fut apperçue qu'ils étoient pleins d'argent, elle soupçonna son mari de les avoir volés; de sorte

que quand il eut achevé de les apporter tous, elle ne put s'empêcher de lui dire : Ali Baba, feriez-vous assez malheureux pour.... Ali Baba l'interrompit. Paix, ma femme, dit-il, ne vous alarmez pas, je ne suis pas voleur, à moins que ce ne soit l'être que de prendre sur les voleurs. Vous cesserez d'avoir cette mauvaise opinion de moi quand je vous aurai raconté ma bonne fortune. Il vuida les sacs, qui firent un gros tas d'or dont sa femme fut éblouie ; & quand il eut fait, il lui fit le récit de son aventure, depuis le commencement jusqu'à la fin : & en achevant, il lui recommanda sur toute chose, de garder le secret.

La femme, revenue & guérie de son épouvante, se réjouit avec son mari du bonheur qui leur étoit arrivé, & elle voulut compter pièce par pièce tout l'or qui étoit devant elle. Ma femme, lui dit Ali Baba, vous n'êtes pas sage, que prétendez-vous faire ? Quand auriez-vous achevé de compter ? Je vais creuser un fosse & l'enfouir dedans ; nous n'avons pas de tems à perdre. Il est bon, reprit la femme, que nous sachions au moins à-peu-près la quantité qu'il y en a. Je vais chercher ane petite mesure dans le voisinage, & je le mesurerai pendant que vous creuserez la fosse. Ma femme, repartit Ali Baba, ce que vous voulez faire, n'est

bon à rien; vous vous en abstiendriez si vous vouliez me croire. Faites néanmoins ce qu'il vous plaira; mais souvenez-vous de garder le secret.

Pour se satisfaire, la femme d'Ali Baba sort, & elle va chez Cassim, son beau-frère, qui ne demeuroit pas loin. Cassim n'étoit pas chez lui, & à son défaut, elle s'adresse à sa femme, qu'elle prie de lui prêter une mesure pour quelques momens. La belle-sœur lui demanda si elle la vouloit grande ou petite, & la femme d'Ali Baba lui en demanda une petite. Très-volontiers, dit la belle-sœur; attendez un moment, je vais vous l'apporter.

La belle-sœur va chercher la mesure, elle la trouve, mais comme elle connoissoit la pauvreté d'Ali Baba, curieuse de savoir quelle sorte de grain sa femme vouloit mesurer, elle s'avisa d'appliquer adroitement du suif au-dessous de la mesure, & elle y en appliqua. Elle revint, & en la présentant à la femme d'Ali Baba, elle s'excusa de l'avoir fait attendre sur ce qu'elle avoit eu de la peine à la trouver.

La femme d'Ali Baba revint chez elle, elle pose la mesure sur le tas d'or, l'emplit & la vuide un peu plus loin sur le sofa, jusqu'à ce qu'elle eut achevé, & elle fut contente du bon nombre de mesures qu'elle en trouva,

dont elle fit part à son mari qui venoit d'achever de creuser la fosse.

Pendant qu'Ali Baba enfouit l'or, sa femme pour marquer son exactitude & sa diligence à sa belle-sœur, lui reporte sa mesure; mais sans prendre garde qu'une pièce d'or s'étoit attachée au-dessous. Belle-sœur, dit-elle, en la rendant, vous voyez que je n'ai pas gardé longtems votre mesure, je vous en suis bien obligée, je vous la rens.

La femme d'Ali Baba n'eut pas tourné le dos, que la femme de Cassim regarda la mesure par le dessous; & elle fut dans un étonnement inexprimable d'y voir une pièce d'or attachée. L'envie s'empara de son cœur dans le moment. Quoi, dit-elle, Ali Baba a de l'or par mesure! Et où le misérable a-t-il pris cet or? Cassim son mari n'étoit pas à la maison, comme nous l'avons dit; il étoit à sa boutique, d'où il ne devoit revenir que le soir. Tout le tems qu'il se fit attendre fut un siècle pour elle, dans la grande impatience où elle étoit, de lui apprendre une nouvelle dont il ne devoit pas être moins surpris qu'elle.

A l'arrivée de Cassim chez lui: Cassim, lui dit sa femme, vous croyez être riche, vous vous trompez; Ali Baba l'est infiniment plus que vous; il ne compte pas son or comme

vous, il le mesure. Cassim demanda l'explication de cette énigme, & elle lui en donna l'éclaircissement en lui apprenant de quelle adresse elle s'étoit servie pour faire cette découverte, & elle lui montra le pièce de monnoie qu'elle avoit trouvée attachée au-dessous de la mesure; pièce si ancienne que le nom du prince qui y étoit marqué lui étoit inconnu.

Loin d'être sensible au bonheur qui pouvoit être arrivé à son frère pour se tirer de la misère, Cassim en conçut une jalousie mortelle. Il en passa presque la nuit sans dormir. Le lendemain il alla chez lui, que le soleil n'étoit pas levé. Il ne le traita pas de frère, il avoit oublié son nom depuis qu'il avoit épousé la riche veuve. Ali Baba, dit-il en l'abordant, vous êtes bien réservé dans vos affaires; vous faites le pauvre, le misérable, le gueux, & vous mesurez l'or.

Mon frère, reprit Ali Baba, je ne sais de quoi vous voulez me parler, expliquez-vous. Ne faites pas l'ignorant, repartit Cassim; & en lui montrant la pièce d'or que sa femme lui avoit mise entre les mains: Combien avez-vous de pièces, ajouta-t-il, semblables à celle-ci que ma femme a trouvée attachée au-dessous de la mesure que la vôtre vint lui emprunter hier?

A ce discours, Ali Baba connut que Cassim & la femme de Cassim (par un entêtement de sa propre femme) savoient déjà ce qu'il avoit un si grand intérêt de tenir caché : mais la faute étoit faite, elle ne pouvoit se réparer. Sans donner à son frère la moindre marque d'étonnement ni de chagrin, il lui avoua la chose, & il lui raconta par quel hasard il avoit découvert la retraite des voleurs, & en quel endroit; & il lui offrit, s'il vouloit garder le secret, de lui faire part du trésor.

Je le prétens bien ainsi, reprit Cassim d'un air fier; mais, ajouta-t-il, je veux savoir aussi où est précisément ce trésor, les enseignes, les marques, & comment je pourrois y entrer moi-même, s'il m'en prenoit envie; autrement je vais vous dénoncer à la justice. Si vous le refusez, non-seulement vous n'aurez plus à en espérer, vous perdrez même ce que vous avez enlevé, au lieu que j'en aurai ma part pour vous avoir dénoncé.

Ali Baba, plutôt par son bon naturel, qu'intimidé par les menaces insolentes d'un frère barbare, l'instruisit pleinement de ce qu'il souhaitoit, & même des paroles dont il falloit qu'il se servît, tant pour entrer dans la grotte, que pour en sortir.

Cassim n'en demanda pas davantage à Ali

Baba ; il le quitta, réſolu de le prévenir ; & plein d'eſpérance de s'emparer du tréſor lui ſeul, il part le lendemain de grand matin, avant la pointe du jour, avec dix mulets chargés de grands coffres, qu'il ſe propoſa de remplir, en ſe réſervant d'en mener un plus grand nombre dans un ſecond voyage, à proportion des charges qu'il trouveroit dans la grotte. Il prend le chemin qu'Ali Baba lui avoit enſeigné ; il arrive près du rocher, & il reconnoît les enſeignes, & l'arbre ſur lequel Ali Baba s'étoit caché. Il cherche la porte, il la trouve ; & pour la faire ouvrir, il prononça les paroles : *Seſame, ouvre-toi.* La porte s'ouvre, il entre, & auſſitôt elle ſe referme. En examinant la grotte, il eſt dans une grande admiration de voir beaucoup plus de richeſſes qu'il ne l'avoit compris par le récit d'Ali Baba, & ſon admiration augmenta à meſure qu'il examina chaque choſe en particulier. Avare & amateur des richeſſes, comme il l'étoit, il eut paſſé la journée à ſe repaître les yeux de la vue de tant d'or, s'il n'eût ſongé qu'il étoit venu pour l'enlever & pour en charger ſes dix mulets ; il en prend un nombre de ſacs, autant qu'il en peut porter ; & en venant à la porte pour la faire ouvrir, l'eſprit rempli de toute autre idée que ce qui lui importoit davantage, il ſe

trouve qu'il oublie le mot néceſſaire, & au lieu de *Seſame*, il dit : *Orge, ouvre-toi ;* & il eſt bien étonné de voir que la porte, loin de s'ouvrir, demeura fermée. Il nomme pluſieurs autres noms de grains, autres que celui qu'il falloit, & la porte ne s'ouvre pas.

Caſſim ne s'attendoit pas à cet événement. Dans le grand danger où il ſe voit, la frayeur ſe ſaiſit de ſa perſonne ; & plus il fait d'efforts pour ſe ſouvenir du mot de *Seſame*, plus il embrouille ſa mémoire, & il en demeure exclus abſolument comme ſi jamais il n'en avoit entendu parler. Il jette par terre les ſacs dont il étoit chargé, il ſe promène à grands pas dans la grotte, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre ; & toutes les richeſſes dont il ſe voit environné ne le touchent plus. Laiſſons Caſſim déplorant ſon ſort, il ne mérite pas de compaſſion.

Les voleurs revinrent à leur grotte vers le midi ; & quand ils furent à peu de diſtance, & qu'ils eurent vu les mulets de Caſſim autour du rocher, chargés de coffres, inquiets de cette nouveauté, ils avancèrent à toute bride, & firent prendre la fuite aux dix mulets que Caſſim avoit négligé d'attacher, & qui paiſſoient librement ; de manière qu'ils ſe diſperſèrent deça & delà dans la forêt, ſi loin qu'ils les eurent bientôt perdus de vue.

Les voleurs ne se donnèrent pas la peine de courir après les mulets, il leur importoit davantage de trouver celui à qui ils appartenoient. Pendant que quelques-uns tournent autour du rocher pour le chercher, le capitaine avec les autres, met pié à terre & va droit à la porte le sabre à la main, prononce les paroles, & la porte s'ouvre.

Cassim qui entendit le bruit des chevaux du milieu de la grotte, ne douta pas de l'arrivée des voleurs, non plus que de sa perte prochaine. Résolu au moins de faire un effort pour échapper de leurs mains, & se sauver, il s'étoit tenu prêt à se jeter dehors dès que la porte s'ouvriroit. Il ne la vit pas plutôt ouverte, après avoir entendu prononcer le mot de *Sesame*, qui étoit échappé de sa mémoire, qu'il s'élança en sortant si brusquement, qu'il renversa le capitaine par terre. Mais il n'échappa pas aux autres voleurs, qui avoient aussi le sabre à la main, & qui lui ôtèrent la vie sur le champ.

Le premier soin des voleurs après cette exécution, fut d'entrer dans la grotte : ils trouvèrent près de la porte, les sacs que Cassim avoit commencé d'enlever pour les emporter, & en charger ses mulets ; & ils les remirent à leur place sans s'appercevoir de ceux qu'Ali Baba avoit emportés auparavant. En tenant con-

seil & en délibérant ensemble sur cet événement, ils comprirent bien comment Cassim n'avoit pû sortir de la grotte ; mais qu'il y eût pû entrer, c'est ce qu'ils ne pouvoient s'imaginer. Il leur vint en pensée qu'il pouvoit être descendu par le haut de la grotte ; mais l'ouverture par où le jour y venoit, étoit si élevée, & le haut du rocher étoit si inaccessible par dehors, outre que rien ne leur marquoit qu'il l'eût fait, qu'ils tombèrent d'accord que cela étoit hors de leur connoissance. Qu'il fût entré par la porte, c'est ce qu'ils ne pouvoient se persuader, à moins qu'il n'eût eu le secret de la faire ouvrir ; mais ils tenoient pour certain qu'ils étoient les seuls qui l'avoient, en quoi ils se trompoient, en ignorant qu'ils avoient été épiés par Ali Baba qui le savoit.

De quelque manière que la chose fût arrivée, comme il s'agissoit que leurs richesses communes fussent en sûreté, ils convinrent de faire quatre quartiers du cadavre de Cassim, & de les mettre près de la porte en dedans de la grotte, deux d'un côté, deux de l'autre, pour épouvanter quiconque auroit la hardiesse de faire une pareille entreprise ; sauf à ne revenir dans la grotte que dans quelque tems, après que la puanteur du cadavre seroit exhalée. Cette résolution prise, ils l'exécutèrent ; & quand ils

n'eurent plus rien qui les arrêtât, ils laissèrent le lieu de leur retraite bien fermé, remontèrent à cheval, & allèrent battre la campagne sur les routes fréquentées par les caravanes, pour les attaquer & exercer leurs brigandages accoutumés.

La femme de Cassim cependant fut dans une grande inquiétude, quand elle vit qu'il étoit nuit close & que son mari n'étoit pas revenu. Elle alla chez Ali Baba toute alarmée, & elle dit : Beau-frère, vous n'ignorez pas, comme je le crois, que Cassim votre frère est allé à la forêt, & pour quel sujet. Il n'est pas encore revenu, & voilà la nuit avancée; je crains que quelque malheur ne lui soit arrivé.

Ali Baba s'étoit douté de ce voyage de son frère, après le discours qu'il lui avoit tenu; & ce fut pour cela qu'il s'étoit abstenu d'aller à la forêt ce jour-là, afin de ne lui pas donner d'ombrage. Sans lui faire aucun reproche dont elle pût s'offenser, ni son mari, s'il eût été vivant, il lui dit qu'elle ne devoit pas encore s'alarmer, & que Cassim apparemment avoit jugé à propos de ne rentrer dans la ville que bien avant dans la nuit.

La femme de Cassim le crut ainsi, d'autant plus facilement, qu'elle considéra combien il étoit important que son mari fît la chose secrettement.

tement. Elle retourna chez elle, & elle attendit patiemment jusqu'à minuit. Mais après cela, ses alarmes redoublèrent avec une douleur d'autant plus sensible, qu'elle ne pouvoit la faire éclater, ni la soulager par des cris dont elle vit bien que la cause devoit être cachée au voisinage. Alors, si sa faute étoit irréparable, elle se repentit de la folle curiosité qu'elle avoit eue, par une envie condamnable de pénétrer dans les affaires de son beau-frère & de sa belle-sœur. Elle passa la nuit dans les pleurs; & dès la pointe du jour elle courut chez eux, & elle leur annonça le sujet qui l'amenoit, plutôt par ses larmes que par ses paroles.

Ali Baba n'attendit pas que sa belle-sœur le priât de se donner la peine d'aller voir ce que Cassim étoit devenu. Il partit sur le champ avec ses trois ânes, après lui avoir recommandé de modérer son affliction, & il alla à la forêt. En approchant du rocher, après n'avoir vû dans tout le chemin ni son frère, ni les dix mulets, il fut étonné du sang répandu qu'il apperçut près de la porte, & il en prit un mauvais augure. Il se présenta devant la porte, il prononça les paroles, elle s'ouvrit; & il fut frappé du triste spectacle du corps de son frère mis en quatre quartiers. Il n'hésita pas sur le parti qu'il devoit prendre, pour rendre les derniers

devoirs à son frère, en oubliant le peu d'amitié fraternelle qu'il avoit eu pour lui. Il trouva dans la grotte de quoi faire deux paquets des quatre quartiers, dont il fit la charge d'un de ses ânes, avec du bois pour les cacher. Il chargea les deux autres ânes de sacs pleins d'or & de bois par-dessus, comme la première fois, sans perdre de tems; & dès qu'il eut achevé, & qu'il eut commandé à la porte de se refermer, il reprit le chemin de la ville; mais il eut la précaution de s'arrêter à la sortie de la forêt, assez de tems pour n'y rentrer que de nuit. En arrivant chez lui, il ne fit entrer chez lui que les deux ânes chargés d'or; & après avoir laissé à sa femme le soin de les décharger, & lui avoir fait part en peu de mots de ce qui étoit arrivé à Cassim, il conduisit l'autre âne chez sa belle-sœur.

Ali Baba frappa à la porte, qui lui fut ouverte par Morgiane : cette Morgiane étoit une esclave adroite, entendue, & féconde en inventions pour faire réussir les choses les plus difficiles, & Ali Baba la connoissoit pour telle. Quand il fut entré dans la cour, il déchargea l'âne du bois & des deux paquets; & en prenant Morgiane à part : Morgiane, dit-il, la première chose que je te demande, c'est un secret inviolable : tu vas voir combien il nous

eſt néceſſaire autant à ta maîtreſſe qu'à moi. Voilà le corps de ton maître dans ces deux paquets, il s'agit de le faire enterrer comme s'il étoit mort de ſa mort naturelle ; fais-moi parler à ta maîtreſſe, & ſois attentive à ce que je lui dirai.

Morgiane avertit ſa maîtreſſe, & Ali Baba qui la ſuivoit, entra. Hé bien, beau-frère, demanda la belle-ſœur à Ali Baba avec grande impatience, quelle nouvelle apportez-vous de mon mari ? je n'apperçois rien ſur votre viſage qui doive me conſoler.

Belle-ſœur, répondit Ali Baba, je ne puis vous rien dire, qu'auparavant vous ne me promettiez de m'écouter depuis le commencement juſqu'à la fin ſans ouvrir la bouche. Il ne vous eſt pas moins important qu'à moi, dans ce qui eſt arrivé, de garder un grand ſecret pour votre bien & pour votre repos.

Ah ! s'écria la belle-ſœur, ſans élever la voix, ce préambule me fait connoître que mon mari n'eſt plus ; mais en meme-tems je connois la néceſſité du ſecret que vous me demandez. Il faut bien que je me faſſe violence : dites, je vous écoute.

Ali Baba raconta à ſa belle-ſœur tout le ſuccès de ſon voyage juſqu'à ſon arrivée avec le corps de Caſſim. Belle-ſœur, ajouta-t-il,

voilà un sujet d'affliction pour vous d'autant plus grand que vous vous y attendiez le moins. Quoique le mal soit sans remède, si quelque chose néanmoins est capable de vous consoler, je vous offre de joindre le peu de bien que dieu m'a envoyé, au vôtre en vous épousant, & en vous assurant que ma femme n'en sera pas jalouse, & que vous vivrez bien ensemble. Si la proposition vous agrée, il faut songer à faire en sorte qu'il paroisse que mon frère est mort de sa mort naturelle; & c'est un soin dont il me semble que vous pouvez vous reposer sur Morgiane, & j'y contribuerai de mon côté de tout ce qui sera en mon pouvoir.

Quel meilleur parti pouvoit prendre la veuve de Cassim, que celui qu'Ali Baba lui proposoit, elle qui, avec les biens qui lui demeuroient par la mort de son premier mari, en trouvoit un autre plus riche qu'elle; & qui, par la découverte du trésor qu'il avoit faite, pouvoit le devenir davantage? Elle ne refusa pas le parti, elle le regarda au contraire comme un motif raisonnable de consolation. En essuyant ses larmes qu'elle avoit commencé de verser en abondance, en supprimant les cris perçans ordinaires aux femmes qui ont perdu leurs maris, elle témoigna suffisamment à Ali Baba qu'elle acceptoit son offre.

Ali Baba laissa la veuve de Cassim dans cette disposition ; & après avoir recommandé à Morgiane de bien s'acquitter de son personnage, il retourna chez lui avec son âne.

Morgiane ne s'oublia pas ; elle sortit en même-tems qu'Ali Baba, & alla chez un apothicaire qui étoit dans le voisinage : elle frappe à la boutique, on ouvre, & elle demande d'une sorte de tablette très-salutaire dans les maladies les plus dangereuses. L'apothicaire lui en donna pour l'argent qu'elle avoit présenté, en demandant qui étoit malade chez son maître. Ah, dit-elle, avec un grand soupir, c'est Cassim lui-même, mon bon maître ! on n'entend rien à sa maladie, il ne parle ni ne peut manger. Avec ces paroles, elle emporte les tablettes dont véritablement Cassim n'étoit plus en état de faire usage.

Le lendemain, la même Morgiane revient chez le même apothicaire, & demande, les larmes aux yeux, d'une essence dont on avoit coutume de ne faire prendre aux malades qu'à la dernière extrêmité, & qu'on n'espéroit rien de leur vie, si cette essence ne les faisoit revivre. Hélas, dit-elle, avec une grande affliction, en la recevant des mains de l'apothicaire, je crains fort que ce remède ne fasse pas plus

d'effet que les tablettes ! Ah, que je perds un bon maître !

D'un autre côté, comme on vit toute la journée Ali Baba & sa femme d'un air triste faire plusieurs allées & venues chez Cassim, on ne fut pas étonné sur le soir d'entendre les cris lamentables de la femme de Cassim, & surtout de Morgiane, qui annonçoient que Cassim étoit mort.

Le jour suivant de grand matin, que le jour ne faisoit que commencer à paroître, Morgiane qui savoit qu'il y avoit sur la place un bonhomme de savetier fort vieux, qui ouvroit tous les jours sa boutique le premier, long tems avant les autres, sort, & elle va le trouver. En l'abordant, & en lui donnant le bon jour, elle lui mit une pièce d'or dans la main.

Baba Mouſtafa, connu de tout le monde sous ce nom, Baba Mouſtafa, dis-je, qui étoit naturellement gai, & qui avoit toujours le mot pour rire, en regardant la pièce d'or, à cause qu'il n'étoit pas encore bien jour, & en voyant que c'étoit de l'or : bonne étrenne, dit-il, de quoi s'agit-il ? me voilà prêt à bien faire.

Baba Mouſtafa, lui dit Morgiane, prenez ce qui vous est nécessaire pour coudre, & venez avec moi promptement ; mais à condition que

je vous banderai les yeux, quand nous serons dans un tel endroit.

A ces paroles, Baba Mouſtafa fit le difficile, Oh, oh! reprit-il, vous voulez donc me faire faire quelque choſe contre ma conſcience, ou contre mon honneur. En lui mettant une autre pièce d'or dans la main : Dieu garde, reprit Morgiane, que j'exige rien de vous, que vous ne puiſſiez faire en tout honneur. Venez ſeulement, & ne craignez rien.

Baba Mouſtafa ſe laiſſa mener; & Morgiane, après lui avoir bandé les yeux avec un mouchoir à l'endroit qu'elle avoit marqué, le mena chez défunt ſon maître, & elle ne lui ôta le mouchoir que dans la chambre où elle avoit mis le corps, chaque quartier à ſa place. Quand elle le lui eut ôté : Baba Mouſtafa, dit-elle, c'eſt pour vous faire coudre les pièces que voilà que je vous ai amené. Ne perdez pas de tems; & quand vous aurez fait, je vous donnerai une autre pièce d'or.

Quand Baba Mouſtafa eut achevé, Morgiane lui rebanda les yeux dans la même chambre; & après lui avoir donné la troiſième pièce d'or qu'elle lui avoit promiſe, & lui avoir recommandé le ſecret, elle le remena juſqu'à l'endroit où elle lui avoit bandé les yeux en l'amenant; & là, après lui avoir encore ôté le mouchoir,

elle le laissa retourner chez lui, & le conduisant de vue jusqu'à ce qu'elle ne le vît plus, afin de lui ôter la curiosité de revenir sur ses pas pour l'observer elle-même.

Morgiane avoit fait chauffer de l'eau pour laver le corps de Cassim : ainsi Ali Baba, qui arriva comme elle venoit de rentrer, le lava, le parfuma d'encens, & l'ensevelit avec les cérémonies accoutumées. Le menuisier apporta aussi la bière, qu'Ali Baba avoit pris le soin de commander.

Afin que le menuisier ne pût s'appercevoir de rien, Morgiane reçut la bière à la porte; & après l'avoir payé & renvoyé, elle aida à Ali Baba à mettre le corps dedans; & quand Ali Baba eut bien cloué les planches par-dessus, elle alla à la mosquée avertir que tout étoit prêt pour l'enterrement. Les gens de la mosquée destinés pour laver les corps morts, s'offrirent pour venir s'acquitter de leur fonction; mais elle leur dit que la chose étoit faite.

Morgiane de retour, ne faisoit presque de rentrer, quand l'iman & d'autres ministres de la mosquée arrivèrent. Quatre des voisins assemblés chargèrent la bière sur leurs épaules; & en suivant l'iman, qui récitoit des prières, ils la portèrent au cimetière. Morgiane en pleurs, comme esclave du défunt,

ſuivit la tête nue, en pouſſant des cris pitoyables, en ſe frappant la poitrine de grands coups, & en s'arrachant les cheveux; & Ali Baba marchoit après, accompagné des voiſins qui ſe détachoient tour-à-tour, de tems en tems, pour relayer & ſoulager ler autres voiſins qui portoient la bière, juſqu'à ce qu'on arrivât au cimetière.

Pour ce qui eſt de la femme de Caſſim, elle reſta dans ſa maiſon, en ſe déſolant & en pouſſant des cris lamentables avec les femmes du voiſinage, qui, ſelon la coutume, y accoururent pendant la cérémonie de l'enterrement, & qui en joignant leurs lamentations aux ſiennes, remplirent tout le quartier de triſteſſe bien loin aux environs.

De la ſorte, la mort funeſte de Caſſim fut cachée & diſſimulée entre Ali Baba, ſa femme, la veuve de Caſſim & Morgiane, avec un ménagement ſi grand, que perſonne de la ville, loin d'en avoir connoiſſance, n'en eut pas le moindre ſoupçon.

Trois ou quatre jours après l'enterrement de Caſſim, Ali Baba tranſporta le peu de meubles qu'il avoit, avec l'argent qu'il avoit enlevé du tréſor des voleurs, qu'il ne porta que de nuit dans la maiſon de la veuve de ſon frère, pour s'y établir, ce qui fit connoître ſon nou-

veau mariage avec sa belle-sœur. Et comme ces sortes de mariages ne sont pas extraordinaires dans notre religion, personne n'en fut surpris.

Quant à la boutique de Cassim, Ali Baba avoit un fils, qui depuis quelque tems avoit achevé son apprentissage chez un autre gros marchand, qui avoit toujours rendu témoignage de sa bonne conduite, il la lui donna avec promesse, s'il continuoit de se gouverner sagement, qu'il ne seroit pas long-tems à le marier avantageusement selon son état.

Laissons Ali Baba jouir des commencemens de sa bonne fortune, & parlons des quarante voleurs. Ils revinrent à leur retraite de la forêt, dans le tems dont ils étoient convenus; mais ils furent dans un grand étonnement de ne pas trouver le corps de Cassim, & il augmenta quand ils se furent apperçus de la diminution de leurs sacs d'or. Nous sommes découverts & perdus, dit le capitaine, si nous n'y prenons garde, & que nous ne cherchions promptement à y apporter le remède; insensiblement nous allons perdre tant de richesses, que nos ancêtres & nous avons amassées avec tant de peines & de fatigues. Tout ce que nous pouvons juger du dommage qu'on nous a fait, c'est que le voleur que nous avons surpris a eu le secret de

faire ouvrir la porte, & que nous sommes arrivés heureusement à point nommé dans le tems qu'il en alloit sortir. Mais il n'étoit pas le seul, un autre doit l'avoir comme lui. Son corps emporté & notre trésor diminué, en sont des marques inconteſtables. Et comme il n'y a pas d'apparence que plus de deux personnes ayent eu ce secret, après avoir fait périr l'un, il faut que nous fassions périr l'autre de même. Qu'en dites-vous, braves gens, n'êtes-vous pas de même avis que moi?

La propoſition du capitaine des voleurs fut trouvée si raisonnable par sa compagnie, qu'ils l'approuvèrent tous, & qu'ils tombèrent d'accord qu'il falloit abandonner toute autre entrepriſe, pour ne s'attacher uniquement qu'à celle-ci, & ne s'en départir qu'ils n'y eussent réuſſi.

Je n'en attendois pas moins de votre courage & de votre bravoure, reprit le capitaine; mais avant toute choſe, il faut que quelqu'un de vous, hardi, adroit & entreprenant, aille à la ville, sans armes, & en habit de voyageur & d'étranger, & qu'il employe tout son savoir-faire pour découvrir si on n'y parle pas de la mort étrange de celui que nous avons massacré comme il le méritoit, qui il étoit, & en quelle maiſon il demeuroit. C'eſt ce qu'il nous

eſt important que nous ſachions d'abord, pour ne rien faire dont nous ayons lieu de nous repentir, en nous découvrant nous-mêmes dans un pays où nous ſommes inconnus depuis ſi long-tems, & où nous avons un ſi grand intérêt de continuer de l'être. Mais afin d'animer celui de vous qui s'offrira pour ſe charger de cette commiſſion, & l'empêcher de ſe tromper, en nous venant faire un rapport faux, au lieu d'un véritable, qui ſeroit capable de cauſer notre ruine, je vous demande ſi vous ne jugez pas à propos qu'en ce cas-là il ſe ſoumette à la peine de mort.

Sans attendre que les autres donnaſſent leurs ſuffrages, je m'y ſoumets, dit l'un des voleurs, & je fais gloire d'expoſer ma vie, en me chargeant de la commiſſion. Si je n'y réuſſis pas, vous vous ſouviendrez au moins que je n'aurai manqué ni de bonne volonté, ni de courage, pour le bien commun de la troupe.

Ce voleur, après avoir reçu de grandes louanges du capitaine & de ſes camarades, ſe déguiſa de manière que perſonne ne pouvoit le prendre pour ce qu'il étoit. En ſe ſéparant de la troupe, il partit la nuit, & il prit ſi bien ſes meſures, qu'il entra dans la ville dans le tems que le jour ne faiſoit que commencer à paroître. Il avança juſqu'à la place, où il n'y

vit qu'une seule boutique ouverte, & c'étoit celle de Baba Mouſtafa.

Baba Mouſtafa étoit aſſis ſur ſon ſiège, l'alêne à la main, prêt à travailler de ſon métier. Le voleur alla l'aborder, en lui ſouhaitant le bon jour; & comme il ſe fut apperçu de ſon grand âge: Bon-homme, dit-il, vous commencez à travailler de grand matin; il n'eſt pas poſſible que vous y voyiez encore clair, âgé comme vous l'êtes: & quand il feroit plus clair, je doute que vous ayez d'aſſez bons yeux pour coudre.

Qui que vous ſoyez, reprit Baba Mouſtafa, il faut que vous ne me connoiſſiez pas. Si vieux que vous me voyez, je ne laiſſe pas d'avoir les yeux excellens; & vous n'en douterez pas quand vous ſaurez qu'il n'y a pas long-tems que j'ai couſu un mort dans un lieu où il ne faiſoit guère plus clair qu'il fait préſentement.

Le voleur eut une grande joie de s'être adreſſé en arrivant à un homme qui d'abord, comme il n'en douta pas, lui donnoit de lui-même nouvelle de ce qui l'avoit amené, ſans le lui demander. Un mort! reprit-il avec étonnement, & pour le faire parler: pourquoi coudre un mort, ajouta-t-il? vous voulez dire apparemment que vous avez couſu le linceul dans lequel il a été enſeveli.

Non, non, reprit Baba Mouſtafa; je ſais ce

que je veux dire ; vous voudriez me faire parler, mais vous n'en saurez pas davantage.

Le voleur n'avoit pas besoin d'un éclaircissement plus ample pour être persuadé qu'il avoit découvert ce qu'il étoit venu chercher. Il tira une pièce d'or, & en la mettant dans la main de Baba Mouſtafa, il lui dit : Je n'ai garde de vouloir entrer dans votre secret ; quoique je puisse vous assurer que je ne le divulguerois pas, si vous me l'aviez confié. La seule chose dont je vous prie, c'est de me faire la grâce de m'enseigner, ou de venir me montrer la maison où vous avez coufu ce mort.

Quand j'aurois la volonté de vous accorder ce que vous me demandez, reprit Baba Mouſtafa, en tenant la pièce d'or prêt à la rendre, je vous assure que je ne pourrois pas le faire, & vous devez m'en croire sur ma parole. En voici la raison : c'est qu'on m'a mené jusqu'à un certain endroit où l'on m'a bandé les yeux, & delà en me laissant conduire jusques dans la maison, d'où après avoir fait ce que je devois faire, on me ramena de la même manière jusqu'au même endroit. Vous voyez l'impossibilité qu'il y a que je puisse vous rendre service.

Au moins, repartit le voleur, vous devez vous souvenir à-peu-près du chemin qu'on vous

a fait faire les yeux bandés : venez, je vous prie, avec moi, je vous banderai les yeux en cet endroit-là, & nous marcherons enſemble par le même chemin & par les mêmes détours, que vous pourrez vous remettre dans la mémoire d'avoir marché ; & comme toute peine mérite récompenſe, voici une autre pièce d'or : venez, faites-moi le plaiſir que je vous demande, & en diſant ces paroles, il lui mit une autre pièce dans la main.

Les deux pièces d'or tentèrent Baba Mouſtafa ; il les regarda quelque tems dans ſa main ſans dire un mot, en ſe conſultant, ſavoir ce qu'il devoit faire. Il tira enfin ſa bourſe de ſon ſein, & en les mettant dedans : Je ne puis vous aſſurer, dit-il au voleur, que je me ſouvienne préciſément du chemin qu'on me fit faire ; mais puiſque vous le voulez ainſi, allons, je ferai ce que je pourrai pour m'en ſouvenir.

Baba Mouſtafa ſe leva à la grande ſatisfaction du voleur ; & ſans fermer ſa boutique, où il n'y avoit rien de conſéquence à perdre, il mena le voleur avec lui juſqu'à l'endroit où Morgiane lui avoit bandé les yeux. Quand ils furent arrivés : C'eſt ici, dit Baba Mouſtafa, qu'on m'a bandé, & j'étois tourné comme vous me voyez. Le voleur qui avoit ſon mouchoir prêt, les lui banda, & il marcha à côté

de lui, en partie en le conduiſant, en partie en ſe laiſſant conduire par lui, juſqu'à ce qu'il s'arrêta.

Alors, il me ſemble, dit Baba Mouſtafa, que je n'ai point paſſé plus loin, & il ſe trouva véritablement devant la maiſon de Caſſim, où Ali Baba demeuroit alors. Avant de lui ôter le mouchoir de devant les yeux, le voleur fit promptement une marque à la porte avec de la craie qu'il tenoit prête; & quand il le lui eut ôté, il demanda s'il ſavoit à qui appartenoit la maiſon. Baba Mouſtafa lui répondit qu'il n'étoit pas du quartier, & ainſi qu'il ne pouvoit lui en rien dire.

Comme le voleur vit qu'il ne pouvoit apprendre rien davantage de Baba Mouſtafa, il le remercia de la peine qu'il lui avoit fait prendre; & après qu'il l'eut quitté & laiſſé retourner à ſa boutique, il prit le chemin de la forêt, perſuadé qu'il ſeroit bien reçu.

Peu de tems après que le voleur & Baba Mouſtafa ſe furent ſéparés, Morgiane ſortit de la maiſon d'Ali Baba pour quelqu'affaire; & en revenant, elle remarqua la marque que le voleur y avoit faite: elle s'arrêta pour y faire attention. Que ſignifie cette marque, dit-elle en elle-même? quelqu'un voudroit-il du mal à mon maître, ou l'a-t-on faite pour ſe divertir? A quelqu'in-

tention

tention qu'on l'ait pu faire, ajouta-t-elle, il eſt bon de ſe précautionner contre tout évènement. Elle prend auſſi de la craie; & comme les deux ou trois portes au-deſſus & au-deſſous étoient ſemblables, elle les marqua au même endroit, & elle rentra dans la maiſon ſans parler de ce qu'elle venoit de faire, ni à ſon maître ni à ſa maîtreſſe.

Le voleur cependant qui continuoit ſon chemin, arriva à la foret, & rejoignit ſa troupe de bonne heure. En arrivant, il fit rapport du ſuccès de ſon voyage, en exagérant le bonheur qu'il avoit eu d'avoir trouvé d'abord un homme par lequel il avoit appris le fait dont il étoit venu s'informer, ce que perſonne que lui n'eût pu lui apprendre. Il fut écouté avec une grande ſatisfaction; & le capitaine, en prenant la parole, après l'avoir loué de ſa diligence: Camarades, dit-il en s'adreſſant à tous; nous n'avons pas de tems à perdre; partons bien armés, ſans qu'il paroiſſe que nous le ſoyons; & quand nous ſerons entrés dans la ville ſéparément, les uns après les autres, pour ne pas donner de ſoupçon, que le rendez-vous ſoit dans la grande place, les uns d'un côté, les autres de l'autre, pendant que j'irai reconnoître la maiſon avec notre camarade, qui vient de nous apporter une ſi bonne nouvelle, afin

que là-dessus je juge du parti qui nous conviendra le mieux.

Le discours du capitaine des voleurs fut applaudi, & ils furent bientôt en état de partir. Ils défilèrent deux à deux, trois à trois; & en marchant à une distance raisonnable les uns des autres, ils entrèrent dans la ville sans donner aucun soupçon. Le capitaine & celui qui étoit venu la matin, y entrèrent les derniers. Celui-ci mena le capitaine dans la rue où il avoit marqué la maison d'Ali Baba; & quand il fut devant une des portes qui avoit été marquée par Morgiane, il la lui fit remarquer, en lui disant que c'étoit celle-là. Mais en continuant leur chemin sans s'arrêter, afin de ne pas se rendre suspects, comme le capitaine eut observé que la porte qui suivoit étoit marquée de la même marque & au même endroit, il le fit remarquer à son conducteur, & il lui demanda si c'étoit celle-ci ou la première. Le conducteur demeura confus, & il ne sut que répondre, encore moins quand il eut vu avec le capitaine que les quatre ou cinq portes qui suivoient, avoient aussi la même marque. Il assura au capitaine, avec serment, qu'il n'en avoit marqué qu'une. Je ne sais, ajouta-t-il, qui peut avoir marqué les autres avec tant de ressemblance; mais dans cette confusion, j'avoue que

je ne peux distinguer laquelle est celle que j'ai marquée.

Le capitaine qui vit son dessein avorté, se rendit à la grande place, où il fit dire à ses gens par le premier qu'il rencontra, qu'ils avoient perdu leur peine & fait un voyage inutile, & qu'ils n'avoient autre parti à prendre que de reprendre le chemin de leur retraite commune. Il en donna l'exemple, & ils le suivirent tous dans le même ordre qu'ils étoient venus.

Quand la troupe se fut rassemblée dans la forêt, le capitaine leur expliqua la raison pourquoi il les avoit fait revenir. Aussitôt le conducteur fut déclaré digne de mort tout d'une voix, & il s'y condamna lui-même, en reconnoissant qu'il avoit dû prendre mieux ses précautions, & il présenta le cou avec fermeté à celui qui se présenta pour lui couper la tête.

Comme il s'agissoit, pour la conservation de la bande, de ne pas laisser sans vengeance le tort qui lui avoit été fait, un autre voleur, qui se promit de mieux réussir que celui qui venoit d'être châtié, se présenta, & demanda en grâce d'être préféré. Il est écouté. Il marche; il corrompt Baba Mousstafa, comme le premier l'avoit corrompu, & Baba Mousstafa lui fait connoître la maison d'Ali Baba, les yeux bandés. Il la marqua de rouge dans un

endroit moins apparent, en comptant que c'étoit un moyen sûr pour la distinguer d'avec celles qui étoient marquées de blanc.

Mais peu de tems après, Morgiane sortit de la maison comme le jour précédent; & quand elle revint, la marque rouge n'échappa pas à ses yeux clairvoyans. Elle fit le même raisonnement qu'elle avoit fait, & elle ne manqua pas de faire la même marque de crayon rouge aux autres portes voisines & aux mêmes endroits.

Le voleur à son retour vers sa troupe dans la forêt, ne manqua pas de faire valoir la précaution qu'il avoit prise, & comme infaillible, disoit-il, pour ne pas confondre la maison d'Ali Baba avec les autres. Le capitaine & ses gens croyent avec lui que la chose doit réussir. Ils se rendent à la ville dans le même ordre & avec les mêmes soins qu'auparavant, armés aussi de même, prêts à faire le coup qu'ils méditoient, & le capitaine & le voleur, en arrivant, vont à la rue d'Ali Baba; mais ils trouvent la même difficulté que la première fois. Le capitaine en est indigné, & le voleur dans une confusion aussi grande que celui qui l'avoit précédé avec la même commission.

Ainsi le capitaine fut contraint de se retirer encore ce jour-là avec ses gens, aussi

peu satisfait que le jour d'auparavant. Le voleur, comme auteur de la mépriſe, ſubit pareillement le châtiment auquel il s'étoit ſoumis volontairement.

Le capitaine qui vit ſa troupe diminuée de deux braves ſujets, craignit de la voir diminuer davantage s'il continuoit de s'en rapporter à d'autres pour être informé au vrai de la maiſon d'Ali Baba. Leur exemple lui fit connoître qu'ils n'étoient propres (tous) qu'à des coups de mains, & nullement à agir de tête dans les occaſions. Il ſe charge de la choſe lui-même; il vint à la ville, & avec l'aide de Baba Mouſtafa, qui lui rendit le même ſervice qu'aux deux députés de ſa troupe, il ne s'amuſa pas à faire aucune marque pour connoître la maiſon d'Ali Baba; mais il l'examina ſi bien, non-ſeulement en la conſidérant attentivement, mais même en paſſant & en repaſſant à diverſes fois pardevant, qu'il n'étoit pas poſſible qu'il s'y méprît.

Le capitaine des voleurs, ſatisfait de ſon voyage, & inſtruit de ce qu'il avoit ſouhaité, retourna à la forêt; & quand il fut arrivé dans la grotte, où ſa troupe l'attendoit: Camarades, dit-il, rien enfin ne peut plus nous empêcher de prendre une pleine vengeance du dommage qui nous a été fait. Je connois

avec certitude la maiſon du coupable ſur qui elle doit tomber ; & dans le chemin, j'ai ſongé aux moyens de la lui faire ſentir ſi adroitement, que perſonne ne pourra avoir connoiſſance du lieu de notre retraite, non plus que de notre tréſor ; car c'eſt le but que nous devons avoir dans notre entrepriſe, autrement, au lieu de nous être utile, elle nous ſeroit funeſte.

Pour parvenir à ce but, continua le capitaine, voici ce que j'ai imaginé. Quand je vous l'aurai expoſé, ſi quelqu'un ſait un expédient meilleur, il pourra le communiquer. Alors il leur expliqua de quelle manière il prétendoit s'y comporter, & comme ils lui eurent tous donné leur approbation, il les chargea, en ſe partageant dans les bourgs & dans les villages d'alentour, & même dans les villes, d'acheter des mulets, juſqu'au nombre de dix-neuf, & trente-huit grands vaſes de cuir à tranſporter de l'huile, l'un plein, les autres vuides.

En deux ou trois jours de tems, les voleurs eurent fait tout cet amas. Comme les vaſes vuides étoient un peu étroits par la bouche pour l'exécution de ſon deſſein, le capitaine les fit un peu élargir ; & après avoir fait entrer un de ſes gens dans chacun avec

les armes qu'il avoit jugées néceſſaires, en laiſſant ouvert ce qu'il avoit fait découdre, afin de leur laiſſer la reſpiration libre, il les ferma de manière qu'ils paroiſſoient pleins d'huile ; & pour les mieux déguiſer, il les frotta par le dehors d'huile, qu'il prit du vaſe qui en étoit plein.

Les choſes ainſi diſpoſées, quand les mulets furent chargés des trente-ſept voleurs, ſans y comprendre le capitaine, chacun caché dans un des vaſes, & du vaſe qui étoit plein d'huile ; leur capitaine, comme conducteur, prit le chemin de la ville, dans le tems qu'il avoit réſolu, & y arriva à la brune, environ une heure après le coucher du ſoleil, comme il ſe l'étoit propoſé. Il y entra, & il alla droit à la maiſon d'Ali Baba, dans le deſſein de frapper à la porte, & de demander à y paſſer la nuit avec ſes mulets, ſous le bon plaiſir du maître. Il n'eut pas la peine de frapper ; il trouva Ali Baba à la porte qui prenoit le frais après le ſoupé. Il fit arrêter ſes mulets ; & en s'adreſſant à Ali Baba : Seigneur, dit-il, j'amène l'huile que vous voyez, de bien loin, pour la vendre demain au marché ; & à l'heure qu'il eſt, je ne ſais où aller loger : ſi cela ne vous incommode pas, faites-moi le plaiſir de me recevoir chez

vous pour y passer la nuit ; je vous en aurai obligation.

Quoiqu'Ali Baba eût vu dans la forêt celui qui lui parloit, & même entendu sa voix, comment eût-il pu le reconnoître pour le capitaine des quarante voleurs sous le déguisement d'un marchand d'huile ? Vous êtes le bien-venu, lui dit-il, entrez ; & en disant ces paroles, il lui fit place pour le laisser entrer avec ses mulets, comme il le fit.

En même-tems, Ali Baba appela un esclave qu'il avoit, & lui commanda, quand les mulets seroient déchargés, de les mettre non-seulement à couvert dans l'écurie, mais même de leur donner du foin & de l'orge. Il prit aussi la peine d'entrer dans la cuisine, & d'ordonner à Morgiane d'apprêter promptement à souper pour l'hôte qui venoit d'arriver, & de lui préparer un lit dans une chambre.

Ali Baba fit plus ; pour faire à son hôte tout l'accueil possible, quand il vit que le capitaine des voleurs avoit déchargé ses mulets, que les mulets avoient été menés dans l'écurie, comme il l'avoit commandé, & qu'il cherchoit une place pour passer la nuit à l'air, il alla le prendre pour le faire entrer dans la salle où il recevoit son monde, en lui disant qu'il ne souffriroit pas qu'il couchât

dans la cour. Le capitaine des voleurs s'en excusa fort, sous prétexte de ne vouloir pas être incommode, mais dans le vrai, pour avoir lieu d'exécuter ce qu'il méditoit avec plus de liberté ; & il ne céda aux honnêtetés d'Ali Baba qu'après de fortes instances.

Ali Baba non content de tenir compagnie à celui qui en vouloit à sa vie, jusqu'à ce que Morgiane lui eût servi le soupé, continua de l'entretenir de plusieurs choses qu'il crut pouvoir lui faire plaisir, & il ne le quitta que quand il eut achevé le repas dont il l'avoit régalé. Je vous laisse le maître, lui dit-il, vous n'avez qu'à demander toutes les choses dont vous pouvez avoir besoin, il n'y a rien chez moi qui ne soit à votre service.

Le capitaine des voleurs se leva en même-tems qu'Ali Baba, & l'accompagna jusqu'à la porte ; & pendant qu'Ali Baba alla dans la cuisine pour parler à Morgiane, il entra dans la cour, sous prétexte d'aller à l'écurie voir si rien ne manquoit à ses mulets.

Ali Baba, après avoir recommandé de nouveau à Morgiane de prendre un grand soin de son hôte, & de ne le laisser manquer de rien : Morgiane, ajouta-t-il, je t'avertis que demain je vais au bain avant le jour ; prends soin que mon linge de bain soit prêt, & de

le donner à Abdalla (c'étoit le nom de ſon eſclave), & fais-moi un bon bouillon, pour le prendre à mon retour. Après lui avoir donné ces ordres, il ſe retira pour ſe coucher.

Le capitaine des voleurs, cependant, à la ſortie de l'écurie, alla donner à ſes gens l'ordre de ce qu'ils devoient faire. En commençant depuis le premier vaſe juſqu'au dernier, il dit à chacun : Quand je jeterai des petites pierres de la chambre où l'on me loge, ne manquez de vous faire ouverture, en fendant le vaſe depuis le haut juſqu'en bas, avec le couteau dont vous êtes muni, & d'en ſortir; auſſitôt je ſerai à vous. Et le couteau dont il parloit étoit pointu & affilé pour cet uſage.

Cela fait, il revint; & comme il ſe fut preſenté à la porte de la cuiſine, Morgiane prit de la lumière, & elle le conduiſit à la chambre qu'elle lui avoit préparée, où elle le laiſſa après lui avoir demandé s'il avoit beſoin de quelqu'autre choſe. Pour ne pas donner de ſoupçon, il éteignit la lumière peu de tems après, & il ſe coucha tout habillé, prêt à ſe lever dès qu'il auroit fait ſon premier ſomme.

Morgiane n'oublia pas les ordres d'Ali Baba; elle prépare ſon linge de bain, elle en charge Abdalla qui n'étoit pas encore allé ſe

coucher, elle met le pot au feu pour le bouillon, & pendant qu'elle écume le pot, la lampe s'éteint. Il n'y avoit plus d'huile dans la maiſon, & la chandelle y manquoit auſſi. Que faire ? elle a beſoin cependant de voir clair pour écumer ſon pot ; elle en témoigne ſa peine à Abdalla. Te voilà bien embarraſſée, lui dit Abdalla, va prendre de l'huile dans un des vaſes que voilà dans la cour.

Morgiane remercia Abdalla de l'avis, & pendant qu'il va ſe coucher près de la chambre d'Ali Baba, pour le ſuivre au bain, elle prend la cruche à l'huile & elle va dans la cour. Comme elle ſe fut approchée du premier vaſe qu'elle rencontra, le voleur qui étoit caché dedans, demanda, en parlant bas, eſt-il tems ?

Quoique le voleur eût parlé bas, Morgiane néanmoins fut frappée de la voix d'autant plus facilement, que le capitaine des voleurs, dès qu'il eut déchargé ſes mulets, avoit ouvert, non-ſeulement ce vaſe, mais même tous les autres, pour donner de l'air à ſes gens, qui d'ailleurs y étoient fort mal à leur aiſe, ſans y être encore privés de la facilité de reſpirer.

Tout autre eſclave que Morgiane, auſſi ſur-

prise qu'elle le fut, en trouvant un homme dans un vase, au lieu d'y trouver de l'huile qu'elle cherchoit, eût fait un vacarme capable de causer de grands malheurs. Mais Morgiane étoit au-dessus de ses semblables ; elle comprit en un instant l'importance de garder le secret, le danger pressant où se trouvoit Ali Baba & sa famille, & où elle se trouvoit elle-même, & la nécessité d'y apporter promptement le remède, sans faire d'éclat ; & par sa capacité elle en pénétra d'abord les moyens. Elle rentra donc en elle-même dans le moment, & sans faire paroître aucune émotion, en prenant la place du capitaine des voleurs, elle répondit à la demande, & elle dit : Pas encore, mais bientôt. Elle s'approcha du vase qui suivoit, & la même demande lui fut faite, & ainsi de suite, jusqu'à ce qu'elle arriva au dernier qui étoit plein d'huile ; & à la même demande, elle donna la même réponse.

Morgiane connut par-là que son maître Ali Baba, qui avoit cru ne donner à loger chez lui qu'à un marchand d'huile, y avoit donné entrée à trente-huit voleurs, en y comprenant le faux marchand leur capitaine. Elle emplit en diligence sa cruche d'huile, qu'elle prit du dernier vase ; elle revint dans la cui-

sine, où après avoir mis de l'huile dans la lampe & l'avoir rallumée, elle prend une grande chaudière, elle retourne à la cour où elle l'emplit de l'huile du vase. Elle la rapporte, la met sur le feu, & met dessous force bois, parce que plutôt l'huile bouillira, plutôt elle aura exécuté ce qui doit contribuer au salut commun de la maison, qui ne demande pas de retardement. L'huile bout enfin, elle prend la chaudière, & elle va verser dans chaque vase assez d'huile toute bouillante, depuis le premier jusqu'au dernier, pour les étouffer & leur ôter la vie, comme elle la leur ôta.

Cette action digne du courage de Morgiane, exécutée sans bruit, comme elle l'avoit projeté, elle revint dans la cuisine avec la chaudière vuide, & ferme la porte. Elle éteint le grand feu qu'elle avoit allumé, & elle n'en laisse qu'autant qu'il en faut pour achever de faire cuire le pot du bouillon d'Ali Baba. Ensuite elle souffle la lampe, & elle demeure dans un grand silence, résolue de ne pas se coucher qu'elle n'eût observé ce qui arriveroit, par une fenêtre de la cuisine qui donnoit sur la cour, autant que l'obscurité de la nuit pouvoit le permettre.

Il n'y avoit pas encore un quart-d'heure que

Morgiane attendoit, quand le capitaine des voleurs s'éveilla. Il se lève, il regarde par la fenêtre qu'il ouvre ; & comme il n'apperçoit aucune lumière & qu'il voit régner un grand repos & un profond silence dans la maison, il donne le signal en jetant des petites pierres, dont plusieurs tombèrent sur les vases, comme il n'en douta point par le son qui lui en vint aux oreilles. Il prête l'oreille, & il n'entend ni n'apperçoit rien qui lui fasse connoître que ses gens se mettent en mouvement. Il en est inquiet, il jete des petites pierres une seconde & une troisième fois. Elles tombent sur les vases, & cependant pas un des voleurs ne donne le moindre signe de vie, & il n'en peut comprendre la raison. Il descend dans la cour tout alarmé, avec le moins de bruit qu'il lui est possible, il approche de même du premier vase, & quand il veut demander au voleur, qu'il croit vivant, s'il dort, il sent une odeur d'huile chaude & de brûlé, qui exhale du vase, par où il connoît que son entreprise contre Ali Baba, pour lui ôter la vie & pour piller sa maison, & pour emporter s'il pouvoit l'or qu'il avoit enlevé à sa communauté, étoit échouée. Il passe au vase qui suivoit, & à tous les autres l'un après l'autre, & il trouve que ses gens étoient péris par le même sort ; & par la dimi-

nution de l'huile dans le vaſe qu'il avoit apporté plein, il connut la manière dont on s'étoit pris pour le priver du ſecours qu'il en attendoit. Au déſeſpoir d'avoir manqué ſon coup, il enfila la porte du jardin d'Ali Baba, qui donnoit dans la cour, & de jardin en jardin, en paſſant par-deſſus les murs, il ſe ſauva.

Quand Morgiane n'entendit plus de bruit & qu'elle ne vit pas revenir le capitaine des voleurs, après avoir attendu quelque tems, elle ne douta pas du parti qu'il avoit pris, plutôt que de chercher à ſe ſauver par la porte de la maiſon, qui étoit fermée à double tour. Satisfaite & dans une grande joie d'avoir ſi bien réuſſi à mettre toute la maiſon en ſûreté, elle ſe coucha enfin, & elle s'endormit.

Ali Baba cependant ſortit avant le jour, & alla au bain ſuivi de ſon eſclave, ſans rien ſavoir de l'évènement étonnant qui étoit arrivé chez lui pendant qu'il dormoit, au ſujet duquel Morgiane n'avoit pas jugé à propos de l'éveiller, avec d'autant plus de raiſon, qu'elle n'avoit pas de tems à perdre dans le tems du danger, & qu'il étoit inutile de troubler ſon repos, après qu'elle l'eut détourné.

En revenant des bains, & en rentrant chez lui, que le ſoleil étoit levé, Ali Baba fut ſi ſurpris de voir encore les vaſes d'huile dans

leur place, & que le marchand ne se fût pas rendu au marché avec ses mulets, qu'il en demanda la raison à Morgiane qui lui étoit venue ouvrir, & qui avoit laissé toutes choses dans l'état où il les voyoit, pour lui en donner le spectacle, & lui expliquer plus sensiblement ce qu'elle avoit fait pour sa conservation.

Mon bon maître, dit Morgiane, en répondant à Ali Baba, dieu vous conserve, vous & toute votre maison. Vous apprendrez mieux ce que vous désirez de savoir, quand vous aurez vu ce que j'ai à vous faire voir ; prenez la peine de venir avec moi.

Ali Baba suivit Morgiane ; quand elle eut fermé la porte, elle le mena au premier vase : Regardez dans le vase, lui dit-elle, & voyez s'il y a de l'huile.

Ali Baba regarda ; & comme il eut vu un homme dans le vase, il se tira en arrière tout effrayé, avec un grand cri. Ne craignez rien, lui dit Morgiane, l'homme que vous voyez ne vous fera pas de mal : il en a fait, mais il n'est plus en état d'en faire, ni à vous ni à personne, il n'a plus de vie.

Morgiane, s'écria Ali Baba, que veut dire ce que tu viens de me faire voir ? explique-le-moi.

Je vous l'expliquerai, dit Morgiane ; mais modérez

modérez votre étonnement, & n'éveillez pas la curiosité des voisins d'avoir connoissance d'une chose qu'il est très-important que vous teniez cachée. Voyez auparavant tous les autres vases.

Ali Baba regarda dans les autres vases l'un après l'autre, depuis le premier jusqu'au dernier où il y avoit d'huile, dont il remarqua que l'huile étoit notablement diminuée; & quand il eut fait, il demeura comme immobile, tantôt en jetant les yeux sur les vases, tantôt en regardant Morgiane, sans dire mot, tant la surprise où il étoit, étoit grande. A la fin, comme si la parole lui fut revenue: Et le marchand, demanda-t-il, qu'est-il devenu?

Le marchand, répondit Morgiane, est aussi peu marchand que je suis marchande. Je vous dirai aussi qui il est, & ce qu'il est devenu. Mais vous apprendrez toute l'histoire plus commodément dans votre chambre; car il est tems, pour le bien de votre santé, que vous preniez un bouillon après être sorti du bain.

Pendant qu'Ali Baba se rendit dans sa chambre, Morgiane alla à la cuisine prendre le bouillon; elle le lui apporta, & avant de le prendre, Ali Baba lui dit: Commence toujours à satisfaire l'impatience où je suis, & raconte-

moi une hiſtoire ſi étrange, avec toutes ſes circonſtances.

Morgiane, pour obéir à Ali Baba, lui dit: Seigneur, hier au ſoir, quand vous vous fûtes retiré pour vous coucher, je préparai votre linge de bain, comme vous veniez de me le commander, & j'en chargeai Abdalla. Enſuite je mis le pot au feu pour le bouillon; & comme je l'écumois, la lampe, faute d'huile, s'éteignit tout-à-coup; & il n'y en avoit pas une goutte dans la cruche. Je cherchai quelques bouts de chandelle, & je n'en trouvai pas un. Abdalla, qui me vit embarraſſée, me fit ſouvenir des vaſes pleins d'huile qui étoient dans la cour, comme il n'en doutoit pas non plus que moi, & comme vous l'avez cru vous-même. Je pris la cruche & je courus au vaſe le plus voiſin. Mais comme je fus près du vaſe, il en ſortit une voix qui me demanda: Eſt-il tems? Je ne m'effrayai pas; mais en comprenant ſur le champ la malice du faux marchand, je répondis ſans héſiter: Pas encore, mais bientôt. Je paſſai au vaſe qui ſuivoit, & une autre voix me fit la même demande, à laquelle je répondis de même. J'allai aux autres vaſes l'un après l'autre; à pareille demande, pareille réponſe, & je ne trouvai de l'huile que dans le dernier vaſe, dont j'emplis la cruche.

Quand j'eus considéré qu'il y avoit trente-sept voleurs au milieu de votre cour, qui n'attendoient que le signal ou que le commandement de leur chef, que vous avez pris pour un marchand, & à qui vous aviez fait un si grand accueil, pour mettre toute la maison en combustion, je ne perdis pas de tems, je rapportai la cruche, j'allumai la lampe; & après avoir pris la chaudière la plus grande de la cuisine, j'allai l'emplir d'huile. Je la mis sur le feu, & quand elle fut bien bouillante, j'en allai verser dans chaque vase où étoient les voleurs, autant qu'il en fallut pour les empêcher tous d'exécuter le pernicieux dessein qui les avoit amenés.

La chose ainsi terminée de la manière que je l'avois méditée, je revins dans la cuisine, j'éteignis la lampe; & avant que je me couchasse, je me mis à examiner tranquillement par la fenêtre quel parti prendroit le faux marchand d'huile.

Au bout de quelque tems, j'entendis que pour signal il jeta de sa fenêtre de petites pierres qui tombèrent sur les vases. Il en jeta une seconde & troisième fois; & comme il n'apperçut ou n'entendit aucun mouvement, il descendit, & je le vis aller de vase en vase jusqu'au dernier; après quoi l'obscurité de la nuit fit que je le perdis de vue. J'observai encore

quelque tems, & comme je vis qu'il ne revenoit pas, je ne doutai pas qu'il ne se fût sauvé par le jardin, désespéré d'avoir si mal réussi. Ainsi persuadée que la maison étoit en sûreté, je me couchai.

En achevant, Morgiane ajouta : Voilà quelle est l'histoire que vous m'avez demandée, & je suis convaincue que c'est la suite d'une observation que j'avois faite depuis deux ou trois jours dont je n'avois pas cru devoir vous entretenir, qui est qu'une fois en revenant de la ville de bon matin, j'apperçus que la porte de la rue étoit marquée de blanc, & le jour d'après de rouge, après la marque blanche, & que chaque fois, sans savoir à quel dessein cela pouvoit avoir été fait, j'avois marqué de même & au même endroit, deux ou trois portes de nos voisins, au-dessus & au-dessous. Si vous joignez cela avec ce qui vient d'arriver, vous trouverez que le tout a été machiné par les voleurs de la forêt, dont je ne sais pourquoi la troupe est diminuée de deux. Quoi qu'il en soit, la voilà réduite à trois au plus. Cela fait voir qu'ils avoient juré votre perte, & qu'il est bon que vous vous teniez sur vos gardes, tant qu'il sera certain qu'il en restera quelqu'un au monde. Quant à moi, je n'oublierai rien pour veiller à votre conservation comme j'y suis obligée.

Quand Morgiane eut achevé, Ali Baba pénétré de la grande obligation qu'il lui avoit, lui dit : Je ne mourrai pas que je ne t'aye récompensée comme tu le mérites. Je te dois la vie ; & pour commencer à t'en donner une marque de reconnoissance, je te donne la liberté dès-à-présent, en attendant que j'y mette le comble de la manière que je me le propose. Je suis persuadé avec toi que les quarante voleurs m'ont dressé ces embûches. Dieu m'a délivré par ton moyen ; j'espère qu'il continuera de me préserver de leur méchanceté, & qu'en achevant de la détourner de dessus ma tête, il délivrera le monde de leur persécution & de leur engeance maudite. Ce que nous avons à faire, c'est d'enterrer incessamment les corps de cette peste du genre humain, avec un si grand secret que personne ne puisse rien soupçonner de leur destinée, & c'est à quoi je vais travailler avec Abdalla.

Le jardin d'Ali Baba étoit d'une grande longueur, terminé par de grands arbres. Sans différer, il alla sous ces arbres avec son esclave, creuser une fosse longue & large à proportion des corps qu'ils avoient à y enterrer. Le terrein étoit aisé à remuer, & ils ne mirent pas un long tems à l'achever. Ils tirèrent les corps hors des vases, & ils mirent à part les armes dont les

voleurs s'étoient munis. Ils transportèrent ces corps au bout du jardin, & ils les arrangèrent dans la fosse; & après les avoir couverts de la terre qu'ils en avoient tirée, ils dispersèrent ce qui en restoit aux environs, de manière que le terrein parut égal comme auparavant. Ali Baba fit cacher soigneusement les vases à l'huile & les armes; & quant aux mulets, dont il n'avoit pas besoin pour lors, il les envoya au marché à différentes fois, où il les fit vendre par son esclave.

Pendant qu'Ali Baba prenoit toutes ces mesures pour ôter à la connoissance du public par quel moyen il étoit devenu riche en peu de tems, le capitaine des quarante voleurs étoit retourné à la forêt avec une mortification inconcevable; & dans l'agitation, ou plutôt dans la confusion où il étoit d'un succès si malheureux & si contraire à ce qu'il s'étoit promis; il étoit rentré dans la grotte, sans avoir pu s'arrêter à aucune résolution dans le chemin sur ce qu'il devoit faire ou ne pas faire à Ali Baba.

La solitude où il se trouva dans cette sombre demeure, lui parut affreuse. Braves gens, s'écria-t-il, compagnons de mes veilles, de mes courses & de mes travaux, où êtes-vous? Que puis-je faire sans vous? Vous avois-je assemblés & choisis pour vous voir périr tous à la

fois par une destinée si fatale & si indigne de votre courage ? Je vous regretterois moins si vous étiez morts le sabre à la main en vaillans hommes. Quand aurai-je fait une autre troupe de gens de main comme vous ; & quand je le voudrois, pourrois-je l'entreprendre, & ne pas exposer tant d'or, tant d'argent, tant de richesses à la proie de celui qui s'est déjà enrichi d'une partie ? Je ne puis & je ne dois y songer, qu'auparavant je ne lui aye ôté la vie. Ce que je n'ai pu faire avec un secours si puissant, je le ferai moi seul ; & quand j'aurai pourvu de la sorte à ce que ce trésor ne soit plus exposé au pillage, je travaillerai à faire en sorte qu'il ne demeure ni sans successeurs ni sans maître après moi, qu'il se conserve & qu'il s'augmente dans toute la postérité. Cette résolution prise, il ne fut pas embarrassé à chercher les moyens de l'exécuter ; & alors plein d'espérance, & l'esprit tranquille, il s'endormit, & il passa la nuit assez paisiblement.

Le lendemain, le capitaine des voleurs éveillé de grand matin, comme il se l'étoit proposé, prit un habit fort propre, conformément au dessein qu'il avoit médité, & il vint à la ville, où il prit un logement dans un khan ; & comme il s'attendoit que ce qui s'étoit passé chez Ali Baba, pouvoit avoir fait de l'éclat, il demanda

au concierge, par manière d'entretien, s'il y avoit quelque chose de nouveau dans la ville; sur quoi le concierge parla de toute autre chose que de ce qui lui importoit de savoir. Il jugea delà que la raison pourquoi Ali Baba gardoit un si grand secret, venoit de ce qu'il ne vouloit pas que la connoissance qu'il avoit du trésor, & du moyen d'y entrer, fût divulguée, & de ce qu'il n'ignoroit pas que c'étoit pour ce sujet qu'on en vouloit à sa vie. Cela l'anima davantage à ne rien négliger pour se défaire de lui par la même voie du secret.

Le capitaine des voleurs se pourvut d'un cheval, dont il se servit pour transporter à son logement plusieurs sortes de riches étoffes & de toiles fines, en faisant plusieurs voyages à la forêt avec les précautions nécessaires pour cacher le lieu où il les alloit prendre. Pour débiter ces marchandises, quand il en eut amassé ce qu'il avoit jugé à propos, il chercha une boutique. Il en trouva une; & après l'avoir prise à louage du propriétaire, il la garnit, & il s'y établit. La boutique, qui se trouva vis-à-vis de la sienne, étoit celle qui avoit appartenu à Cassim, & qui étoit occupée par le fils d'Ali Baba il n'y avoit pas long-tems.

Le capitaine des voleurs qui avoit pris le nom de Cogia Houssain, comme nouveau venu, ne

manqua pas de faire civilité aux marchands ſes voiſins, ſelon la coutume. Mais comme le fils d'Ali Baba étoit jeune, bien fait, qu'il ne manquoit pas d'eſprit, & qu'il avoit occaſion plus ſouvent de lui parler & de s'entretenir avec lui qu'avec les autres, il eut bientôt fait amitié avec lui. Il s'attacha même à le cultiver plus fortement & plus aſſiduement, quand trois ou quatre jours après ſon établiſſement, il eut reconnu Ali Baba qui vint voir ſon fils, qui s'arrêta à s'entretenir avec lui, comme il avoit coutume de le faire de tems en tems, & qu'il eut appris du fils, après qu'Ali Baba l'eut quitté, que c'étoit ſon père. Il augmenta ſes empreſſemens auprès de lui, il le careſſa, il lui fit de petits préſens, il le régala même, & il lui donna pluſieurs fois à manger.

Le fils d'Ali Baba ne voulut pas avoir tant d'obligation à Cogia Houſſain ſans lui rendre la pareille. Mais il étoit logé étroitement, & il n'avoit pas la même commodité que lui pour le régaler comme il le ſouhaitoit. Il parla de ſon deſſein à Ali Baba, ſon père, en lui faiſant remarquer qu'il ne ſeroit pas ſéant qu'il demeurât plus long-tems ſans reconnoître les honnêtetés de Cogia Houſſain.

Ali Baba ſe chargea du régal avec plaiſir : Mon fils, dit-il, il eſt demain vendredi ; comme

c'eſt un jour que les gros marchands, comme Cogia Houſſain & comme vous, tiennent leurs boutiques fermées, faites avec lui une partie de promenade pour l'après-dîné, & en revenant faites en ſorte que vous le faſſiez paſſer par chez moi, & que vous le faſſiez entrer. Il ſera mieux que la choſe ſe faſſe de la ſorte, que ſi vous l'invitiez dans les formes. Je vais ordonner à Morgiane de faire le ſoupé, & de le tenir prêt.

Le vendredi, le fils d'Ali Baba & Cogia Houſſain ſe trouvèrent l'après-dîné au rendez-vous qu'ils s'étoient donné, & ils firent leur promenade. En revenant, comme le fils d'Ali Baba avoit affecté de faire paſſer Cogia Houſſain par la rue où demeuroit ſon père, quand ils furent arrivés devant la porte de la maiſon, il l'arrêta & en frappant: C'eſt, lui dit-il, la maiſon de mon père, lequel ſur le récit que je lui ai fait de l'amitié dont vous m'honorez, m'a chargé de lui procurer l'honneur de votre connoiſſance. Je vous prie d'ajouter ce plaiſir à tous les autres dont je vous ſuis redevable.

Quoique Cogia Houſſain fût arrivé au but qu'il s'étoit propoſé, qui étoit d'avoir entrée chez Ali Baba, & de lui ôter la vie, ſans haſarder la ſienne, en ne faiſant pas d'éclat, il ne laiſſa pas néanmoins de s'excuſer, & de faire ſem-

blant de prendre congé du fils ; mais comme l'eſclave d'Ali Baba venoit d'ouvrir, le fils le prit obligeamment par la main, & en entrant le premier, il le tira & le força en quelque manière d'entrer, comme malgré lui.

Ali Baba reçut Cogia Houſſain avec un viſage ouvert, & avec le bon accueil qu'il pouvoit ſouhaiter. Il le remercia des bontés qu'il avoit pour ſon fils : L'obligation qu'il vous en a, & que je vous en ai moi-même, ajouta-t-il, eſt d'autant plus grande, que c'eſt un jeune homme qui n'a pas encore l'uſage du monde, & que vous ne dédaignez pas de contribuer à le former.

Cogia Houſſain rendit compliment pour compliment à Ali Baba, en lui aſſurant que ſi ſon fils n'avoit pas encore acquis l'expérience de certains vieillards, il avoit un bon ſens qui lui tenoit lieu de l'expérience d'une infinité d'autres.

Après un entretien de peu de durée ſur d'autres ſujets indifférens, Cogia Houſſain voulut prendre congé. Ali Baba l'arrêta : Seigneur, dit-il, où voulez-vous aller ? Je vous prie de me faire l'honneur de ſouper avec moi. Le repas que je veux vous donner eſt beaucoup au-deſſous de ce que vous méritez ; mais tel qu'il eſt, j'eſpère que vous l'agréerez d'auſſi bon cœur que j'ai intention de vous le donner.

Seigneur Ali Baba, reprit Cogia Houſſain ;

je ſuis très-perſuadé de votre bon cœur, & ſi je vous demande en grâce de ne pas trouver mauvais que je me retire ſans accepter l'offre obligeante que vous me faites ; je vous ſupplie de croire que je ne le fais ni par mépris, ni par incivilité, mais parce que j'en ai une raiſon que vous approuveriez ſi elle vous étoit connue.

Et quelle peut être cette raiſon, ſeigneur, reprit Ali Baba, peut-on vous la demander ? Je puis la dire, répliqua Cogia Houſſain ; c'eſt que je ne mange ni viande, ni ragoût où il y ait du ſel ; jugez vous-même de la contenance que je ferois à votre table. Si vous n'avez que cette raiſon, inſiſta Ali Baba, elle ne doit pas me priver de l'honneur de vous poſſéder à ſouper, à moins que vous ne le vouliez autrement. Premièrement, il n'y a pas de ſel dans le pain que l'on mange chez moi ; & quant à la viande & aux ragoûts, je vous promets qu'il n'y en aura pas dans ce qui ſera ſervi devant vous, je vais y donner ordre ; ainſi faites-moi la grâce de demeurer, je reviens à vous dans un moment.

Ali Baba alla à la cuiſine, & il ordonna à Morgiane de ne pas mettre du ſel ſur la viande qu'elle avoit à ſervir, & de préparer promptement deux ou trois ragoûts, entre ceux qu'il

lui avoit commandés, où il n'y eût pas de sel.

Morgiane qui étoit prête à servir, ne put s'empêcher de témoigner son mécontentement sur ce nouvel ordre, & de s'en expliquer à Ali Baba : Qui est donc, dit-elle, cet homme si difficile, qui ne mange pas de sel ? votre soupé ne sera plus bon à manger, si je le sers plus tard. Ne te fâche pas, Morgiane, reprit Ali Baba, c'est un honnête homme ; fais ce que je te dis.

Morgiane obéit, mais à contre-cœur, & elle eut la curiosité de connoître cet homme qui ne mangeoit pas de sel. Quand elle eut achevé, & qu'Abdalla eut préparé la table, elle l'aida à porter les plats. En regardant Cogia Houssain, elle le reconnut d'abord pour le capitaine des voleurs, malgré son déguisement ; & en l'examinant avec attention, elle apperçut qu'il avoit un poignard caché sous son habit. Je ne m'étonne plus, dit-elle en elle-même, que le scélérat ne veuille pas manger de sel avec mon maître ; c'est son plus fier ennemi, il veut l'assassiner ; mais je l'en empêcherai.

Quand Morgiane eut achevé de servir, ou de faire servir par Abdalla, elle prit le tems pendant que l'on soupoit, & fit les préparatifs nécessaires pour l'exécution d'un coup des plus hardis ; & elle venoit d'achever, lorsqu'Abdalla

vint l'avertir qu'il étoit tems de servir le fruit. Elle porta le fruit, & dès qu'Abdalla eut levé ce qui étoit sur la table, elle le servit. Ensuite elle posa près d'Ali Baba une petite table sur laquelle elle mit le vin avec trois tasses ; & en sortant elle emmena Abdalla avec elle, comme pour aller souper ensemble, & donner à Ali Baba, selon la coutume, la liberté de s'entretenir & de se réjouir agréablement avec son hôte, & de le faire bien boire.

Alors, le faux Cogia Houssain, ou plutôt le capitaine des quarante voleurs, crut que l'occasion favorable pour ôter la vie à Ali Baba étoit venue. Je vais, dit-il, faire enivrer le père & le fils, & le fils à qui je veux bien donner la vie, ne m'empêchera pas d'enfoncer le poignard dans le cœur du pere, & je me sauverai par le jardin, comme je l'ai déjà fait, pendant que la cuisinière & l'esclave n'auront pas encore achevé de souper ou seront endormis dans la cuisine.

Au lieu de souper, Morgiane qui avoit pénétré dans l'intention du faux Cogia Houssain, ne lui donna pas le tems de venir à l'exécution de sa méchanceté. Elle s'habilla d'un habit de danseuse fort propre, prit une coëffure convenable, & se ceignit d'une ceinture d'argent doré, où elle attacha un poignard, dont la gaîne

& le poignard étoient de même métal ; & avec cela elle appliqua un fort beau masque sur son visage. Quand elle se fut déguisée de la sorte, elle dit à Abdalla : Abdalla, prends ton tambour de basque, & allons donner à l'hôte de notre maître & ami de son fils, le divertissement que nous lui donnons quelquefois.

Abdalla prend le tambour de basque, il commence à en jouer en marchant devant Morgiane, & il entre dans la salle. Morgiane en entrant après, lui fait une profonde révérence d'un air délibéré & à se faire regarder, comme en demandant la permission de faire voir ce qu'elle savoit faire.

Comme Abdalla vit qu'Ali Baba vouloit parler, il cessa de toucher le tambour de basque. Entre, Morgiane, entre, dit Ali Baba ; Cogia Houssain jugera de quoi tu es capable, & il nous dira ce qu'il en pensera. Au moins, seigneur, dit-il à Cogia Houssain, en se tournant de son côté, ne croyez pas que je me mette en dépense pour vous donner ce divertissement. Je le trouve chez moi, & vous voyez que ce sont mon esclave & ma cuisinière, & dépensière en même-tems, qui me le donnent. J'espère que vous ne le trouverez pas désagréable.

Cogia Houssain ne s'attendoit pas qu'Ali Baba dût ajouter ce divertissement au soupé qu'il lui

donnoit. Cela lui fit craindre de ne pouvoir pas profiter de l'occasion qu'il croyoit avoir trouvée. Au cas que cela arrivât, il se consola par l'espérance de la retrouver en continuant de ménager l'amitié du père & du fils. Ainsi, quoiqu'il eût mieux aimé qu'Ali Baba eût bien voulu ne le lui pas donner, il fit semblant néanmoins de lui en avoir obligation, & il eut la complaisance de lui témoigner que ce qui lui faisoit plaisir ne pouvoit pas manquer de lui en faire aussi.

Quand Abdalla vit qu'Ali Baba & Cogia Houssain avoient cessé de parler, il recommença à toucher son tambour de basque & l'accompagna de sa voix sur un air à danser; & Morgiane qui ne cédoit pas à aucun danseur ou danseuse de profession, dansa d'une manière à se faire admirer, même de toute autre compagnie que celle à laquelle elle donnoit ce spectacle, dont il n'y avoit peut-être que le faux Cogia Houssain qui y donnât le moins d'attention.

Après avoir dansé plusieurs danses avec le même agrément & de la même force, elle tira enfin le poignard, & en le tenant à la main elle en dansa une dans laquelle elle se surpassa par les figures différentes, par les mouvemens légers, par les sauts surprenans, & par les efforts merveilleux dont elle les accompagna, tantôt

en

en, présentant le poignard en avant, comme pour frapper, tantôt en faisant semblant de s'en frapper elle-même dans le sein.

Comme hors d'haleine enfin, elle arracha le tambour de basque des mains d'Abdalla, de la main gauche, & en tenant le poignard de la droite, elle alla présenter le tambour de basque par le creux à Ali Baba, à l'imitation des danseurs & danseuses de profession, qui en usent ainsi pour solliciter la libéralité de leurs spectateurs.

Ali Baba jeta une pièce d'or dans le tambour de basque de Morgiane; Morgiane s'adressa ensuite au fils d'Ali Baba, qui suivit l'exemple de son père. Cogia Houssain qui vit qu'elle alloit venir aussi à lui, avoit déjà tiré la bourse de son sein pour lui faire son présent, & il y mettoit la main, dans le moment que Morgiane, avec un courage digne de sa fermeté & de sa résolution, lui enfonça le poignard au milieu du cœur, si avant qu'elle ne le retira qu'après lui avoir ôté la vie.

Ali Baba & son fils épouvantés de cette action, poussèrent un grand cri : Ah malheureuse! s'écria Ali Baba, qu'as-tu fait? est-ce pour nous perdre moi & ma famille?

Ce n'est pas vous perdre, répondit Morgiane, je l'ai fait pour votre conservation. Alors en

ouvrant la robe de Cogia Houſſain, & en montrant à Ali Baba le poignard dont il étoit armé : Voyez, dit-elle, à quel fier ennemi vous aviez affaire, & regardez-le-bien au viſage, vous y reconnoîtrez le faux marchand d'huile, & le capitaine des quarante voleurs. Ne conſidérez-vous pas auſſi qu'il n'a pas voulu manger de ſel avec vous ? en voulez-vous davantage pour vous perſuader de ſon deſſein pernicieux ? Avant que je l'euſſe vu, le ſoupçon m'en étoit venu, du moment que vous m'avez fait connoître que vous aviez un tel convive. Je l'ai vu, & vous voyez que mon ſoupçon n'étoit pas mal fondé.

Ali Baba qui connut la nouvelle obligation qu'il avoit à Morgiane de lui avoir conſervé la vie une ſeconde fois, l'embraſſa : Morgiane, dit-il, je t'ai donné la liberté, & alors je t'ai promis que ma reconnoiſſance n'en demeureroit pas-là, & que bientôt j'y mettrois le comble. Ce tems eſt venu, & je te fais ma belle-fille.

Et en s'adreſſant à ſon fils : Mon fils, ajouta Ali Baba, je vous crois aſſez bon fils, pour ne pas trouver étrange que je vous donne Morgiane pour femme ſans vous conſulter. Vous ne lui avez pas moins d'obligation que moi. Vous voyez que Cogia Houſſain n'avoit recherché votre amitié que dans le deſſein de mieux réuſſir

à m'arracher la vie par ſa trahiſon ; & s'il y eut réuſſi, vous ne devez pas douter qu'il ne vous eût ſacrifié auſſi à ſa vengeance. Conſidérez de plus qu'en épouſant Morgiane, vous épouſez le ſoutien de ma famille, tant que je vivrai, & l'appui de la vôtre juſqu'à la fin de vos jours.

Le fils, bien loin de témoigner aucun mécontentement, marqua qu'il conſentoit à ce mariage, non-ſeulement parce qu'il ne vouloit pas déſobéir à ſon père, mais même parce qu'il y étoit porté par ſa propre inclination.

On ſongea enſuite dans la maiſon d'Ali Baba à enterrer le corps du capitaine, auprès de ceux des quarante voleurs ; & cela ſe fit ſi ſecrètement, qu'on n'en eut connoiſſance qu'après de longues années, lorſque perſonne ne ſe trouvoit plus intéreſſé dans la publication de cette hiſtoire mémorable.

Peu de jours après, Ali Baba célébra les noces de ſon fils & de Morgiane avec grande ſolemnité, & par un feſtin ſomptueux, accompagné de danſes, de ſpectacles & des divertiſſemens accoutumés ; & il eut la ſatisfaction de voir que ſes amis & ſes voiſins, qu'il avoit invités, ſans avoir connoiſſance des vrais motifs du mariage, mais qui d'ailleurs n'ignoroient pas les belles & bonnes qualités de Morgiane,

le louèrent hautement de sa générosité & de son bon cœur.

Après le mariage, Ali Baba qui s'étoit abstenu de retourner à la grotte des voleurs depuis qu'il en avoit tiré & rapporté le corps de son frère Cassim sur un de ses trois ânes, avec l'or dont il les avoit chargés, par la crainte de les y trouver, ou d'y être surpris, s'en abstint encore après la mort des trente-huit voleurs, en y comprenant leur capitaine; parce qu'il supposa que les deux autres, dont le destin ne lui étoit pas connu, étoient encore vivans.

Mais au bout d'un an, comme il eut vu qu'il ne s'étoit fait aucune entreprise pour l'inquiéter, la curiosité le prit d'y faire un voyage, en prenant les précautions nécessaires pour sa sûreté. Il monta à cheval; & quand il fut arrivé près de la grotte, il prit un bon augure de ce qu'il n'apperçut aucun vestige ni d'hommes ni de chevaux. Il mit pié à terre, il attacha son cheval, & en se présentant devant la porte, il prononça ces paroles: *Sesame, ouvre-toi*, qu'il n'avoit pas oubliées. La porte s'ouvrit; il entra, & l'état où il trouva toutes choses dans la grotte, lui fit juger que personne n'y étoit entré depuis environ le tems que le faux Cogia Houssain étoit venu lever boutique dans

la ville, & ainſi que la troupe des quarante voleurs étoit entièrement diſſipée & exterminée depuis ce tems-là, & ne douta plus qu'il ne fût le ſeul au monde qui eût le ſecret de faire ouvrir la grotte, & que le tréſor qu'elle enfermoit étoit à ſa diſpoſition. Il s'étoit muni d'une valiſe, il la remplit d'autant d'or que ſon cheval en put porter, & il revint à la ville.

Depuis ce tems-là, Ali Baba, ſon fils, qu'il mena à la grotte, & à qui il enſeigna le ſecret pour y entrer, & après eux leur poſtérité, à laquelle ils firent paſſer le même ſecret, en profitant de leur fortune avec modération, vécurent dans une grande ſplendeur, & honorés des premières dignités de la ville.

Après avoir achevé de raconter cette hiſtoire au ſultan Schahriar, Scheherazade qui vit qu'il n'étoit pas encore jour, commença de lui faire le récit de celle que nous allons voir.

HISTOIRE

D'Ali Cogia, Marchand de Bagdad.

SOUS le règne du calife Haroun Alraſchid, dit la ſultane, il y avoit à Bagdad un marchand nommé Ali Cogia, qui n'étoit ni des plus riches, ni auſſi du dernier ordre, lequel demeuroit dans ſa maiſon paternelle ſans femme & ſans enfans. Dans le tems que libre de ſes actions il vivoit content de ce que ſon négoce lui produiſoit, il eut trois jours de ſuite un ſonge dans lequel un vieillard vénérable lui apparut avec un regard ſévère, qui le réprimandoit de ce qu'il ne s'étoit pas encore acquitté du pélerinage de la Mecque.

Ce ſonge troubla Ali Cogia & le mit dans un grand embarras. Comme bon muſulman, il n'ignoroit pas l'obligation où il étoit de faire ce pélerinage; mais comme il étoit chargé d'une maiſon, de meubles & d'une boutique, il avoit toujours cru que c'étoient des motifs aſſez puiſſans pour s'en diſpenſer, en tâchant d'y ſuppléer par des aumônes, & par d'autres bonnes œuvres. Mais depuis le ſonge, ſa conſcience le preſſoit ſi vivement, que la crainte qu'il ne

lui arrivât quelque malheur, le fit réſoudre de ne pas différer davantage à s'en acquitter.

Pour ſe mettre en état d'y ſatisfaire dans l'année qui couroit, Ali Cogia commença par la vente de ſes meubles; il vendit enſuite ſa boutique, & la plus grande partie des marchandiſes dont elle étoit garnie, en réſervant celles qui pouvoient être de débit à la Mecque; & pour ce qui eſt de la maiſon, il trouva un locataire à qui il en fit un bail. Les choſes ainſi diſpoſées, il ſe trouva prêt à partir dans le tems que la caravane de Bagdad pour la Mecque ſe mettroit en chemin. La ſeule choſe qui lui reſtoit à faire, étoit de mettre en ſûreté une ſomme de mille pièces d'or qui l'eût embarraſſé dans le pélerinage, après avoir mis à part l'argent qu'il jugea à propos d'emporter avec lui, pour ſa dépenſe & pour d'autres beſoins.

Ali Cogia choiſit un vaſe d'une capacité convenable; il y mit les mille pièces d'or, & il acheva de le remplir d'olives. Après avoir bien bouché le vaſe, il le porte chez un marchand de ſes amis. Il lui dit: Mon frère, vous n'ignorez pas que dans peu de jours je pars comme pélerin de la Mecque avec la caravane; je vous demande en grâce de vouloir bien vous charger d'un vaſe d'olives que voici, &

de me le conserver jusqu'à mon retour. Le marchand lui dit obligeamment : Tenez, voilà la clé de mon magasin, portez-y vous-même votre vase, & mettez-le où il vous plaira; je vous promets que vous l'y retrouverez.

Le jour du départ de la caravane de Bagdad arrivé, Ali Cogia, avec un chameau chargé des marchandises dont il avoit fait choix, & qui lui servit de monture dans le chemin, s'y joignit; & il arriva heureusement à la Mecque. Il y visita avec tous les autres pélerins, le temple si célèbre & si fréquenté chaque année par toutes les nations musulmanes qui y abordent de tous les endroits de la terre où elles sont répandues, en observant très-religieusement les cérémonies qui leur sont prescrites. Quand il se fut acquitté des devoirs de son pélerinage, il exposa les marchandises qu'il avoit apportées pour les vendre ou pour les échanger.

Deux marchands qui passoient & qui virent les marchandises d'Ali Cogia, les trouvèrent si belles, qu'ils s'arrêtèrent pour les considérer, quoiqu'ils n'en eussent pas besoin. Quand ils eurent satisfait leur curiosité, l'un dit à l'autre en se retirant : Si ce marchand savoit le gain qu'il feroit au Caire sur ses marchandises, il les y porteroit, plutôt que de les vendre ici, où elles sont à bon marché.

Ali Cogia entendit ces paroles ; & comme il avoit entendu parler mille fois des beautés de l'Egypte, il réſolut ſur le champ de profiter de l'occaſion & d'en faire le voyage. Ainſi après avoir rempaqueté & remballé ſes marchandiſes, au lieu de retourner à Bagdad, il prit le chemin de l'Egypte, en ſe joignant à la caravane du Caire. Quand il fut arrivé au Caire, il n'eut pas lieu de ſe repentir du parti qu'il avoit pris ; il y trouva ſi bien ſon compte, qu'en très-peu de jours il eut achevé de vendre toutes ſes marchandiſes avec un avantage beaucoup plus grand qu'il n'avoit eſpéré. Il en acheta d'autres dans le deſſein de paſſer à Damas ; & en attendant la commodité d'une caravane qui devoit partir dans ſix ſemaines, il ne ſe contenta pas de voir tout ce qui étoit digne de ſa curioſité dans le Caire, il alla auſſi admirer les pyramides, & il remonta le Nil juſqu'à une certaine diſtance, & il vit les villes les plus célèbres ſituées ſur l'un & l'autre bord.

Dans le voyage de Damas, comme le chemin de la caravane étoit de paſſer par Jéruſalem, notre marchand de Bagdad profite de l'occaſion de viſiter le temple, regardé par tous les muſulmans comme le plus ſaint, après celui de la Mecque, d'où cette ville prend le titre de Noble Sainteté.

Ali Cogia trouva la ville de Damas un lieu si délicieux par l'abondance de ses eaux, par ses prairies & par ses jardins enchantés, que tout ce qu'il avoit lu de ses agrémens dans nos histoires, lui parut beaucoup au-dessous de la vérité, & qu'il y fit un long séjour. Comme néanmoins il n'oublioit pas qu'il étoit de Bagdad, il en prit enfin le chemin, & il arriva à Alep, où il fit encore quelque séjour; & delà, après avoir passé l'Euphrate, il prit le chemin de Mousſoul, dans l'intention d'abréger son retour en descendant le Tigre.

Mais quand Ali Cogia fut arrivé à Mousſoul, des marchands de Perse avec lesquels il étoit venu d'Alep, & avec qui il avoit contracté une grande amitié, avoient pris un si grand ascendant sur son esprit, par leurs honnêtetés & par leurs entretiens agréables, qu'ils n'eurent pas de peine à lui persuader de ne pas abandonner leur compagnie jusqu'à Schiraz, d'où il lui seroit aisé de retourner à Bagdad, avec un gain considérable. Ils le menèrent par les villes de Sultanie, de Reï, de Coam, de Caschan, d'Ispahan, & delà à Schiraz, d'où il eut encore la complaisance de les accompagner aux Indes & de revenir à Schiraz avec eux.

De la sorte, en comptant le séjour qu'il avoit fait dans chaque ville, il y avoit bientôt sept

ans qu'Ali Cogia étoit parti de Bagdad, quand enfin il réſolut d'en prendre le chemin, & juſqu'alors l'ami auquel il avoit confié le vaſe d'olives avant ſon départ, pour le lui garder, n'avoit ſongé à lui ni au vaſe. Dans le tems qu'il étoit en chemin avec une caravane partie de Schiraz, un ſoir que ce marchand ſon ami ſoupoit en famille, on vint à parler d'olives, & ſa femme témoigna quelque déſir d'en manger, en diſant qu'il y avoit long-tems qu'on n'en avoit vu dans la maiſon.

A propos d'olives, dit le mari, vous me faites ſouvenir qu'Ali Cogia m'en laiſſa un vaſe en allant à la Mecque il y a ſept ans, qu'il mit lui-même dans mon magaſin, pour le reprendre à ſon retour. Mais où eſt Ali Cogia depuis qu'il eſt parti? Il eſt vrai qu'au retour de la caravane, quelqu'un me dit qu'il avoit paſſé en Egypte. Il faut qu'il y ſoit mort, puiſqu'il n'eſt pas revenu depuis tant d'années; nous pouvons déſormais manger les olives ſi elles ſont bonnes. Qu'on me donne un plat & de la lumière, j'en irai prendre, & nous en goûterons.

Mon mari, reprit la femme, gardez-vous bien, au nom de dieu, de commettre une action ſi noire; vous ſavez que rien n'eſt plus ſacré qu'un dépôt. Il y a ſept ans, dites-vous, qu'Ali

Cogia eſt allé à la Mecque, & qu'il n'eſt pas revenu ; mais l'on vous a dit qu'il étoit allé en Egypte ; & d'Egypte, que ſavez-vous s'il n'eſt pas allé plus loin ? Il ſuffit que vous n'ayez pas de nouvelles de ſa mort ; il peut revenir demain, après demain. Quelle infamie ne ſeroit-ce pas pour vous & pour votre famille s'il revient, & que vous ne lui rendiſſiez pas ſon vaſe dans le même état & tel qu'il vous l'a confié ? Je vous déclare que je n'ai pas envie de ces olives, & que je n'en mangerai pas. Si j'en ai parlé, je ne l'ai fait que par manière d'entretien. De plus, croyez vous qu'après tant de tems les olives ſoient encore bonnes ? elles ſont pourries & gâtées. Et ſi Ali Cogia revient, comme un preſſentiment me le dit, & qu'il s'apperçoive que vous y ayez touché, quel jugement fera-t-il de votre amitié & de votre fidélité ? Abandonnez votre deſſein, je vous en conjure.

La femme ne tint un ſi long diſcours à ſon mari, que parce qu'elle liſoit ſon obſtination ſur ſon viſage. En effet, il n'écouta pas de ſi bons conſeils ; il ſe leva & il alla à ſon magaſin avec de la lumière & un plat. Alors, ſouvenez-vous au moins, lui dit ſa femme, que je ne prends pas de part à ce que vous allez faire, afin que vous ne m'en attribuiez pas la

faute s'il vous arrive de vous en repentir.

Le marchand eut encore les oreilles fermées, & il persista dans son dessein. Quand il fut dans son magasin, il prend le vase, il le découvre, & il voit les olives toutes pourries. Pour s'éclaircir si le dessous étoit aussi gâté que le dessus, il en verse dans le plat, & de la secousse avec laquelle il les versa, quelques pièces d'or y tombèrent avec bruit.

A la vue de ces pièces, le marchand, naturellement avide & attentif, regarde dans le vase, & apperçoit qu'il avoit versé presque toutes les olives dans le plat, & que le reste étoit tout or en belle monnoie. Il remet dans le vase ce qu'il avoit versé d'olives, il le recouvre & il revient.

Ma femme, dit-il en rentrant, vous aviez raison, les olives sont pourries, & j'ai rebouché le vase, de manière qu'Ali Cogia ne s'appercevra pas que j'y ai touché ; si jamais il revient. Vous eussiez mieux fait de me croire, reprit la femme, & de n'y pas toucher. Dieu veuille qu'il n'en arrive aucun mal.

Le marchand fut aussi peu touché de ces dernières paroles de sa femme, que de la remontrance qu'elle lui avoit faite. Il passa la nuit presqu'entière à songer au moyen de s'approprier l'or d'Ali Cogia, & à faire en sorte

qu'il lui demeurât au cas qu'il revînt & qu'il lui demandât le vase. Le lendemain de grand matin, il va acheter des olives de l'année; il revient, il jete les vieilles du vase d'Ali Cogia; il en prend l'or, il le met en sûreté; & après l'avoir rempli des olives qu'il venoit d'acheter, il le recouvre du même couvercle, & il le remet à la même place où Ali Cogia l'avoit mis.

Environ un mois après que le marchand eut commis une action si lâche, & qui devoit lui coûter cher, Ali Cogia arriva à Bagdad de son long voyage. Comme il avoit loué sa maison avant son départ, il mit pié à terre dans un khan, où il prit un logement en attendant qu'il eût signifié son arrivée à son locataire, & que le locataire se fût pourvu ailleurs d'un logement.

Le lendemain, Ali Cogia alla trouver le marchand son ami, qui le reçut en l'embrassant, & en lui témoignant la joie qu'il avoit de son retour, après une absence de tant d'années, qui, disoit-il, avoit commencé de lui faire perdre l'espérance de jamais le revoir.

Après les complimens de part & d'autre, accoutumés dans une semblable rencontre, Ali Cogia pria le marchand de vouloir bien lui rendre le vase d'olives qu'il avoit confié à sa

garde, & de l'excuſer de la liberté qu'il avoit priſe de l'en embarraſſer.

Ali Cogia, mon cher ami, reprit le marchand, vous avez tort de me faire des excuſes, je n'ai été nullement embarraſſé de votre vaſe, & dans une pareille occaſion, j'en euſſe uſé avec vous de la même manière que vous en avez uſé avec moi. Tenez, voilà la clé de mon magaſin, allez le prendre, vous le trouverez à la même place où vous l'avez mis.

Ali Cogia alla au magaſin du marchand, il en apporta ſon vaſe; & après lui avoir rendu la clé, l'avoir bien remercié du plaiſir qu'il en avoit reçu, il retourne au khan où il avoit pris logement. Il découvre le vaſe, & en y mettant la main à la hauteur où les mille pièces d'or qu'il y avoit cachées, devoient être, il eſt dans une grande ſurpriſe de ne les y pas trouver. Il crut ſe tromper; & pour ſe tirer hors de peine promptement, il prend une partie des plats & autres vaſes de ſa cuiſine de voyage, & il verſe tout le vaſe d'olives ſans y trouver une ſeule pièce d'or. Il demeura immobile d'étonnement; & en élevant les mains & les yeux au ciel: Eſt-il poſſible, s'écria-t-il, qu'un homme que je regardois comme mon bon ami, m'ait fait une infidélité ſi inſigne!

Ali Cogia ſenſiblement alarmé par la crainte

d'avoir fait une perte si considérable, revient chez le marchand. Mon ami, lui dit-il, ne soyez pas surpris de ce que je reviens sur mes pas : j'avoue que j'ai reconnu le vase d'olives que j'ai repris dans votre magasin pour celui que j'y avois mis; avec les olives, j'y avois mis mille pièces d'or que je n'y trouve pas; peut-être en avez-vous eu besoin, & que vous vous en êtes servi pour votre négoce. Si cela est, elles sont à votre service; je vous prie seulement de me tirer hors de peine & de m'en donner une reconnoissance, après quoi vous me les rendrez à votre commodité.

Le marchand qui s'étoit attendu qu'Ali Cogia viendroit lui faire ce compliment, avoit médité aussi ce qu'il devoit lui répondre. Ali Cogia, mon ami, dit-il, quand vous m'avez apporté votre vase d'olives, y ai-je touché? ne vous ai-je pas donné la clé de mon magasin? ne l'y avez vous pas porté vous-même, & ne l'avez-vous pas retrouvé à la même place où vous l'aviez mis, dans le même état & couvert de même? Si vous y avez mis de l'or, vous devez l'y avoir trouvé. Vous m'avez dit qu'il y avoit des olives, je l'ai cru. Voilà tout ce que j'en sais; vous m'en croirez si vous voulez, mais je n'y ai pas touché.

Ali Cogia prit toutes les voies de douceur pour

pour faire en sorte que le marchand se rendît justice à lui-même. Je n'aime, dit-il, que la paix, & je serois fâché d'en venir à des extrémités qui ne vous feroient pas honneur dans le monde, & dont je ne me servirois qu'avec un regret extrême. Songez que des marchands comme nous, doivent abandonner tout intérêt pour conserver leur bonne réputation. Encore une fois, je serois au désespoir si votre opiniâtreté m'obligeoit de prendre les voies de la justice, moi qui ai toujours mieux aimé perdre quelque chose de mon droit, que d'y recourir.

Ali Cogia, reprit le marchand, vous convenez que vous avez mis chez moi un vase d'olives en dépôt, vous l'avez repris, vous l'avez emporté, & vous venez me demander mille pièces d'or. M'avez-vous dit qu'elles fussent dans le vase ? J'ignore même qu'il y ait des olives, vous ne me les avez pas montrées. Je m'étonne que vous ne me demandiez des perles ou des diamans plutôt que de l'or. Croyez-moi, retirez-vous, & ne faites pas assembler le monde devant ma boutique.

Quelques-uns s'y étoient déjà arrêtés ; & ces dernières paroles du marchand, prononcées du ton d'un homme qui sortoit hors des bornes de la modération, firent que non-seulement il s'y en arrêta un plus grand nombre, mais même

que les marchands voisins sortirent de leurs boutiques & vinrent pour prendre connoissance de la dispute qui étoit entre lui & Ali Cogia, & tâcher de les mettre d'accord. Quand Ali Cogia leur eut exposé le sujet, les plus apparens demandèrent au marchand ce qu'il avoit à répondre.

Le marchand avoua qu'il avoit gardé le vase d'Ali Cogia dans son magasin; mais il nia qu'il y eût touché, & il fit serment qu'il ne savoit qu'il y eût des olives, que parce qu'Ali Cogia le lui avoit dit, & qu'il les prenoit tous à témoins de l'insulte qu'il venoit lui faire jusques chez lui.

Vous vous l'attirez vous-même l'affront, dit alors Ali Cogia en prenant le marchand par le bras; mais puisque vous en usez si méchamment, je vous cite à la loi de dieu : voyons si vous aurez le front de dire la même chose devant le cadi.

A cette sommation, à laquelle tout bon musulman doit obéir, à moins de se rendre rebelle à la religion, le marchand n'eut pas la hardiesse de faire résistance. Allons, dit-il, c'est ce que je demande; nous verrons qui a tort vous ou moi.

Ali Cogia mena le marchand devant le tribunal du cadi, où il l'accusa de lui avoir volé un dépôt de mille pièces d'or, en exposant le fait

de la manière que nous le venons de voir. Le cadi lui demanda s'il avoit des témoins. Il répondit que c'étoit une précaution qu'il n'avoit pas prise, parce qu'il avoit cru que celui à qui il confioit son dépôt, étoit son ami, & que jusqu'alors il l'avoit reconnu pour honnête homme.

Le marchand ne dit autre chose pour sa défense que ce qu'il avoit déjà dit à Ali Cogia, & en présence de ses voisins; & il acheva en disant qu'il étoit près d'affirmer par serment, non-seulement qu'il étoit faux qu'il eût pris les mille pièces d'or, comme on l'en accusoit, mais même qu'il n'en avoit aucune connoissance. Le cadi exigea de lui le serment, après quoi il le renvoya absous.

Ali Cogia extrêmement mortifié de se voir condamné à une perte si considérable, protesta contre le jugement, en déclarant au cadi qu'il en porteroit sa plainte au calife Haroun Alraschid, qui lui feroit justice; mais le cadi ne s'étonna point de la protestation, il la regarda comme l'effet du ressentiment ordinaire à tous ceux qui perdent leur procès, & il crut avoir fait son devoir en renvoyant absous un accusé contre lequel on ne lui avoit pas produit de témoins.

Pendant que le marchand retournoit chez lui en triomphant d'Ali Cogia, avec la joie d'avoir

ſes mille pièces d'or à ſi bon marché, Alî Cogia alla dreſſer un placet; & dès le lendemain, après avoir pris ſon tems que le calife devoit retourner de la moſquée après la prière de midi, il ſe mit dans une rue ſur le chemin, & dans le tems qu'il paſſoit, il éleva le bras en tenant le placet à la main, & un officier, chargé de cette fonction, qui marchoit devant le calife, & qui ſe détacha de ſon rang, vint le prendre pour le lui donner.

Comme Ali Cogia ſavoit que la coutume du calife Haroun Alraſchid, en rentrant dans ſon palais, étoit de lire lui-même les placets qu'on lui préſentoit de la ſorte, il ſuivit la marche, entra dans le palais, & attendit que l'officier qui avoit pris le placet, ſortît de l'appartement du calife. En ſortant, l'officier lui dit que le calife avoit lu ſon placet, lui marqua l'heure qu'il lui donneroit audience le lendemain; & après avoir appris de lui la demeure du marchand, il envoya lui ſignifier de ſe trouver auſſi le lendemain à la même heure.

Le ſoir du même jour, le calife avec le grand-vſir Giafar, & Meſrour le chef des eunuques, l'un & l'autre déguiſés comme lui, alla faire ſa tournée dans la ville, comme j'ai déjà fait remarquer à votre majeſté, qu'il avoit coutume de le faire de tems en tems.

En passant par une rue, le calife entendit du bruit; il pressa le pas, & il arriva à une porte qui donnoit entrée dans une cour où dix ou douze enfans, qui n'étoient pas encore retirés, jouoient au clair de la lune, de quoi il s'apperçut en regardant par une fente.

Le calife curieux de savoir à quel jeu ces enfans jouoient, s'assit sur un banc de pierre qui se trouva à propos à côté de la porte; & comme il continuoit de regarder par la fente, il entendit qu'un des enfans le plus vif & le plus éveillé de tous, dit aux autres : Jouons au cadi; je suis le cadi, amenez-moi Ali Cogia & le marchand qui lui a volé mille pièces d'or.

A ces paroles de l'enfant, le calife se souvint du placet qui lui avoit été présenté le même jour, & qu'il avoit lu; & cela lui fit redoubler son attention, pour voir quel seroit le succès du jugement.

Comme l'affaire d'Ali Cogia & du marchand étoit nouvelle, & qu'elle faisoit grand bruit dans la ville de Bagdad jusques parmi les enfans, les autres enfans acceptèrent la proposition avec joie, & ils convinrent du personnage que chacun devoit jouer. Personne ne refuse à celui qui s'étoit offert de faire le cadi, d'en représenter le rôle. Quand il eut pris séance avec le semblant & la gravité d'un cadi, un autre

comme officier compétent du tribunal, il lui en présenta deux, dont il appela l'un Ali Cogia, & l'autre le marchand contre qui Ali Cogia portoit sa plainte.

Alors le feint cadi prit la parole; & en interrogeant gravement le feint Ali Cogia : Ali Cogia, dit-il, que demandez-vous au marchand que voilà ?

Le feint Ali Cogia, après une profonde révérence, informa le feint cadi du fait de point en point; & en achevant il conclut en le suppliant à ce qu'il lui plût interposer l'autorité de son jugement, pour empêcher qu'il ne fît une perte si considérable.

Le feint cadi, après avoir écouté le feint Ali Cogia, se tourna du côté du feint marchand, & il lui demanda pourquoi il ne rendoit pas à Ali Cogia la somme qu'il lui demandoit.

Le feint marchand apporta les mêmes raisons que le véritable avoit alléguées devant le cadi de Bagdad; & il demanda de même à affirmer par serment que ce qu'il disoit étoit la vérité.

N'allons pas si vîte, reprit le feint cadi, avant que nous en venions à votre serment, je suis bien aise de voir le vase d'olives. Ali Cogia, ajouta-t-il, en s'adressant au feint marchand de

ce nom, avez-vous apporté le vase ? Comme il eut répondu qu'il ne l'avoit pas apporté : Allez le prendre, reprit-il, apportez-le-moi.

Le feint Ali Cogia disparoît pour un moment; & en revenant il feint de poser un vase devant le feint cadi, en disant que c'étoit le même vase qu'il avoit mis chez l'accusé & qu'il avoit retiré de chez lui. Pour ne rien omettre de la formalité, le feint cadi demanda au feint marchand s'il le reconnoissoit aussi pour le même vase ; & comme le fein marchand eut témoigné par son silence qu'il ne pouvoit le nier, il commanda qu'on le découvrît. Le feint Ali Cogia fit semblant d'ôter le couvercle, & le feint cadi en faisant semblant de regarder dans le vase : Voilà de belles olives, dit-il, que j'en goûte. Il fit semblant d'en prendre une & d'en goûter, & il ajouta : elles sont excellentes.

Mais, continua le feint cadi, il me semble que les olives gardées pendant sept ans ne devroient pas être si bonnes. Qu'on fasse venir des marchands d'olives, & qu'ils voyent ce qui en est. Deux enfans lui furent présentés en qualité de marchands d'olives. Etes-vous marchands d'olives, leur demanda le feint cadi ? Comme ils eurent répondu que c'étoit leur profession : Dites-moi, reprit-il, savez-vous combien de tems des olives accommodées par

des gens qui s'y entendent, peuvent se conserver bonnes à manger ?

Seigneur, répondirent les feints marchands, quelque peine que l'on prenne pour les garder, elles ne valent plus rien la troisième année, elles n'ont plus ni saveur, ni couleur ; elles ne sont bonnes qu'à jeter. Si cela est, reprit le feint cadi, voyez le vase que voilà, & dites-moi combien il y a de tems qu'on y a mis les olives qui y sont ?

Les marchands feints firent semblant d'examiner les olives & d'en goûter, & témoignèrent au cadi qu'elles étoient récentes & bonnes. Vous vous trompez, reprit le feint cadi : voilà Ali Cogia qui dit qu'il les a mises dans le vase il y a sept ans.

Seigneur, repartirent les feints marchands, appelés comme experts, ce que nous pouvons assurer, c'est que les olives sont de cette année ; & nous maintenons que de tous les marchands de Bagdad, il n'y en a pas un seul qui ne rende le même témoignage que nous.

Le feint marchand accusé par le feint Ali Cogia, voulut ouvrir la bouche contre le témoignage des marchands experts ; mais le feint cadi ne lui en donna pas le tems. Tais-toi, dit-il, tu es un voleur, qu'on le pende. De la sorte, les enfans mirent fin à leur jeu avec

une grande joie, en frappant des mains, & en se jetant sur le feint criminel, comme pour le mener pendre.

On ne peut exprimer combien le calife Haroun Alraschid admira la sagesse & l'esprit de l'enfant qui venoit de rendre un jugement si sage, sur l'affaire qui devoit être plaidée devant lui le lendemain. En cessant de regarder par la fente, & en se levant, il demanda à son grand-visir, qui avoit été attentif aussi à ce qui venoit de se passer, s'il avoit entendu le jugement que l'enfant venoit de rendre, & ce qu'il en pensoit. Commandeur des croyans, répondit le grand-visir Giafar, on ne peut être plus surpris que je le suis d'une si grande sagesse, dans un âge si peu avancé.

Mais, reprit le calife, sais-tu une chose, qui est que j'ai à prononcer demain sur la même affaire, & que le véritable Ali Cogia m'en a présenté le placet aujourd'hui? Je l'apprends de votre majesté, répond le grand-visir. Crois-tu, reprit encore le calife, que je puisse en rendre un autre jugement que celui que nous venons d'entendre? Si l'affaire est la même, repartit le grand-visir, il ne me paroît pas que votre majesté puisse y procéder d'une autre manière, ni prononcer autrement. Remarque donc bien cette maison, lui dit le calife, &

amène-moi demain l'enfant, afin qu'il juge la même affaire en ma préſence. Mande auſſi au cadi qui a renvoyé abſous le marchand voleur de s'y trouver, afin qu'il apprenne ſon devoir de l'exemple d'un enfant, & qu'il ſe corrige. Je veux auſſi que tu prennes le ſoin de faire avertir Ali Cogia d'apporter ſon vaſe d'olives, & que deux marchands d'olives ſe trouvent à mon audience. Le calife lui donna cet ordre, en continuant ſa tournée, qu'il acheva ſans rencontrer autre choſe qui méritât ſon attention.

Le lendemain, le grand-viſir Giafar vint à la maiſon où le calife avoit été témoin du jeu des enfans, & il demanda à parler au maître; au défaut du maître, qui étoit ſorti, on le fit parler à la maîtreſſe. Il lui demanda ſi elle avoit des enfans. Elle répondit qu'elle en avoit trois, & elle les fit venir devant lui. Mes enfans, leur demanda le grand-viſir, qui de vous faiſoit le cadi hier au ſoir que vous jouïez enſemble? Le plus grand, qui étoit l'aîné, répondit que c'étoit lui; & comme il ignoroit pourquoi il lui faiſoit cette demande, il changea de couleur. Mon fils, lui dit le grand-viſir, venez avec moi, le commandeur des croyans veut vous voir.

La mère fut dans une grande alarme, quand

elle vit que le grand-visir vouloit emmener son fils. Elle lui demanda : Seigneur, est-ce pour enlever mon fils, que le commandeur des croyans le demande ? Le grand-visir la rassura, en lui promettant que son fils lui seroit renvoyé en moins d'une heure, & qu'elle apprendroit à son retour le sujet pourquoi il étoit appelé, dont elle seroit contente. Si cela est ainsi, seigneur, reprit la mère, permettez-moi qu'auparavant je lui fasse prendre un habit plus propre, & qui le rende plus digne de paroître devant le commandeur des croyans, & elle le lui fit prendre sans perdre de tems.

Le grand-visir emmena l'enfant, & il le présenta au calife à l'heure qu'il avoit donnée à Ali Cogia & au marchand pour les entendre.

Le calife qui vit l'enfant un peu interdit, & qui voulut le préparer à ce qu'il attendoit de lui : Venez, mon fils, dit-il, approchez ; est-ce vous qui jugiez hier l'affaire d'Ali Cogia & du marchand qui lui a volé son or ? Je vous ai vu & je vous ai entendu ; je suis bien content de vous. L'enfant ne se déconcerta pas, il répondit modestement que c'étoit lui. Mon fils, reprit le calife, je veux vous faire voir aujourd'hui le véritable Ali Cogia & le véritable marchand : venez vous asseoir près de moi.

Alors le calife prit l'enfant par la main, monta

& s'assit sur son trône ; & quand il l'eut fait asseoir près de lui, il demanda où étoient les parties. On les fit avancer, & on les lui nomma pendant qu'ils se prosternoient & qu'ils frappoient de leur front le tapis qui couvroit le trône. Quand ils se furent relevés, le calife leur dit : Plaidez chacun votre cause, l'enfant que voici vous écoutera & vous fera justice, & s'il manque en quelque chose, j'y suppléerai.

Ali Cogia & le marchand parlèrent l'un après l'autre ; & quand le marchand vint à demander à faire le même serment qu'il avoit fait dans son premier jugement, l'enfant dit qu'il n'étoit pas encore tems, & qu'auparavant il étoit à propos de voir le vase d'olives.

A ces paroles, Ali Cogia présenta le vase, le posa aux piés du calife, & le découvrit. Le calife regarda les olives, & il en prit une dont il goûta. Le vase fut donné à examiner aux marchands experts, qui avoient été appelés ; & leur rapport fut que les olives étoient bonnes, & de l'année. L'enfant leur dit qu'Ali Cogia assuroit qu'elles y avoient été mises il y avoit sept ans ; à quoi ils firent la même réponse que les enfans, feints marchands experts, comme nous l'avons vu.

Ici, quoique le marchand accusé vît bien que les deux marchands experts venoient de

prononcer sa condamnation, il ne laissa pas néanmoins de vouloir alléguer quelque chose pour se justifier; mais l'enfant se garda bien de l'envoyer pendre, il regarda le calife : Commandeur des croyans, dit-il, ceci n'est pas un jeu; c'est à votre majesté de condamner à mort sérieusement, & non pas à moi, qui ne le fis hier que pour rire.

Le calife instruit pleinement de la mauvaise foi du marchand, l'abandonna aux ministres de la justice pour le faire pendre, ce qui fut exécuté, après qu'il eut déclaré où il avoit caché les mille pièces d'or, qui furent rendues à Ali Cogia. Ce monarque enfin, plein de justice & d'équité, après avoir averti le cadi qui avoit rendu le premier jugement, lequel étoit présent, d'apprendre d'un enfant à être plus exact dans sa fonction, embrassa l'enfant, & le renvoya avec une bourse de cent pièces d'or, qu'il lui fit donner pour marque de sa libéralité.

HISTOIRE.

Le Cheval enchanté.

SCHEHERAZADE, en continuant de raconter au sultan des Indes ses histoires si agréables, & auxquelles il prenoit un si grand plaisir, l'entretint de celle du cheval enchanté. Sire, dit-elle, comme votre majesté ne l'ignore pas, le Nevroux, c'est-à-dire le nouveau jour, qui est le premier de l'année & du printems, ainsi nommé par excellence, est une fête si solemnelle & si ancienne dans toute l'étendue de la Perse, dès les premiers tems même de l'idolâtrie, que la religion de notre prophète, toute pure qu'elle est, & que nous tenons pour la véritable, en s'y introduisant, n'a pu jusqu'à nos jours venir à bout de l'abolir; quoique l'on puisse dire qu'elle est toute payenne, & que les cérémonies qu'on y observe sont superstitieuses. Sans parler des grandes villes, il n'y en a ni petite, ni bourg, ni village, ni hameau, où elle ne soit célébrée avec des réjouissances extraordinaires.

Mais les réjouissances qui se font à la cour les surpassent toutes infiniment par la variété

des ſpectacles ſurprenans & nouveaux, & les étrangers des états voiſins, & même des plus éloignés, attirés par les récompenſes, & par la libéralité des rois envers ceux qui excellent par leurs inventions & par leur induſtrie; de manière qu'on ne voit rien dans les autres parties du monde qui approche de cette magnificence.

Dans une de ces fêtes, après que les plus habiles & les plus ingénieux du pays, avec les étrangers qui s'étoient rendus à Schiraz, où la cour étoit alors, eurent donné au roi & à toute ſa cour le divertiſſement de leurs ſpectacles, & que le roi leur eut fait ſes largeſſes, à chacun ſelon ce qu'il avoit mérité, & ce qu'il avoit fait paroître de plus extraordinaire, de plus merveilleux & de plus ſatisfaiſant, ménagées avec une égalité qu'il n'y en avoit pas un qui ne s'eſtimât dignement récompenſé : dans le tems qu'il ſe préparoit à ſe retirer & à congédier la grande aſſemblée, un indien parut au pié de ſon trône, en faiſant avancer un cheval ſellé, bridé, & richement harnaché, repréſenté avec tant d'art, qu'à le voir on l'eût pris d'abord pour un véritable cheval.

L'indien ſe proſterna devant le trône, & quand il ſe fut relevé, en montrant le cheval au roi : Sire, dit-il, quoique je me préſente le dernier devant votre majeſté pour entrer en

lice, je puis l'assurer néanmoins que dans ce jour de fête elle n'a rien vu d'aussi merveilleux & d'aussi surprenant que le cheval sur lequel je la supplie de jeter les yeux. Je ne vois dans ce cheval, lui dit le roi, autre chose que l'art & l'industrie de l'ouvrier à lui donner la ressemblance du naturel, qui lui a été possible. Mais un autre ouvrier pourroit en faire un semblable, qui le surpasseroit même en perfection.

Sire, reprit l'indien, ce n'est pas aussi par sa construction, ni par ce qu'il paroît à l'extérieur, que j'ai dessein de faire regarder mon cheval par votre majesté comme une merveille. C'est par l'usage que j'en sais faire, & que tout homme comme moi peut en faire, par le secret que je puis lui communiquer. Quand je le monte, en quelqu'endroit de la terre, si éloigné qu'il puisse être, que je veuille me transporter par la région de l'air, je puis l'exécuter en très-peu de tems. En peu de mots, sire, voilà en quoi consiste la merveille de mon cheval; merveille dont personne n'a jamais entendu parler, & dont je m'offre de faire voir l'expérience à votre majesté, si elle me le commande.

Le roi de Perse qui étoit curieux de tout ce qui tenoit du merveilleux, & qui après tant de

de choſes de cette nature qu'il avoit vues, & qu'il avoit cherché & déſiré de voir, n'avoit rien vu qui en approchât, ni entendu dire qu'on eût vu rien de ſemblable, dit à l'indien qu'il n'y avoit que l'expérience qu'il venoit de lui propoſer qui pouvoit le convaincre de la prééminence de ſon cheval, & qu'il étoit près d'en voir la vérité.

L'indien mit auſſitôt le pié dans l'étrier, ſe jeta ſur le cheval avec une grande légèreté; & quand il eut mis le pié dans l'autre étrier, & qu'il ſe fut bien aſſuré ſur la ſelle, il demanda au roi de Perſe où il lui plaiſoit de l'envoyer.

Environ à trois lieues de Schiraz il y avoit une haute montagne qu'on découvroit à plein de la grande place où le roi de Perſe étoit devant ſon palais, remplie de tout le peuple qui s'y étoit rendu. Vois-tu cette montagne, dit le roi, en la montrant à l'indien, c'eſt où je ſouhaite que tu ailles; la diſtance n'eſt pas longue; mais elle ſuffit pour faire juger de la diligence que tu feras pour aller & pour revenir. Et parce qu'il n'eſt pas poſſible de te conduire des yeux juſques-là, pour marque certaine que tu y ſeras allé, j'entens que tu m'apportes une palme d'un palmier qui eſt au pié de la montagne.

A peine le roi de Perſe eut achevé de décla-

rer sa volonté par ces paroles, que l'indien ne fit que tourner une cheville, qui s'élevoit un peu au défaut du cou du cheval, en approchant du pommeau de la selle. Dans l'instant le cheval s'eleva de terre, & enleva le cavalier en l'air comme un éclair, si haut qu'en peu de momens ceux qui avoient les yeux les plus perçans, le perdirent de vue, & cela se fit avec une grande admiration du roi & de ses courtisans, & de grands cris d'étonnement de la part de tous les spectateurs assemblés.

Il n'y avoit presque pas un quart-d'heure que l'indien étoit parti, quand on l'apperçut au haut de l'air qu'il revenoit la palme à la main. On le vit enfin arriver au-dessus de la place où il fit plusieurs caracoles aux acclamations de joie du peuple qui lui applaudissoit, jusqu'à ce qu'il vînt se poser devant le trône du roi, à la même place d'où il étoit parti, sans aucune secousse du cheval qui pût l'incommoder. Il mit pié à terre ; & en s'approchant du trône, il se prosterna, & il posa la palme aux piés du roi.

Le roi de Perse qui fut témoin avec non moins d'admiration que d'étonnement, du spectacle inoui que l'indien venoit de lui donner, conçut en même-tems une forte envie de posséder le cheval. Et comme il se persuadoit qu'il ne trouveroit pas de difficultés à en traiter avec

l'indien, quelque ſomme qu'il lui en demandât, réſolu de la lui accorder, il le regardoit déjà comme la pièce la plus précieuſe qu'il auroit dans ſon tréſor, dont il comptoit de l'enrichir. A juger de ton cheval par ſon apparence extérieure, dit-il à l'indien, je ne comprenois pas qu'il dût être conſidéré autant que tu viens de me faire voir qu'il le mérite. Je t'ai obligation de m'avoir déſabuſé ; & pour te marquer combien j'en fais d'eſtime, je ſuis près de l'acheter, s'il eſt à vendre.

Sire, reprit l'indien, je n'ai pas douté que votre majeſté, qui paſſe entre tous les rois qui règnent aujourd'hui ſur la terre, pour celui qui ſait juger le mieux de toutes choſes, & les eſtimer ſelon leur juſte valeur, rendroit à mon cheval la juſtice qu'elle lui rend, dès que je lui aurois fait connoître par où il étoit digne de ſon attention. J'avois même prévu qu'elle ne ſe contenteroit pas de l'admirer & de le louer, mais même qu'elle déſireroit d'abord d'en être poſſeſſeur, comme elle vient de me le témoigner. De mon côté, ſire, quoique j'en connoiſſe le prix, autant qu'on peut le connoître, & que ſa poſſeſſion me donne un relief pour rendre mon nom immortel dans le monde, je n'y ai pas néanmoins une attache ſi forte, que je ne veuille bien m'en priver pour ſatisfaire la noble

passion de votre majesté. Mais en lui faisant cette déclaration, j'en ai une autre à lui faire touchant la condition sans laquelle je ne puis me résoudre à le laisser passer en d'autres mains, qu'elle ne prendra peut-être pas en bonne part.

Votre majesté aura donc pour agréable, continua l'indien, que je lui marque que je n'ai pas acheté ce cheval : je ne l'ai obtenu de l'inventeur & du fabricateur, qu'en lui donnant en mariage ma fille unique qu'il me demanda, & en même-tems il exigea de moi que je ne le vendrois pas, & que si j'avois à lui donner un autre possesseur, ce seroit par un échange tel que je le jugerois à propos.

L'indien vouloit poursuivre, mais au mot d'échange le roi de Perse l'interrompit : Je suis près, repartit-il, de t'accorder tel échange que tu me demanderas. Tu sais que mon royaume est grand, qu'il est rempli de grandes villes, puissantes, riches & peuplées. Je laisse à ton choix celle qu'il te plaira de choisir en pleine puissance & souveraineté pour le reste de tes jours.

Cet échange parut véritablement royal à toute la cour de Perse, mais il étoit fort au-dessous de ce que l'indien s'étoit proposé. Il avoit porté ses vues à quelque chose de beaucoup plus élevé. Il répondit au roi : Sire, je

ſuis infiniment obligé à votre majeſté de l'offre qu'elle me fait, & je ne puis aſſez la remercier de ſa généroſité. Je la ſupplie néanmoins de ne pas s'offenſer ſi je prens la hardieſſe de lui témoigner que je ne puis mettre mon cheval en ſa poſſeſſion, qu'en recevant de ſa main la princeſſe ſa fille pour épouſe. Je ſuis réſolu de n'en perdre la propriété qu'à ce prix.

Les courtiſans qui environnoient le roi de Perſe, ne purent s'empêcher de faire un grand éclat de rire à la demande extravagante de l'indien. Mais le prince Firouz Schah, fils aîné du roi, & héritier préſomptif du royaume, ne l'entendit qu'avec indignation. Le roi penſa tout autrement, & il crut qu'il pouvoit ſacrifier la princeſſe de Perſe à l'indien pour ſatisfaire ſa curioſité. Il balança néanmoins, ſavoir s'il devoit prendre ce parti.

Le prince Firouz Schah qui vit que le roi ſon père héſitoit ſur la réponſe qu'il devoit faire à l'indien, craignit qu'il ne lui accordât ce qu'il demandoit, choſe qu'il eut regardée comme également injurieuſe à la dignité royale, à la princeſſe ſa ſœur & à ſa propre perſonne. Il prit donc la parole, & en le prévenant: Sire, dit-il, que votre majeſté me pardonne ſi j'oſe lui demander s'il eſt poſſible qu'elle balance un moment ſur le refus qu'elle doit faire à la demande inſolente d'un

homme de rien & d'un bateleur infâme, & qu'elle lui donne lieu de se flater un moment qu'il va entrer dans l'alliance d'un des plus puissans monarques de la terre; je la supplie de considérer ce qu'elle se doit non-seulement à soi-même, mais même à son sang & à la haute noblesse de ses ayeux.

Mon fils, reprit le roi de Perse, je prends votre remontrance en bonne part, & je vous sais bon gré du zèle que vous témoignez pour vous conserver l'éclat de votre naissance dans le même état que vous l'avez reçu; mais vous ne considérez pas assez l'excellence de ce cheval, ni que l'indien qui me propose cette voie pour l'acquérir, peut, si je le rebute, aller faire la même proposition ailleurs, où l'on passera pardessus le point d'honneur, & que je serois au désespoir, si un autre monarque pouvoit se vanter de m'avoir surpassé en générosité & de m'avoir privé de la gloire de posséder le cheval que j'estime la chose la plus singulière & la plus digne d'admiration qu'il y ait au monde. Je ne veux pas dire néanmoins que je consente à lui accorder ce qu'il demande; peut-être n'est-il pas bien d'accord avec lui-même; sur l'exorbitance de sa prétention, & que la princesse ma fille à part, je ferai telle autre convention avec lui qu'il en sera content. Mais avant que je vienne

à la dernière discussion du marché, je suis bien aise que vous examiniez le cheval, & que vous en fassiez l'essai vous-même, afin que vous m'en disiez votre sentiment. Je ne doute pas qu'il ne veuille bien le permettre.

Comme il est naturel de se flatter dans ce que l'on souhaite, l'indien qui crut entrevoir dans le discours qu'il venoit d'entendre, que le roi de Perse n'étoit pas absolument éloigné de le recevoir dans son alliance, en acceptant le cheval à ce prix, & que le prince au lieu de lui être contraire, comme il venoit de le faire paroître, pourroit lui devenir favorable, loin de s'opposer au désir du roi, en témoigna de la joie; & pour marque qu'il y consentoit avec plaisir, il prévint le prince en s'approchant du cheval, prêt à l'aider à le monter, & l'avertit ensuite de ce qu'il falloit qu'il fît pour le bien gouverner.

Le prince Firouz Schah, avec une adresse merveilleuse, monta le cheval sans le secours de l'indien; & il n'eut pas plutôt le pié assuré dans l'un & l'autre étrier, que sans attendre aucun avis de l'indien, il tourna la cheville qu'il lui avoit vû tourner peu de tems auparavant lorsqu'il l'avoit monté. Du moment qu'il l'eut retournée, le cheval l'enleva avec la même viteſſe qu'une flèche tirée par l'archer le plus fort

& le plus adroit ; & de la ſorte en peu de momens le roi, toute la cour, & toute la nombreuſe aſſemblée le perdirent de vue.

Le cheval ni le prince Firouz Schah ne paroiſſoient plus dans l'air, & le roi de Perſe faiſoit des efforts inutilement pour l'appercevoir, quand l'indien alarmé de ce qui venoit d'arriver ſe proſterna devant le trône & obligea le roi de jeter les yeux ſur lui, & de faire attention au diſcours qu'il lui tint en ces termes : Sire, dit-il, votre majeſté elle-même a vû que le prince ne m'a pas permis par ſa promptitude de lui donner l'inſtruction néceſſaire pour gouverner mon cheval. Sur ce qu'il m'a vu faire, il a voulu marquer qu'il n'avoit pas beſoin de mon avis pour partir & s'élever en l'air ; mais il ignore l'avis que j'avois à lui donner pour faire détourner le cheval en arrière, & pour le faire revenir au lieu d'où il eſt parti. Ainſi, ſire, la grâce que je demande à votre majeſté, c'eſt de ne me pas rendre garant de ce qui pourra arriver de ſa perſonne. Elle eſt trop équitable pour m'imputer le malheur qui peut en arriver.

Le diſcours de l'indien affligea fort le roi de Perſe qui comprit que le danger où étoit le prince ſon fils étoit inévitable, s'il étoit vrai, comme l'indien le diſoit, qu'il y eût un ſecret pour faire revenir le cheval, différent de celui

qui le faiſoit partir & élever en l'air. Il lui demanda pourquoi il ne l'avoit pas rappelé dans le moment qu'il l'avoit vû partir.

Sire, répondit l'indien, votre majeſté elle-même a été témoin de la rapidité avec laquelle le cheval & le prince ont été enlevés ; la ſurpriſe où j'en ai été, & où j'en ſuis encore, m'a d'abord ôté la parole, & quand j'ai été en état de m'en ſervir, il étoit déja ſi éloigné qu'il n'eût pas entendu ma voix ; & quand il l'eût entendue, il n'eut pu gouverner le cheval pour le faire revenir, puiſqu'il n'en ſavoit pas le ſecret, qu'il ne s'eſt pas donné la patience de l'apprendre de moi. Mais, ſire, ajouta-t-il, il y a lieu d'eſpérer néanmoins que le prince dans l'embarras où il ſe trouvera, s'appercevra d'une autre cheville, & qu'en la tournant le cheval auſſitôt ceſſera de s'élever, & deſcendra du côté de la terre, où il pourra ſe poſer en tel lieu convenable qu'il jugera à propos, en le gouvernant avec la bride.

Nonobſtant le raiſonnement de l'indien, qui avoit toute l'apparence poſſible, le roi de Perſe alarmé du péril évident où étoit le prince ſon fils : Je ſuppoſe, reprit-il, choſe néanmoins très-incertaine, que le prince mon fils s'apperçoive de l'autre cheville, & qu'il en faſſe l'uſage que tu dis, le cheval au lieu de deſcendre juſqu'en terre,

ne peut-il pas tomber sur des rochers, ou se précipiter avec lui jusqu'au profond de la mer?

Sire, repartit l'indien, je puis délivrer votre majesté de cette crainte, en l'assurant que le cheval passe les mers sans jamais y tomber, & qu'il porte toujours le cavalier où il a intention de se rendre; & votre majesté peut s'assurer que pour peu que le prince s'apperçoive de l'autre cheville que j'ai dit, le cheval ne le portera qu'où il voudra se rendre; & il n'est pas croyable qu'il se rende ailleurs que dans un lieu où il pourra trouver du secours, & se faire connoître.

A ces paroles de l'indien : Quoi qu'il en soit, repliqua le roi de Perse, comme je ne puis me fier à l'assurance que tu me donnes, ta tête me répondra de la vie de mon fils, si dans trois mois je ne le vois revenir sain & sauf, ou que je n'apprenne certainement qu'il soit vivant. Il commanda qu'on s'assurât de sa personne, & qu'on le resserrât dans une prison étroite; après quoi il se retira dans son palais extrêmement affligé de ce que la fête du Nevroux, si solemnelle dans la Perse, se fût terminée d'une manière si triste pour lui & pour sa cour.

Le prince Firouz Schah cependant fut enlevé dans l'air avec la rapidité que nous avons dit; & en moins d'une heure il se vit si haut, qu'il ne distinguoit plus rien sur la terre, où

les montagnes & les vallées lui paroiſſoient confondues avec les plaines. Ce fut alors qu'il ſongea à revenir au lieu d'où il étoit parti. Pour y réuſſir, il s'imagina qu'à tourner la même cheville à contre-ſens, & en tournant la bride en même-tems, il réuſſiroit ; mais ſon étonnement fut extrême, quand il vit que le cheval l'enlevoit toujours avec la même rapidité. Il la tourna & retourna pluſieurs fois, mais inutilement; ce fut alors qu'il reconnut la grande faute qu'il avoit commiſe, de ne pas prendre de l'indien tous les enſeignemens néceſſaires pour bien gouverner le cheval avant d'entreprendre de le monter. Il comprit dans le moment la grandeur du péril où il étoit ; mais cette connoiſſance ne lui fit pas perdre le jugement; il ſe recueillit en lui-même, avec tout le bon ſens dont il étoit capable ; & en examinant la tête & le cou du cheval avec attention, il apperçut une autre cheville plus petite & moins apparente que la première, à côté de l'oreille droite du cheval. Il tourna la cheville, & dans le moment il remarqua qu'il deſcendoit vers la terre par une ligne ſemblable à celle par où il avoit monté, mais moins rapidement.

Il y avoit une demi-heure que les ténèbres de la nuit couvroient la terre à l'endroit où le prince Firouz Schah ſe trouvoit perpendiculai-

rement, quand il tourna la cheville. Mais comme le cheval continua de descendre, le soleil se coucha aussi pour lui en peu de tems, jusqu'à ce qu'il se trouva entièrement dans les ténèbres de la nuit. De la sorte, loin de choisir un lieu où aller mettre pié à terre à sa commodité, il fut contraint de lâcher la bride sur le col du cheval, en attendant avec patience qu'il achevât de descendre, non sans inquiétude du lieu où il s'arrêteroit, savoir si ce seroit un lieu habité, un désert, un fleuve ou la mer.

Le cheval enfin s'arrêta & se posa qu'il étoit plus de minuit, & le prince Firouz Schah mit pié à terre; mais avec une grande foiblesse, qui venoit de ce qu'il n'avoit rien pris depuis le matin du jour qui venoit de finir, avant qu'il sortît du palais avec le roi son père, pour assister aux spectacles de la fête. La première chose qu'il fit dans l'obscurité de la nuit, fut de reconnoître le lieu où il étoit, & il se trouva sur le toît en terrasse d'un palais magnifique, couronné d'une balustrade de marbre à hauteur d'appui. En examinant la terrasse, il rencontra l'escalier par où on y montoit du palais, dont la porte n'étoit pas fermée, mais entr'ouverte.

Tout autre que le prince Firouz Schah n'eut peut-être pas hasardé de descendre dans la gran-

de obſcurité qui règnoit alors dans l'eſcalier, outre la difficulté qui ſe préſentoit, s'il trouveroit amis ou ennemis; conſidération qui ne fut pas capable de l'arrêter. Je ne viens pas pour faire mal à perſonne, ſe dit-il à lui-même; & apparemment ceux qui me verront les premiers & qui ne me verront pas les armes à la main, auront l'humanité de m'écouter avant qu'ils attentent à ma vie. Il ouvrit la porte davantage ſans faire de bruit, & il deſcendit de même avec grande précaution, pour s'empêcher de faire quelque faux pas, dont le bruit eût pû éveiller quelqu'un. Il réuſſit, & dans un entrepôt de l'eſcalier il trouva la porte onverte d'une grande ſalle, où il y avoit de la lumière.

Le prince Firouz Schah s'arrêta à la porte; & en prêtant l'oreille, il n'entendit d'autre bruit que des gens qui dormoient profondément, & qui ronfloient en différentes manières. Il avança un peu dans la ſalle; & à la lumière d'une lanterne, il vit que ceux qui dormoient étoient des eunuques noirs, chacun avec le ſabre nud près de ſoi; & cela lui fit connoître que c'étoit la garde de l'appartement d'une reine ou d'une princeſſe, & il ſe trouva que c'étoit celui d'une princeſſe.

La chambre où couchoit la princeſſe ſuivoit après cette ſalle, & la porte qui étoit ou-

verte le faiſoit connoître à la grande lumière dont elle étoit éclairée, qui ſe laiſſoit voir au-travers d'une portière d'une étoffe de ſoie fort légère.

Le prince Firouz Schah s'avance juſqu'à la portière, le pié en l'air, ſans éveiller les eunuques. Il l'ouvrit, & quand il fut entré, ſans s'arrêter à conſidérer la magnificence de la chambre, qui étoit toute royale, circonſtance qui lui importoit peu dans l'état où il étoit, il ne fit attention qu'à ce qui lui importoit davantage. Il vit pluſieurs lits, un ſeul ſur le ſofa, & les autres au bas. Des femmes de la princeſſe étoient couchées dans ceux-ci pour lui tenir compagnie, & l'aſſiſter dans ſes beſoins, & la princeſſe dans le premier.

A cette diſtinction, le prince Firouz Schah ne ſe trompa pas dans le choix qu'il avoit à faire pour s'adreſſer à la princeſſe elle-même. Il s'approcha de ſon lit ſans l'éveiller, ni pas une de ſes femmes. Quand il fut aſſez près, il vit une beauté ſi extraordinaire & ſi ſurprenante, qu'il en fut charmé & enflammé d'amour dès la première vûe. Ciel! s'écria-t-il en lui-même, ma deſtinée m'a-t-elle amené en ce lieu pour me faire perdre ma liberté que j'ai conſervée entière juſqu'à préſent? Ne dois-je pas m'attendre à un eſclavage certain, dès qu'elle

aura ouvert les yeux, ſi ces yeux, comme je dois m'y attendre, achèvent de donner le luſtre & la perfection à un aſſemblage d'attraits & de charmes ſi merveilleux? Il faut bien m'y réſoudre, puiſque je ne puis reculer ſans me rendre homicide de moi-même, & que la néceſſité l'ordonne ainſi.

En achevant ces réflexions, par rapport à l'état où il ſe trouvoit & à la beauté de la princeſſe, le prince Firouz Schah ſe mit ſur les deux genoux, & en prenant l'extrêmité de la manche pendante de la chemiſe de la princeſſe, d'où ſortoit un bras blanc comme de la neige & fait au tour, il la tira fort légèrement.

La princeſſe ouvrit les yeux; & dans la ſurpriſe où elle fut de voir devant elle un homme bien fait, bien mis, & de bonne mine, elle demeura interdite, ſans donner néanmoins aucun ſigne de frayeur ou d'épouvante.

Le prince profita de ce moment favorable; il baiſſa la tête preſque juſques ſur le tapis de pié, & en la relevant: Reſpectable princeſſe, dit-il, par une aventure la plus extraordinaire & la plus merveilleuſe qu'on puiſſe imaginer, vous voyez à vos piés un prince ſuppliant, fils du roi de Perſe, qui ſe trouvoit hier au matin près du roi ſon père, au milieu des réjouiſſances d'une fête ſolemnelle, & qui ſe trouve

à l'heure qu'il eſt dans un pays inconnu, où il eſt en danger de périr, ſi vous n'avez la bonté & la généroſité de l'aſſiſter de votre ſecours & de votre protection. Je l'implore cette protection, adorable princeſſe, avec la confiance que vous ne me la refuſerez pas. J'oſe me le perſuader avec d'autant plus de fondement, qu'il n'eſt pas poſſible que l'inhumanité ſe rencontre avec tant de beauté, tant de charmes & tant de majeſté.

La princeſſe, à qui le prince Firouz Schah s'étoit adreſſé ſi heureuſement, étoit la princeſſe de Bengale, fille aînée du roi du royaume de ce nom, qui lui avoit fait bâtir ce palais, peu éloigné de la capitale, où elle venoit ſouvent prendre le divertiſſement de la campagne. Après qu'elle l'eut écouté avec toute la bonté qu'il pouvoit déſirer, elle lui répondit avec la même bonté : Prince, dit-elle, raſſurez-vous, vous n'êtes pas dans un pays barbare; l'hoſpitalité, l'humanité & la politeſſe ne règnent pas moins dans le royaume de Bengale, que dans le royaume de Perſe. Ce n'eſt pas moi qui vous accorde la protection que vous me demandez; vous l'avez trouvée toute acquiſe, non-ſeulement dans mon palais, mais même dans tout le royaume, vous pouvez m'en croire & vous fier à ma parole.

Le prince de Perſe vouloit remercier la princeſſe

princeſſe de Bengale de ſon honnêteté, & de la grâce qu'elle venoit de lui accorder ſi obligeamment; & il avoit déjà baiſſé la tête fort bas pour lui en faire ſon compliment, mais elle ne lui donna pas le tems de parler: Quelque forte envie, ajouta-t-elle, que j'aie d'apprendre de vous par quelle merveille vous avez mis ſi peu de tems à venir de la capitale de Perſe, & par quel enchantement vous avez pu pénétrer juſqu'à vous préſenter devant moi ſi ſecrètement, que vous avez trompé la vigilance de ma garde; comme néanmoins il n'eſt pas poſſible que vous n'ayez beſoin de nourriture, & en vous regardant en qualité d'un hôte qui eſt le bien venu, j'aime mieux remettre ma curioſité à demain matin, & donner ordre à mes femmes, de vous loger dans une de mes chambres, de vous bien régaler, & de vous y laiſſer repoſer & délaſſer, juſqu'à ce que vous ſoyez en état de ſatisfaire ma curioſité, & moi de vous entendre.

Les femmes de la princeſſe qui s'étoient éveillées dès les premières paroles que le prince Firouz Schah avoit adreſſées à la princeſſe leur maîtreſſe, avec un étonnement d'autant plus grand de le voir au chevet du lit de la princeſſe, qu'elles ne concevoient comment il avoit pu y arriver ſans les éveiller ni elles ni les

eunuques; ces femmes, dis-je, n'eurent pas plutôt compris l'intention de la princeſſe, qu'elles s'habillèrent en diligence, & qu'elles furent prêtes d'exécuter ſes ordres dans le moment qu'elle les leur eût donnés. Elles prirent chacune une des bougies en grand nombre, qui éclairoient la chambre de la princeſſe; & quand le prince eut pris congé en ſe retirant très-reſpectueuſement, elles marchèrent devant lui & le conduiſirent dans une très-belle chambre, où les unes lui préparèrent un lit, pendant que les autres allèrent à la cuiſine & à l'office.

Quoiqu'à une heure indue, ces dernières femmes néanmoins de la princeſſe de Bengale ne firent pas attendre long-tems le prince Firouz Schah. Elles apportèrent pluſieurs ſortes de mets en grande affluence. Il choiſit ce qu'il lui plut; & quand il eut mangé ſuffiſamment, ſelon le beſoin qu'il en avoit, elles deſſervirent, & le laiſsèrent en liberté de ſe coucher, après lui avoir montré pluſieurs armoires où il trouveroit toutes les choſes qui pouvoient lui être néceſſaires.

La princeſſe de Bengale, remplie des charmes, de l'eſprit, de la politeſſe, & de toutes les autres belles qualités du prince de Perſe, dont elle avoit été frappée dans le peu d'entretien qu'elle venoit d'avoir avec lui, n'avoit

encore pu se rendormir, quand ses femmes rentrèrent dans sa chambre pour se coucher. Elle leur demanda si elles avoient eu bien soin de lui ; si elles l'avoient laissé content ; si rien ne lui manquoit, & sur toutes choses ce qu'elles pensoient de ce prince.

Les femmes de la princesse, après l'avoir satisfaite sur les premiers articles, répondirent sur le dernier : Princesse, nous ne savons pas ce que vous en pensez vous-même. Pour nous, nous vous estimerions très-heureuse si le roi votre père vous donnoit pour époux un prince si aimable. Il n'y en a pas un à la cour de Bengale qui puisse lui être comparé, & nous n'apprenons pas aussi qu'il y en ait dans les états voisins qui soient dignes de vous.

Ce discours flatteur ne déplut pas à la princesse de Bengale ; mais comme elle ne vouloit pas déclarer son sentiment, elle leur imposa silence. Vous êtes des conteuses, dit-elle, recouchez-vous, & laissez-moi me rendormir.

Le lendemain, la première chose que fit la princesse quand elle fut levée, fut de se mettre à sa toilette. Jusqu'alors elle n'avoit pas encore pris autant de peine qu'elle en prit ce jour-là pour se coëffer & s'ajuster, en consultant son miroir. Jamais ses femmes n'avoient eu besoin

de plus de patience pour faire & défaire plusieurs fois la même chose, jusqu'à ce qu'elle fût contente.

Je n'ai pas déplu au prince de Perse en dèshabillé, je m'en suis bien apperçue, disoit-elle en elle-même, il verra autre chose quand je ferai dans mes atours. Elle s'orna la tête de diamans les plus gros & les plus brillans, avec un collier, des bracelets, & une ceinture de pierreries semblables, le tout d'un prix ineſtimable; & l'habit qu'elle prit, étoit d'une étoffe la plus riche de toutes les Indes, qu'on ne travailloit que pour les rois, les princes & les princesses, & d'une couleur qui achevoit de la parer avec tous ses avantages. Après qu'elle eut encore consulté son miroir plusieurs fois, & qu'elle eut demandé à ses femmes l'une après l'autre, s'il manquoit quelque chose à son ajustement, elle envoya savoir si le prince de Perse étoit éveillé, & au cas qu'il le fût, & habillé, comme elle ne doutoit pas qu'il ne demandât de venir se présenter devant elle, de lui marquer qu'elle alloit venir elle-même, & qu'elle avoit ses raisons pour en user de la sorte.

Le prince de Perse qui avoit gagné sur le jour ce qu'il avoit perdu la nuit, & qui s'étoit remis parfaitement de son voyage pénible, venoit d'achever de s'habiller, quand il reçut le

bon jour de la princeſſe de Bengale par une de ſes femmes.

Le prince ſans donner à la femme de la princeſſe le tems de lui faire part de ce qu'elle avoit à lui dire, lui demanda ſi la princeſſe étoit en état qu'il pût lui rendre ſon devoir & ſes reſpects. Mais quand la femme ſe fut acquittée auprès de lui de l'ordre qu'elle avoit : La princeſſe, dit-il, eſt la maîtreſſe, & je ne ſuis chez elle que pour exécuter ſes commandemens.

La princeſſe de Bengale n'eut pas plutôt appris que le prince de Perſe l'attendoit, qu'elle vint le trouver. Après les complimens réciproques de la part du prince, ſur ce qu'il avoit éveillé la princeſſe au plus fort de ſon ſommeil, dont il lui demanda mille pardons, & de la part de la princeſſe, qui lui demanda comment il avoit paſſé la nuit, & en quel état il ſe trouvoit; la princeſſe s'aſſit ſur le ſofa, & le prince fit la même choſe, en ſe plaçant à quelque diſtance par reſpect.

Alors la princeſſe en prenant la parole : Prince, dit-elle, j'euſſe pû vous recevoir dans la chambre où vous m'avez trouvée couchée cette nuit. Mais comme le chef de mes eunuques a la liberté d'y entrer, & que jamais il ne pénètre ici ſans ma permiſſion ; dans l'impatience où je ſuis d'apprendre de vous l'aventure ſurprenante qui me procure le bonheur de vous voir,

j'ai mieux aimé venir vous en sommer ici, comme dans un lieu où ni vous ni moi ne serons pas interrompus. Obligez-moi donc, je vous en conjure, de me donner la satisfaction que je vous demande.

Pour satisfaire à la princesse de Bengale, le prince Firouz Schaz commença son discours par la fête solemnelle & annuelle du Nevrouz, dans tout le royaume de Perse, avec le récit de tous les spectacles dignes de sa curiosité, qui avoient fait le divertissement de la cour de Perse, & presque généralement de la ville de Schiraz. Il vint ensuite au cheval enchanté, dont la description avec le récit des merveilles que l'indien monté dessus avoit fait voir devant une assemblée si célèbre, convainquit la princesse, qu'on ne pouvoit rien imaginer au monde de plus surprenant en ce genre. Princesse, continua le prince de Perse, vous jugez bien que le roi mon père qui n'épargne aucune dépense pour augmenter ses trésors des choses les plus rares & les plus curieuses dont il peut avoir connoissance, doit avoir été enflammé d'un grand désir d'y ajouter un cheval de cette nature. Il le fut en effet, & il n'hésita pas à demander à l'indien ce qu'il l'estimoit.

La réponse de l'indien fut des plus extravagantes. Il dit qu'il n'avoit pas acheté le che-

val, mais qu'il l'avoit acquis en échange d'une fille unique qu'il avoit, & que comme il ne pouvoit s'engager à s'en priver que ſous une condition ſemblable, il ne pouvoit le lui céder qu'en épouſant, avec ſon conſentement, la princeſſe ma ſœur.

La foule des courtiſans qui environnoient le trône du roi mon père, qui entendirent l'extravagance de cette propoſition, s'en moquèrent hautement; & en mon particulier j'en conçus une indignation ſi grande, qu'il ne me fut pas poſſible de la diſſimuler, d'autant plus que je m'apperçus que le roi mon père balançoit ſur ce qu'il devoit répondre. En effet, je crus voir le moment qu'il alloit lui accorder ce qu'il demandoit, ſi je ne lui euſſe repréſenté vivement le tort qu'il alloit faire à ſa gloire. Ma remontrance néanmoins ne fut pas capable de lui faire abandonner entièrement le deſſein de ſacrifier la princeſſe ma ſœur à un homme ſi mépriſable. Il crut que je pourrois entrer dans ſon ſentiment, ſi une fois je pouvois comprendre comme lui, à ce qu'il s'imaginoit, combien ce cheval étoit eſtimable par ſa ſingularité. Dans cette vue, il voulut que je l'examinaſſe, que je le montaſſe, & que j'en fiſſe l'eſſai moi-même.

Pour complaire au roi mon père, je montai le cheval : & dès que je fus deſſus, comme

j'avois vu l'indien mettre la main à une cheville & la tourner, pour se faire enlever avec le cheval, sans prendre autre enseignement de lui, je fis la même chose, & dans l'instant je fus enlevé en l'air d'une viteſſe beaucoup plus grande, que d'une fièche décochée par l'archer le plus robuſte & le plus expérimenté.

En peu de tems je fus si fort éloigné de la terre, que je ne distinguois plus aucun objet, & il me sembloit que j'approchois si fort de la voûte du ciel, que je craignois d'aller m'y briſer la tête. Dans le mouvement rapide dont j'étois emporté, je fus long-tems comme hors de moi-même, & hors d'état de faire attention au danger préſent auquel j'étois expoſé en pluſieurs manières. Je voulus tourner à contre-ſens la cheville que j'avois tournée d'abord, mais je n'en expérimentai pas l'effet que je m'étois attendu. Le cheval continua de m'emporter vers le ciel, & ainſi de m'éloigner de la terre de plus en plus. Je m'apperçus enfin d'une autre cheville; je la tournai, & le cheval au lieu de s'élever davantage, commença à décliner vers la terre; & comme je me trouvai bientôt dans les ténèbres de la nuit, & qu'il n'étoit pas poſſible de gouverner le cheval pour me faire poſer dans un lieu où je ne couruſſe pas de danger, je tins la bride en un

même état, & je me remis à la volonté de dieu sur ce qui pourroit arriver de mon sort.

Le cheval enfin se posa, je mis pié à terre; & en examinant le lieu, je me trouvai sur la terrasse de ce palais. Je trouvai la porte de l'escalier qui étoit entr'ouverte, je descendis sans bruit, & une porte ouverte, avec un peu de lumière, se présenta devant moi. J'avançai la tête; & comme j'eus vu des eunuques endormis, & une grande lumière au-travers d'une portière, la nécessité pressante où j'étois, nonobstant le danger inévitable dont j'étois menacé si les eunuques se fussent éveillés, m'inspira la hardiesse, pour ne pas dire la témérité, d'avancer légèrement & d'ouvrir la portière.

Il n'est pas besoin, princesse, ajouta le prince, de vous dire le reste; vous le savez. Il ne me reste qu'à vous remercier de votre bonté & de votre générosité, & vous supplier de me marquer par quel endroit je puis vous témoigner ma reconnoissance d'un si grand bienfait, tel que vous en soyez satisfaite. Comme selon le droit des gens, je suis déjà votre esclave, & que je ne puis plus vous offrir ma personne, il ne me reste plus que mon cœur. Que dis-je, princesse? il n'est plus à moi ce cœur, vous me l'avez ravi par vos charmes, & d'une manière que bien loin de vous le redemander, je

vous l'abandonne. Ainſi, permettez-moi de vous déclarer que je ne vous connois pas moins pour maîtreſſe de mon cœur que de mes volontés.

Ces dernières paroles du prince Firouz Schah furent prononcées d'un ton & d'un air qui ne laiſsèrent pas douter la princeſſe de Bengale un ſeul moment de l'effet qu'elle avoit attendu de ſes attraits. Elle ne fut pas ſcandaliſée de la déclaration du prince de Perſe, comme trop précipitée. Le rouge qui lui en monta au viſage, ne ſervit qu'à la rendre plus belle & plus aimable aux yeux du prince.

Quand le prince Firouz Schah eut achevé de parler : Prince, reprit la princeſſe de Bengale, ſi vous m'avez fait un plaiſir des plus ſenſibles en me racontant les choſes ſurprenantes & merveilleuſes que je viens d'entendre ; d'un autre côté, je n'ai pu vous regarder ſans frayeur dans la plus haute région de l'air ; & quoique j'euſſe le bien de vous voir devant moi ſain & ſauf, je n'ai ceſſé néanmoins de craindre, que dans le moment que vous m'avez appris que le cheval de l'indien étoit venu ſe poſer ſi heureuſement ſur la terraſſe de mon palais. La même choſe pouvoit arriver en mille autres endroits ; mais je ſuis ravie de ce que le haſard m'a donné la préférence & l'occaſion de vous faire connoître que le même haſard pouvoit vous adreſ-

ſer ailleurs, mais non pas où vous puiſſiez être reçu plus agréablement, & avec plus de plaiſir.

Ainſi, prince, je me tiendrois offenſée très-ſenſiblement, ſi je voulois croire que la penſée que vous m'avez témoignée d'être mon eſclave, fût ſérieuſe, & que je ne l'attribuaſſe pas à votre honnêteté plutôt qu'à un ſentiment ſincère; & la réception que je vous fis hier, doit vous faire connoître ſuffiſamment que vous n'êtes pas moins libre qu'au milieu de la cour de Perſe.

Quant à votre cœur, ajouta la princeſſe de Bengale, d'un ton qui ne marquoit rien moins qu'un refus, comme je ſuis bien perſuadée que vous n'avez pas attendu juſqu'à préſent à en diſpoſer, & que vous ne devez avoir fait choix que d'une princeſſe qui le mérite, je ſerois fort fâchée de vous donner lieu de lui faire une infidélité.

Le prince Firouz Schah voulut proteſter à la princeſſe de Bengale qu'il étoit venu de Perſe maître de ſon cœur; mais dans le moment qu'il alloit prendre la parole, une des femmes de la princeſſe, qui en avoit l'ordre, vint avertir que le dîné étoit ſervi.

Cette interruption délivra le prince & la princeſſe d'une explication qui les eût embarraſſés

également, dont ils n'avoient pas besoin. La princesse de Bengale demeura pleinement convaincue de la sincérité du prince de Perse ; & quant au prince, quoique la princesse ne se fût pas expliquée, il jugea néanmoins par ses paroles & à la manière favorable dont il avoit été écouté, qu'il avoit lieu d'être content de son bonheur.

Comme la femme de la princesse tenoit la portière ouverte, la princesse de Bengale, en se levant, dit au prince de Perse, qui fit la même chose, qu'elle n'avoit pas coutume de dîner de si bonne heure ; mais comme elle ne doutoit pas qu'on ne lui eût fait faire un méchant soupé, qu'elle avoit donné ordre qu'on servît le dîné plutôt qu'à l'ordinaire : & en disant ces paroles, elle le conduisit dans un sallon magnifique, où la table étoit préparée & chargée d'une grande abondance d'excellens mets. Ils se mirent à table ; & dès qu'ils eurent pris place, des femmes esclaves de la princesse, en grand nombre, belles & richement habillées, commencèrent un concert agréable d'instrumens & de voix, qui dura pendant tout le repas.

Comme le concert étoit des plus doux & ménagé de manière qu'il n'empêchoit pas le prince & la princesse de s'entretenir, ils passèrent une grande partie du repas, la princesse

à servir le prince & à l'inviter de manger, & le prince de son côté à servir la princesse de ce qui lui paroissoit le meilleur, afin de la prévenir avec des manières & des paroles qui lui attiroient de nouvelles honnêtetés & de nouveaux complimens de la part de la princesse; & dans ce commerce réciproque de civilités & d'attention l'un pour l'autre, l'amour fit plus de progrès de part & d'autre qu'un tête-à-tête prémédité.

Le prince & la princesse se levèrent enfin de table; la princesse mena le prince de Perse dans un cabinet grand & magnifique par sa structure & par l'or & l'azur qui l'embellissoient avec symmétrie, & richement meublé. Ils s'assirent sur le sofa, qui avoit une vue très-agréable sur le jardin du palais, qui fut admiré par le prince Firouz Schah, par la variété des fleurs, des arbustes & des arbres, tout différens de ceux de Perse, auxquels ils ne cédoient pas en beauté. En prenant occasion de lier la conversation avec la princesse par cet endroit: Princesse, dit-il, j'avois cru qu'il n'y avoit au monde que la Perse où il y eût des palais superbes & des jardins admirables, dignes de la majesté des rois; mais je vois que par-tout où il y a de grands rois, les rois savent se faire bâtir des demeures convenables à leur grandeur & à leur

puissance ; & s'il y a de la différence dans la manière de bâtir & dans les accompagnemens, elles se ressemblent dans la grandeur & dans la magnificence.

Prince, reprit la princesse de Bengale, comme je n'ai aucune idée des palais de Perse, je ne puis porter mon jugement sur la comparaison que vous en faites avec le mien pour vous en dire mon sentiment ; mais quelque sincère que vous puissiez être, j'ai de la peine à me persuader qu'elle soit juste : vous voudrez bien que je croye que la complaisance y a beaucoup de part. Je ne veux pourtant pas mépriser mon palais devant vous ; vous avez de trop bons yeux, & vous êtes d'un trop bon goût pour n'en pas juger sainement ; mais je vous assure que je le trouve très-médiocre, quand je le mets en parallèle avec celui du roi mon père, qui le surpasse infiniment en grandeur, en beauté & en richesses. Vous m'en direz vous-même ce que vous en penserez quand vous l'aurez vu. Puisque le hasard vous a amené jusqu'à la capitale de ce royaume, je ne doute pas que vous ne vouliez bien le voir & y saluer le roi mon père, afin qu'il vous rende les honneurs dûs à un prince de votre rang & de votre mérite.

En faisant naître au prince de Perse la curiosité de voir le palais de Bengale & d'y saluer

le roi son père, la princesse se flattoit que si elle pouvoit y réussir, son père, en voyant un prince si bien fait, si sage & si accompli en toutes sortes de belles qualités, pourroit peut-être se résoudre à lui proposer une alliance, en offrant de la lui donner pour épouse ; & par-là, comme elle étoit bien persuadée qu'elle n'étoit pas indifférente au prince, & que le prince ne refuseroit pas d'entrer dans cette alliance, elle espéroit de parvenir à l'accomplissement de ses souhaits, en gardant la bienséance convenable à une princesse qui vouloit paroître être soumise aux volontés du roi son père. Mais le prince de Perse ne lui répondit par sur cet article conformément à ce qu'elle en avoit pensé.

Princesse, reprit le prince, le rapport que vous venez de me faire de la préférence du palais du roi de Bengale, que vous donnez au vôtre, me suffit pour ne pas faire difficulté de croire qu'il est sincère. Quant à la proposition que vous me faites de rendre mes respects au roi votre père, je me ferois non-seulement un plaisir, mais même un grand honneur de m'en acquitter. Mais, princesse, ajouta-t-il, je vous en fais juge vous-même ; me conseilleriez-vous de me présenter devant la majesté d'un si grand monarque comme un aventurier, sans

ſuite & ſans un train convenable à mon rang?

Prince, repartit la princeſſe, que cela ne vous faſſe pas de peine, vous n'avez qu'à vouloir, l'argent ne vous manquera pas pour vous faire tel train qu'il vous plaira, je vous en fournirai. Nous avons ici des négocians de votre nation en grand nombre; vous pouvez en choiſir autant que vous le jugerez à propos pour vous faire une maiſon qui vous fera honneur.

Le prince Firouz Schah pénétra l'intention de la princeſſe de Bengale; & la marque ſenſible qu'elle lui donnoit de ſon amour par cet endroit, augmenta la paſſion qu'il avoit conçue pour elle; mais quelque forte qu'elle fût, elle ne lui fit pas oublier ſon devoir. Il lui répliqua ſans héſiter: Princeſſe, dit-il, j'accepterois de bon cœur l'offre obligeante que vous me faites, dont je ne puis aſſez vous marquer ma reconnoiſſance, ſi l'inquiétude où le roi mon père doit être de mon éloignement, ne m'en empêchoit abſolument. Je ſerois indigne des bontés & de la tendreſſe qu'il a toujours eues pour moi, ſi je ne retournois au plutôt, & ne me rendois auprès de lui pour les faire ceſſer. Je le connois; & pendant que j'ai le bonheur de jouir de l'entretien d'une princeſſe ſi aimable, je ſuis perſuadé qu'il eſt plongé dans des douleurs mortelles,

les, & qu'il a perdu l'espérance de me revoir. J'espère que vous me ferez la justice de comprendre que je ne puis sans ingratitude, & même sans crime, me dispenser d'aller lui rendre la vie, dont un retour différé trop longtems, pourroit lui causer la perte.

Après cela, princesse, continua le prince de Perse, si vous me jugiez digne d'aspirer au bonheur de devenir votre époux, comme le roi mon père m'a toujours témoigné qu'il ne vouloit pas me contraindre dans le choix d'une épouse, je n'aurois pas de peine à obtenir de lui de revenir, non pas en inconnu, mais en prince, demander de sa part au roi de Bengale de contracter alliance avec lui par notre mariage. Je suis persuadé qu'il s'y portera de lui-même dès que je l'aurai informé de la générosité avec laquelle vous m'avez accueilli dans ma disgrace.

De la manière que le prince de Perse venoit de s'expliquer, la princesse de Bengale étoit trop raisonnable pour insister à lui persuader de se faire voir au roi de Bengale, & d'exiger de lui de rien faire contre son devoir & contre son honneur; mais elle fut alarmée du prompt départ qu'il méditoit, à ce qu'il lui parut, & elle craignit, s'il prenoit congé d'elle sitôt, que bien-loin de lui tenir la pro-

meſſe qu'il lui faiſoit, il ne l'oubliât dès qu'il auroit ceſſé de la voir. Pour l'en détourner, elle lui dit ; Prince, en vous faiſant la propoſition de contribuer à vous mettre en état de voir le roi mon père, mon intention n'a pas été de m'oppoſer à une excuſe auſſi légitime que celle que vous m'apportez, & que je n'avois pas prévue. Je me rendrois complice moi-même de la faute que vous commettriez ſi j'en avois la penſée ; mais je ne puis approuver que vous ſongiez à partir auſſi promptement que vous ſemblez vous le propoſer. Accordez au moins à mes prières la grâce que je vous demande, de vous donner le tems de vous reconnoître ; & puiſque mon bonheur a voulu que vous ſoyez arrivé dans le royaume de Bengale plutôt qu'au milieu d'un déſert, ou que ſur le ſommet d'une montagne ſi eſcarpée, qu'il vous eût été impoſſible d'en deſcendre, d'y faire un ſéjour ſuffiſant pour en porter des nouvelles un peu détaillées à la cour de Perſe.

Ce diſcours de la princeſſe de Bengale avoit pour but, que le prince Firouz, en faiſant avec elle un ſéjour de quelque durée, devînt inſenſiblement plus paſſionné pour ſes charmes, dans l'eſpérance que par ce moyen, l'ardent déſir qu'elle appercevoit en lui de retourner

en Perſe, ſe ralentiroit, & qu'alors il pourroit ſe déterminer à paroître en public & à ſe faire voir au roi de Bengale. Le prince de Perſe ne put honnêtement lui refuſer la grâce qu'elle lui demandoit, après la réception & l'accueil favorable qu'il en avoit reçu. Il eut la complaiſance d'y condeſcendre, & la princeſſe ne ſongea plus qu'à lui rendre ſon ſéjour agréable par tous les divertiſſemens qu'elle put imaginer.

Pendant pluſieurs jours, ce ne furent que fêtes, que bals, que concerts, que feſtins ou collations magnifiques, que promenades dans le jardin, & que chaſſes dans le parc du palais, où il y avoit toutes ſortes de bêtes fauves, de cerfs, biches, daims, chevreuils, & d'autres ſemblables particulières au royaume de Bengale, dont la chaſſe, non dangereuſe, pouvoit convenir à la princeſſe.

A la fin de ces chaſſes, le prince & la princeſſe ſe rejoignoient dans quelque bel endroit du parc, où on leur étendoit un grand tapis avec des couſſins, afin qu'ils fuſſent aſſis plus commodément. Là, en reprenant leurs eſprits, & en ſe remettant de l'exercice violent qu'ils venoient de ſe donner, ils s'entretenoient ſur divers ſujets. Sur toute choſe, la princeſſe de Bengale prenoit un grand ſoin de faire tomber

la converſation ſur la grandeur, la puiſſance, les richeſſes & le gouvernement de la Perſe, afin que du diſcours du prince Firouz Schah, elle pût à ſon tour prendre occaſion de lui parler du royaume de Bengale & de ſes avantages, & par-là gagner ſur ſon eſprit de le faire réſoudre à s'y arrêter; mais il arriva le contraire de ce qu'elle s'étoit propoſé.

En effet, le prince de Perſe, ſans rien exagérer, lui fit un détail ſi avantageux de la grandeur du royaume de Perſe, de la magnificence & de l'opulence qui y regnoient, de ſes forces militaires, de ſon commerce par terre & par mer juſqu'aux pays les plus éloignés, dont quelques-uns lui étoient inconnus, & de la multitude de ſes grandes villes, preſqu'auſſi peuplées que celle qu'il avoit choiſie pour ſa réſidence, où il avoit même des palais tout meublés, prêts à le recevoir, ſelon les différentes ſaiſons, de manière qu'il étoit à ſon choix de jouir d'un printems perpétuel; qu'avant qu'il eût achevé, la princeſſe regarda le royaume de Bengale comme de beaucoup inférieur à celui de Perſe par pluſieurs endroits. Il arriva même que quand il eut fini ſon diſcours, & qu'il l'eut priée de l'entretenir à ſon tour des avantages du royaume de Bengale, elle ne put s'y réſoudre qu'après

plusieurs instances de la part du prince.

La princesse de Bengale donna donc cette satisfaction au prince Firouz Schah, mais en diminuant plusieurs avantages par où il étoit constant que le royaume de Bengale surpassoit le royaume de Perse. Elle lui fit si bien connoître la disposition où elle étoit de l'y accompagner, qu'il jugea qu'elle pourroit y consentir à la première proposition qu'il lui en feroit; mais il crut qu'il ne seroit à propos de la lui faire que quand il auroit eu la complaisance de demeurer avec elle assez de tems pour la mettre dans son tort, au cas qu'elle voulût le retenir un peu plus long-tems, & l'empêcher de satisfaire au devoir indispensable de se rendre auprès du roi son père.

Pendant deux mois entiers, le prince Firouz Schah s'abandonna entièrement aux volontés de la princesse de Bengale, en se présentant à tous les divertissemens qu'elle put imaginer, & qu'elle voulut bien lui donner, comme si jamais il n'eût dû faire autre chose que de passer la vie avec elle de la sorte. Mais dès que ce terme fut écoulé, il lui déclara sérieusement qu'il n'y avoit que trop long-tems qu'il manquoit à son devoir, & il la pria de lui accorder enfin la liberté de s'en acquitter, en lui répétant la promesse qu'il lui avoit déjà

faite de revenir incessamment, & dans un équipage digne d'elle & digne de lui, la demander en mariage dans les formes au roi de Bengale.

Princesse, ajouta le prince, mes paroles peut-être vous seront suspectes, & que sur la permission que je vous demande, vous m'avez déjà mis au rang de ces faux amans qui mettent l'objet de leur amour en oubli dès qu'ils en sont éloignés; mais pour marque de la passion non feinte & non simulée avec laquelle je suis persuadé que la vie ne me peut être agréable qu'avec une princesse aussi aimable que vous l'êtes, & qui m'aime, comme je ne veux pas en douter, j'oserois vous demander la grâce de vous emmener avec moi, si je ne craignois que vous ne prissiez ma demande pour une offense.

Comme le prince Firouz Schah se fut apperçu que la princesse avoit rougi à ces dernières paroles, & que sans aucune marque de colère elle hésitoit sur le parti qu'elle devoit prendre : Princesse, continua-t-il, pour ce qui est du consentement du roi mon père, & de l'accueil avec lequel il vous recevra dans son alliance, je puis vous en assurer. Quant à ce qui regarde le roi de Bengale, après les marques de tendresse, d'amitié & de considé-

ration qu'il a toujours eues & qu'il conserve encore pour vous, il faudroit qu'il fût tout autre que vous ne me l'avez dépeint ; c'est-à-dire, ennemi de votre repos & de votre bonheur, s'il ne recevoit avec bienveillance l'ambassade que le roi mon père lui enverroit, pour obtenir de lui l'approbation de notre mariage.

La princesse de Bengale ne répondit rien à ce discours du prince de Perse ; mais son silence & ses yeux baissés lui firent connoître mieux qu'aucune autre déclaration, qu'elle n'avoit pas de répugnance à l'accompagner en Perse, & qu'elle y consentoit. La seule difficulté qu'elle parut y trouver, fut que le prince de Perse ne fût pas assez expérimenté pour gouverner le cheval, & qu'elle craignoit de se trouver avec lui dans le même embarras que quand il en avoit fait l'essai. Mais le prince Firouz Schah la délivra si bien de cette crainte, en lui persuadant qu'elle pouvoit s'en fier à lui, & qu'après ce qui lui étoit arrivé, il pouvoit défier l'indien même de le gouverner avec plus d'adresse que lui, qu'elle ne songea plus qu'à prendre avec lui des mesures pour partir si secrètement, que personne de son palais ne pût avoir le moindre soupçon de leur dessein.

Elle réussit ; & dès le lendemain matin, un peu avant la pointe du jour, que tout son palais étoit encore enseveli dans un profond sommeil, comme elle se fut rendue sur la terrasse avec le prince ; le prince tourna le cheval du côté de la Perse, dans un endroit où la princesse pouvoit elle-même s'asseoir en croupe aisément. Il monta le premier ; & quand la princesse se fut assise derrière lui à sa commodité, qu'elle l'eut embrassé de la main, pour une plus grande sûreté, & qu'elle lui eut marqué qu'il pouvoit partir, il tourna la même cheville qu'il avoit tournée dans la capitale de Perse, & le cheval les enleva en l'air.

Le cheval fit sa diligence ordinaire, & le prince Firouz Schah le gouverna de manière, qu'environ en deux heures & demie, il découvrit la capitale de la Perse. Il n'alla pas descendre dans la grande place d'où il étoit parti, ni dans le palais du sultan, mais dans un palais de plaisance, peu éloigné de la ville. Il mena la princesse dans le plus bel appartement, où il lui dit que pour lui faire rendre les honneurs qui lui étoient dûs, il alloit avertir le sultan son père de leur arrivée, & qu'elle le reverroit incessamment ; que cependant il donnoit ordre au concierge du pa-

lais, qui étoit préſent, de ne lui laiſſer manquer de rien de toutes les choſes dont elle pouvoit avoir beſoin.

Après avoir laiſſé la princeſſe dans l'appartement, le prince Firouz Schah commanda au concierge de lui faire ſeller un cheval. Le cheval lui fut amené, il le monta; & après avoir renvoyé le concierge auprès de la princeſſe, avec ordre ſur toute choſe, de la faire déjeûner de ce qui pouvoit lui être ſervi le plus promptement, il partit; & dans le chemin & dans les rues de la ville par où il paſſa pour ſe rendre au palais, il fut reçu aux acclamations du peuple, qui changea ſa triſteſſe en joie, après avoir deſeſpéré de le revoir jamais, depuis qu'il avoit diſparu. Le ſultan ſon père donnoit audience quand il ſe préſenta devant lui au milieu de ſon conſeil, qui étoit tout en habit de deuil, comme le ſultan, depuis le jour que le cheval l'avoit emporté. Il le reçut en l'embraſſant avec des larmes de joie & de tendreſſe; il lui demanda avec empreſſement ce que le cheval de l'indien étoit devenu.

Cette demande donna lieu au prince de prendre l'occaſion de raconter au ſultan ſon père, l'embarras & le danger où il s'étoit trouvé, après que le cheval l'eut enlevé dans l'air; de

quelle manière il s'en étoit tiré, & comment il étoit arrivé ensuite au palais de la princesse de Bengale ; la bonne réception qu'elle lui avoit faite ; le motif qui l'avoit obligé de faire avec elle un plus long séjour qu'il ne devoit, & la complaisance qu'elle avoit eue de ne le pas désobliger, jusqu'à obtenir d'elle enfin de venir en Perse avec lui, après lui avoir promis de l'épouser.

Et, sire, ajouta le prince en achevant, après lui avoir promis en même-tems que vous ne me refuseriez pas votre consentement, je viens de l'amener avec moi sur le cheval de l'indien ; elle attend dans un des palais de plaisance de votre majesté, où je l'ai laissée, que j'aille lui annoncer que je ne lui en ai pas fait la promesse en vain.

A ces paroles, le prince se prosterna devant le sultan son père, pour le fléchir ; mais le sultan l'en empêcha, il le retint, & en l'embrassant une seconde fois : Mon fils, dit-il, non-seulement je consens à votre mariage avec la princesse de Bengale, je veux même aller au-devant d'elle en personne, la remercier de l'obligation que je lui ai en mon particulier, l'amener dans mon palais, & célébrer ses noces dès aujourd'hui.

Ainsi le sultan, après avoir donné les ordres

pour l'entrée qu'il vouloit faire à la princeſſe de Bengale, ordonna que l'on quittât l'habit de deuil, & que les réjouiſſances commençaſſent par le concert des timbales, des trompettes & des tambours, avec les autres inſtrumens guerriers, il commanda qu'on allât faire ſortir l'indien de priſon, & qu'on le lui amenât.

L'indien lui fut amené; & quand on le lui eut préſenté : Je m'étois aſſuré de ta perſonne, lui dit le ſultan, afin que ta vie, qui cependant n'eut pas été une victime ſuffiſante, ni à ma colère, ni à ma douleur, me répondît de celle du prince mon fils. Rens grâces à dieu de ce que je l'ai retrouvé. Vas, reprens ton cheval, & ne parois plus devant moi.

Quand l'indien fut hors de la préſence du ſultan de Perſe; comme il avoit appris de ceux qui étoient venus le délivrer de priſon, que le prince Firouz Schah étoit de retour avec la princeſſe qu'il avoit amenée avec lui ſur le cheval enchanté, le lieu où il avoit mis pié à terre, & où il l'avoit laiſſée, & que le ſultan ſe diſpoſoit à aller la prendre & l'amener à ſon palais; il n'héſita pas à le devancer lui & le prince de Perſe, & ſans perdre de tems il ſe rendit en diligence au palais de plaiſance; & en s'adreſſant au concierge, il dit qu'il venoit de la part du ſultan & du prince de Perſe,

pour prendre la princeſſe de Bengale en croupe ſur le cheval, & la mener en l'air au ſultan qui l'attendoit, diſoit-il, dans la place de ſon palais pour la recevoir, & donner ce ſpectacle à ſa cour & à la ville de Schiraz.

L'indien étoit connu du concierge, qui ſavoit que le ſultan l'avoit fait arrêter; & le concierge fit d'autant moins de difficulté à ajouter foi à ſa parole, qu'il le voyoit en liberté. Il ſe préſenta à la princeſſe de Bengale, & la princeſſe n'eut pas plutôt appris qu'il venoit particulièrement de la part du prince de Perſe, qu'elle conſentit à ce que le prince ſouhaitoit, comme elle ſe le perſuadoit.

L'indien ravi en lui-même de la facilité qu'il trouvoit à faire réuſſir ſa méchanceté, monta le cheval, prit la princeſſe en croupe, avec l'aide du concierge; il tourna la cheville, & auſſitôt le cheval les enleva lui & la princeſſe au plus haut de l'air.

Dans le même moment le ſultan de Perſe, ſuivi de ſa cour, ſortoit de ſon palais pour ſe rendre au palais de plaiſance, & le prince de Perſe venoit de prendre le devant pour préparer la princeſſe de Bengale à le recevoir, comme l'indien affectoit de paſſer au-deſſus de la ville avec ſa proie, pour braver le ſultan & le prince, & pour ſe venger du traitement

injuſte qui lui avoit été fait, comme il le prétendoit.

Quand le ſultan de Perſe eut apperçu le raviſſeur qu'il ne méconnut pas, il s'arrêta avec un étonnement d'autant plus ſenſible & plus affligeant, qu'il n'étoit pas poſſible de le faire repentir de l'affront inſigne qu'il lui faiſoit avec un ſi grand éclat. Il le chargea de mille imprécations avec ſes courtiſans, & avec tous ceux qui furent témoins d'une inſolence ſi ſignalée, & de cette méchanceté ſans égale.

L'indien peu touché de ces malédictions, dont le bruit arriva juſqu'à lui, continua ſa route pendant que le ſultan de Perſe rentra dans le palais extrêmement mortifié de recevoir une injure auſſi atroce, & de ſe voir dans l'impuiſſance d'en punir l'auteur.

Mais quelle fut la douleur de prince Firouz Schah, quand il vit qu'à ſes propres yeux, ſans pouvoir y apporter empêchement, l'indien lui enlevoit la princeſſe de Bengale, qu'il aimoit ſi paſſionnément, qu'il ne pouvoit plus vivre ſans elle. A cet objet auquel il ne s'étoit pas attendu, il demeura comme immobile. Et avant qu'il eut délibéré s'il ſe déchaîneroit en injures contre l'indien, ou s'il plaindroit le ſort deplorable de la princeſſe, & s'il lui demanderoit pardon du peu de précaution qu'il avoit pris

pour se la conserver, elle qui s'étoit livrée à lui d'une manière qui marquoit si bien combien il en étoit aimé; le cheval qui emportoit l'un & l'autre avec une rapidité incroyable, les avoit dérobés à sa vue. Quel parti prendre? Retournera-t-il au palais du sultan son père, se renfermer dans son appartement, pour se plonger dans l'affliction, sans se donner aucun mouvement à la poursuite du ravisseur, pour délivrer sa princesse de ses mains, & le punir comme il le méritoit? Sa générosité, son amour, son courage ne le permettent pas. Il continue son chemin jusqu'au palais de plaisance.

A l'arrivée du prince, le concierge qui s'étoit apperçu de sa crédulité, & qu'il s'étoit laissé tromper par l'indien, se présente devant lui les larmes aux yeux, se jete à ses piés, s'accuse lui-même du crime qu'il croit avoir commis, & se condamne à la mort qu'il attend de sa main.

Lève-toi, lui dit le prince, ce n'est pas à toi que j'impute l'enlèvement de ma princesse, je ne l'impute qu'à moi-même & qu'à ma simplicité. Sans perdre de tems, vas-moi chercher un habillement de derviche, & prens garde de dire que c'est pour moi.

Peu loin du palais de plaisance, il y avoit un couvent de derviches, dont le scheilkh

ou supérieur étoit ami du concierge. Le concierge alla le trouver ; & en lui faisant une fausse confidence de la disgrace d'un officier de considération de la cour, auquel il avoit de grandes obligations, & qu'il étoit bien aise de favoriser pour lui donner lieu de soustraire à la colère du sultan, il n'eut pas de peine à obtenir ce qu'il demandoit ; il apporta l'habillement complet de derviche au prince Firouz Schah. Le prince s'en revêtit, après s'être dépouillé du sien. Déguisé de la sorte, & pour la dépense & pour le besoin du voyage qu'il alloit entreprendre, muni d'une boîte de perles & de diamans qu'il avoit apportée pour en faire présent à la princesse de Bengale, il sortit du palais de plaisance à l'entrée de la nuit, & incertain de la route qu'il devoit prendre ; mais résolu de ne pas revenir qu'il n'eût retrouvé sa princesse, & qu'il ne la ramenât, il se mit en chemin.

Revenons à l'indien, il gouverna le cheval enchanté de manière que le même jour il arriva de bonne heure dans un bois près de la capitale du royaume de Kaschmir. Comme il avoit besoin de manger, & qu'il jugea que la princesse de Bengale pouvoit être dans le même besoin, il mit pié à terre dans ce bois, en un endroit où il laissa la princesse sur un gazon,

près d'un ruiſſeau d'une eau très-fraîche & très-claire.

Pendant l'abſence de l'indien, la princeſſe de Bengale qui ſe voyoit ſous la puiſſance d'un indigne raviſſeur, dont elle redoutoit la violence, avoit ſongé à ſe dérober & à chercher un lieu d'aſyle; mais comme elle avoit mangé fort légèrement le matin, à ſon arrivée au palais de plaiſance, elle ſe trouva dans une foibleſſe ſi grande, quand elle eût voulu exécuter ſon deſſein, qu'elle fut contrainte de l'abandonner, & de demeurer ſans autre reſſource que dans ſon courage, avec une ferme réſolution de ſouffrir plutôt la mort que de manquer de fidélité au prince de Perſe. Ainſi elle n'attendit pas que l'indien l'invitât une ſeconde fois à manger, elle mangea, & elle reprit aſſez de force pour répondre courageuſement aux diſcours inſolens qu'il commença de lui tenir à la fin du repas. Après pluſieurs menaces, comme elle vit que l'indien ſe préparoit à lui faire violence, elle ſe leva pour lui réſiſter, en pouſſant de grands cris. Ces cris attirèrent en un moment une troupe de cavaliers qui les environnèrent elle & l'indien.

C'étoit le ſultan du royaume de Kaſchmir, lequel en revenant de la chaſſe avec ſa ſuite, paſſoit par cet endroit-là, heureuſement pour

la

la princeſſe de Bengale, & qui étoit accouru au bruit qu'il avoit entendu. Il s'adreſſa à l'indien, & il lui demanda qui il étoit, & ce qu'il prétendoit de la dame qu'il voyoit. L'indien répondit avec impudence que c'étoit ſa femme, & qu'il n'appartenoit à perſonne d'entrer en connoiſſance du démêlé qu'il avoit avec elle.

La princeſſe qui ne connoiſſoit ni la qualité, ni la dignité de celui qui ſe préſentoit ſi à propos pour la délivrer, démentit l'indien. Seigneur, qui que vous ſoyez, reprit-elle, que le ciel envoie à mon ſecours, ayez compaſſion d'une princeſſe, & n'ajoutez pas foi à un impoſteur : dieu me garde d'être femme d'un indien auſſi vil & auſſi mépriſable. C'eſt un magicien abominable, qui m'a enlevée aujourd'hui au prince de Perſe, auquel j'étois deſtinée pour épouſe, & qui m'a amenée ici ſur le cheval enchanté que vous voyez.

La princeſſe de Bengale n'eut pas beſoin d'un plus long diſcours pour perſuader au ſultan de Kaſchmir qu'elle diſoit la vérité. Sa beauté, ſon air de princeſſe & ſes larmes parloient pour elle; elle voulut pourſuivre, mais au lieu de l'écouter, le ſultan de Kaſchmir juſtement indigné de l'inſolence de l'indien, le fit environner ſur le champ, & commanda qu'on lui coupât la tête. Cet ordre fut exécuté avec d'autant plus

de facilité, que l'indien qui avoit commis ce rapt à la sortie de sa prison, n'avoit aucune arme pour se défendre.

La princesse de Bengale délivrée de la persécution de l'indien, tomba dans une autre qui ne lui fut pas moins douloureuse. Le sultan, après lui avoir fait donner un cheval, l'emmena à son palais, où il la logea dans l'appartement le plus magnifique après le sien, & il lui donna un grand nombre de femmes esclaves pour être auprès d'elle, & pour la servir, avec des eunuques pour sa garde. Il la mena lui-même jusques dans cet appartement, où sans lui donner le tems de le remercier de la grande obligation qu'elle lui avoit, de la manière qu'elle l'avoit médité : Princesse, lui dit-il, je ne doute pas que vous n'ayez besoin de repos, je vous laisse en liberté de le prendre, demain vous serez plus en état de m'entretenir des circonstances de l'étrange aventure qui vous est arrivée; & en achevant ces paroles, il se retira.

La princesse de Bengale étoit dans une joie inexprimable de se voir en si peu de tems délivrée de la persécution d'un homme qu'elle ne pouvoit regarder qu'avec horreur; & elle se flatta que le sultan de Kaschmir voudroit bien mettre le comble à sa générosité, en la renvoyant au prince de Perse, quand elle lui

auroit appris de quelle manière elle étoit à lui, & qu'elle l'auroit supplié de lui faire cette grâce. Mais elle étoit bien éloignée de voir l'accompliſſement de l'eſpérance qu'elle avoit conçue.

En effet, le roi de Kaſchmir avoit réſolu de l'épouſer le lendemain; & il en avoit fait annoncer les réjouiſſances dès la pointe du jour par le ſon des timbales, des tambours, des trompettes & d'autres inſtrumens propres à inſpirer la joie, qui retentiſſoient non-ſeulement dans le palais, mais même par toute la ville. La princeſſe de Bengale fut éveillée par le bruit de ces concerts tumultueux, & elle en attribua la cauſe à tout autre motif que celui pour lequel il ſe faiſoit entendre. Mais quand le ſultan de Kaſchmir, qui avoit donné ordre qu'on l'avertît lorſqu'elle ſeroit en état de recevoir viſite, fut venu la lui rendre, & qu'après s'être informé de ſa ſanté, il lui eut fait connoître que les fanfares qu'elle entendoit étoient pour rendre leurs noces plus ſolemnelles, & l'eut priée en même-tems d'y prendre part, elle en fut dans une conſternation ſi grande, qu'elle tomba évanouie.

Les femmes de la princeſſe qui étoient préſentes, accoururent à ſon ſecours, & le ſultan lui-même s'employa pour la faire revenir; mais

elle demeura long-tems dans cet état avant qu'elle reprît ſes eſprits. Elle les reprit enfin; & alors plutôt que de manquer à la foi qu'elle avoit promiſe au prince Firouz Schah, en conſentant aux noces que le ſultan de Kaſchmir avoit réſolues ſans la conſulter, elle prit le parti de feindre que l'eſprit venoit de lui tourner dans l'évanouiſſement. Dès-lors elle commença à dire des extravagances en préſence du ſultan, elle ſe leva même comme pour ſe jeter ſur lui; de manière que le ſultan fut fort ſurpris & fort affligé de ce contre-tems fâcheux. Comme il vit qu'elle ne revenoit pas en ſon bon ſens, il la laiſſa avec ſes femmes, auxquelles il recommanda de ne la pas abandonner, & de prendre un grand ſoin de ſa perſonne. Pendant la journée, il prit celui d'envoyer ſouvent s'informer de l'état où elle ſe trouvoit, & chaque fois on lui rapporta, ou qu'elle étoit au même état, ou que le mal augmentoit plutôt que de diminuer. Le mal parut même plus violent ſur le ſoir que pendant le jour, & de la ſorte le ſultan de Kaſchmir ne fut pas cette nuit-là auſſi heureux qu'il ſe l'étoit promis.

La princeſſe de Bengale ne continua pas ſeulement le lendemain ſes diſcours extravagans, & d'autres marques d'une grande aliénation d'eſprit, ce fut la même choſe les jours ſui-

vans, jusqu'à ce que le sultan de Kaschmir fut contraint d'assembler les médecins de sa cour, de leur parler de cette maladie, & de leur demander s'ils ne savoient pas de remèdes pour la guérir.

Les médecins, après une consultation entre eux, répondirent d'un commun accord, qu'il y avoit plusieurs sortes & plusieurs degrés de cette maladie, dont les unes, selon leur nature, pouvoient se guérir, & les autres étoient incurables, & qu'ils ne pouvoient juger de quelle nature étoit celle de la princesse de Bengale qu'ils ne la visent. Le sultan ordonna aux eunuques de les introduire dans la chambre de la princesse, l'un après l'autre, chacun selon son rang.

La princesse qui avoit prévu ce qui arrivoit, & qui craignit que si elle laissoit approcher des médecins de sa personne, & qu'ils vinssent à lui tâter le pouls, le moins expérimenté ne vînt à connoître qu'elle étoit en bonne santé, & que sa maladie n'étoit qu'une feinte; à mesure qu'il en paroissoit, elle entroit dans des transports d'aversion si grands, prête à les dévisager s'ils approchoient, que pas un n'eut la hardiesse de s'y exposer.

Quelques-uns de ceux qui se prétendoient plus habiles que les autres, & qui se vantoient

de juger des maladies à la seule vue des malades, lui ordonnèrent de certaines potions qu'elle faisoit d'autant moins de difficulté de prendre, qu'elle étoit sûre qu'il étoit en son pouvoir d'être malade autant qu'il lui plairoit & qu'elle le jugeroit à propos, & que ces potions ne pouvoient pas lui faire de mal.

Quand le sultan de Kaschmir vit que les médecins de sa cour n'avoient rien opéré pour la guérison de la princesse, il appela ceux de sa capitale, dont la science, l'habileté & l'expérience n'eurent pas un meilleur succès. Ensuite il fit appeler les médecins des autres villes de son royaume, ceux particulièrement les plus renommés dans la pratique de leur profession. La princesse ne leur fit pas un meilleur accueil qu'aux premiers, & tout ce qu'ils ordonnèrent ne fit aucun effet. Il dépêcha enfin dans les états, dans les royaumes & dans les cours des princes voisins, des exprès avec des consultations en forme pour être distribuées aux médecins les plus fameux, avec promesse de bien payer le voyage de ceux qui viendroient se rendre à la capitale de Kaschmir, & d'une récompense magnifique à celui qui guériroit la malade.

Plusieurs de ces médecins entreprirent le voyage; mais pas un ne put se vanter d'avoir

été plus heureux que ceux de sa cour & de son royaume, & lui remettre l'esprit dans son assiette ; chose qui ne dépendoit ni d'eux, ni de leur art, mais de la volonté de la princesse elle-même.

Dans cet intervalle, le prince Firouz Schah, déguisé sous l'habit de derviche, avoit parcouru plusieurs provinces & les principales villes de ces provinces avec d'autant plus de peines d'esprit, sans mettre les fatigues du chemin en compte, qu'il ignoroit s'il ne tenoit pas un chemin opposé à celui qu'il eût dû prendre pour avoir des nouvelles de ce qu'il cherchoit.

Attentif aux nouvelles qu'on débitoit dans chaque lieu par où il passoit, il arriva enfin dans une grande ville des Indes, où l'on s'entretenoit fort d'une princesse de Bengale, à qui l'esprit avoit tourné le même jour que le sultan de Kaschmir avoit destiné pour la célébration de ses noces avec elle. Au nom de princesse de Bengale, en supposant que c'étoit celle qui faisoit le sujet de son voyage, avec d'autant plus de vraisemblance, qu'il n'avoit pas appris qu'il y eût à la cour de Bengale une autre princesse que la sienne, sur la foi du bruit commun qui s'en étoit répandu, il prit la route du royaume & de la capitale de

Kaſchmir. A ſon arrivée dans cette capitale, il ſe logea dans un khan, où il apprit dès le même jour l'hiſtoire de la princeſſe de Bengale, & la malheureuſe fin de l'indien, telle qu'il la méritoit, qui l'avoit amenée ſur le cheval enchanté; circonſtance qui lui fit connoître, à ne pouvoir pas s'y tromper, que la princeſſe étoit celle qu'il venoit chercher, & enfin la dépenſe inutile que le ſultan avoit faite en médecins, qui n'avoient pu la guérir.

Le prince de Perſe bien informé de toutes ces particularités, ſe fit faire un habit de médecin dès le lendemain; & avec cet habit & la longue barbe qu'il s'étoit laiſſé croître dans le voyage, il ſe fit connoître pour médecin en marchant par les rues. Dans l'impatience où il étoit de voir ſa princeſſe, il ne différa pas d'aller au palais du ſultan, où il demanda à parler à un officier; on l'adreſſa au chef des huiſſiers, auquel il marqua qu'on pourroit peut être regarder en lui comme une témérité, qu'en qualité de médecin il vînt ſe préſenter pour tenter la guériſon de la princeſſe après que tant d'autres avant lui n'avoient pu y réuſſir; mais qu'il eſpéroit, par la vertu de quelques remèdes ſpécifiques qui lui étoient connus & dont il avoit l'expérience, de lui procurer la guériſon qu'ils n'avoient pu lui donner. Le chef des

huiſſiers lui dit qu'il étoit bien venu, que le ſultan le verroit avec plaiſir, & s'il réuſſiſſoit à lui donner la ſatisfaction de voir la princeſſe dans ſa première ſanté, qu'il pouvoit s'attendre à une récompenſe convenable à la libéralité du ſultan ſon ſeigneur & maître. Attendez-moi, ajouta-t-il, je ſerai à vous dans un moment.

Il y avoit du tems qu'aucun médecin ne s'étoit préſenté; & le ſultan de Kaſchmir avec grande douleur, avoit comme perdu l'eſpérance de revoir la princeſſe de Bengale dans l'état de ſanté où il l'avoit vue, & en même-tems dans celui de lui témoigner en l'épouſant juſqu'à quel point il l'aimoit. Cela fit qu'il commanda au chef des huiſſiers de lui amener promptement le médecin qu'il venoit de lui annoncer.

Le prince de Perſe fut préſenté au ſultan de Kaſchmir ſous l'habit & le déguiſement de médecin; & le ſultan ſans perdre de tems en des diſcours ſuperflus, après lui avoir marqué que la princeſſe de Bengale ne pouvoit ſupporter la vue d'un médecin ſans entrer dans des tranſports qui ne faiſoient qu'augmenter ſon mal, le fit monter dans un cabinet en ſoupente, d'où il pouvoit la voir par une jalouſie ſans être vu.

Le prince Firouz Schah monta; & il apperçut ſon aimable princeſſe aſſiſe négligemment,

qui chantoit les larmes aux yeux une chanson par laquelle elle déploroit sa malheureuse destinée, qui la privoit peut-être pour toujours de l'objet qu'elle aimoit si tendrement.

Le prince attendri de la triste situation où il vit sa chère princesse, n'eut pas besoin d'autres marques pour comprendre que sa maladie étoit feinte, & que c'étoit pour l'amour de lui qu'elle se trouvoit dans une contrainte si affligeante. Il descendit du cabinet, & après avoir rapporté au sultan de quelle nature étoit la maladie de la princesse, & qu'elle n'étoit pas incurable, il lui dit que pour parvenir à sa guérison, il étoit nécessaire qu'il lui parlât en particulier, & seul à seul; & quant aux emportemens où elle entroit à la vue des médecins, il espéroit qu'elle le recevroit & l'écouteroit favorablement.

Le sultan fit ouvrir la porte de la chambre de la princesse, & le prince Firouz Schah entra. Dès que la princesse le vit paroître, comme elle le prenoit pour un médecin, dont il avoit l'habit, elle se leva comme en furie, en le menaçant & en le chargeant d'injures. Cela ne l'empêcha pas d'approcher; & quand il fut assez près pour se faire entendre, comme il ne vouloit être entendu que d'elle seule, il lui dit d'un ton bas, & d'un air respectueux à se rendre

croyable : Princesse, je ne suis pas médecin ; reconnoissez, je vous en supplie, le prince de Perse qui vient vous mettre en liberté.

Au ton de voix & aux traits du haut du visage qu'elle reconnut en même-tems, nonobstant la longue barbe que le prince s'étoit laissé croître, la princesse de Bengale se calma, & en un instant elle fit paroître sur son visage la joie, que ce que l'on désire le plus, & à quoi l'on s'attend le moins, est capable de causer quand il arrive La surprise agréable où elle se trouva, lui ôta la parole pour un tems, & donna lieu au prince Firouz Schah de lui raconter le désespoir dans lequel il s'étoit trouvé plongé dans le moment qu'il avoit vu l'indien la ravir & l'enlever à ses yeux ; la résolution qu'il avoit prise dès-lors d'abandonner toute chose pour la chercher en quelqu'endroit de la terre qu'elle pût être, & de ne pas cesser qu'il ne l'eût trouvée & arrachée des mains du perfide ; & par quel bonheur enfin, après un voyage ennuyeux & fatigant, il avoit la satisfaction de la retrouver dans le palais du sultan de Kaschmir. Quand il eut achevé, en moins de paroles qu'il lui fut possible, il pria la princesse de l'informer de ce qui lui étoit arrivé depuis son enlèvement jusqu'au moment qu'il avoit le bonheur de lui parler, en lui marquant qu'il

étoit important qu'il eût cette connoissance, afin de prendre des mesures justes pour ne la pas laisser plus long-tems sous la tyrannie du sultan de Kaschmir.

La princesse de Bengale n'avoit pas un long discours à tenir au prince de Perse, puisqu'elle n'avoit qu'à lui raconter de quelle manière elle avoit été délivrée de la violence de l'indien par le sultan de Kaschmir en revenant de la chasse ; mais traitée cruellement le lendemain par la déclaration qu'il étoit venu lui faire, du dessein précipité qu'il avoit pris de l'épouser le même jour, sans lui avoir fait la moindre honnêteté pour prendre son consentement; conduite violente & tyrannique, qui lui avoit causé un évanouissement, après lequel elle n'avoit vu de parti à prendre que celui qu'elle avoit pris comme le meilleur pour se conserver un prince auquel elle avoit donné son cœur & sa foi, ou mourir plutôt que de se livrer à un sultan qu'elle n'aimoit pas & qu'elle ne pouvoit aimer.

Le prince de Perse à qui la princesse n'avoit en effet autre chose à dire, lui demanda si elle savoit ce que le cheval enchanté étoit devenu après la mort de l'indien. J'ignore, répondit-elle, quel ordre le sultan peut avoir donné là-dessus; mais après ce que je lui en ai dit, il est à croire qu'il ne l'aura pas négligé.

Comme le prince Firouz Schah ne douta pas que le sultan de Kaschmir n'eût fait garder le cheval soigneusement, il communiqua à la princesse le dessein qu'il avoit de s'en servir pour la ramener en Perse, après être convenu avec elle des moyens qu'ils devoient prendre pour y réussir, afin que rien n'empêchât l'exécution, & particulièrement qu'au lieu d'être en déshabillé, comme elle étoit alors, elle s'habilleroit le lendemain pour recevoir le sultan avec civilité, quand il le lui ameneroit, sans l'obliger néanmoins de lui parler.

Le sultan de Kaschmir fut dans une grande joie quand le prince de Perse lui eut appris ce qu'il avoit opéré de la première visite pour l'avancement de la guérison de la princesse de Bengale. Le lendemain il le regarda comme le premier médecin du monde, quand la princesse l'eut reçu d'une manière qui lui persuada que véritablement sa guérison étoit bien avancée, comme il le lui avoit fait entendre.

En la voyant en cet état, il se contenta de lui marquer combien il étoit ravi de la voir en disposition de recouvrer bientôt sa santé parfaite; & après qu'il l'eut exhortée à concourir avec un médecin si habile pour achever ce qu'il avoit si bien commencé, en lui donnant

toute sa confiance, il se retira sans attendre d'elle aucune parole.

Le prince de Perse qui avoit accompagné le sultan de Kaschmir, sortit avec lui de la chambre de la princesse ; & en l'accompagnant, il lui demanda, si sans manquer au respect qui lui étoit dû, il pouvoit lui faire cette demande, par quelle aventure une princesse de Bengale se trouvoit seule dans le royaume de Kaschmir, si fort éloignée de son pays, comme s'il l'eût ignoré, & que la princesse ne lui en eût rien dit ; mais il le fit pour le faire tomber sur le discours du cheval enchanté, & apprendre de sa bouche ce qu'il en avoit fait.

Le sultan de Kaschmir qui ne pouvoit pénétrer par quel motif le prince de Perse lui faisoit cette demande, ne lui en fit pas un mystère ; il lui dit à-peu-près la même chose que ce qu'il avoit appris de la princesse de Bengale ; & quant au cheval enchanté, qu'il l'avoit fait porter dans son trésor comme une grande rareté, quoiqu'il ignorât comment on pouvoit s'en servir.

Sire, reprit le feint médecin, la connoissance que votre majesté vient de me donner me fournit le moyen d'achever la guérison de la princesse. Comme elle a été portée sur ce cheval, & que le cheval est enchanté, elle a contrac-

ce quelque chose de l'enchantement, qui ne peut être dissipé que par de certains parfums qui me sont connus. Si votre majesté veut en avoir le plaisir, & donner un spectacle des plus surprenans à sa cour, & au peuple de sa capitale; que demain elle fasse apporter le cheval au milieu de la place devant son palais, & qu'elle s'en remette sur moi pour le reste; je promets de faire voir à ses yeux & de toute l'assemblée en très-peu de momens, la princesse de Bengale aussi saine d'esprit & de corps que jamais de sa vie; & afin que la chose se fasse avec tout l'éclat qu'elle mérite, il est à propos que la princesse soit habillée le plus magnifiquement qu'il sera possible, avec les joyaux les plus précieux que votre majesté peut avoir.

Le sultan de Kaschmir eût fait des choses plus difficiles que celles que le prince de Perse lui proposoit, pour arriver à la jouissance de ses désirs qu'il regardoit si prochaine.

Le lendemain le cheval enchanté fut tiré du trésor par son ordre, & posé de grand matin dans la grande place du palais; & le bruit se répandit bientôt dans toute la ville que c'étoit un préparatif pour quelque chose d'extraordinaire qui devoit s'y passer, l'on y accourut en foule de tous les quartiers. Les gardes du sultan y furent disposés pour empêcher le dé-

ſordre, & pour laiſſer un grand vuide autour du cheval.

Le ſultan de Kaſchmir parut ; & quand il eut pris place ſur un échafaud, environné des principaux ſeigneurs & officiers de ſa cour, la princeſſe de Bengale accompagnée de toute la troupe des femmes que le ſultan lui avoit aſſignées, s'approcha du cheval enchanté, & ſes femmes l'aidèrent à monter deſſus. Quand elle fut ſur la ſelle, les piés dans l'un & l'autre étrier, avec la bride à la main, le feint médecin fit poſer autour du cheval pluſieurs caſſolettes pleines de feu, qu'il avoit fait apporter ; & en tournant à l'entour il jeta dans chacune un parfum compoſé de pluſieurs ſortes d'odeurs les plus exquiſes. Enſuite, recueilli en lui-même, les yeux baiſſés & les mains appliquées ſur la poitrine, il tourna trois fois autour du cheval, en faiſant ſemblant de prononcer certaines paroles ; & dans le moment que les caſſolettes exhaloient à la fois une fumée la plus épaiſſe, d'une odeur très-ſuave, & que la princeſſe en étoit environnée, de manière qu'on avoit de la peine à la voir, ni elle ni le cheval, il prit ſon tems, il ſe jeta légèrement en croupe derrière la princeſſe, porta la main à la cheville du départ qu'il tourna ; & dans le moment que le cheval les enlevoit en l'air,

Sultan de Kachmir, quand tu voudras épouser des Princesses qui implorerons ta protection, apprends auparavant a avoir leur consentement.

l'air, lui & la princesse, il prononça ces paroles à haute voix, si distinctement que le sultan lui-même les entendit : *Sultan de Kaschmir, quand tu voudras épouser des princesses qui imploreront ta protection, apprens auparavant à avoir leur consentement.*

Ce fut de la sorte que le prince de Perse recouvra & délivra la princesse de Bengale, & la ramena le même jour en peu de tems à la capitale de Perse, où il n'alla pas mettre pié à terre au palais de plaisance, mais au milieu du palais devant l'appartement du roi son père; & le roi de Perse ne différa la solemnité de son mariage avec la princesse de Bengale, qu'autant de tems qu'il en fallut pour les préparatifs, afin d'en rendre la cérémonie plus pompeuse, & qui marquât davantage la part qu'il y prenoit.

Dès que le nombre des jours arrêtés pour les réjouissances fut accompli, le premier soin que le roi de Perse se donna, fut de nommer & d'envoyer une ambassade célèbre au roi de Bengale pour lui rendre compte de tout ce qui s'étoit passé, & pour lui demander l'approbation & la ratification de l'alliance qu'il venoit de contracter avec lui par ce mariage, que le roi de Bengale bien informé de toutes choses, se fit un honneur & un plaisir d'accorder.

HISTOIRE

Du Prince Ahmed, & de la Fée Pari-Banou.

LA sultane Scheherazade fit suivre l'histoire du cheval enchanté par celle du prince Ahmed, & de la fée (1) Pari-Banou; & en prenant la parole, elle dit :

Sire, un sultan, l'un des prédécesseurs de votre majesté, qui occupoit paisiblement le trône des Indes depuis plusieurs années, avoit dans sa vieillesse la satisfaction de voir que trois princes ses fils, dignes imitateurs de ses vertus, avec une princesse sa nièce, faisoient l'ornement de sa cour. L'aîné des princes se nommoit Houssain, le second Ali, le plus jeune Ahmed, & la princesse sa nièce (2) Nourounnihar.

La princesse Nourounnihar étoit fille d'un prince, cadet du sultan, que le sultan avoit partagé d'un appanage d'un grand revenu, mais

(1) Ce sont deux mots persans, qui signifient la même chose, c'est-à-dire, *génie femelle*, *fée*.

(2) Mot arabe, qui signifie *lumière du jour*.

qui étoit mort peu d'années après avoir été marié, en la laissant dans un fort bas âge. Le sultan en considération de ce que le prince son frère avoit toujours parfaitement correspondu à l'amitié fraternelle qui étoit entr'eux, avec une grande attache à sa personne, s'étoit chargé de l'éducation de sa fille, & l'avoit fait venir dans son palais pour être élevée avec les trois princes. Avec une beauté singulière, & avec toutes les perfections du corps qui pouvoient la rendre accomplie, cette princesse avoit aussi infiniment de l'esprit, & sa vertu sans reproche la distinguoit entre toutes les princesses de son tems.

Le sultan, oncle de la princesse, qui s'étoit proposé de la marier dès qu'elle seroit en âge, & de faire alliance avec quelque prince de ses voisins, en la lui donnant pour épouse, y songeoit sérieusement, lorsqu'il s'apperçut que les trois princes ses fils l'aimoient passionnément. Il en eut une grande douleur; cette douleur ne venoit pas tant de ce que leur passion l'empêcheroit de contracter l'alliance qu'il avoit méditée, que de la difficulté, comme il le prévoyoit, à obtenir d'eux qu'ils s'accordassent, & que les deux cadets au moins consentissent à la céder à leur aîné. Il leur parla à chacun en particulier; & après leur avoir remontré

l'impossibilité qu'il y avoit qu'une seule princesse devînt l'épouse des trois, & les troubles qu'ils alloient causer s'ils persistoient dans leur passion, elle n'oublia rien pour leur persuader ou de s'en rapporter à la déclaration que la princesse en feroit en faveur de l'un des trois, ou de se désister de leurs prétentions, & de songer à d'autres noces dont il leur laissoit la liberté du choix, & de convenir entr'eux de permettre qu'elle fût mariée à un prince étranger. Mais comme il eut trouvé en eux une opiniâtreté insurmontable, il les fit venir tous trois devant lui, & il leur tint ce discours: Mes enfans, dit-il, puisque pour votre bien & pour votre repos je n'ai pu réussir à vous persuader de ne plus aspirer à épouser la princesse ma nièce & votre cousine; comme je ne veux pas user de mon autorité en la donnant à l'un de vous préférablement aux deux autres, il me semble que j'ai trouvé un moyen propre à vous rendre contens, & à conserver l'union qui doit être entre vous, si vous voulez m'écouter, & que vous exécutiez ce que vous allez entendre. Je trouve donc à propos que vous alliez voyager chacun séparément dans un pays différent, de manière que vous ne puissiez pas vous rencontrer; & comme vous savez que je suis curieux sur toute chose,

de tout ce qui peut passer pour rare & singulier, je promets la princesse ma nièce en mariage à celui de vous qui m'apportera la rareté la plus extraordinaire & la plus singulière : de la sorte, comme le hasard fera que vous jugerez vous-mêmes de la singularité des choses que vous aurez apportées, par la comparaison que vous en ferez, vous n'aurez pas de peine à vous faire justice, en cédant la préférence à celui de vous qui l'aura méritée. Pour les frais du voyage & pour l'achat de la rareté dont vous aurez à faire l'acquisition, je vous donnerai la même somme à chacun convenable à votre naissance, sans l'employer néanmoins en dépenses de suite & d'équipage, qui, en vous faisant connoître pour ce que vous êtes, vous priveroit de la liberté dont vous avez besoin, non-seulement pour vous bien acquitter du motif que vous avez à vous proposer, mais même pour mieux observer les choses qui mériteront votre attention, & enfin pour tirer une plus grande utilité de votre voyage.

Comme les trois princes avoient toujours été très-soumis aux volontés du sultan leur père, & que chacun de son côté se flattoit que la fortune lui seroit favorable, & lui donneroit lieu de parvenir à la possession de Nourounnihar, ils lui marquèrent qu'ils étoient près

d'obéir. Sans différer, le sultan leur fit compter la somme qu'il venoit de leur promettre; & dès le même jour ils donnèrent les ordres pour les préparatifs de leur voyage; ils prirent même congé du sultan pour être en état de partir de grand matin dès le lendemain. Ils sortirent par la même porte de la ville, bien montés & bien équipés, habillés en marchands, chacun avec un seul officier de confiance, déguisé en esclave, & ils se rendirent ensemble au premier gîte, où le chemin se partageoit en trois; par l'un desquels ils devoient continuer leur voyage chacun de son côté. Le soir en se régalant d'un soupé qu'ils s'étoient fait préparer, ils convinrent que leur voyage seroit d'un an, & se donnèrent rendez-vous au même gîte, à la charge que le premier qui arriveroit attendroit les deux autres, & les deux le troisième, afin que comme ils avoient pris congé du sultan leur père tous les trois ensemble, ils se présentassent de même devant lui à leur retour. Le lendemain à la pointe du jour, après s'être embrassés & souhaité réciproquement un heureux voyage, ils montèrent à cheval, & prirent chacun l'un des trois chemins, sans se rencontrer dans leur choix.

Le prince Houssain, l'aîné des trois frères, qui avoit entendu dire des merveilles de la

grandeur, des forces, des richeſſes & de la ſplendeur du royaume de Biſnagar, prit ſa route du côté de la mer des Indes; & après une marche d'environ trois mois, en ſe joignant à différentes caravanes, tantôt par des déſerts & par des montagnes ſtériles, tantôt par des pays très-peuplés, les mieux cultivés & les plus fertiles qu'il y eût en aucun autre endroit de la terre, il arriva à Biſnagar, ville qui donne le nom à tout le royaume, dont elle eſt la capitale, & qui eſt la demeure ordinaire de ſes rois. Il ſe logea dans un khan deſtiné pour les marchands étrangers; & comme il avoit appris qu'il y avoit quatre quartiers principaux où les marchands de toutes les ſortes de marchandiſes avoient leurs boutiques, au milieu deſquels étoit ſitué le château, ou plutôt le palais des rois, lequel occupoit un terrein très-vaſte, comme au centre de la ville, qui avoit trois enceintes & deux lieues en tous ſens d'une porte à l'autre, dès le lendemain il ſe rendit à l'un de ces quartiers.

Le prince Houſſain ne put voir le quartier où il ſe trouva ſans admiration; il étoit vaſte, coupé & traverſé par pluſieurs rues toutes voûtées contre l'ardeur du ſoleil, & néanmoins très-bien éclairées. Les boutiques étoient d'une même grandeur & d'une même ſymmétrie, &

celles des marchands d'une même ſorte de marchandiſes n'étoient pas diſperſées, mais raſſemblées dans une même rue, & il en étoit de même des boutiques des artiſans.

La multitude des boutiques, remplies d'une même ſorte de marchandiſes, comme des toiles les plus fines de différens endroits des Indes; des toiles peintes des couleurs les plus vives, qui repréſentoient au naturel des perſonnages, des payſages, des arbres, des fleurs; d'étoffes de ſoie & de brocard, tant de la Perſe que de la Chine, & d'autres lieux; de porcelaines du Japon & de la Chine; de tapis de pié de toutes les grandeurs, le ſurprirent ſi extraordinairement, qu'il ne ſavoit s'il devoit s'en rapporter à ſes propres yeux. Mais quand il fut arrivé aux boutiques des orfèvres & des jouailliers, car les deux profeſſions étoient exercées par les mêmes marchands, il fut comme ravi en extaſe à la vue de la quantité prodigieuſe d'excellens ouvrages en or & en argent, & comme ébloui par l'éclat des perles, des diamans, des rubis, des émeraudes, des ſaphirs & d'autres pierreries qui y étoient en vente & en confuſion. S'il fut étonné de tant de richeſſes réunies en un ſeul endroit, il le fut bien davantage quand il vint à juger de la richeſſe du royaume en général, en conſidérant qu'à la réſerve des

bramines & des miniſtres des idoles, qui faiſoient profeſſion d'une vie éloignée de la vanité du monde, il n'y avoit dans toute ſon étendue ni indien ni indienne qui n'eût des colliers, des bracelets & des ornemens aux jambes & aux piés, de perles ou de pierreries, qui paroiſſoient avec d'autant plus d'éclat, qu'ils étoient tous noirs, d'un noir à en relever parfaitement le brillant.

Une autre particularité qui fut admirée par le prince Houſſain, fut le grand nombre de vendeurs de roſes qui faiſoient la plus grande foule dans les rues par leur multitude. Il comprit qu'il falloit que les indiens fuſſent grands amateurs de cette fleur, puiſqu'il n'y en avoit pas un qui n'en portât un bouquet à la main, ou à la tête en guirlande, ni de marchands qui n'en eût pluſieurs vaſes garnis dans ſa boutique, de manière que le quartier, ſi grand qu'il étoit, en étoit tout embaumé.

Le prince Houſſain enfin après avoir parcouru le quartier de rue en rue, l'idée remplie de tant de richeſſes qui s'étoient préſentées à ſes yeux, eut beſoin de ſe repoſer. Il le témoigna à un marchand, & le marchand fort civilement l'invita à entrer & à s'aſſeoir dans ſa boutique, ce qu'il accepta. Il n'y avoit pas long-tems qu'il étoit aſſis dans la boutique,

quand il vit passer un crieur avec un tapis sur le bras d'environ six piés en quarré, qui le crioit à trente bourses à l'enchère. Il appela le crieur, & il demanda à voir le tapis, qui lui parut d'un prix exorbitant, non-seulement pour sa petitesse, mais même pour sa qualité. Quand il eut bien examiné le tapis, il dit au crieur qu'il ne comprenoit pas comment un tapis de pié si petit & de si peu d'apparence, étoit mis à un si haut prix.

Le crieur, qui prenoit le prince Houssain pour un marchand, lui dit pour réponse : Seigneur, si ce prix vous paroît excessif, votre étonnement sera beaucoup plus grand quand vous saurez que j'ai ordre de le faire monter jusqu'à quarante bourses, & de ne le livrer qu'à celui qui en comptera la somme. Il faut donc, reprit le prince Houssain, qu'il soit précieux par quelqu'endroit qui ne m'est pas connu. Vous l'avez deviné, seigneur, repartit le crieur, & vous en conviendrez quand vous saurez qu'en s'asseyant sur ce tapis, aussitôt on est transporté avec le tapis où l'on souhaite d'aller, & l'on s'y trouve presque dans le moment, sans que l'on soit arrêté par aucun obstacle.

Ce discours du crieur fit que le prince des Indes, en considérant que le motif principal

de son voyage, étoit d'en rapporter au sultan son père quelque rareté singulière dont on n'eût pas entendu parler, jugea qu'il n'en pouvoit acquérir aucune dont le sultan dût être plus satisfait. Si le tapis, dit-il au crieur, avoit la vertu que tu lui donnes, non-seulement je ne trouverois pas que ce seroit l'acheter trop chèrement que d'en donner les quarante bourses qu'on en demande, je pourrois même me résoudre à m'en accorder pour le prix, & avec cela, je te ferois un présent dont tu aurois lieu d'être content. Seigneur, reprit le crieur, je vous ai dit la vérité, & il sera aisé de vous en convaincre dès que vous aurez arrêté le marché à quarante bourses, en y mettant la condition que je vous en ferai voir l'expérience. Alors, comme vous n'avez pas ici les quarante bourses, & qu'il faudroit que pour les recevoir, je vous accompagnasse jusqu'au khan où vous devez être logé comme étranger, avec la permission du maître de la boutique, nous entrerons dans l'arrière-boutique; j'y étendrai le tapis, & quand nous y serons assis vous & moi, que vous aurez formé le souhait d'être transporté avec moi dans l'appartement que vous avez pris dans le khan, si nous n'y sommes pas transportés sur le champ, il n'y aura pas de marché fait, & vous ne serez tenu à rien. Quant

au préſent, comme c'eſt au vendeur à me récompenſer de ma peine, je le recevrai comme une grâce que vous aurez bien voulu me faire, dont je vous aurai l'obligation.

Sur la bonne foi du crieur, le prince accepta le parti. Il conclut le marché ſous la condition propoſée, après quoi il entra dans l'arrière-boutique du marchand, après en avoir obtenu la permiſſion. Le crieur étendit le tapis, ils s'aſſirent deſſus l'un & l'autre; & dès que le prince eut formé le déſir d'être tranſporté au khan dans ſon appartement, il s'y trouva avec le crieur dans la même ſituation. Comme il n'avoit pas beſoin d'autre certitude de la vertu du tapis, il compta au crieur la ſomme des quarante bourſes en or, & il y ajouta un préſent de vingt pièces d'or dont il gratifia le crieur.

De la ſorte, le prince Houſſain demeura poſſeſſeur du tapis avec une joie extrême d'avoir acquis à ſon arrivée à Biſnagar une pièce ſi rare, qui devoit, comme il n'en doutoit pas, lui valoir la poſſeſſion de Nourounnihar. En effet, il tenoit comme une choſe impoſſible que les princes ſes cadets rapportaſſent rien de leur voyage qui pût entrer en comparaiſon avec ce qu'il avoit rencontré ſi heureuſement. Sans faire un plus long ſéjour à Biſnagar, il pouvoit,

en s'asseyant sur le tapis, se rendre le même jour au rendez-vous dont il étoit convenu avec eux ; mais il eût été obligé de les attendre trop long-tems : cela fit que curieux de voir le roi de Bisnagar & sa cour, & de prendre connoissance des forces, des loix, des coutumes, de la religion & de l'état de tout le royaume, il résolut d'employer quelques mois à satisfaire sa curiosité.

La coutume du roi de Bisnagar étoit de donner accès auprès de sa personne une fois la semaine aux marchands étrangers. Ce fut sous ce titre que le prince Houssain, qui ne vouloit point passer pour ce qu'il étoit, le vit plusieurs fois ; & comme ce prince, qui d'ailleurs étoit très-bien fait de sa personne, avoit infiniment d'esprit, & qu'il étoit d'une politesse achevée, c'étoit par où il se distinguoit des marchands avec lesquels il paroissoit devant le roi ; c'étoit à lui, préférablement aux marchands, qu'il adressoit la parole pour s'informer de la personne du sultan des Indes, des forces, des richesses & du gouvernement de son empire.

Les autres jours, le prince les employoit à voir ce qu'il y avoit de plus remarquable dans la ville & aux environs. Entr'autres choses dignes d'être admirées, il vit un temple d'i-

doles, dont la ſtructure étoit particulière en ce qu'elle étoit toute de bronze ; il avoit dix coudées en quarré dans ſon aſſiette, & quinze en hauteur ; & ce qui en faiſoit la plus grande beauté, étoit une idole d'or maſſif, de la hauteur d'un homme, dont les yeux étoient d'un rubis, appliqué avec tant d'art qu'il ſembloit à ceux qui la regardoient, qu'elle avoit les yeux ſur eux, de quel côté qu'ils ſe tournaſſent pour la voir. Il en vit un autre qui n'étoit pas moins admirable. C'étoit dans un village où il y avoit une plaine d'environ dix arpens, laquelle n'étoit qu'un jardin délicieux, parſemé de roſes & d'autres fleurs agréables à la vue, & tout cet eſpace étoit environné d'un petit mur environ à hauteur d'appui, pour empêcher que les animaux n'en approchaſſent. Au milieu de la plaine, il s'élevoit une terraſſe à hauteur d'homme, revêtue de pierres jointes enſemble avec tant de ſoin & d'induſtrie, qu'il ſembloit que ce ne fût qu'une ſeule pierre. Le temple, qui étoit en dôme, étoit poſé au milieu de la terraſſe, haut de cinquante coudées, ce qui faiſoit qu'on le découvroit de pluſieurs lieues à l'entour. La longueur étoit de trente, & la largeur de vingt ; & le marbre rouge dont il étoit bâti, étoit extrêmement poli. La voûte du dôme étoit

ornée de trois rangs de peintures fort vives & de bon goût ; & tout le temple étoit généralement rempli de tant d'autres peintures, de bas-reliefs & d'idoles, qu'il n'y avoit aucun endroit où il n'y en eût depuis le haut jusqu'au bas.

Le soir & le matin, on faisoit des cérémonies superstitieuses dans ce temple, lesquelles étoient suivies de jeux, de concerts d'instrumens, de danses, de chants & de festins ; & les ministres du temple & les habitans du lieu, ne subsistent que des offrandes que les pélerins en foule y apportent des endroits les plus éloignés du royaume, pour s'acquitter de leurs vœux.

Le prince Houssain fut encore spectateur d'une fête solemnelle qui se célèbre tous les ans à la cour de Bisnagar, à laquelle les gouverneurs de provinces, les commandans des places fortifiées, les gouverneurs & les juges des villes, & les bramines les plus célèbres par leur doctrine, sont obligés de se trouver : il y en a de si éloignés, qu'ils ne mettent pas moins de quatre mois à s'y rendre. L'assemblée, composée d'une multitude innombrable d'indiens, se fait dans une plaine d'une vaste étendue, où ils font un spectacle surprenant, tant que la vue peut s'étendre. Comme au cen-

tre de cette plaine il y avoit une place d'une grande longueur & largueur, fermée d'un côté par un bâtiment ſuperbe en forme d'échafaudage à neuf étages, ſoutenu par quarante colonnes, & deſtiné pour le roi, pour ſa cour, & pour les étrangers qu'il honoroit de ſon audience une fois la ſemaine; en-dedans, il étoit orné & meublé magnifiquement, & au-dehors, peint de payſages, où l'on voyoit toutes ſortes d'animaux, d'oiſeaux, d'inſectes, & même de mouches & de moucherons, le tout au naturel, & d'autres échafauds, hauts au moins de quatre ou de cinq étages, & peints à peu-près les uns de même que les autres, formoient les trois autres côtés; & ces échafauds avoient cela de particulier, qu'on les faiſoit tourner & changer de face & de décoration d'heure en heure.

De chaque côté de la place, à peu de diſtance les uns des autres, étoient rangés mille éléphans, avec des harnois d'une grande ſomptuoſité, chargés chacun d'une tour quarrée de bois doré, & des joueurs d'inſtrumens ou des farceurs dans chaque tour. La trompe de ces éléphans, leurs oreilles & le reſte du corps étoient peints de cinabre & d'autres couleurs qui repréſentoient des figures groteſques.

Dans tout ce ſpectacle, ce qui fit admirer davantage

davantage au prince Houſſain l'induſtrie, l'adreſſe & le genie inventif des indiens, fut de voir un des éléphans le plus puiſſant & le plus gros, les quatre piés poſés ſur l'extrémité d'un poteau enfoncé perpendiculairement, & hors de terre environ deux pieds, jouer, en battant l'air de ſa trompe, à la cadence des inſtrumens. Il n'admira pas moins un autre éléphant, non moins puiſſant, au bout d'une poutre poſée en travers ſur un poteau, à la hauteur de dix piés, avec une pierre d'une groſſeur prodigieuſe attachée & ſuſpendue à l'autre bout qui lui ſervoit de contre-poids, par le moyen duquel, tantôt haut, tantôt bas, en préſence du roi & de ſa cour, il marquoit par les mouvemens de ſon corps & de ſa trompe, les cadences des inſtrumens, de même que l'autre éléphant. Les indiens, après avoir attaché la pierre de contre-poids, avoient attiré l'autre bout juſqu'en terre à force d'hommes, & y avoient fait monter l'éléphant.

Le prince Houſſain eût pu faire un plus long ſéjour à la cour & dans le royaume de Biſnagar; une infinité d'autres merveilles euſſent pu l'y arrêter agréablement juſqu'au dernier jour de l'année révolue dont les princes ſes frères & lui étoient convenus pour ſe rejoindre; mais pleinement ſatisfait de ce qu'il

avoit vu, comme il étoit continuellement occupé de l'objet de ſon amour, & que depuis l'acquiſition qu'il avoit faite, la beauté & les charmes de la princeſſe Nourounnihar augmentoient de jour en jour la violence de ſa paſſion, il lui ſembla qu'il auroit l'eſprit plus tranquille, & qu'il ſeroit plus près de ſon bonheur quand il ſe ſeroit approché d'elle. Après avoir ſatisfait le concierge du khan pour le louage de l'appartement qu'il y avoit occupé, & lui avoir marqué l'heure qu'il pourroit venir prendre la clef qu'il laiſſeroit à la porte, ſans lui avoir marqué de quelle manière il partiroit, il y rentra en fermant la porte ſur lui & en y laiſſant la clef. Il étendit le tapis, & s'y aſſit avec l'officier qu'il avoit amené avec lui. Alors il ſe recueillit en lui-même; & après avoir ſouhaité ſérieuſement d'être tranſporté au gîte où les princes ſes frères devoient ſe rendre comme lui, il s'apperçut bientôt qu'il y étoit arrivé. Il s'y arrêta, & ſans ſe faire connoître que pour un marchand, il les attendit.

Le prince Ali, frère puîné du prince Houſſain, qui avoit projetté de voyager en Perſe, pour ſe conformer à l'intention du ſultan des Indes, en avoit pris la route avec une caravane, à laquelle il s'étoit joint à la troiſième journée après ſa ſéparation d'avec les deux

princes ſes frères. Après une marche de près de quatre mois il arriva enfin à Schiraz, qui étoit alors la capitale du royaume de Perſe. Comme il avoit fait amitié & ſociété en chemin avec un petit nombre de marchands, ſans ſe faire connoître pour autre que pour marchand jouaillier, il prit logement avec eux dans un même khan.

Le lendemain, pendant que les marchands ouvroient leurs ballots de marchandiſes, le prince Ali qui ne voyageoit que pour ſon plaiſir, & qui ne s'étoit embarraſſé que des choſes néceſſaires pour le faire commodément, après avoir changé d'habit, ſe fit conduire au quartier où ſe vendoient les pierreries, les ouvrages en or & en argent, brocards, étoffes de ſoie, toiles fines, & les autres marchandiſes les plus rares & les plus précieuſes. Ce lieu qui étoit ſpacieux & bâti ſolidement, étoit voûté, & la voûte étoit ſoutenue de gros piliers, autour deſquels les boutiques étoient ménagées de même que le long des murs, tant en-dedans qu'en-dehors, & il étoit connu communément à Schiraz ſous le nom de bezeſtein. D'abord le prince Ali parcourut le bezeſtein en long & en large de tous les côtés, & il jugea avec admiration, des richeſſes qui y étoient renfermées par la quantité

prodigieuſe des marchandiſes les plus précieuſes qu'il y vit étalées. Parmi tous les crieurs qui alloient & venoient, chargés de différentes pièces, en les criant à l'encan, il ne fut pas peu ſurpris d'en voir un qui tenoit à la main un tuyau d'ivoire, long d'environ un pié, & de la groſſeur d'un peu plus d'un pouce, qu'il crioit à trente bourſes. Il s'imagina d'abord que le crieur n'étoit pas dans ſon bon ſens. Pour s'en éclaircir, en s'approchant de la boutique d'un marchand : Seigneur, dit-il au marchand, en lui montrant le crieur, dites-moi, je vous prie, ſi je me trompe ; cet homme qui crie un petit tuyau d'ivoire à trente bourſes, a-t-il l'eſprit bien ſain ? Seigneur, répondit le marchand, à moins qu'il ne l'ait perdu depuis hier, je puis vous aſſurer que c'eſt le plus ſage de tous nos crieurs, & le plus employé, comme celui en qui l'on a le plus de confiance, quand il s'agit de la vente de quelque choſe de grand prix ; & quant au tuyau qu'il crie à trente bourſes, il faut qu'il les vaille & même davantage, par quelqu'endroit qui ne paroît pas. Il va repaſſer dans un moment, nous l'appelerons, & vous vous en informerez par vous-même ; aſſeyez-vous cependant ſur mon ſofa, & repoſez-vous.

Le prince Ali ne refuſa pas l'offre obligeante

du marchand, & peu de tems après qu'il se fut assis, le crieur repassa. Comme le marchand l'eut appelé par son nom, il s'approcha. Alors en lui montrant le prince Ali, il lui dit : Répondez à ce seigneur qui demande si vous êtes dans votre bon sens, de crier à trente bourses un tuyau d'ivoire qui paroît de si peu de conséquence. J'en serois étonné moi-même, si je ne savois pas que vous êtes un homme sage. Le crieur en s'adressant au prince Ali, lui dit : Seigneur, vous n'êtes pas le seul qui me traite de fou, à l'occasion de ce tuyau ; mais vous jugerez vous-même si je le suis quand je vous en aurai dit la propriété, & j'espère qu'alors vous y mettrez une enchère, comme ceux à qui je l'ai déja montré, qui avoient une aussi mauvaise opinion de moi que vous.

Premièrement, seigneur, poursuivit le crieur, en présentant le tuyau au prince, remarquez que ce tuyau est garni d'un verre à chaque extrémité, & considérez qu'en regardant par l'un des deux, quelque chose qu'on puisse souhaiter de voir, on la voit aussitôt. Je suis près de vous faire réparation d'honneur, reprit le prince Ali, si vous me faites connoître la vérité de ce que vous avancez ; & comme il avoit le tuyau à la main, après avoir observé les deux verres, montrez-moi, continua-t-il,

par où il faut regarder, afin que je m'en éclaircisse ; & le crieur le lui montra. Le prince regarda ; & en souhaitant de voir le sultan des Indes son père, il le vit en parfaite santé, assis sur son trône au milieu de son conseil. Ensuite, comme après le sultan il n'avoit rien de plus cher au monde que la princesse Nourounnihar, il souhaita de la voir, & il la vit assise à sa toilette, environnée de ses femmes, riante & de belle humeur.

Le prince Ali n'eut pas besoin d'autre preuve pour se persuader que ce tuyau étoit la chose la plus précieuse qu'il y eût alors, non-seulement dans la ville de Schiraz, mais même dans tout l'univers ; & il crut que s'il négligeoit de l'acheter, jamais il ne rencontreroit une rareté pareille à remporter de son voyage, ni à Schiraz, quand il y demeureroit dix ans, ni ailleurs. Il dit au crieur : Je me retracte de la pensée déraisonnable que j'ai eue de votre peu de bon sens, mais je crois que vous serez pleinement satisfait de la réparation que je suis près de vous en faire, en achetant le tuyau. Comme je serois fâché qu'un autre que moi le possédât, dites-moi au juste à quel prix le vendeur le fixe : sans vous donner la peine de le crier davantage, & de vous fatiguer à aller & venir, vous n'aurez qu'à

venir avec moi, je vous en compterai la somme. Le crieur lui assura avec serment qu'il avoit ordre de lui en porter quarante bourses, & pour peu qu'il en doutât, qu'il étoit près de le mener à lui-même. Le prince indien ajouta foi à sa parole, il l'emmena avec lui: & quand ils furent arrivés au khan, où étoit son logement, il lui compta les quarante bourses en belle monnoie d'or, & de la sorte il demeura possesseur du tuyau d'ivoire.

Quand le prince Ali eut fait cette acquisition, la joie qu'il en eut fut d'autant plus grande, que les princes ses frères, comme il se le persuada, n'auroient rencontré rien d'aussi rare & aussi digne d'admiration, & ainsi que la princesse Nourounnihar feroit la récompense des fatigues de son voyage. Il ne songea plus qu'à prendre connoissance de la cour de Perse sans se faire connoître, & qu'à voir ce qu'il y avoit de plus curieux à Schiraz & aux environs, en attendant que la caravane avec laquelle il étoit venu, reprît la route des Indes. Il avoit achevé de satisfaire sa curiosité quand la caravane fut en état de partir. Le prince ne manqua pas de s'y joindre, & elle se mit en chemin. Aucun accident ne troubla ni n'interrompit la marche; & sans autre incommodité que la longueur ordinaire des journées & la

fatigue du voyage, elle arriva heureusement au rendez-vous, où le prince Houssain étoit déjà arrivé. Le prince l'y trouva, & il resta avec lui en attendant le prince Ahmed.

Le prince Ahmed avoit pris le chemin de Samarcande, & comme dès le lendemain de son arrivée il eut imité les deux princes ses frères, & qu'il se fut rendu au bezestein, à peine il y étoit entré qu'un crieur se présenta devant lui avec une pomme artificielle à la main, qu'il crioit à trente-cinq bourses : il arrêta le crieur, en lui disant : Montrez-moi cette pomme, & apprenez-moi quelle vertu ou quelle propriété si extraordinaire elle peut avoir pour être criée à un si haut prix. En la lui mettant dans la main, afin qu'il l'examinât : Seigneur, lui dit le crieur, cette pomme à ne la regarder que par l'extérieur, est véritablement peu de chose ; mais si on en considère les propriétés, les vertus & l'usage admirable qu'on en peut faire pour le bien des hommes, on peut dire qu'elle n'a pas de prix, & il est certain que qui la possède, possède un trésor. En effet, il n'y a pas de malade affligé de quelque maladie mortelle que ce soit, comme de fièvre continue, de fièvre pourprée, de pleurésie, de peste, & d'autres maladies de cette nature, même moribond,

qu'elle ne guériſſe, & auquel elle ne faſſe ſur le champ recouvrer la ſanté auſſi parfaite, que ſi jamais de ſa vie il n'eut été malade ; & cela ſe fait par le moyen du monde le plus facile, puiſque c'eſt ſimplement en la faiſant flairer par la perſonne.

Si l'on vous en doit croire, reprit le prince Ahmed, voilà une pomme d'une vertu merveilleuſe, & l'on peut dire qu'elle n'a pas de prix : mais ſur quoi peut ſe fonder un honnête homme comme moi, qui auroit envie de l'acheter, pour ſe perſuader qu'il n'y a ni déguiſement ni exagération dans l'eloge que vous en faites ?

Seigneur, repartit le crieur, la choſe eſt connue & avérée dans toute la ville de Samarcande ; & ſans aller plus loin, interrogez tous les marchands qui ſont ici raſſemblés, vous verrez ce qu'ils vous en diront, & vous en trouverez qui ne vivroient pas aujourd'hui, comme ils vous le témoigneront eux-mêmes, s'ils ne ſe fuſſent ſervis de cet excellent remède. Pour vous faire mieux comprendre ce qui en eſt, c'eſt le fruit de l'étude & des veilles d'un philoſophe très-célèbre de cette ville, qui s'étoit appliqué toute ſa vie à la connoiſſance de la vertu des plantes & des minéraux, & qui enfin étoit parvenu à en faire la compoſi-

tion que vous voyez, par laquelle il a fait dans cette ville des cures si surprenantes, que jamais sa mémoire n'y sera en oubli. Une mort si subite, qu'elle ne lui donna pas le tems de faire lui-même son remède souverain, l'enleva il y a peu de tems; & sa veuve, qu'il a laissée avec très-peu de bien, & chargée d'un nombre d'enfans en bas âge, s'est enfin résolue de la mettre en vente, pour se mettre plus à l'aise elle & sa famille.

Pendant que le crieur informoit le prince Ahmed des vertus de la pomme artificielle, plusieurs personnes s'arrêtèrent & les environnèrent, dont la plupart confirmèrent tout le bien qu'il en disoit. Et comme l'un d'eux eut témoigné qu'il avoit un ami malade si dangereusement, qu'on n'espéroit plus rien de sa vie, & que c'étoit une occasion présente & favorable pour en faire voir l'expérience au prince Ahmed, le prince Ahmed prit la parole, & dit au crieur qu'il en donneroit quarante bourses si elle guérissoit le malade en la lui faisant sentir.

Le crieur qui avoit ordre de la vendre ce prix-là : Seigneur, dit-il au prince Ahmed, allons faire cette expérience, la pomme sera pour vous; & je le dis avec d'autant plus de confiance, qu'il est indubitable qu'elle ne sera

pas moins son effet que toutes les fois qu'elle a été employée pour faire revenir des portes de la mort tant de malades dont la vie étoit désespérée.

L'expérience réussit, & le prince, après avoir compté les quarante bourses au crieur qui lui consigna la pomme artificielle, attendit avec grande impatience le départ de la première caravane pour retourner aux Indes. Il employa ce tems-là à voir à Samarcande & aux environs tout ce qui étoit digne de sa curiosité, & principalement la vallée de la Soyde, ainsi nommée de la rivière du même nom qui l'arrose, & que les arabes reconnoissent pour l'un des quatre paradis de l'univers, par la beauté de ses campagnes & de ses jardins accompagnés de palais, par sa fertilité en toutes sortes de fruits, & par les délices dont on y jouit dans la belle saison.

Le prince Ahmed enfin ne perdit pas l'occasion de la première caravane qui prit la route des Indes. Il partit, & nonobstant les incommodités inévitables dans un long voyage, il arriva en parfaite santé au gîte où les princes Houssain & Ali l'attendoient.

Le prince Ali en arrivant quelque tems avant le prince Ahmed, demanda au prince Houssain, qui étoit venu le premier, combien il y avoit

de tems qu'il étoit arrivé. Comme il eut appris de lui qu'il y avoit près de trois mois : Il faut donc, reprit-il, que vous ne soyez pas allé bien loin. Je ne vous dirai rien présentement, repartit le prince Houssain, du lieu où je suis allé ; mais je puis vous assurer que j'ai mis plus de trois mois à m'y rendre. Si cela est, répliqua le prince Ali, il faut donc que vous y ayez fait fort peu de séjour. Mon frère, lui dit le prince Houssain, vous vous trompez, le séjour que j'y ai fait a été de quatre à cinq mois, & il n'a tenu qu'à moi de le faire plus long. A moins que vous ne soyez revenu en volant, reprit encore le prince Ali, je ne comprens pas comment il peut y avoir trois mois que vous êtes de retour, comme vous voulez me le faire accroire.

Je vous ai dit la vérité, ajouta le prince Houssain, & c'est une énigme dont je ne vous donnerai l'explication qu'à l'arrivée du prince Ahmed, notre frère, en déclarant en même-tems quelle est la rareté que j'ai rapportée de mon voyage. Pour vous, je ne sais pas ce que vous avez rapporté, il faut que ce soit peu de chose : en effet, je ne vois pas que vos charges soient augmentées. Et vous, prince, reprit le prince Ali, à la réserve d'un tapis d'assez peu de conséquence, dont votre sofa est garni,

& dont vous devez avoir fait acquiſition, il me ſemble que je pourrois vous rendre raillerie pour raillerie. Mais comme il paroît que vous voulez faire un myſtère de la rareté que vous avez rapportée, vous trouverez bon que j'en uſe de même à l'égard de celle dont j'ai fait acquiſition.

Le prince repartit : Je tiens la rareté que j'ai apportée ſi fort au-deſſus de toute autre, quelle qu'elle puiſſe être, que je ne ferois pas de difficulté de vous la montrer, & de vous en faire tomber d'accord en vous déclarant par quel endroit je la tiens telle, ſans craindre que celle que vous apportez, comme je le ſuppoſe, puiſſe lui être préférée. Mais il eſt à propos que nous attendions que le prince Ahmed, notre frère, ſoit arrivé; alors nous pourrons nous faire part avec plus d'égard & de bienſéance les uns pour les autres, de la bonne fortune qui nous ſera échue.

Le prince Ali ne voulut pas entrer plus avant en conteſtation avec le prince Houſſain ſur la préférence qu'il donnoit à la rareté qu'il avoit apportée; il ſe contenta d'être bien perſuadé que ſi le tuyau qu'il avoit à lui montrer, n'étoit pas préférable, il n'étoit pas poſſible au moins qu'il fût inférieur, & il convint avec lui d'attendre à le produire, que le prince Ahmed fût arrivé.

Quand le prince Ahmed eut rejoint les deux princes ſes frères, qu'ils ſe furent embraſſés avec beaucoup de tendreſſe, & fait compliment ſur le bonheur qu'ils avoient de ſe revoir dans le même lieu où ils s'étoient ſéparés, le prince Houſſain, comme l'aîné, prit la parole, & dit : Mes frères, nous aurons du tems de reſte à nous entretenir des particularités chacun de ſon voyage ; parlons de ce qui nous eſt le plus important de ſavoir ; & comme je tiens pour certain que vous vous êtes ſouvenus comme moi du principal motif qui nous y a engagés, ne nous cachons pas ce que nous apportons ; & nous le montrant, faiſons-nous juſtice par avance, & voyons en faveur de qui le ſultan notre père pourra juger de la préférence.

Pour donner l'exemple, continua le prince Houſſain, je vous dirai que la rareté que j'ai rapportée du voyage que j'ai fait au royaume de Biſnagar, eſt le tapis ſur lequel je ſuis aſſis ; il eſt commun & ſans apparence, comme vous le voyez ; mais quand je vous aurai déclaré quelle eſt ſa vertu, vous ſerez dans une admiration d'autant plus grande, que jamais vous n'avez rien entendu de pareil, & vous allez en convenir. En effet, tel qu'il vous paroît, ſi l'on eſt aſſis deſſus, comme nous y ſommes, & que l'on déſire d'être tranſporté en quelque

lieu, si éloigné qu'il puisse être, on se trouve dans ce lieu presque dans le moment. J'en ai fait l'expérience avant de compter les quarante bourses qu'il m'a coûtées, sans les regretter; & quand j'eus satisfait ma curiosité pleinement à la cour & dans le royaume de Bisnagar, & que je voulus revenir, je ne me suis pas servi d'autre voiture que de ce tapis merveilleux pour me ramener ici, moi & mon domestique, qui peut vous dire combien de tems j'ai mis à m'y rendre. Je vous en ferai voir l'expérience à l'un & à l'autre quand vous le jugerez à propos. J'attens que vous m'appreniez si ce que vous avez apporté, peut entrer en comparaison avec mon tapis.

Le prince Houssain acheva en cet endroit d'exalter l'excellence de son tapis, & le prince Ali, en prenant la parole, la lui adressa en ces termes : Mon frère, dit-il, il faut avouer que votre tapis est une des choses les plus merveilleuses que l'on puisse imaginer, s'il a, comme je ne veux pas en douter, la propriété que vous venez de nous dire. Mais vous avouerez qu'il peut y avoir d'autres choses, je ne dis pas plus, mais au moins aussi merveilleuses dans un autre genre; & pour vous en faire tomber d'accord, continua-t-il, le tuyau d'ivoire que voici, non plus que votre tapis à le voir, ne

paroît pas une rareté qui mérite une grande attention. Je n'en ai pas moins payé cependant que vous de votre tapis, & je ne ſuis pas moins content de mon marché que vous l'êtes du vôtre : équitable même comme vous l'êtes, vous tomberez d'accord que je n'ai pas été trompé, quand vous ſaurez & que vous en aurez vu l'expérience, qu'en regardant par un des deux bouts, on voit tel objet que l'on ſouhaite de voir. Je ne veux pas que vous m'en croyiez à ma parole, ajouta le prince Ali en lui préſentant le tuyau, voilà le tuyau, voyez ſi je vous en impoſe.

Le prince Houſſain prit le tuyau d'ivoire de la main du prince Ali; & comme il eut approché l'œil du bout que le prince Ali avoit marqué en le lui préſentant, avec intention de voir la princeſſe Nourounnihar, & d'apprendre comment elle ſe portoit; le prince Ali & le prince Ahmed, qui avoient les yeux ſur lui, furent extrêmement étonnés de le voir tout-à-coup changer de viſage, d'une manière qui marquoit une ſurpriſe extraordinaire, jointe à une grande affliction. Le prince Houſſain ne leur donna pas le tems de lui en demander le ſujet. Princes, s'écria-t-il, c'eſt inutilement que vous & moi nous avons entrepris un voyage ſi pénible dans l'eſpérance d'en être récompenſés

tés par la poſſeſſion de la charmante Nourounnihar ; dans peu de momens cette aimable princeſſe ne ſera plus en vie ; je viens de la voir dans ſon lit, environnée de ſes femmes & de ſes eunuques qui ſont en pleurs, & qui paroiſſent n'attendre autre choſe que de la voir rendre l'ame. Tenez, voyez-la vous-mêmes dans ce pitoyable état, & joignez vos larmes aux miennes.

Le prince Ali reçut le tuyau d'ivoire de la main du prince Houſſain ; il regarda : après avoir vu le même objet avec un déplaiſir ſenſible, il le préſenta au prince Ahmed, afin qu'il vît auſſi un ſpectacle ſi triſte & ſi affligeant, qui devoit les intéreſſer tous également.

Quand le prince Ahmed eut pris le tuyau d'ivoire des mains du prince Ali, qu'il eut regardé, & qu'il eut vu la princeſſe Nourounnihar ſi peu éloignée de la fin de ſes jours, il prit la parole, & en l'adreſſant aux deux princes ſes frères ; Princes, dit-il, la princeſſe Nourounnihar, qui fait également le ſujet de nos vœux, eſt véritablement dans un état qui l'approche de la mort de bien près ; mais autant qu'il me le paroît, pourvu que nous ne perdions pas de tems, il y a encore lieu de la préſerver de ce moment fatal.

Alors le prince Ahmed tira de ſon ſein la

pomme artificielle qu'il avoit acquise ; & en la montrant aux princes ses frères, il leur dit : La pomme que vous voyez ne m'a pas moins coûté que le tapis & que le tuyau d'ivoire que vous avez apporté chacun de votre voyage. L'occasion qui se présente de vous en faire voir la vertu merveilleuse, fait que je ne regrette pas les quarante bourses qu'elle m'a coûtées. Pour ne vous pas tenir en suspens, elle a la vertu qu'un malade en la sentant, même à l'agonie, recouvre la santé sur le champ ; l'expérience que j'en ai faite m'empêche d'en douter ; & je puis vous en faire voir l'effet à vous-mêmes, en la personne de la princesse Nourounnihar, si nous faisons la diligence que nous devons pour la secourir.

Si cela est ainsi, reprit le prince Houssain, nous ne pouvons faire une plus grande diligence, qu'en nous transportant à l'instant jusques dans la chambre de la princesse, par le moyen de mon tapis. Ne perdons pas de tems, approchez-vous, asseyez-vous-y comme moi, il est assez grand pour nous contenir tous trois sans nous presser ; mais avant toute chose, donnons ordre chacun à notre domestique de partir ensemble incessamment, & de venir nous trouver au palais.

Quand cet ordre eut été donné, le prince

Ali & le prince Ahmed s'assirent sur le tapis avec le prince Houssain ; & comme ils avoient tous trois le même intérêt, ils formèrent aussi tous trois le même désir d'être transportés dans la chambre de la princesse Nourounnihar. Leur désir fut exécuté ; & ils furent transportés si promptement, qu'ils s'apperçurent d'être arrivés au lieu où ils avoient souhaité, & nullement d'être partis de celui qu'ils venoient de quitter.

La présence des trois princes si peu attendue, effraya les femmes & les eunuques de la princesse, qui ne comprenoient pas par quel enchantement trois hommes se trouvoient au milieu d'eux. Ils les méconnurent même d'abord, & les eunuques étoient près de se jeter sur eux comme sur des gens qui avoient pénétré jusques dans un lieu dont il ne leur étoit pas même permis d'approcher, mais ils revinrent bientôt de leur erreur, en les reconnoissant pour ce qu'ils étoient.

Le prince Ahmed ne se vit pas plutôt dans la chambre de Nourounnihar, & il n'eut pas plutôt apperçu cette princesse mourante, qu'il se leva de dessus le tapis, ce que firent aussi les deux autres princes, s'approcha du lit & lui mit la pomme merveilleuse sous les narines. Quelques momens après, la princesse ouvrit les

yeux, tourna la tête de côté & d'autre, en regardant les personnes qui l'environnoient, & elle se mit sur son séant en demandant à s'habiller, avec la même liberté & la même connoissance que si elle n'eût fait que de se réveiller après un long sommeil. Ses femmes lui eurent bientôt appris d'une manière qui marquoit leur joie, que c'étoit aux trois princes ses cousins, & particulièrement au prince Ahmed, qu'elle avoit l'obligation du recouvrement si subit de sa santé. Aussitôt, en témoignant la joie qu'elle avoit de les revoir, elle les remercia tous ensemble, & le prince Ahmed en particulier. Comme elle avoit demandé à s'habiller, les princes se contentèrent de lui marquer combien étoit grand le plaisir qu'ils avoient d'être arrivés assez à tems pour contribuer chacun en quelque chose à la tirer du danger évident où ils l'avoient vue, & les vœux ardens qu'ils faisoient pour la longue durée de sa vie, après quoi ils se retirèrent.

Pendant que la princesse s'habilloit, les princes, en sortant de son appartement, allèrent se jeter aux piés du sultan leur père & lui rendre leurs respects; & en paroissant devant lui, ils trouvèrent qu'ils avoient été prévenus par le principal eunuque de la princesse qui l'informoit de leur arrivée imprévue, & de

quelle manière la princeſſe venoit d'être guérie parfaitement par leur moyen. Le ſultan les reçut & les embraſſa avec une joie d'autant plus grande, qu'en même-tems qu'il les voyoit de retour, il apprenoit que la princeſſe ſa nièce, qu'il aimoit comme ſi elle eut été ſa propre fille, après avoir été abandonnée par les médecins, venoit de recouvrer la ſanté d'une manière toute merveilleuſe. Après les complimens de part & d'autre, ordinaires dans une pareille occaſion, les princes lui préſentèrent chacun la rareté qu'ils avoient apportée. Le prince Houſſain, le tapis qu'il avoit eu ſoin de reprendre en ſortant de la chambre de la princeſſe ; le prince Ali, le tuyau d'ivoire ; & le prince Ahmed, la pomme artificielle ; & après en avoir fait l'éloge, chacun en la lui mettant entre les mains, à ſon rang, ils le ſupplièrent de prononcer ſur celle à laquelle il donnoit la préférence, & ainſi de déclarer auquel des trois il donnoit la princeſſe Nourounnihar pour épouſe, ſelon ſa promeſſe.

Le ſultan des Indes, après avoir écouté avec bienveillance tout ce que les princes voulurent lui repréſenter à l'avantage de ce qu'ils avoient apporté, ſans les interrompre, & bien informé de ce qui venoit de ſe paſſer dans la guériſon de la princeſſe Nourounnihar, demeura quel-

que tems dans le silence, comme s'il eut pensé à ce qu'il avoit à leur répondre. Il l'interrompit enfin, & il leur tint ce discours plein de sagesse : Mes enfans, dit-il, je déclarerois l'un de vous, avec un grand plaisir, si je pouvois le faire avec justice ; mais considérez vous-mêmes si je le puis. Vous, prince Ahmed, il est vrai que la princesse ma nièce est redevable de sa guérison à votre pomme artificielle ; mais je vous demande, la lui eussiez-vous procurée, si auparavant le tuyau d'ivoire du prince Ali ne vous eût donné lieu de connoître le danger où elle étoit, & que le tapis du prince Houssain ne vous eût servi à venir la secourir promptement ? Vous, prince Ali, votre tuyau d'ivoire a servi à vous faire connoître, à vous & aux princes vos frères, que vous alliez perdre la princesse votre cousine, & en cela il faut convenir qu'elle vous a une grande obligation. Il faut aussi que vous conveniez que cette connoissance seroit demeurée inutile pour le bien qui lui en est arrivé, sans la pomme artificielle & sans le tapis. Et vous enfin, prince Houssain, la princesse seroit une ingrate si elle ne vous marquoit sa reconnoissance en considération de votre tapis, qui s'est trouvé si nécessaire pour lui procurer la guérison. Mais considérez qu'il n'eût été d'aucun usage pour y contribuer, si

vous n'eussiez eu connoissance de la maladie par le moyen du tuyau d'ivoire du prince Ali, & que le prince Ahmed n'eût employé sa pomme artificielle pour la guérir. Ainsi, comme ni le tapis, ni le tuyau d'ivoire, ni la pomme artificielle ne donnent pas la moindre préférence à l'un plus qu'à l'autre, mais au contraire une parfaite égalité à chacun, & que je ne puis accorder la princesse Nourounnihar qu'à un seul, vous voyez vous-mêmes que le seul fruit que vous avez rapporté de votre voyage, est la gloire d'avoir contribué également à lui rendre la santé.

Si cela est vrai, ajouta le sultan, vous voyez aussi que c'est à moi à recourir à une autre voie, pour me déterminer certainement au choix que je dois faire entre vous. Comme il y a encore du tems jusqu'à la nuit, c'est ce que je veux faire dès aujourd'hui. Allez donc, prenez chacun un arc & une flèche, & rendez-vous hors de la ville à la grande plaine des exercices de chevaux; je vais me préparer pour m'y rendre; & je déclare que je donnerai la princesse Nourounnihar pour épouse à celui de vous qui aura tiré le plus loin.

Au reste, je n'oublie pas que je dois vous remercier en général, & chacun en particulier, comme je le fais, du présent que vous

m'avez apporté. J'ai bien des raretés dans mon cabinet, mais il n'y a rien qui approche de la singularité du tapis, du tuyau d'ivoire & de la pomme artificielle, dont je vais l'augmenter & l'enrichir. Ce sont trois pièces qui vont y tenir le premier lieu, & que j'y conserverai précieusement, non pas par simple curiosité, mais pour en tirer dans les occasions l'usage avantageux que l'on en peut faire.

Les trois princes n'eurent rien à répondre à la décision que le sultan venoit de prononcer. Quand ils furent hors de sa présence, on leur fournit à chacun un arc & une flèche, qu'ils remirent à un de leurs officiers qui s'étoient assemblés dès qu'ils avoient appris la nouvelle de leur arrivée, & ils se rendirent à la plaine des exercices de chevaux, & suivis d'une foule innombrable de peuple.

Le sultan ne se fit pas attendre; & dès qu'il fut arrivé, le prince Houssain, comme l'aîné, prit son arc & la flèche, & tira le premier; le prince Ali tira ensuite, & l'on vit tomber la flèche plus loin que celle du prince Houssain; le prince Ahmed tira le dernier, mais on perdit la sienne de vue, & personne ne la vit tomber; on courut, on chercha; mais quelque diligence que l'on fît, & que le prince Ahmed fît lui-même, il ne fut pas possible de trouver

la flèche, ni près, ni loin. Quoiqu'il fût croyable que c'étoit lui qui avoit tiré plus loin, & ainsi qu'il avoit mérité que la princesse Nourounnihar lui fût accordée, comme néanmoins il étoit nécessaire que la flèche se trouvât pour rendre la chose évidente & certaine, quelque remontrance qu'il fît au sultan, le sultan ne laissa pas de juger en faveur du prince Ali. Ainsi il donna les ordres pour les préparatifs de la solemnité des noces, & peu de jours après elles se célébrèrent avec une grande magnificence.

Le prince Houssain n'honora pas la fête de sa présence. Comme sa passion pour la princesse Nourounnihar étoit très-sincère & très-vive, il ne se sentit pas assez de force pour soutenir avec patience la mortification de la voir passer entre les bras du prince Ali, lequel, disoit-il, ne la méritoit pas mieux, ni ne l'aimoit plus parfaitement que lui. Il en eut au contraire un déplaisir si sensible, qu'il abandonna la cour, & qu'il renonça au droit qu'il avoit de succéder à la couronne pour aller se faire derviche & se mettre sous la discipline d'un scheilkh très-fameux, lequel étoit dans une grande réputation de mener une vie exemplaire, & qui avoit établi sa demeure & celle de ses disciples qui étoient en grand nombre, dans une agréable solitude.

Le prince Ahmed, par le même motif que le prince Houſſain, n'aſſiſta pas aux noces du prince Ali & de la princeſſe Nourounnihar; mais il ne renonça pas au monde comme lui. Comme il ne pouvoit comprendre comment la flèche qu'il avoit tirée, étoit pour ainſi dire devenue inviſible, il ſe déroba à ſes gens; & réſolu de la chercher d'une manière à n'avoir rien à ſe reprocher, il ſe rendit à l'endroit où celles des princes Houſſain & Ali avoient été ramaſſées. Delà, en marchant droit devant lui, & en regardant à droite & à gauche, il alla ſi loin ſans trouver ce qu'il cherchoit, qu'il jugea que la peine qu'il ſe donnoit étoit inutile. Attiré néanmoins comme malgré lui, il ne laiſſa pas de pourſuivre ſon chemin juſqu'à des rochers fort élevés où il eut été obligé de ſe détourner quand il eût voulu paſſer outre, & ces rochers extrêmement eſcarpés, étoient ſitués dans un lieu ſtérile, à quatre lieues loin d'où il étoit parti.

En approchant de ces rochers, le prince Ahmed apperçoit une flèche, il la ramaſſe, il la conſidère, & il fut dans un grand étonnement de voir que c'étoit la même qu'il avoit tirée. C'eſt elle, dit-il en lui-même; mais ni moi, ni aucun mortel au monde, nous n'avons la force de tirer une flèche ſi loin. Comme il

l'avoit trouvée couchée par terre, & non pas enfoncée par la pointe, il jugea qu'elle avoit donné contre le rocher, & qu'elle avoit été renvoyée par sa résistance. Il y a du mystère, dit-il encore, dans une chose si extraordinaire, & ce mystère ne peut être qu'avantageux pour moi. La fortune après m'avoir affligé en me privant de la possession d'un bien qui devoit, comme je l'espérois, faire le bonheur de ma vie, m'en réserve peut-être un autre pour ma consolation.

Dans cette pensée, comme la face de ces rochers s'avançoit en pointes & se reculoit en plusieurs enfoncemens, le prince entra dans un de ces enfoncemens; & comme il jetoit les yeux de coin en coin, une porte de fer se présenta sans apparence de serrure. Il craignit qu'elle ne fût fermée, mais en la poussant elle s'ouvrit en dedans, & il vit une descente douce en pente, sans degrés, par où il descendit avec la flèche à la main. Il crut qu'il alloit entrer dans des ténèbres; mais bientôt une autre lumière toute différente succéda à celle qu'il quittoit; & en entrant dans une place spacieuse, à cinquante ou soixante pas ou environ il apperçut un palais magnifique, dont il n'eut pas le tems d'admirer la structure admirable. En effet, en même-tems une dame d'un air & d'un

port majestueux, & d'une beauté à laquelle la richesse des étoffes dont elle étoit habillée, & les pierreries dont elle étoit ornée, n'ajoutoient aucun avantage, s'avança jusques sur le vestibule, accompagnée d'une troupe de femmes, dont il eut peu de peine à distinguer la maîtresse.

Dès que le prince Ahmed eut apperçu la dame, il pressa le pas pour aller lui rendre ses respects; & la dame de son côté, qui le vit venir, le prévint par ces paroles, en élevant la voix : Prince Ahmed, dit-elle, approchez, vous êtes le bien-venu.

La surprise du prince ne fut pas médiocre, quand il s'entendit nommer dans un pays dont il n'avoit jamais entendu parler, quoique ce pays fût si voisin de la capitale du sultan son père; & il ne comprenoit pas comment il pouvoit être connu d'une dame qu'il ne connoissoit pas. Il aborda enfin la dame en se jetant à ses piés; & en se relevant : Madame, dit-il, à mon arrivée dans un lieu où j'avois à craindre que ma curiosité ne m'eût fait pénétrer imprudemment, je vous rends mille grâces de l'assurance que vous me donnez d'être le bien-venu : mais, madame, sans commettre une incivilité, oserois-je vous demander par quelle aventure il arrive, comme vous me l'apprenez

vous-même, que je ne vous fois pas inconnu, à vous, dis-je, qui êtes si fort dans notre voisinage, sans que j'en aie eu connoissance qu'aujourd'hui? Prince, lui dit la dame, entrons dans le sallon, j'y satisferai à votre demande plus commodément pour vous & pour moi.

En achevant ces paroles, la dame, pour montrer le chemin au prince Ahmed, le mena dans un sallon, dont la structure merveilleuse, l'or & l'azur qui en embellissoient la voûte en dôme, & la richesse inestimable des meubles, lui parurent une nouveauté si grande, qu'il en témoigna son admiration en s'écriant qu'il n'avoit rien vu de semblable, & qu'il ne croyoit pas qu'on pût rien voir qui en approchât. Je vous assure néanmoins, reprit la dame, que c'est la moindre pièce de mon palais, & vous en tomberez d'accord quand je vous en aurai fait voir tous les appartemens. Elle monta, & elle s'assit sur un sofa; & quand le prince eut pris place auprès d'elle, à la prière qu'elle lui en fit: Prince, dit-elle, vous êtes surpris, dites-vous, de ce que je vous connois sans que vous me connoissiez, votre surprise cessera quand vous saurez qui je suis. Vous n'ignorez pas, sans doute, une chose que votre religion vous enseigne, qui est que le monde est habité par des génies, aussi-bien que par des hommes. Je suis fille

d'un de ces génies, des plus puissans & des plus distingués parmi eux, & mon nom est Pari-Banou. Ainsi vous devez cesser d'être surpris que je vous connoisse, vous, le sultan votre père, les princes vos frères & la princesse Nourounnihar. Je suis informée de même de votre amour & de votre voyage, dont je pourrois vous dire toutes les circonstances, puisque c'est moi qui ai fait mettre en vente à Samarcande la pomme artificielle que vous y avez achetée; à Bisnagar, le tapis que le prince Houssain y a trouvé, & à Schiraz, le tuyau d'ivoire que le prince Ali en a rapporté. Cela doit suffire pour vous faire comprendre que je n'ignore rien de ce qui vous touche. La seule chose que j'ajoute, c'est que vous m'avez paru digne d'un sort plus heureux que celui de posséder la princesse Nourounnihar; & que pour vous y faire acheminer, comme je me trouvois présente dans le tems que vous tirâtes la flèche, que je vois que vous tenez, & que je prévis qu'elle ne passeroit pas même au-delà de celle du prince Houssain, je la pris en l'air, & lui donnai le mouvement nécessaire pour venir frapper les rochers près desquels vous venez de la trouver. Il ne tiendra qu'à vous de profiter de l'occasion qu'elle vous présente, de devenir plus heureux.

Comme la fée Pari-Banou prononça ces dernières paroles d'un ton différent, en regardant même le prince Ahmed d'un air tendre, & en baissant aussitôt les yeux par modestie, avec une rougeur qui lui monta au visage, le prince n'eut pas de peine à comprendre de quel bonheur elle entendoit parler. Il considéra tout d'une vue que la princesse Nourounnihar ne pouvoit plus être à lui, & que la fée Pari-Banou la surpassoit infiniment en beauté, en appas, en agrémens, de même que par un esprit transcendant & par des richesses immenses, autant qu'il pouvoit le conjecturer par la magnificence du palais où il se trouvoit, & il bénit le moment que la pensée lui étoit venue de chercher une seconde fois la flèche qu'il avoit tirée; & en cédant au penchant qui l'entraînoit du côté du nouvel objet qui l'enflammoit: Madame, reprit-il, quand je n'aurois toute ma vie que le bonheur d'être votre esclave & l'admirateur de tant de charmes qui me raviſſent à moi-même, je m'estimerois le plus heureux de tous les mortels. Pardonnez-moi la hardiesse qui m'inspire de vous demander cette grâce, & ne dédaignez pas, en me la refusant, d'admettre dans votre cour un prince qui se dévoue tout à vous.

Prince, repartit la fée, comme il y a longtems que je suis maîtresse de mes volontés,

du consentement de mes parens, ce n'est pas comme esclave que je veux vous admettre à ma cour, mais comme maître de ma personne & de tout ce qui m'appartient & peut m'appartenir conjointement avec moi, en me donnant votre foi, & en voulant bien m'agréer pour votre épouse. J'espère que vous ne prendrez pas en mauvaise part que je vous prévienne par cette offre. Je vous ai déjà dit que je suis maîtresse de mes volontés; j'ajouterai qu'il n'en est pas de même chez les fées que chez les dames envers les hommes, lesquelles n'ont pas coutume de faire de telles avances, elles tiendroient à grand déshonneur d'en user ainsi. Pour nous, nous les faisons, & nous tenons qu'on doit nous en avoir obligation.

Le prince Ahmed ne répondit rien à ce discours de la fée; mais pénétré de reconnoissance, il crut ne pouvoir mieux la lui marquer qu'en s'approchant pour lui baiser le bas de sa robe. Elle ne lui en donna pas le tems, elle lui présenta la main qu'il baisa; & en retenant & en serrant la sienne: Prince Ahmed, dit-elle, ne me donnez-vous pas votre foi, comme je vous donne la mienne? Eh, madame, reprit le prince ravi de joie, que pourrois-je faire de mieux & qui me fît plus de plaisir? Oui, ma sultane, ma reine, je vous la donne avec mon cœur,

sans

sans réserve. Si cela est, repartit la fée, vous êtes mon époux, & je suis votre épouse. Les mariages ne se contractent pas parmi nous avec d'autres cérémonies; ils sont plus fermes & plus indissolubles que parmi les hommes, nonobstant les formalités qu'ils y apportent. Présentement, poursuivit-elle, pendant qu'on préparera le festin de nos noces pour ce soir, & qu'apparemment vous n'avez rien pris d'aujourd'hui, on va vous apporter de quoi faire un léger repas, après quoi je vous ferai voir les appartemens de mon palais, & vous jugerez s'il n'est pas vrai, comme je vous l'ai dit, que ce sallon en est la moindre pièce.

Quelques-unes des femmes de la fée, qui étoient entrées dans ce sallon avec elle, & qui comprirent quelle étoit son intention, sortirent, & peu de tems après apportèrent quelques mets & d'excellent vin.

Quand le prince Ahmed eut mangé & bu autant qu'il voulut, la fée Pari-Banou le mena d'appartement en appartement, où il vit le diamant, le rubis, l'émeraude & toutes sortes de pierreries fines, employés avec les perles, l'agate, le jaspe, le porphyre, & toutes sortes de marbres les plus précieux, sans parler des ameublemens qui étoient d'une richesse inestimable; le tout employé dans une profu-

sion si étonnante, que bien loin d'avoir rien vu d'approchant, il avoua qu'il ne pouvoit rien y avoir de pareil au monde. Prince, lui dit la fée, si vous admirez si fort mon palais, qui, à la vérité, a de grandes beautés, que diriez-vous du palais des chefs de nos génies, qui sont tout autrement beaux, spacieux & magnifiques ? Je pourrois vous faire admirer aussi la beauté de mon jardin : mais, ajouta-t-elle, ce sera pour une autre fois ; la nuit approche, & il est tems de nous mettre à table.

La salle où la fée fit entrer le prince Ahmed, & où la table étoit servie, étoit la dernière pièce du palais qui restoit à faire voir au prince ; elle n'étoit pas inférieure à aucune de toutes celles qu'il venoit de voir. En entrant, il admira l'illumination d'une infinité de bougies parfumées d'ambre, dont la multitude, loin de faire de la confusion, étoit dans une symmétrie bien entendue, qui faisoit plaisir à voir. Il admira de même un grand buffet chargé de vaisselle d'or, que l'art rendoit plus précieuse que la matière ; plusieurs chœurs de femmes, toutes d'une beauté ravissante & richement habillées, qui commencèrent un concert de voix & de toutes sortes d'instrumens les plus harmonieux qu'il eut jamais entendus. Ils se mirent à table ; & comme Pari-Banou prit un grand soin de

servir au prince Ahmed des mets les plus délicats, qu'elle lui nommoit à mesure, en l'invitant à en goûter; & comme le prince n'en avoit jamais entendu parler, & qu'il les trouvoit exquis, il en faisoit l'éloge, en s'écriant que la bonne chère qu'elle lui faisoit, surpassoit toutes celles que l'on faisoit parmi les hommes. Il s'écria de même sur l'excellence du vin qui lui fut servi, dont ils ne commencèrent à boire, la fée & lui, qu'au dessert, qui n'étoit que de fruits, que de gâteaux & d'autres choses propres à le faire trouver meilleur.

Après le dessert enfin, la fée Pari-Banou & le prince Ahmed s'éloignèrent de la table, qui fut emportée sur le champ, & s'assirent sur le sofa à leur commodité, le dos appuyé de coussins d'étoffe de soie à grands fleurons de différentes couleurs, ouvrage à l'aiguille d'une grande délicatesse. Aussitôt un grand nombre de génies & de fées entrèrent dans la salle & commencèrent un bal des plus surprenans, qu'ils continuèrent jusqu'à ce que la fée & le prince Ahmed se levèrent. Alors les génies & les fées, en continuant de danser, sortirent de la salle, & marchèrent devant les nouveaux mariés, jusqu'à la porte de la chambre où le lit nuptial étoit préparé. Quand ils y furent arrivés, ils se rangèrent en haie pour les laisser

entrer ; après quoi ils se retirèrent, & les laissèrent dans la liberté de se coucher.

La fête des noces fut continuée le lendemain, ou plutôt les jours qui en suivirent la célébration, furent une fête continuelle que la fée Pari-Banou, à qui la chose étoit aisée, sut diversifier par de nouveaux ragoûts & de nouveaux mets dans les festins, de nouveaux concerts, de nouvelles danses, de nouveaux spectacles & de nouveaux divertissemens, tous si extraordinaires, que le prince Ahmed n'eût pu se les imaginer en toute sa vie parmi les hommes, quand elle eut été de mille ans.

L'intention de la fée ne fut pas seulement de donner au prince des marques essentielles de la sincérité de son amour & de l'excès de sa passion par tant d'endroits; elle voulut aussi lui faire connoître par-là que comme il n'avoit plus rien à prétendre à la cour du sultan son père, & qu'en aucun endroit du monde, sans parler de sa beauté, ni des charmes qui l'accompagnoient, il ne trouveroit rien de comparable au bonheur dont il jouissoit auprès d'elle, afin qu'il s'attachât à elle entièrement, & que jamais il ne s'en séparât. Elle réussit parfaitement dans ce qu'elle s'étoit proposé; l'amour du prince Ahmed ne diminua pas par la possession, il augmenta à un point, qu'il n'étoit plus

à son pouvoir de cesser de l'aimer, quand elle-même elle eût pu se résoudre à ne plus l'aimer.

Au bout de six mois, le prince Ahmed, qui avoit toujours aimé & honoré le sultan son père, conçut un grand désir d'apprendre de ses nouvelles ; & comme il ne pouvoit se satisfaire qu'en s'absentant pour en aller apprendre lui-même, il en parla à Pari-Banou dans un entretien, & il la pria de vouloir bien le lui permettre. Ce discours alarma la fée, & elle craignit que ce ne fût un prétexte pour l'abandonner ; elle lui dit : En quoi puis-je vous avoir donné du mécontentement, pour vous obliger de me demander cette permission ? Seroit-il possible que vous eussiez oublié que vous m'avez donné votre foi, & que vous ne m'aimassiez plus, moi qui vous aime si passionnément ? Vous devez en être bien persuadé par les marques que je ne cesse de vous en donner.

Ma reine, reprit le prince Ahmed, je suis très-convaincu de votre amour, & je m'en rendrois indigne si je ne vous en témoignois pas ma reconnoissance par un amour réciproque. Si vous êtes offensée de ma demande, je vous supplie de me le pardonner ; il n'y a pas de réparation que je ne sois près de vous en faire. Je ne l'ai pas faite pour vous déplaire, je l'ai faite uniquement par un motif de respect envers

le sultan mon père, que je souhaiterois de délivrer de l'affliction où je dois l'avoir plongé par une absence si longue ; affliction d'autant plus grande, comme j'ai lieu de le présumer, qu'il ne me croit plus en vie. Mais puisque vous n'agréez pas que j'aille lui donner cette consolation, je veux ce que vous voulez, & il n'y a rien au monde que je ne fois près de faire pour vous complaire.

Le prince Ahmed qui ne dissimuloit pas, & qui l'aimoit dans son cœur aussi parfaitement qu'il venoit de l'en assurer par ces paroles, cessa d'insister davantage sur la permission qu'il lui avoit demandée, & la fée lui témoigna combien elle étoit satisfaite de sa soumission. Comme néanmoins il ne pouvoit pas abandonner absolument le dessein qu'il s'étoit formé, il affecta de l'entretenir de tems en tems des belles qualités du sultan des Indes, & sur-tout des marques de tendresse dont il lui étoit obligé en son particulier, avec espérance qu'à la fin elle se laisseroit fléchir.

Comme le prince Ahmed l'avoit jugé, il étoit vrai que le sultan des Indes, au milieu des réjouissances à l'occasion des noces du prince Ali & de la princesse Nourounnihar, avoit été affligé sensiblement de l'éloignement des deux autres princes ses fils ; il ne fut pas long-tems

à être informé du parti que le prince Houssain avoit pris d'abandonner le monde, & du lieu qu'il avoit choisi pour y faire sa retraite. Comme un bon père, qui faisoit consister une partie de son bonheur à voir les enfans qui sont sortis de ses reins, particulièrement quand ils se rendent dignes de sa tendresse, il eut mieux aimé qu'il fût demeuré à la cour attaché à sa personne. Comme néanmoins il ne pouvoit pas désapprouver qu'il eût fait le choix de l'état de perfection auquel il s'étoit engagé, il supporta son absence avec patience. Il fit toutes les diligences possibles pour avoir des nouvelles du prince Ahmed; il dépêcha des couriers dans toutes les provinces de ses états, avec ordre aux gouverneurs de l'arrêter, de l'obliger de revenir à la cour: mais les soins qu'il se donna, n'eurent pas le succès qu'il avoit espéré, & ses peines au lieu de diminuer, ne firent qu'augmenter. Souvent il s'en expliquoit avec son grand-visir: Visir, disoit-il, tu sais qu'Ahmed est celui des princes mes fils que j'ai toujours aimé le plus tendrement, & tu n'ignores pas les voies que j'ai prises pour parvenir à le retrouver sans y réussir. La douleur que j'en sens, est si vive, que j'y succomberai à la fin si tu n'as pas compassion de moi. Pour peu d'égards que tu aies pour ma conservation, je te con-

jure de m'aider de ton secours & de tes conseils.

Le grand-visir, non moins attaché à la personne du sultan, que zélé à se bien acquitter de l'administration des affaires de l'état, en songeant aux moyens de lui apporter du soulagement, se souvint d'une magicienne dont on disoit des merveilles ; il lui proposa de la faire venir & de la consulter. Le sultan y consentit; & le grand-visir, après l'avoir envoyé chercher, la lui amena lui-même.

Le sultan dit à la magicienne : L'affliction où je suis depuis les noces du prince Ali, mon fils, & de la princesse Nourounnihar, ma nièce, de l'absence du prince Ahmed, est si connue & si publique, que tu ne l'ignores pas, sans doute. Par ton art & par ton habileté, ne pourrois-tu pas me dire ce qu'il est devenu ? Est-il encore en vie ? Où est-il ? Que fait-il ? Dois-je espérer de le revoir?

La magicienne, pour satisfaire à ce que le sultan lui demandoit, répondit : Sire, quelque habileté que je puisse avoir dans ma profession, il ne m'est pas possible néanmoins de satisfaire sur le champ à la demande que votre majesté me fait ; mais si elle veut bien me donner du tems jusqu'à demain, je lui en donnerai la réponse. Le sultan, en lui accordant

ce délai, la renvoya avec promesse de la bien récompenser si la réponse se trouvoit conforme à son souhait.

La magicienne revint le lendemain, & le grand-visir la présenta au sultan pour la seconde fois. Elle dit au sultan : Sire, quelque diligence que j'aye apportée en me servant des règles de mon art, pour obéir à votre majesté sur ce qu'elle désire de savoir, je n'ai pu trouver autre chose, sinon que le prince Ahmed n'est pas mort; la chose est très-certaine, & elle peut s'en assurer. Quant au lieu où il peut être, c'est ce que je n'ai pu découvrir.

Le sultan des Indes fut obligé de se contenter de cette réponse, qui le laissa à-peu-près dans la même inquiétude qu'auparavant sur le sort du prince son fils.

Pour revenir au prince Ahmed, il entretint la fée Pari-Banou si souvent du sultan son père, sans parler davantage du désir qu'il avoit de le voir, que cette affectation lui fit comprendre quel étoit son dessein. Ainsi, comme elle se fut apperçue de sa retenue & de la crainte qu'il avoit de lui déplaire, après le refus qu'elle lui avoit fait, elle inféra premièrement, que l'amour qu'il avoit pour elle, dont il ne cessoit de lui donner des marques en toutes rencontres, étoit sincère; ensuite, en jugeant

par elle-même de l'injustice qu'il y auroit de faire violence à un fils sur sa tendresse pour un père, en voulant le forcer à renoncer au penchant naturel qui l'y portoit, elle résolut de lui accorder ce qu'elle voyoit bien qu'il désiroit toujours très-ardemment.

Elle lui dit un jour : Prince, la permission que vous m'aviez demandée d'aller voir le sultan votre père, m'avoit donné une juste crainte que ce ne fût un prétexte pour me donner une marque de votre inconstance, & pour m'abandonner, & je n'ai pas eu d'autre motif que celui-là pour vous la refuser ; mais aujourd'hui, aussi pleinement convaincue par vos actions que par vos paroles, que je peux me reposer sur votre constance & sur la fermeté de votre amour, je change de sentiment, & je vous accorde cette permission, sous une condition néanmoins, qui est de me jurer auparavant que votre absence ne sera pas longue, & que vous reviendrez bientôt. Cette condition ne doit pas vous faire de peine comme si je l'exigeois de vous par défiance ; je ne le fais que parce que je sais qu'elle ne vous en fera pas, après la conviction où je suis, comme je viens de vous le témoigner, de la sincérité de votre amour.

Le prince Ahmed voulut se jeter aux piés

de la fée, pour lui mieux marquer combien il étoit pénétré de reconnoissance ; mais elle l'en empêcha. Ma sultane, dit-il, je connois tout le prix de la grâce que vous me faites ; mais les paroles me manquent pour vous en remercier aussi dignement que je le souhaiterois. Suppléez à mon impuissance, je vous en conjure ; & quoi que vous puissiez vous en dire à vous-même, soyez persuadée que j'en pense encore davantage. Vous avez eu raison de croire que le serment que vous exigez de moi, ne me feroit pas de peine. Je vous le fais d'autant plus volontiers, qu'il n'est pas possible désormais que je vive sans vous. Je vais donc partir, & la diligence que j'apporterai à revenir, vous fera connoître que je l'aurai fait, non pas par la crainte de me rendre parjure si j'y manquois, mais parce que j'aurai suivi mon inclination, qui est de vivre avec vous toute ma vie inséparablement ; & si je m'en éloigne quelquefois sous votre bon plaisir, j'éviterai le chagrin que me pourroit causer une trop longue absence.

Pari-Banou fut d'autant plus charmée de ces sentimens du prince Ahmed, qu'ils la délivrèrent des soupçons qu'elle s'étoit formés contre lui, par la crainte que son empressement à vouloir aller voir le sultan des Indes,

ne fût un prétexte spécieux pour renoncer à la foi qu'il lui avoit promise. Prince, lui dit-elle, partez quand il vous plaira; mais auparavant, ne trouvez pas mauvais que je vous donne quelques avis sur la manière dont il est bon que vous vous comportiez dans votre voyage. Premièrement, je ne crois pas qu'il soit à propos que vous parliez de notre mariage au sultan votre père, ni de ma qualité, non plus que du lieu où vous vous êtes établi, & où vous demeurez depuis que vous êtes éloigné de lui. Priez-le de se contenter d'apprendre que vous êtes heureux, que vous ne désirez rien davantage, & que le seul motif qui vous aura amené, est celui de faire cesser les inquiétudes où il pouvoit être au sujet de votre destinée. Pour l'accompagner enfin, elle lui donna vingt cavaliers bien montés & bien équipés. Quand tout fut prêt, le prince Ahmed prit congé de la fée en l'embrassant & en renouvelant la promesse de revenir incessamment. On lui amena le cheval qu'elle lui avoit fait tenir prêt: outre qu'il étoit richement harnaché, il étoit aussi plus beau & de plus grand prix qu'aucun qu'il y eût dans les écuries du sultan des Indes. Il le monta de bonne grâce, avec un grand plaisir de la fée; & après lui avoir donné le dernier adieu, il partit.

Comme le chemin qui conduiſoit à la capitale des Indes n'étoit pas long, le prince Ahmed mit peu de tems à y arriver. Dès qu'il y entra, le peuple, joyeux de le revoir, le reçut avec acclamation, & la plupart ſe détachèrent & l'accompagnèrent en foule juſqu'à l'appartement du ſultan. Le ſultan le reçut & l'embraſſa avec une grande joie, en ſe plaignant néanmoins d'une manière qui partoit de ſa tendreſſe paternelle, de l'affliction où une longue abſence l'avoit jeté; & cette abſence, ajouta-t-il, m'a été d'autant plus douloureuſe, qu'après ce que le ſort avoit décidé à votre déſavantage en faveur du prince Ali, votre frère, j'avois lieu de craindre que vous ne vous fuſſiez porté à quelqu'action de déſeſpoir.

Sire, reprit le prince Ahmed, je laiſſe à conſidérer à votre majeſté ſi après avoir perdu Nourounnihar, qui avoit été l'unique objet de mes ſouhaits, je pouvois me réſoudre à être témoin du bonheur du prince Ali. Si j'euſſe été capable d'une indignité de cette nature, qu'eut-on penſé de mon amour à la cour & à la ville, & qu'en eut penſé votre majeſté elle-même? L'amour eſt une paſſion qu'on n'abandonne pas quand on le veut; elle domine, elle maîtriſe, & ne donne pas le tems à un véritable amant de faire uſage de ſa raiſon. Votre majeſté

fait qu'en tirant ma flèche, il m'arriva une chose si extraordinaire, que jamais elle n'est arrivée à personne ; savoir, quoique dans une plaine aussi unie & aussi dégagée que celle des exercices des chevaux, qu'il ne fut pas possible de trouver la flèche que j'avois tirée ; ce qui fit que je perdis une cause dont la justice n'étoit pas moins dûe à mon amour, qu'elle l'étoit aux princes mes frères. Vaincu par le caprice du sort, je ne perdis pas le tems en des plaintes inutiles. Pour satisfaire mon esprit inquiet sur cette aventure que je ne comprenois pas, je m'éloignai de mes gens sans qu'ils s'en apperçussent, & je retournai seul sur le lieu pour chercher ma flèche. Je la cherchai en-deçà, au-delà, à droite, à gauche de l'endroit où je savois que celles du prince Houssain & du prince Ali avoient été amassées, & où il me sembloit que la mienne devoit être tombée ; mais la peine que je pris fut inutile. Je ne me rebutai pas, je poursuivis ma recherche en continuant de marcher en avant sur le terrein, à-peu-près en droite ligne où je m'imaginois qu'elle pouvoit être tombée. J'avois déja fait plus d'une lieue, toujours en jetant les yeux de côté & d'autre, & même en me détournant de tems en tems pour aller reconnoître la moindre chose qui me donnoit l'idée d'une flèche,

quand je fis réflexion qu'il n'étoit pas possible que la mienne fût venue si loin : je m'arrêtai, & je me demandai à moi-même si j'avois perdu l'esprit & si j'étois dépourvu de bon sens au point de me flatter d'avoir de la force de pousser une flèche à une si longue distance, qu'aucun de nos héros les plus anciens & les plus renommés par leur force, n'avoit jamais eue. Je fis ce raisonnement, & j'étois près d'abandonner mon entreprise ; mais quand je voulus exécuter ma résolution, je me sentis entraîné comme malgré moi ; & après avoir marché quatre lieues, jusqu'où la plaine est terminée par des rochers, j'apperçus une flèche ; je courus, je l'amassai, & je reconnus que c'étoit celle que j'avois tirée, mais qui n'avoit pas été trouvée ni dans le lieu, ni dans le tems qu'il le falloit. Ainsi, bien loin de penser que votre majesté m'eût fait une injustice en prononçant pour le prince Ali, j'interprétai ce qui m'étoit arrivé tout autrement, & je ne doutai pas qu'en cela il n'y eût un mystere à mon avantage, sur lequel je ne devois rien oublier pour en avoir l'éclaircissement, & j'eus cet éclaircissement sans m'éloigner trop de l'endroit ; mais c'est un autre mystère sur lequel je supplie votre majesté de ne pas trouver mauvais que je demeure dans le silence, & de se

contenter d'apprendre par ma bouche que je suis heureux & content de mon bonheur. Au milieu de ce bonheur, comme la seule chose qui le troubloit & qui étoit capable de le troubler, étoit l'inquiétude où je ne doutois pas que votre majesté ne fût au sujet de ce que je pouvois être devenu depuis que j'ai disparu & que je me suis éloigné de la cour ; j'ai cru qu'il étoit de mon devoir de venir vous en délivrer, & je n'ai pas voulu y manquer. Voilà le motif unique qui m'amène ; la seule grâce que je demande à votre majesté, c'est de me permettre de venir de tems en tems lui rendre mes respects, & apprendre des nouvelles de l'état de sa santé.

Mon fils, répondit le sultan des Indes, je ne puis vous refuser la permission que vous me demandez ; j'aurois beaucoup mieux aimé néanmoins que vous eussiez pu vous résoudre à demeurer auprès de moi. Apprenez-moi au moins où je pourrois avoir de vos nouvelles toutes les fois que vous pourriez manquer à venir m'en apprendre vous-même, ou que votre présence seroit nécessaire. Sire, repartit le prince Ahmed, ce que votre majesté me demande fait partie du mystère dont je lui ai parlé ; je la supplie de vouloir bien que je garde aussi le silence sur ce point : je me rendrai si fréquemment

quemment à mon devoir, que je crains plutôt de me rendre importun, que de lui donner lieu de m'accuser de négligence, quand ma présence sera nécessaire.

Le sultan des Indes ne pressa pas davantage le prince Ahmed sur cet article ; il lui dit : Mon fils, je ne veux pas pénétrer plus avant dans votre secret, je vous en laisse le maître entièrement, pour vous dire que vous ne pouviez me faire un plus grand plaisir que de venir me rendre, par votre présence, la joie dont je n'avois pas été susceptible depuis si longtems, & que vous serez le bien-venu toutes les fois que vous pourrez venir, sans préjudice de vos occupations ou de vos plaisirs.

Le prince Ahmed ne demeura pas plus de trois jours à la cour du sultan son père, il en partit le quatrième de bon matin ; & la fée Pari-Banou le revit avec d'autant plus de joie, qu'elle ne s'attendoit pas qu'il dût revenir sitôt ; & sa diligence fit qu'elle se condamna elle-même de l'avoir soupçonné capable de manquer à la fidélité qu'il lui devoit, & qu'il lui avoit promise si solemnellement. Elle ne dissimula pas au prince, elle lui avoua franchement sa foiblesse & lui en demanda pardon. Alors l'union des deux amans fut si parfaite, que ce que l'un vouloit, l'autre le vouloit de même.

Un mois après le retour du prince Ahmed, comme la fée Pari-Banou eut remarqué que depuis ce tems-là, ce prince qui n'avoit pas manqué de lui faire le récit de son voyage & de lui parler de l'entretien qu'il avoit eu avec le sultan son père, dans lequel il lui avoit demandé la permission de venir le voir de tems en tems, que ce prince, dis-je, ne lui avoit parlé du sultan non plus que s'il n'eût pas été au monde, au lieu qu'auparavant il lui en parloit si souvent, elle jugea qu'il s'en abstenoit par la considération qu'il avoit pour elle. Delà elle prit occasion un jour de lui tenir ce discours : Prince, dites-moi, avez-vous mis le sultan votre père en oubli? Ne vous souvenez-vous plus de la promesse que vous lui avez faite, d'aller le voir de tems en tems? Pour moi, je n'ai pas oublié ce que vous m'en avez dit à votre retour, & je vous en fais souvenir, afin que vous n'attendiez pas plus long-tems à vous acquitter de votre promesse pour la première fois.

Madame, reprit le prince Ahmed, sur le même ton enjoué que la fée, comme je ne me sens pas coupable de l'oubli dont vous me parlez, j'aime mieux souffrir le reproche que vous me faites, sans l'avoir mérité, que de m'être exposé à un refus, en vous marquant

à contre-tems de l'empreſſement pour obtenir une choſe qui eut pu vous faire de la peine à me l'accorder. Prince, lui dit la fée, je ne veux pas que vous ayez davantage de ces égards pour moi, & afin que ſemblable choſe n'arrive plus, puiſqu'il y a un mois que vous n'avez vu le ſultan des Indes votre père, il me ſemble que vous ne devez pas mettre entre les viſites que vous aurez à lui rendre un plus long intervalle que d'un mois. Commencez donc dès demain, & continuez de meme de mois en mois, ſans qu'il ſoit beſoin que vous m'en parliez, ou que vous attendiez que je vous en parle; j'y conſens très-volontiers.

Le prince Ahmed partit le lendemain avec la même ſuite, mais plus leſte, & lui-même monté, équipé & habillé plus magnifiquement que la première fois; & il fut reçu par le ſultan avec la même joie & avec la même ſatisfaction. Il continua pluſieurs mois à lui rendre viſite, & toujours dans un équipage plus riche & plus éclatant.

A la fin, quelques viſirs, favoris du ſultan, qui jugèrent de la grandeur & de la puiſſance du prince Ahmed, par les échantillons qu'il en faiſoit paroître, abusèrent de la liberté que le ſultan leur donnoit de lui parler, pour lui faire naître de l'ombrage contre lui. Ils lui

représentèrent qu'il étoit de la bonne prudence qu'il fût où le prince son fils faisoit sa retraite, d'où il prenoit de quoi faire une si grande dépense, lui à qui il n'avoit assigné ni apanage, ni revenu fixe, qui sembloit ne venir à la cour que pour le braver en affectant de faire voir qu'il n'avoit pas besoin de ses libéralités pour vivre en prince; & qu'enfin il étoit à craindre qu'il ne fît soulever les peuples pour attenter à le détrôner.

Le sultan des Indes, qui étoit bien éloigné de penser que le prince Ahmed fût capable de former un dessein aussi pernicieux que celui que les favoris prétendoient lui faire accroire, leur dit: Vous vous moquez, mon fils m'aime, & je suis d'autant plus sûr de sa tendresse & de sa fidélité, que je ne me souviens pas de lui avoir donné le moindre sujet d'être mécontent de moi.

Sur ces dernières paroles, un des favoris prit occasion de lui dire: Sire, quoique votre majesté, au jugement général des plus sensés, n'ait pu prendre un meilleur parti, que celui qu'elle a pris pour mettre d'accord les trois princes au sujet du mariage de la princesse Nourounnihar, qui sait si le prince Ahmed s'est soumis à la décision du sort avec la même résignation que le prince Houssain? Ne peut-

il pas s'être imaginé qu'il la méritoit seul, & que votre majesté, au lieu de la lui accorder préférablement à ses aînés, lui a fait une injustice en remettant la chose à ce qui en seroit décidé par le sort.

Votre majesté peut dire, ajouta le malicieux favori, que le prince Ahmed ne donne aucune marque de mécontentement, que nos frayeurs sont vaines, que nous nous alarmons trop facilement, & que nous avons tort de lui suggérer des soupçons de cette nature contre un prince de son sang, qui peut-être n'ont pas de fondement ; mais, sire, poursuivit le favori, peut-être aussi que ces soupçons sont bien fondés. Votre majesté n'ignore pas que dans une affaire aussi délicate & aussi importante, il faut s'attacher au parti le plus sûr ; qu'elle considère que la dissimulation de la part du prince peut l'amuser & la tromper, & que le danger est d'autant plus à craindre, qu'il ne paroît pas que le prince Ahmed soit fort éloigné de sa capitale. En effet, si elle y a fait la même attention que nous, elle a pu observer que toutes les fois qu'il arrive, lui & ses gens sont frais, leurs habillemens & les housses des chevaux, avec leurs ornemens, ont le même éclat que s'ils ne faisoient que de sortir de la main de l'ouvrier. Leurs chevaux

même ne sont pas plus harassés que s'ils ne venoient que de la promenade. Ces marques du voisinage du prince Ahmed sont si évidentes, que nous croirions manquer à notre devoir, si nous ne lui en faisions notre humble remontrance, afin que pour sa propre conservation, & pour le bien de ses états, elle y ait tel égard qu'elle jugera à propos.

Quand le favori eut achevé ce long discours, le sultan, en mettant fin à l'entretien, dit : Quoi qu'il en soit, je ne crois pas que mon fils Ahmed soit aussi méchant que vous voulez me le persuader ; je ne laisse pas néanmoins de vous être obligé de vos conseils, & je ne doute pas que vous ne me les donniez avec bonne intention.

Le sultan des Indes parla de la sorte à ses favoris, sans leur faire connoître que leurs discours eussent fait impression sur son esprit. Il ne laissa pas néanmoins d'en être alarmé, & il résolut de faire observer les démarches du prince Ahmed, sans en donner connoissance à son grand-visir ; il fit venir la magicienne, qui fut introduite par une porte secrète du palais, & amenée jusques dans son cabinet. Il lui dit : Tu m'as dit la vérité, quand tu m'as assuré que mon fils Ahmed n'étoit pas mort, & je t'en ai obligation ; il faut que tu me fasses un

autre plaisir. Depuis que je l'ai retrouvé, & qu'il vient à ma cour de mois en mois, je n'ai pu obtenir de lui qu'il m'apprît en quel lieu il s'est établi, & je n'ai pas voulu le gêner pour lui tirer son secret malgré lui; mais je te crois assez habile pour faire en sorte que ma curiosité soit satisfaite, sans que ni lui, ni personne de ma cour en sache rien. Tu sais qu'il est ici; & comme il a coutume de s'en retourner sans prendre congé de moi, non plus que d'aucun de ma cour, ne perds pas de tems, vas dès aujourd'hui sur son chemin, & observe-le si bien que tu saches où il se retire, & que tu m'en apportes la réponse.

En sortant du palais du sultan, comme la magicienne avoit appris en quel endroit le prince Ahmed avoit trouvé sa flèche, dès l'heure même elle y alla, & elle se cacha près des rochers, de manière qu'elle ne pouvoit pas être apperçue.

Le lendemain le prince Ahmed partit dès la pointe du jour, sans avoir pris congé ni du sultan, ni d'aucun courtisan, selon sa coutume. La magicienne le vit venir, & elle le conduisit des yeux jusqu'à ce qu'elle le perdît de vue lui & sa suite.

Comme les rochers formoient une barrière insurmontable aux mortels, soit à pié, soit à

cheval, tant ils étoient escarpés ; la magicienne jugea de deux choses l'une, ou que le prince se retiroit dans une caverne, où dans quelque lieu souterrain où des génies & des fées faisoient leur demeure. Quand elle eut jugé que le prince & ses gens devoient avoir disparu & être rentrés dans la caverne ou dans le souterrain qu'elle s'étoit imaginé, elle sortit du lieu où elle s'étoit cachée, & alla droit à l'enfoncement où elle les avoit vu entrer ; elle y entra, & en avançant jusqu'où il se terminoit par plusieurs détours, elle regarda de tous les côtés, en allant & en revenant plusieurs fois sur ses pas. Mais nonobstant sa diligence, elle n'apperçut aucune ouverture de caverne, non plus que la porte de fer qui n'avoit pas échappé à la recherche du prince Ahmed ; c'est que cette porte étoit apparente pour les hommes seulement, & particulièrement pour certains hommes dont la présence pouvoit être agréable à la fée Pari-Banou, & nullement pour les femmes.

La magicienne qui vit que la peine qu'elle se donnoit étoit inutile, fut obligée de se contenter de la découverte qu'elle venoit de faire. Elle revint en rendre compte au sultan ; & en achevant de lui faire le récit de ses démarches, elle ajouta : Sire, comme votre ma-

jesté peut le comprendre après ce que je viens d'avoir l'honneur de lui marquer, il ne me sera pas difficile de lui donner toute la satisfaction qu'elle peut désirer touchant la conduite du prince Ahmed. Je ne lui dirai pas dès-à-présent ce que j'en pense ; j'aime mieux le lui faire connoître d'une manière qu'elle ne puisse pas en douter. Pour y venir, je ne lui demande que du tems & de la patience, avec la permission de me laisser faire, sans s'informer des moyens dont j'ai besoin de me servir.

Le sultan prit en bonne part les mesures que la magicienne prenoit avec lui. Il lui dit : Tu es la maîtresse, vas, & fais comme tu le jugeras à propos, j'attendrai avec patience l'effet de tes promesses. Et afin de l'encourager, il lui fit présent d'un diamant d'un très-grand prix, en lui disant que c'étoit en attendant qu'il la récompensât pleinement quand elle auroit achevé de lui rendre le service important dont il se reposoit sur son habileté.

Comme le prince Ahmed, depuis qu'il avoit obtenu de la fée Pari-Banou la permission d'aller faire sa cour au sultan des Indes, n'avoit pas manqué d'être régulier à s'en acquitter une fois le mois ; la magicienne qui ne l'ignoroit pas, attendit que le mois qui couroit fût

achevé. Un jour ou deux avant qu'il finît, elle ne manqua pas de se rendre au pié des rochers, à l'endroit où elle avoit perdu de vue le prince & ses gens, & elle attendit là dans l'intention d'exécuter le projet qu'elle avoit imaginé.

Dès le lendemain le prince Ahmed sortit à son ordinaire par la porte de fer, avec la même suite qui avoit coutume de l'accompagner, & il arriva près la magicienne qu'il ne connoissoit pas pour ce qu'elle étoit ; comme il eut apperçu qu'elle étoit couchée, la tête appuyée sur le roc, & qu'elle se plaignoit comme une personne qui souffroit beaucoup, la compassion fit qu'il se détourna pour s'approcher d'elle, & qu'il lui demanda quel étoit son mal, & ce qu'il pouvoit faire pour la soulager.

La magicienne artificieuse, sans lever la tête, en regardant le prince d'une manière à augmenter la compassion dont il étoit déjà touché, répondit par des paroles entrecoupées, comme par une grande difficulté de respirer, qu'elle étoit partie de chez elle pour aller à la ville, & que dans le chemin elle avoit été attaquée d'une fièvre violente ; que les forces à la fin lui avoient manqué, & qu'elle avoit été contrainte de s'arrêter, & de demeurer dans l'état où il la voyoit, dans un lieu éloi-

gné de toute habitation, & ainſi ſans eſpérance d'être ſecourue.

Bonne femme, reprit le prince Ahmed, vous n'êtes pas auſſi éloignée du ſecours dont vous avez beſoin que vous le croyez ; je ſuis près de vous le faire éprouver, & de vous mettre fort près d'ici dans un lieu où on aura pour vous, non-ſeulement tout le ſoin poſſible, mais même où vous trouverez une prompte guériſon ; pour cela, vous n'avez qu'à vous lever, & qu'à ſouffrir qu'un de mes gens vous prenne en croupe.

A ces paroles du prince Ahmed, la magicienne qui ne feignoit d'être malade que pour apprendre où il demeuroit, ce qu'il faiſoit, & quel étoit ſon ſort, ne refuſa pas le bienfait qu'il lui offrit de ſi bonne grâce ; & pour marquer qu'elle acceptoit l'offre, plutôt par ſon action que par des paroles, en feignant que la violence de ſa maladie prétendue l'en empêchoit, elle fit des efforts pour ſe lever. En même-tems deux cavaliers du prince mirent pié à terre, l'aidèrent à ſe lever ſur ſes piés, & la mirent en croupe derrière un autre cavalier. Pendant qu'ils remontoient à cheval, le prince qui rebrouſſa chemin ſe mit à la tête & arriva bientôt à la porte de fer, qui fut ouverte par un des cavaliers qui s'étoit avan-

cé : il entra ; & quand il fut arrivé dans la cour du palais de la fée, ſans mettre pié à terre, il détacha un de ſes cavaliers pour l'avertir qu'il vouloit lui parler.

La fée Pari-Banou fit d'autant plus de diligence à venir, qu'elle ne comprenoit pas quel motif avoit pu obliger le prince Ahmed à revenir ſitôt ſur ſes pas. Sans lui donner le tems de lui demander quel étoit ce motif : Ma princeſſe, lui dit le prince, en lui montrant la magicienne que deux de ſes gens venoient de mettre à terre, & qui la ſoutenoient par-deſſous les bras, je vous prie d'avoir pour cette bonne femme, la même compaſſion que moi. Je viens de la trouver dans l'état où vous la voyez, & je lui ai promis l'aſſiſtance dont elle a beſoin. Je vous la recommande, perſuadé que vous ne l'abandonnerez pas, autant par votre propre inclination, qu'en conſidération de ma prière.

La fée Pari-Banou qui avoit eu les yeux attachés ſur la prétendue malade, pendant que le prince Ahmed lui parloit, commanda à deux de ſes femmes qui l'avoient ſuivie, de la prendre d'entre les mains des deux cavaliers, de la mener dans un appartement du palais, & de prendre pour elle le même ſoin qu'elles prendroient pour ſa propre perſonne.

Pendant que les deux femmes exécutoient l'ordre qu'elles venoient de recevoir, Pari-Banou s'approcha du prince Ahmed; & en baissant la voix : Prince, dit-elle, je loue votre compassion digne de vous & de votre naissance, & je me fais un grand plaisir de correspondre à votre bonne intention ; mais vous me permettrez de vous dire que je crains fort que cette bonne intention ne soit mal récompensée. Il ne me paroît pas que cette femme soit aussi malade qu'elle le fait paroître, & je suis fort trompée si elle n'est pas apostée exprès pour vous donner de grandes mortifications. Mais que cela ne vous afflige pas ; & quoi que l'on puisse machiner contre vous, persuadez-vous que je vous délivrerai de tous les pièges que l'on pourra vous tendre, allez & poursuivez votre voyage.

Ce discours de la fée n'alarma pas le prince Ahmed : Ma princesse, reprit-il, comme je ne me souviens pas d'avoir fait mal à personne, & que je n'ai pas dessein d'en faire, je ne crois pas aussi que personne ait la pensée de m'en causer. Quoi qu'il en puisse être, je ne cesserai pas de faire le bien toutes les fois que l'occasion se présentera. En achevant, il prit congé de la fée ; & en se séparant il reprit son chemin, qu'il avoit interrompu à l'occasion de

la magicienne, & en peu de tems il arriva avec sa suite à la cour du sultan des Indes, qui le reçut à-peu-près à son ordinaire, en se contraignant autant qu'il lui étoit possible pour ne rien faire paroître du trouble causé par des soupçons que les discours de ses favoris lui avoient fait naître.

Les deux femmes cependant, que la fée Pari-Banou avoit chargées de ses ordres, avoient mené la magicienne dans un très-bel appartement & meublé richement. D'abord elles la firent asseoir sur un sofa, où, pendant qu'elle étoit appuyée contre un coussin de brocard à fond d'or, elles préparèrent devant elle, sur le même sofa, un lit dont les matelas de satin étoient relevés d'une broderie en soie, les draps d'une toile des plus fines, & la couverture de drap d'or. Quand elles l'eurent aidée à se coucher, car la magicienne continuoit de feindre que l'accès de fièvre dont elle étoit attaquée la tourmentoit de manière qu'elle ne pouvoit s'aider elle-même; alors, dis-je, une des deux femmes sortit & revint peu de tems après avec une porcelaine des plus fines à la main, pleine d'une liqueur. Elle la présenta à la magicienne, pendant que l'autre femme l'aidoit à se mettre sur son séant : Prenez cette liqueur, dit-elle, c'est de l'eau de la fontai-

ne des lions ; remède souverain pour quelque fièvre que ce soit. Vous en verrez l'effet en moins d'une heure de tems.

La magicienne, pour mieux feindre, se fit prier long-tems, comme si elle eût eu une répugnance insurmontable à prendre cette potion. Elle prit enfin la porcelaine, & elle avala la liqueur en secouant la tête, comme si elle se fût fait une grande violence. Quand elle se fut recouchée, les deux femmes la couvrirent bien : Demeurez en repos, lui dit celle qui avoit apporté la potion, & même dormez si l'envie vous en prend. Nous allons vous laisser, & nous espérons de vous trouver parfaitement guérie quand nous reviendrons environ dans une heure.

La magicienne qui n'étoit pas venue pour faire la malade long-tems, mais uniquement pour épier où étoit la retraite du prince Ahmed, & ce qui pouvoit l'avoir obligé de renoncer à la cour du sultan son père, & qui en étoit déjà informée suffisamment, eut volontiers déclaré dès-lors que la potion avoit fait son effet, tant elle avoit d'envie de retourner & d'informer le sultan du bon succès de la commission dont il l'avoit chargée. Mais comme on ne lui avoit pas dit que la potion fît effet sur le champ, il fallut malgré elle

qu'elle attendît le retour des deux femmes.

Les deux femmes vinrent dans le tems qu'elles avoient dit, & elles trouvèrent la magicienne levée, habillée sur le sofa, qui se leva en les voyant entrer : O l'admirable potion, s'écria-t-elle, elle a fait son effet bien plutôt que vous ne me l'aviez dit, & je vous attendois avec impatience il y a déjà du tems, pour vous prier de me mener à votre charitable maîtresse, afin que je la remercie de sa bonté, dont je lui serai obligée éternellement, & que guérie comme par un miracle, je ne perde pas de tems pour continuer mon voyage.

Les deux femmes, fées comme leur maîtresse, après avoir marqué à la magicienne la part qu'elles prenoient à la joie qu'elle avoit de sa prompte guérison, marchèrent devant elle pour lui montrer le chemin, & la menèrent au travers de plusieurs appartemens, tous plus superbes que celui d'où elle sortoit, dans le sallon le plus magnifique & le plus richement meublé de tout le palais.

Pari-Banou étoit dans ce sallon assise sur un trône d'or massif, enrichi de diamans, de rubis & de perles d'une grosseur extraordinaire; & à droite & à gauche accompagnée d'un grand nombre de fées, toutes d'une beauté charmante & habillées très-richement. A la vue de tant d'éclat

d'éclat & de majesté, la magicienne ne fut pas seulement éblouie, elle demeura si fort interdite, qu'après s'être prosternée devant le trône, il ne lui fut pas possible d'ouvrir la bouche pour remercier la fée, comme elle se l'étoit proposé. Pari-Banou lui en épargna la peine. Bonne-femme, dit-elle, je suis bien-aise que l'occasion de vous obliger se soit présentée, & de vous voir en état de poursuivre votre chemin. Je ne vous retiens pas; mais auparavant vous ne serez pas fâchée de voir mon palais. Allez avec mes femmes, elles vous accompagneront & vous le feront voir.

La magicienne toujours interdite, se prosterna une seconde fois le front sur le tapis qui couvroit le bas du trône, en prenant congé, sans avoir la force ni la hardiesse de proférer une seule parole, & elle se laissa conduire par les deux fées qui l'accompagnoient. Elle vit avec étonnement, & avec des exclamations continuelles, les mêmes appartemens pièce à pièce, les mêmes richesses, la même magnificence que la fée Pari-Banou elle-même avoit fait observer au prince Ahmed la première fois qu'il s'étoit présenté devant elle, comme nous l'avons vu. Et ce qui lui donna le plus d'admiration, fut qu'après avoir vu tout le contenu du palais, les deux fées lui dirent que tout ce qu'elle

venoit d'admirer, n'étoit qu'un échantillon de la grandeur & de la puiſſance de leur maîtreſſe, & que dans l'étendue de ſes états, elle avoit d'autres palais dont elle ne pouvoit dire le nombre, tous d'une architecture & d'un modèle différent, non moins ſuperbes & magnifiques. En l'entretenant de pluſieurs autres particularités, elles la conduiſirent juſqu'à la porte de fer par où le prince Ahmed l'avoit amenée, l'ouvrirent, & lui dirent qu'elles lui ſouhaitoient un heureux voyage, après qu'elle eut pris congé d'elles, & qu'elle les eut remerciées de la peine qu'elles s'étoient donnée.

Après avoir avancé quelques pas, la magicienne ſe retourna pour obſerver la porte & pour la reconnoître; mais elle la chercha en vain; elle étoit devenue inviſible pour elle, de même que pour toute autre femme, comme nous l'avons remarqué. Ainſi, à la réſerve de cette ſeule circonſtance, elle ſe rendit auprès du ſultan, aſſez contente d'elle-même, de s'être ſi bien acquittée, de la manière qu'elle l'avoit projetée, de la commiſſion dont elle avoit été chargée. Quand elle fut arrivée à la capitale, elle alla, par des rues détournées, ſe faire introduire par la même porte ſecrète du palais. Le ſultan, averti de ſon arrivée, la fit venir; & comme il la vit paroître avec un viſage ſombre, il jugea

qu'elle n'avoit pas réussi, & il lui dit : A te voir, je juge que ton voyage a été inutile, & que tu ne m'apportes pas l'éclaircissement que j'attendois de ta diligence.

Sire, reprit la magicienne, votre majesté me permettra de lui représenter que ce n'est pas à me voir qu'elle doit juger si je me suis bien comportée dans l'exécution de l'ordre dont elle m'a honorée, mais sur le rapport sincère de ce que j'ai fait & de tout ce qui m'est arrivé, en n'oubliant rien pour me rendre digne de son approbation. Ce qu'elle peut remarquer de sombre dans mon visage, vient d'une autre cause que celle de n'avoir pas réussi, en quoi j'espère que votre majesté trouvera qu'elle a lieu d'être contente. Je ne lui dis pas quelle est cette cause; le récit que j'ai à lui faire, si elle a la patience de m'écouter, la lui fera connoître.

Alors la magicienne raconta au sultan des Indes de quelle manière, en feignant d'être malade, elle avoit fait en sorte que le prince Ahmed, touché de compassion, l'avoit fait mener dans un lieu souterrain, présenté & recommandé lui-même à une fée d'une beauté à laquelle il n'y en avoit pas de comparable dans l'univers, en la priant de vouloir bien contribuer de ses soins à lui rendre la santé. Elle lui marqua en-

ſuite avec quelle complaiſance la fée avoit auſſitôt donné ordre à deux des fées qui l'accompagnoient, de ſe charger d'elle, & de ne la pas abandonner qu'elle n'eût recouvré la ſanté; ce qui lui avoit fait connoître qu'une ſi grande condeſcendance ne pouvoit venir que de la part d'une épouſe pour un époux. La magicienne ne manqua pas de lui exagérer la ſurpriſe où elle avoit été à la vue de la façade du palais de la fée, à laquelle elle ne croyoit pas qu'il y eût rien d'égal au monde, pendant que les deux fées l'y menoient par-deſſous les bras, l'une d'un côté, l'autre de l'autre, comme une malade, telle qu'elle feignoit de l'être, qui n'eût pu ſe ſoutenir ni marcher ſans leur ſecours. Elle lui fit un détail de leur empreſſement à la ſoulager quand elle fut dans l'appartement où elles l'avoient conduite, de la potion qu'on lui avoit fait prendre, de la prompte guériſon qui s'étoit enſuivie, mais feinte de même que la maladie, quoiqu'elle ne doutât pas de la vertu de la potion; de la majeſté de la fée aſſiſe ſur un trône tout brillant de pierreries, dont la valeur ſurpaſſoit toutes les richeſſes du royaume des Indes; & enfin des autres richeſſes immenſes & hors de toute ſupputation, tant en général qu'en particulier, qui étoient renfermées dans la vaſte capacité du palais.

La magicienne acheva en cet endroit le récit du succès de sa commission ; & en continuant son discours : Sire, poursuivit-elle, que pense votre majesté de ces richesses inouies de la fée ? Peut-être dira-t-elle qu'elle en est dans l'admiration, & qu'elle se réjouit de la haute fortune du prince Ahmed son fils, qui en jouit en commun avec la fée. Pour moi, sire, je supplie votre majesté de me pardonner, si je prens la liberté de lui remontrer que j'en pense autrement, & même que j'en suis dans l'épouvante, quand je considère le malheur qui peut lui en arriver ; & c'est ce qui fait le sujet de l'inquiétude où je suis, que je n'ai pu si bien dissimuler qu'elle ne s'en soit apperçue. Je veux croire que le prince Ahmed par son bon naturel n'est pas capable de lui-même de rien entreprendre contre votre majesté : mais qui peut répondre que la fée par ses attraits, par ses caresses & par le pouvoir qu'elle a déjà acquis sur l'esprit de son époux, ne lui inspirera pas le pernicieux dessein de la supplanter, & de s'emparer de la couronne du royaume des Indes ? C'est à votre majesté à faire toute l'attention que mérite une affaire d'une aussi grande importance.

Quelque persuadé que fût le sultan des Indes du bon naturel du prince Ahmed, il ne laissa

pas d'être ému par le discours de la magicienne. Il lui dit, en la congédiant: Je te remercie de la peine que tu t'es donnée, & de ton avis salutaire; j'en connois toute l'importance, qui me paroît telle que je ne puis en délibérer sans prendre conseil.

Quand on étoit venu annoncer au sultan l'arrivée de la magicienne, il s'entretenoit avec les mêmes favoris qui lui avoient déjà inspiré contre le prince Ahmed les soupçons que nous avons dits. Il se fit suivre par la magicienne, & il vint retrouver ses favoris. Il leur fit part de ce qu'il venoit d'apprendre; & après qu'il leur eut communiqué aussi le sujet qu'il y avoit de craindre que la fée ne fît changer l'esprit du prince, il leur demanda de quels moyens ils croyoient qu'on pouvoit se servir pour prévenir un si grand mal.

L'un des favoris, en prenant la parole pour tous, répondit: Pour prévenir ce mal, sire, puisque votre majesté connoît celui qui pourroit en devenir l'auteur, qu'il est au milieu de sa cour, & qu'il est en son pouvoir de le faire, elle ne devroit pas hésiter à le faire arrêter, & je ne dirai pas à lui faire ôter la vie, la chose feroit un trop grand éclat, mais au moins à le faire enfermer dans une prison étroite pour le reste de ses jours. Les autres favoris

applaudirent à ce sentiment tout d'une voix.

La magicienne qui trouva le conseil trop violent, demanda au sultan la permission de parler; & quand il la lui eut accordée, elle dit: Sire, je suis persuadée que c'est le bon zèle pour les intérêts de votre majesté qui fait que ses conseillers lui proposent de faire arrêter le prince Ahmed; mais ils ne trouveront pas mauvais que je leur fasse considérer qu'en arrêtant ce prince, il faudroit donc en même-tems faire arrêter ceux qui l'accompagnent; mais ceux qui l'accompagnent sont des génies. Croyent-ils qu'il soit aisé de les surprendre, de mettre la main sur eux, & de se saisir de leurs personnes? Ne disparoîtroient-ils pas par la propriété qu'ils ont de se rendre invisibles? & dans le moment n'iroient-ils pas informer la fée de l'insulte qu'on auroit faite à son époux, & la fée laisseroit-elle l'insulte sans vengeance? Mais si par quelqu'autre moyen moins éclatant, le sultan peut se mettre à couvert des mauvais desseins que le prince Ahmed pourroit avoir, sans que la gloire de sa majesté y fût intéressée, & que personne ne pût soupçonner qu'il y eût de la mauvaise intention de sa part; ne seroit-il pas plus à propos qu'elle le mît en pratique? Si sa majesté avoit quelque confiance en mon conseil, comme les génies &

les fées peuvent des choſes qui ſont au-deſſus de la portée des hommes, elle piqueroit le prince Ahmed d'honneur, en l'engageant à lui procurer certains avantages, par l'entremiſe de ſa fée, ſous prétexte d'en tirer une grande utilité, dont il lui auroit obligation. Par exemple, toutes les fois que votre majeſté veut ſe mettre en campagne, elle eſt obligée de faire une dépenſe prodigieuſe, non-ſeulement en pavillons & en tentes pour elle & pour ſon armée, mais même en chameaux, en mulets & autres bêtes de charge, ſeulement pour voiturer tout cet attirail; ne pourroit-elle pas l'engager, par le grand crédit qu'il doit avoir auprès de la fée, à lui procurer un pavillon qui puiſſe tenir dans la main, ſous lequel cependant toute votre armée puiſſe demeurer à couvert? Je n'en dis pas davantage à votre majeſté. Si le prince apporte le pavillon, il y a tant d'autres demandes de cette nature qu'elle pourra lui faire, qu'à la fin il faudra qu'il ſuccombe dans les difficultés, ou dans l'impoſſibilité de l'exécution, quelque fertile en moyens & en inventions que puiſſe être la fée, qui vous l'a enlevé par ſes enchantemens. De la ſorte, la honte fera qu'il n'oſera plus paroître, & qu'il ſera contraint de paſſer ſes jours avec ſa fée, exclus du commerce de ce monde; d'où il arrivera que votre

majesté n'aura plus rien à craindre de ses entreprises, & qu'on ne pourra pas lui reprocher une action aussi odieuse, que celle de l'effusion du sang d'un fils, ou de le confiner dans une prison perpétuelle.

Quand la magicienne eut achevé de parler, le sultan demanda à ses favoris s'ils avoient quelque chose de meilleur à lui proposer; & comme il vit qu'ils gardoient le silence, il se détermina à suivre le conseil de la magicienne, comme celui qui lui paroissoit le plus raisonnable, & qui d'ailleurs étoit conforme à la douceur qu'il avoit toujours suivie dans sa manière de gouverner.

Le lendemain, comme le prince Ahmed se fut présenté devant le sultan son père, qui s'entretenoit avec ses favoris, & qu'il eut pris place près de sa personne, sa présence n'empêcha pas que la conversation sur plusieurs choses indifférentes ne continuât encore quelque tems. Ensuite le sultan prit la parole; & en l'adressant au prince Ahmed : Mon fils, dit-il, quand vous vîntes me tirer de la profonde tristesse où la longueur de votre absence m'avoit plongé, vous me fîtes un mystère du lieu que vous aviez choisi pour votre retraite; & satisfait de vous revoir & d'apprendre que vous étiez content de votre sort, je ne voulus pas pénétrer dans

votre ſecret, dès que j'eus compris que vous ne le ſouhaitiez pas. Je ne ſais quelle raiſon vous pouvez avoir eue pour en uſer de la ſorte avec un père, qui dès-lors, comme je le fais aujourd'hui, vous eût témoigné la part qu'il prenoit à votre bonheur. Je ſais quel eſt ce bonheur, je m'en réjouis avec vous, & j'approuve le parti que vous avez pris d'épouſer une fée ſi digne d'être aimée, ſi riche & ſi puiſſante, comme je l'ai appris de bonne part. Si puiſſant que je ſois, il ne m'eut pas été poſſible de vous procurer un mariage ſemblable. Dans le haut rang où vous vous êtes élevé, lequel pourroit être envié par tout autre que par un père comme moi, je vous demande non-ſeulement que vous continuiez de vivre avec moi en bonne intelligence, comme vous avez toujours fait juſqu'à préſent, mais même d'employer tout le crédit que vous pouvez avoir auprès de votre fée pour m'obtenir ſon aſſiſtance dans les beſoins que je pourrois avoir; & dès aujourd'hui vous voudrez bien que je mette ce crédit à l'épreuve. Vous n'ignorez pas à quelle dépenſe exceſſive, ſans parler de l'embarras, mes généraux, mes officiers ſubalternes, & moi-même, nous ſommes obligés toutes les fois que j'ai à me mettre en campagne en tems de guerre, pour nous pourvoir de pavillons & de tentes, de cha-

meaux & d'autres bêtes de charge pour les transporter. Si vous faites bien attention au plaisir que vous me ferez, je suis persuadé que vous n'aurez pas de peine à faire en sorte qu'elle vous accorde un pavillon qui tienne dans la main, & sur lequel toute mon armée puisse être à couvert, sur-tout quand vous lui aurez fait connoître qu'il sera destiné pour moi. La difficulté de la chose ne vous attirera pas un refus; tout le monde sait le pouvoir qu'ont les fées d'en faire de plus extraordinaires.

Le prince Ahmed ne s'étoit pas attendu que le sultan son père dût exiger de lui une chose pareille, qui lui parut d'abord très-difficile, pour ne pas dire impossible. En effet, quoiqu'il n'ignorât pas absolument combien le pouvoir des génies & des fées étoit grand, il douta néanmoins qu'il s'étendît à pouvoir lui fournir un pavillon tel qu'il le demandoit. D'ailleurs, jusqu'alors il n'avoit rien demandé d'approchant à Pari-Banou : il se contentoit des marques continuelles qu'elle lui donnoit de sa passion, & il n'oublioit rien de tout ce qui pouvoit lui persuader qu'il y correspondoit de tout son cœur, sans autre intérêt que celui de se conserver dans ses bonnes grâces; ainsi il fut dans un grand embarras sur la réponse qu'il avoit à faire. Sire, reprit-il, si j'ai fait un mystère à

votre majesté de ce qui m'étoit arrivé, & du parti que j'avois pris après avoir trouvé ma flèche, c'est ce qu'il ne me parut pas qu'il lui importât d'en être informée; j'ignore par quel endroit ce mystère lui a été révélé; je ne puis néanmoins lui cacher que le rapport qu'on lui a fait est véritable. Je suis époux de la fée dont on lui a parlé; je l'aime, & je suis persuadé qu'elle m'aime de même; mais pour ce qui est du crédit que j'ai auprès d'elle, comme votre majesté le croit, je ne puis en rien dire. C'est que non-seulement je ne l'ai pas mis à l'épreuve, je n'en ai pas même eu la pensée, & j'eusse fort souhaité que votre majesté eût voulu me dispenser de l'entreprendre, & me laisser jouir du bonheur d'aimer & d'être aimé, avec le désintéressement pour toute autre chose que je m'étois proposé. Mais ce qu'un père demande, est un commandement pour un fils, qui comme moi se fait un devoir de lui obéir en toute chose. Quoique malgré moi, & avec une répugnance que je ne puis exprimer, je ne laisserai pas de faire à mon épouse la demande que votre majesté souhaite que je lui fasse, mais je ne lui promets pas de l'obtenir; & si je cesse d'avoir l'honneur de venir lui rendre mes respects, ce sera une marque que je ne l'aurai pas obtenue, & par avance, je lui demande la grâce

de me le pardonner, & de considérer qu'elle-même m'aura réduit à cette extrêmité.

Le sultan des Indes repartit au prince Ahmed : Mon fils, je serois bien fâché que ce que je vous demande, pût vous donner lieu de me causer le déplaisir de ne vous plus voir ; je vois bien que vous ne connoissez pas le pouvoir d'un mari sur une femme. La vôtre feroit voir qu'elle ne vous aimeroit que très-foiblement, si avec le pouvoir qu'elle a comme fée, elle vous refusoit une chose d'aussi peu de conséquence que ce que je vous prie de lui demander pour l'amour de moi. Abandonnez votre timidité, elle ne vient que de ce que vous croyez n'être pas aimé autant que vous aimez. Allez, demandez seulement, vous verrez que la fée vous aime au-delà de ce que vous croyez, & souvenez-vous que faute de ne pas demander, on se prive de grands avantages. Pensez que de même que vous ne lui refuseriez pas ce qu'elle vous demanderoit, parce que vous l'aimez, elle ne vous refusera pas aussi ce que vous lui demanderez, parce qu'elle vous aime.

Le sultan des Indes ne persuada pas le prince Ahmed par son discours ; le prince Ahmed eût mieux aimé qu'il lui eût demandé toute autre chose, que de l'exposer à déplaire à sa chère Pari-Banou ; & dans le chagrin qu'il conçut,

il partit de la cour deux jours plutôt qu'il n'avoit coutume. Dès qu'il fut arrivé, la fée, qui jusqu'alors l'avoit toujours vu se présenter devant elle avec un visage ouvert, lui demanda la cause du changement qu'elle y remarquoit. Comme elle vit qu'au lieu de répondre, il lui demandoit des nouvelles de sa santé, d'un air qui faisoit connoître qu'il évitoit de la satisfaire: Je répondrai, dit-elle, à votre demande quand vous aurez répondu à la mienne. Le prince s'en défendit long-tems en lui protestant que ce n'étoit rien; mais plus il se défendoit, plus elle le pressoit. Je ne puis, dit-elle, vous voir dans l'état où vous êtes que vous ne m'ayez déclaré ce qui vous fait de la peine, afin que j'en dissipe la cause, quelle qu'elle puisse être: il faudroit qu'elle fut bien extraordinaire si elle étoit hors de mon pouvoir, à moins que ce ne fût la mort du sultan votre père; en ce cas-là, avec ce que je tâcherois d'y contribuer de mon côté, le tems vous en apporteroit la consolation.

Le prince Ahmed ne put résister plus long-tems aux vives instances de la fée, il lui dit: Madame, dieu prolonge la vie du sultan mon père, & le bénisse jusqu'à la fin de ses jours. Je l'ai laissé plein de vie & en parfaite santé; ainsi ce n'est pas là ce qui cause le chagrin

dont vous vous êtes apperçue; c'eſt le ſultan lui-même qui en eſt la cauſe, & j'en ſuis d'autant plus affligé, qu'il me met dans la néceſſité fâcheuſe de vous être importun. Premièrement, madame, vous ſavez le ſoin que j'ai pris, avec votre approbation, de lui cacher le bonheur que j'ai eu de vous voir, de vous aimer, de mériter vos bonnes grâces & votre amour, & de recevoir votre foi en vous donnant la mienne; je ne ſais néanmoins par quel endroit il en a été informé.

La fée Pari-Banou interrompit le prince Ahmed en cet endroit. Et moi, reprit-elle, je le ſais; ſouvenez-vous de ce que je vous ai prédit de la femme qui vous a fait accroire qu'elle étoit malade, & dont vous avez eu compaſſion; c'eſt elle-même qui a rapporté au ſultan votre père ce que vous lui aviez caché. Je vous avois dit qu'elle étoit auſſi peu malade que vous & que moi: elle en a fait voir la vérité. En effet, après que les deux femmes auxquelles je l'avois recommandée, lui eurent fait prendre d'une eau ſouveraine pour toutes ſortes de fièvres, dont cependant elle n'avoit pas beſoin, elle feignit que cette eau l'avoit guérie, & ſe fit amener pour prendre congé de moi, afin d'aller inceſſamment rendre compte du ſuccès de ſon entrepriſe. Elle étoit même

si pressée, qu'elle seroit partie sans voir mon palais, si en commandant à mes deux femmes de la conduire, je ne lui eusse fait comprendre qu'il valoit la peine d'être vu. Mais poursuivez, & voyons en quoi le sultan votre père vous a mis dans la nécessité de m'être importun, chose néanmoins qui n'arrivera pas, je vous prie d'en être persuadé.

Madame, poursuivit le prince Ahmed, vous avez pu remarquer que jusqu'à présent, content que vous m'aimiez, je ne vous ai demandé aucune autre faveur. Après la possession d'une épouse si aimable, que pourrois-je désirer davantage ! Je n'ignore pas néanmoins quel est votre pouvoir; mais je m'étois fait un devoir de bien me garder de le mettre à l'épreuve. Considérez donc, je vous en conjure, que ce n'est pas moi, mais le sultan mon père qui vous fait la demande indiscrète, autant qu'il me le paroît, d'un pavillon qui le mette à couvert des injures du tems quand il est en campagne, lui, toute sa cour & toute son armée, & qui tienne dans la main. Encore une fois, ce n'est pas moi, c'est le sultan mon père qui vous demande cette grâce.

Prince, reprit la fée en souriant, je suis fâchée que si peu de chose vous ait causé l'embarras & le tourment d'esprit que vous me faites

tes paroître : je vois bien que deux choſes y ont contribué ; l'une eſt la loi que vous vous êtes impoſée, de vous contenter de m'aimer & d'être aimé, & de vous abſtenir de la liberté de me faire la moindre demande qui mît mon pouvoir à l'épreuve ; l'autre que je ne doute pas, quoi que vous en puiſſiez dire, que vous vous êtes imaginé que la demande que le ſultan votre père a exigé que vous me fiſſiez, étoit au-delà de ce pouvoir. Quant à la première, je vous en loue, & je vous en aimerois davantage s'il étoit poſſible. Quant à la ſeconde, je n'aurai pas de peine à vous faire connoître que ce que le ſultan me demande, eſt une bagatelle, & dans l'occaſion, que je puis toute autre choſe plus difficile. Mettez-vous donc l'eſprit en repos, & ſoyez perſuadé que bien loin de m'importuner, je me ferai toujours un très-grand plaiſir de vous accorder tout ce que vous pourrez ſouhaiter que je faſſe pour l'amour de vous.

En achevant, la fée commanda qu'on lui fît venir ſa tréſorière. La tréſorière vint. Nourgihan, lui dit la fée, (c'étoit le nom de la tréſorière,) apporte-moi le pavillon le plus grand qui ſoit dans mon tréſor. Nourgihan revint peu de momens après, & elle apporta un pavillon, lequel tenoit non-ſeulement dans la main, mais

même que la main pouvoit cacher en la fermant, & elle le préſenta à la fée ſa maîtreſſe qui le prit & le mit entre les mains du prince Ahmed, afin qu'il le conſidérât.

Quand le prince Ahmed vit ce que la fée Pari-Banou appeloit un pavillon, le pavillon le plus grand, diſoit-elle, qu'il y eût dans ſon tréſor, il crut qu'elle vouloit ſe moquer de lui, & les marques de ſa ſurpriſe parurent ſur ſon viſage & dans ſa contenance. Pari-Banou qui s'en apperçut, fit un grand éclat de rire. Quoi! prince, s'écria-t-elle, vous croyez donc que je veux me moquer de vous? Vous verrez tout à-l'heure que je ne ſuis pas une moqueuſe. Nourgihan, dit elle à ſa tréſorière, en reprenant le pavillon des mains du prince Ahmed; & en le lui remettant: Vas, dreſſe-le, que le prince juge ſi le ſultan ſon père le trouvera moins grand que celui qu'il lui a demandé.

La tréſorière ſortit du palais, & s'en éloigna aſſez loin pour faire en ſorte que quand elle l'auroit dreſſé, l'extrémité vînt d'un côté juſqu'au palais. Quand elle eut fait, le prince Ahmed le trouva, non pas plus petit, mais ſi grand, que deux armées auſſi nombreuſes que celle du ſultan des Indes, euſſent pu y être à couvert. Alors, ma princeſſe, dit-il à Pari-Banou, je vous demande mille pardons de

mon incrédulité ; après ce que je vois, je ne crois pas qu'il y ait rien de tout ce que vous voudrez entreprendre, dont vous ne puissiez venir à bout. Vous voyez, lui dit la fée, que le pavillon est plus grand qu'il n'est de besoin ; mais vous remarquerez une chose, qu'il a cette propriété, qu'il s'agrandit ou s'appetisse à proportion de ce qui doit y être à couvert, sans qu'il soit besoin qu'on y mette la main.

La trésorière mit bas le pavillon, le réduisit dans son premier état, l'apporta & le mit entre les mains du prince. Le prince Ahmed le prit ; & le lendemain, sans différer plus long-tems, il monta à cheval, & accompagné de sa suite ordinaire, il alla le présenter au sultan son père.

Le sultan qui s'étoit persuadé qu'un pavillon tel qu'il l'avoit demandé, étoit hors de toute possibilité, fut dans une grande surprise de la diligence du prince son fils. Il reçut le pavillon ; & après en avoir admiré la petitesse, il fut dans un étonnement dont il eut de la peine à revenir, quand il l'eut fait dresser dans la grande plaine que nous avons dite, & qu'il eut connu que deux autres armées aussi grandes que la sienne pouvoient y être à couvert fort au large. Comme il eût pu regarder cette circonstance comme une superfluité, qui

pouvoit même être incommode dans l'usage, le prince Ahmed n'oublia pas de l'avertir que cette grandeur se trouveroit toujours proportionnée à celle de son armée.

En apparence, le sultan des Indes témoigna au prince l'obligation qu'il lui avoit d'un présent si magnifique, en le priant d'en bien remercier la fée Pari-Banou de sa part; & pour lui marquer davantage l'état qu'il en faisoit, il commanda qu'on le gardât soigneusement dans son trésor. Mais en lui-même il en conçut une jalousie plus outrée que celle que ses flatteurs & la magicienne lui avoient inspirée, en considérant qu'à la faveur de la fée, le prince son fils pouvoit exécuter des choses qui étoient infiniment au-dessus de sa propre puissance, nonobstant sa grandeur & ses richesses. Ainsi, plus animé qu'auparavant à ne rien oublier pour faire en sorte qu'il périt, il consulta la magicienne, & la magicienne lui conseilla d'engager le prince à lui apporter de l'eau de la fontaine des lions.

Sur le soir, comme le sultan tenoit l'assemblée ordinaire de ses courtisans, & que le prince Ahmed s'y trouvoit, il lui adressa la parole en ces termes : Mon fils, dit-il, je vous ai déjà témoigné combien je me sens obligé, par le présent du pavillon que vous m'avez pro-

curé, que je regarde comme la pièce la plus précieuſe de mon tréſor; il faut que pour l'amour de moi vous faſſiez une autre choſe qui ne me ſera pas moins agréable. J'apprens que la fée votre épouſe ſe ſert d'une certaine eau de la fontaine des lions, qui guérit toutes ſortes de fièvres les plus dangereuſes; comme je ſuis parfaitement perſuadé que ma ſanté vous eſt très-chère, je ne doute pas auſſi que vous ne veuilliez bien lui en demander un vaſe & me l'apporter, comme un remède ſouverain dont je puis avoir beſoin à chaque moment. Rendez-moi donc cet autre ſervice important, & mettez par-là le comble aux tendreſſes d'un bon fils envers un bon père.

Le prince Ahmed qui avoit cru que le ſultan ſon père ſe contenteroit d'avoir à ſa diſpoſition un pavillon auſſi ſingulier & auſſi utile que celui qu'il venoit de lui apporter, & qu'il ne lui impoſeroit pas une nouvelle charge, capable de le mettre mal avec la fée Pari-Banou, demeura comme interdit à cette autre demande qu'il venoit de lui faire, nonobſtant l'aſſurance qu'elle lui avoit donnée de lui accorder tout ce qui dépendroit de ſon pouvoir. Après un ſilence de quelques momens: Sire, dit-il, je ſupplie votre majeſté de tenir pour certain qu'il n'y a rien que je ne ſois près de faire ou d'en.

treprendre pour contribuer à procurer tout ce qui ſera capable de prolonger ſes jours ; mais je ſouhaiterois que ce fût ſans l'intervention de mon épouſe : c'eſt pour cela que je n'oſe lui promettre d'apporter de cette eau. Tout ce que je puis faire, c'eſt de l'aſſurer que j'en ferai la demande, mais en me faiſant la même violence que je me ſuis faite au ſujet du pavillon.

Le lendemain, le prince Ahmed de retour auprès de la fée Pari-Banou, lui fit le récit ſincère & fidèle de ce qu'il avoit fait & de ce qui s'étoit paſſé à la cour du ſultan ſon père à la préſentation du pavillon, qu'il avoit reçu avec un grand ſentiment de reconnoiſſance pour elle, & il ne manqua pas de lui marquer la nouvelle demande qu'il étoit chargé de lui faire de ſa part ; & en achevant, il ajouta : Ma princeſſe, je ne vous expoſe ceci que comme un ſimple récit de ce qui s'eſt paſſé entre le ſultan mon père & moi. Quant au reſte, vous êtes la maîtreſſe de ſatisfaire à ce qu'il ſouhaite, ou de le rejetter ſans que j'y prenne aucun intérêt ; je ne veux que ce que vous voudrez.

Non, non, reprit la fée Pari-Banou, je ſuis bien aiſe que le ſultan des Indes ſache que vous ne m'êtes pas indifférent. Je veux le contenter, & quelques conſeils que la magicienne puiſſe

lui donner, (car je vois bien que c'eſt elle qu'il écoute) qu'il ne nous trouve pas en défaut ni vous ni moi. Il y a de la méchanceté dans ce qu'il demande, & vous allez le comprendre dans le récit que vous allez entendre. La fontaine des lions eſt au milieu de la cour d'un grand château, dont l'entrée eſt gardée par quatre lions des plus puiſſans, dont deux dorment alternativement pendant que les deux autres veillent; mais que cela ne vous épouvante pas, je vous donnerai le moyen de paſſer au milieu d'eux ſans aucun danger.

La fée Pari-Banou s'occupoit alors à coudre, & comme elle avoit près d'elle pluſieurs pelotons de fil, elle en prit un, & en le préſentant au prince Ahmed : Premièrement, dit-elle, prenez ce peloton, je vous dirai bientôt l'uſage que vous en ferez. En ſecond lieu, faites-vous préparer deux chevaux, un que vous monterez; & l'autre que vous menerez en main, chargé d'un mouton coupé en quatre quartiers, qu'il faut faire tuer dès aujourd'hui. En troiſième lieu, vous vous munirez d'un vaſe que je vous ferai donner pour puiſer l'eau entre-ci demain. De bon matin, montez à cheval avec l'autre cheval en main; & quand vous ſerez ſorti par la porte de fer, vous jeterez devant vous le peloton de fil; le

peloton roulera & ne cessera de rouler jusqu'à la porte du château. Suivez-le jusques-là, & quand il sera arrêté, comme la porte sera ouverte, vous verrez les quatre lions, dont les deux qui veilleront éveilleront les deux autres qui dormiront, par leur rugissement. Ne vous effrayez pas; mais jetez-leur à chacun un quartier de mouton, sans mettre pié à terre. Cela fait, sans perdre de tems, piquez votre cheval, & d'une course légère, rendez-vous promptement à la fontaine, emplissez votre vase, sans mettre encore pié à terre, & revenez avec la même légéreté; les lions encore occupés à manger, vous laisseront la sortie libre.

Le prince Ahmed partit le lendemain à l'heure que la fée Pari-Banou lui avoit marquée, & il exécuta de point en point ce qu'elle lui avoit prescrit. Il arriva à la porte du château, il distribua les quartiers de mouton aux quatre lions; & après avoir passé au milieu d'eux avec intrépidité, il pénétra jusqu'à la fontaine; il puisa de l'eau. Le vase plein, il revint, & sortit du château sain & sauf comme il y étoit entré. Quand il fut un peu éloigné, en se retournant il apperçut deux des lions qui accouroient en venant à lui; sans s'effrayer il tira le sabre, il se mit en défense. Mais comme il eut vu en chemin faisant que l'un s'étoit dé-

tourné à quelque distance, en marquant de la tête & de la queue qu'il ne venoit pas pour lui faire du mal, mais pour marcher devant lui, & que l'autre restoit derrière pour le suivre, il rengaîna son sabre, & de la sorte il poursuivit son chemin jusqu'à la capitale des Indes, où il entra accompagné des deux lions qui ne le quittèrent qu'à la porte du palais du sultan. Ils l'y laissèrent entrer, après quoi ils reprirent le même chemin par où ils étoient venus, non sans une grande frayeur de la part du menu peuple & de ceux qui les virent, lesquels se cachoient ou fuyoient, qui d'un côté, qui d'un autre, pour éviter leur rencontre, quoiqu'ils marchassent d'un pas égal, sans donner aucune marque de férocité.

Plusieurs officiers qui se présentèrent pour aider le prince Ahmed à descendre de cheval, l'accompagnèrent jusqu'à l'appartement du sultan, où il s'entretenoit avec ses favoris. Là il s'approcha du trône, posa le vase aux piés du sultan, & baisa le riche tapis qui couvroit le marche-pié; & en se relevant: Sire, lui dit-il, voilà l'eau salutaire que votre majesté a souhaité de mettre au rang des choses précieuses & curieuses qui enrichissent & ornent son trésor. Je lui souhaite une santé toujours si parfaite que jamais elle n'ait besoin d'en faire usage.

Quand le prince eut achevé son compliment, le sultan lui fit prendre place à sa droite, & alors : Mon fils, dit-il, je vous ai une obligation de votre présent aussi grande que le péril auquel vous vous êtes exposé pour l'amour de moi. (Il en avoit été informé par la magicienne, qui avoit connoissance de la fontaine des lions, & du danger auquel on s'exposoit pour en aller puiser de l'eau.) Faites-moi le plaisir, continua-t-il, de m'apprendre par quelle adresse, ou plutôt par quelle force incroyable vous vous en êtes garanti.

Sire, reprit le prince Ahmed, je ne prens aucune part au compliment de votre majesté, il est dû tout entier à la fée mon épouse, & je ne m'en attribue autre gloire que celle d'avoir suivi ses bons conseils. Alors il lui fit connoître quels avoient été ces bons conseils, par le récit du voyage qu'il avoit fait, & de quelle maniere il s'y étoit comporté. Quand il eut achevé, le sultan, après l'avoir écouté avec de grandes démonstrations de joie, mais en secret avec la même jalousie, qui augmenta au lieu de diminuer, se leva & se retira seul dans l'intérieur de son palais, où la magicienne, qu'il envoya chercher d'abord, lui fut amenée.

La magicienne à son arrivée, épargna au sul-

tan la peine de lui parler de celle du prince Ahmed, & du succès de son voyage ; elle en avoit été informée d'abord par le bruit qui s'en étoit répandu, & elle s'étoit déja préparée sur le moyen immanquable, à ce qu'elle prétendoit. Elle communiqua ce moyen au sultan, & le lendemain dans l'assemblée de ses courtisans, le sultan le déclara au prince Ahmed qui s'y trouva, en ces termes : Mon fils, dit-il, je n'ai plus qu'une prière à vous faire, après laquelle je n'ai plus rien à exiger de votre obéissance, ni auprès de la fée votre épouse, c'est de m'amener un homme qui n'ait pas de hauteur plus d'un pié & demi, avec la barbe longue de trente piés, qui porte sur l'épaule une barre de fer du poids de cinq cens livres, dont il se serve comme d'un bâton à deux bouts, & qui sache parler.

Le prince Ahmed qui ne croyoit pas qu'il y eût au monde un homme fait comme le sultan son père le demandoit, voulut s'excuser ; mais le sultan persista dans sa demande, en lui répétant que la fée pouvoit des choses encore plus incroyables.

Le jour suivant, comme le prince fut revenu au royaume souterrain de Pari-Banou à laquelle il marqua la nouvelle demande du sultan son père, qu'il regardoit, disoit-il, com-

me une chose qu'il croyoit encore moins possible qu'il n'avoit cru d'abord les deux premières : Pour moi, ajouta-t-il, je ne puis imaginer que dans tout l'univers il y ait, ou qu'il puisse y avoir, de cette sorte d'hommes. Il veut, sans doute, éprouver si j'aurai la simplicité de me donner du mouvement pour lui en trouver ; ou s'il y en a, il faut que son dessein soit de me perdre. En effet, comment peut-il prétendre que je me saisisse d'un homme si petit, qu'il soit armé de la manière qu'il l'entend ? De quelles armes pourrois-je me servir pour le réduire à se soumettre à mes volontés ? S'il y en a, j'attens que vous me suggériez un moyen pour me tirer de ce pas avec honneur.

Mon prince, reprit la fée, ne vous alarmez pas ; il y avoit du risque à courir pour apporter de l'eau de la fontaine des lions au sultan votre père, il n'y en a aucun pour trouver l'homme qu'il demande. Cet homme est mon frère Schaïbar, lequel, bien loin de me ressembler, quoique nous soyons enfans du même père, est d'un naturel si violent, que rien n'est capable de l'empêcher de donner des marques sanglantes de son ressentiment, pour peu qu'on lui déplaise ou qu'on l'offense. D'ailleurs, il est le meilleur du monde, & il est

toujours prêt à obliger en tout ce que l'on ſouhaite. Il eſt fait juſtement comme le ſultan votre père l'a décrit, & il n'a pas d'autres armes que la barre de fer de cinq cens livres peſant, ſans laquelle jamais il ne marche, & qui lui ſert à ſe faire porter reſpect. Je vais le faire venir, & vous jugerez ſi je dis la vérité; mais ſur toute choſe, préparez-vous à ne vous pas effrayer de ſa figure extraordinaire quand vous le verrez paroître. Ma reine, reprit le prince Ahmed, Schaïbar, dites-vous, eſt votre frère; de quelque laideur & ſi contrefait qu'il puiſſe être, bien loin de m'effrayer en le voyant, cela ſuffit pour me le faire aimer, honorer & regarder comme mon allié le plus proche.

La fée ſe fit apporter ſous le veſtibule de ſon palais une caſſolette d'or pleine de feu, & une boîte de même métal, qui lui fut préſentée. Elle tira de la boîte d'un parfum qui y étoit conſervé; & comme elle l'eut jeté dans la caſſolette, il s'en éleva une fumée épaiſſe.

Quelques momens après cette cérémonie, la fée dit au prince Ahmed: Mon prince, voilà mon frere qui vient, le voyez-vous? Le prince regarda, & il apperçut Schaïbar, qui n'étoit pas plus haut que d'un pié & demi, & qui venoit gravement avec la barre de fer

de cinq cens livres pesant sur l'épaule, & la barbe bien fournie longue de trente piés, qui se soutenoit en avant, la moustache épaisse à proportion & retroussée jusqu'aux oreilles, qui lui couvroit presque le visage, les yeux de cochon enfoncés dans la tête qu'il avoit d'une grosseur énorme, & couverte d'un bonnet en pointe; avec cela enfin, il étoit bossu par devant & par derrière.

Si le prince n'eut été prévenu que Schaïbar étoit frère de Pari-Banou, il n'eut pu le voir sans un grand effroi; mais rassuré par cette connoissance, il l'attendit de pié ferme avec la fée, & il le reçut sans aucune marque de foiblesse.

Schaïbar, qui à mesure qu'il avançoit, avoit regardé le prince Ahmed, d'un œil qui eut dû lui glacer l'ame dans le corps, demanda à Pari-Banou, en l'abordant, qui étoit cet homme. Mon frère, répondit-elle, c'est mon époux, son nom est Ahmed, & il est fils du sultan des Indes. La raison pourquoi je ne vous ai pas invité à mes noces, c'est que je n'ai pas voulu vous détourner de l'expédition où vous étiez engagé, d'où j'ai appris avec bien du plaisir que vous êtes revenu victorieux, c'est à sa considération que j'ai pris la liberté de vous appeler.

Mon frere, c'est mon epoux; son nom est Ahmed, et il est fils du Sultan des Indes.

A ces paroles, Schaïbar, en regardant le prince Ahmed d'un œil gracieux, qui ne diminuoit en rien néanmoins de sa fierté ni de son air farouche : Ma sœur, dit-il, y a-t-il quelque chose en quoi je puisse lui rendre service ? il n'a qu'à parler. Il suffit qu'il soit votre époux pour m'obliger à lui faire plaisir en tout ce qu'il peut souhaiter. Le sultan son père, reprit Pari-Banou, a la curiosité de vous voir ; je vous prie de vouloir bien qu'il soit votre conducteur. Il n'a qu'à marcher devant, repartit Schaïbar, je suis près de le suivre. Mon frère, reprit Pari-Banou, il est trop tard pour entreprendre ce voyage aujourd'hui ; ainsi vous voudrez bien le remettre à demain matin. Cependant, comme il est bon que vous soyez instruit de ce qui s'est passé entre le sultan des Indes & le prince Ahmed depuis notre mariage, je vous en entretiendrai ce soir.

Le lendemain, Schaïbar informé de ce qu'il étoit à propos qu'il n'ignorât pas, partit de bonne heure, accompagné du prince Ahmed, qui devoit le présenter au sultan. Ils arrivèrent à la capitale ; & comme Schaïbar eut paru à la porte, tous ceux qui l'apperçurent, saisis de frayeur à la vue d'un objet si hideux, se cachèrent, les uns dans les boutiques ou dans les maisons, dont ils fermèrent les portes ; &

les autres, en prenant la fuite, communiquèrent la même frayeur à ceux qu'ils rencontrèrent, lesquels rebroussèrent chemin sans regarder derrière eux. De la sorte, à mesure que Schaïbar & le prince Ahmed avançoient à pas mesurés, ils trouvèrent une grande solitude dans toutes les rues & dans toutes les places publiques jusqu'au palais. Là, les portiers, au lieu de se mettre en état d'empêcher au moins que Schaïbar n'entrât, se sauvèrent, les uns d'un côté, les autres d'un autre, & laissèrent l'entrée de la porte libre. Le prince & Schaïbar avancèrent sans obstacle jusqu'à la salle du conseil, où le sultan assis sur son trône donnoit audience; & comme les huissiers avoient abandonné leur poste, dès qu'ils avoient vu paroître Schaïbar, ils entrèrent sans empêchement.

Schaïbar la tête haute, s'approcha du trône fièrement; & sans attendre que le prince Ahmed le présentât, il apostropha le sultan des Indes en ces termes: Tu m'as demandé, dit-il, me voici, que veux-tu de moi?

Le sultan au lieu de répondre s'étoit mis les mains devant les yeux, & détournoit les yeux pour ne pas voir un objet si effroyable. Schaïbar indigné de cet accueil incivil & offensant, après lui avoir donné la peine de venir, leva

sa barre de fer, & en lui disant : Parle donc, il la lui dechargea sur la tête & l'assomma ; & il eut plutôt fait que le prince Ahmed n'eût pensé à lui demander grâce. Tout ce qu'il put faire fut d'empêcher qu'il n'assommât aussi le grand-visir, qui n'étoit pas loin de la droite du sultan, en lui représentant qu'il n'avoit qu'à se louer des bons conseils qu'il avoit donnés au sultan son père. Ce sont donc ceux-ci, dit Schaïbar, qui lui en ont donné de mauvais ; & en prononçant ces paroles, il assomma les autres visirs à droite & à gauche, tous favoris & flatteurs du sultan, & ennemis du prince Ahmed. Autant de coup, autant de mort, & il n'en échappa que ceux dont l'épouvante ne s'étoit pas emparée assez fortement pour les rendre immobiles & les empêcher de se procurer la vie sauve par la fuite.

Cette exécution terrible achevée, Schaïbar sortit de la salle du conseil ; & au milieu de la cour, la barre de fer sur l'épaule, en regardant le grand-visir qui accompagnoit le prince Ahmed, auquel il devoit la vie : Je sais, dit-il, qu'il y a ici une certaine magicienne, plus ennemie du prince mon beau-frère, que les favoris indignes que je viens de châtier ; je veux qu'on m'amène cette magicienne. Le grand-visir l'envoya chercher, on l'amena ; &

Schaïbar, en l'assommant avec sa barre de fer : Apprens, dit-il, à donner des conseils pernicieux & à faire la malade ; & la magicienne demeura morte sur la place.

Alors, ce n'est pas assez, ajouta Schaïbar, je vais assommer de même toute la ville, si dans le moment elle ne reconnoît le prince Ahmed mon beau-frère pour son sultan, & pour sultan des Indes. Aussitôt, ceux qui étoient présens, & qui entendirent cet arrêt, firent retentir l'air en criant à haute voix : Vive le sultan Ahmed ; & en peu de momens toute la ville retentit de la même acclamation & proclamation en même-tems. Schaïbar le fit revêtir de l'habillement du sultan des Indes, l'installa sur le trône ; & après lui avoir fait rendre l'hommage & le serment de fidélité qui lui étoit dû, il alla prendre sa sœur Pari-Banou, la mena en grande pompe, & la fit reconnoître de même pour sultane des Indes.

Quant au prince Ali & à la princesse Nourounnihar, comme ils n'avoient pris aucune part dans la conspiration contre le prince Ahmed qui venoit d'être vengé, & dont même ils n'avoient pas eu connoissance, le prince Ahmed leur assigna pour apanage une province très-considérable, avec sa capitale, où ils allèrent passer le reste de leurs jours. Il envoya aussi un

officier au prince Houssain son frère aîné, pour lui annoncer le changement qui venoit d'arriver, & pour lui offrir de choisir dans tout le royaume telle province qu'il lui plairoit, pour en jouir en propriété. Mais le prince Houssain se trouvoit si heureux dans sa solitude, qu'il chargea l'officier de bien remercier le sultan son cadet, de sa part, de l'honnêteté qu'il avoit bien voulu lui faire, & l'assurer de sa soumission, & de lui marquer que la seule grâce qu'il lui demandoit étoit de permettre qu'il continuât de vivre dans la retraite qu'il avoit choisie.

HISTOIRE.

Les deux Sœurs jalouses de leur Cadette.

LA sultane Scheherazade, en continuant de tenir en suspens le sultan des Indes par le récit de ses contes, savoir s'il la feroit mourir, ou s'il la laisseroit vivre, lui en raconta un nouveau en ces termes :

Sire, dit-elle, il y avoit un prince de Perse nommé Khosrouschah, lequel en commençant de prendre connoissance du monde, se plaisoit fort aux aventures de nuit; il se déguisoit sou-

vent, accompagné d'un de ſes officiers de confiance, déguiſé comme lui, & en parcourant les quartiers de la ville, il lui en arrivoit alors d'aſſez particulières, dont je n'entreprendrai pas d'entretenir aujourd'hui votre majeſté; mais j'eſpère qu'elle écoutera avec plaiſir celle qui lui arriva dès la première ſortie qu'il fit peu de jours après qu'il eut monté ſur le trône à la place du ſultan ſon père, lequel en mourant dans une grande vieilleſſe, lui avoit laiſſé le royaume de Perſe pour héritage.

Après les cérémonies accoutumées, au ſujet de ſon avénement à la couronne, & après celles des funérailles du ſultan ſon père, le nouveau ſultan Khoſrouſchah, autant par inclination que par devoir, pour prendre connoiſſance lui-même de ce qui ſe paſſoit, ſortit un ſoir de ſon palais environ à deux heures de nuit, accompagné de ſon grand-viſir, déguiſé comme lui. Comme il ſe trouvoit dans un quartier où il n'y avoit que du menu peuple, en paſſant par une rue il entendit qu'on parloit aſſez haut, il s'approcha de la maiſon d'où venoit le bruit; & en regardant par une fente de la porte, il apperçut de la lumière, & trois ſœurs aſſiſes ſur un ſofa, qui s'entretenoient après le ſoupé. Par le diſcours de la plus âgée il eut bientôt appris que les ſouhaits faiſoient le ſujet de

leur entretien. Puisque nous sommes sur les souhaits, disoit-elle, le mien seroit d'avoir le boulanger du sultan pour mari, je mangerois tout mon soul de ce pain si délicat, qu'on appelle par excellence pain du sultan; voyons si votre goût est aussi bon que le mien. Et moi, reprit la seconde sœur, mon souhait seroit d'être femme du chef de cuisine du sultan, je mangerois d'excellens ragoûts; & comme je suis bien persuadée que le pain du sultan est commun dans le palais, je n'en manquerois pas; vous voyez, ma sœur, ajouta-t-elle, en s'adressant à son aînée, que mon goût vaut bien le vôtre.

La sœur cadette, qui étoit d'une très-grande beauté, & qui avoit beaucoup plus d'agrément & plus d'esprit que ses aînées, parla à son tour. Pour moi, mes sœurs, dit-elle, je ne borne pas mes désirs à si peu de chose, je prens un vol plus haut; & puisqu'il s'agit de souhaiter, je souhaiterois d'être l'épouse du sultan, je lui donnerois un prince dont les cheveux seroient d'or d'un côté & d'argent de l'autre; quand il pleureroit, les larmes qui lui tomberoient des yeux seroient des perles; & autant de fois qu'il souriroit, ses lèvres vermeilles paroîtroient un bouton de rose quand il éclôt.

Les souhaits des trois sœurs, & particulièrement celui de la cadette, parurent si singuliers au sultan Khosrouschah, qu'il résolut de les contenter; & sans rien communiquer de ce dessein à son grand-visir, il le chargea de bien remarquer la maison, pour venir les prendre le lendemain, & de les lui amener toutes trois.

Le grand-visir en exécutant l'ordre du sultan le lendemain, ne donna aux trois sœurs que le tems de s'habiller promptement pour paroître en sa présence, sans leur dire autre chose, sinon que sa majesté vouloit les voir. Il les amena au palais; & quand il les eut présentées au sultan, le sultan leur demanda: Dites-moi, vous souvenez-vous des souhaits que vous faisiez hier au soir, que vous étiez de si bonne humeur? Ne dissimulez pas, je veux le savoir.

A ces paroles du sultan, les trois sœurs qui ne s'y attendoient pas, furent dans une grande confusion. Elles baissèrent les yeux: & le rouge qui leur monta au visage donna un agrément à la cadette, lequel acheva de gagner le cœur du sultan. Comme la pudeur & la crainte d'avoir offensé le sultan par leur entretien, leur faisoit garder le silence, le sultan qui s'en aperçut, leur dit pour les rassurer: Ne craignez

rien, je ne vous ai pas fait venir pour vous faire de la peine, & comme je vois que la demande que je vous ai faite, vous en fait contre mon intention, & que je sais quel est chacune votre souhait, je veux bien le faire cesser. Vous, ajouta-t-il, qui souhaitiez de m'avoir pour époux, vous serez satisfaite aujourd'hui; & vous, continua-t-il, en s'adressant de même à la première & à la seconde sœur, je fais aussi votre mariage avec le boulanger de ma bouche, & avec le chef de ma cuisine.

Dès que le sultan eut déclaré sa volonté, la cadette, en donnant l'exemple à ses aînées, se jeta aux piés du sultan pour lui marquer sa reconnoissance : Sire, dit-elle, mon souhait, puisqu'il est connu à votre majesté, n'a été que par manière d'entretien & de divertissement; je ne suis pas digne de l'honneur qu'elle me fait, & je lui demande pardon de ma hardiesse. Les deux sœurs aînées voulurent s'excuser de même; mais le sultan en les interrompant : Non, non, dit-il, il n'en sera pas autre chose, le souhait de chacune sera accompli.

Les noces furent célébrées le même jour, de la manière que le sultan Khosrouschah l'avoit résolu; mais avec une grande différence. Celles de la cadette furent accompagnées de la pompe & de toutes les marques de réjouis-

sances qui convenoient à l'union conjugale d'un sultan & d'une sultane de Perse; pendant que celles des deux autres sœurs ne furent célébrées qu'avec l'éclat que l'on pouvoit attendre de la qualité de leurs époux; c'est-à-dire, du premier boulanger & du chef de cuisine du sultan.

Les deux sœurs aînées sentirent puissamment la disproportion infinie qu'il y avoit entre leurs mariages & celui de leur cadette. Aussi cette considération fit que loin d'être contentes du bonheur qui leur étoit arrivé, même selon chacune son souhait, quoique beaucoup au-delà de leurs espérances, elles se livrèrent à un excès de jalousie, qui ne troubla pas seulement leur joie, mais même qui causa de grands malheurs, des humiliations & des afflictions les plus mortifiantes à la sultane leur cadette. Elles n'avoient pas eu le tems de se communiquer l'une à l'autre ce qu'elles avoient pensé d'abord de la préférence que le sultan lui avoit donnée à leur préjudice, à ce qu'elles prétendoient; elles n'en avoient eu que pour se préparer à la célébration du mariage. Mais dès qu'elles purent se revoir quelques jours après dans un bain public où elles s'étoient donné rendez-vous: Hé bien, ma sœur, dit l'aînée à l'autre sœur, que dites-vous de notre

cadette ? n'eſt-ce pas un beau ſujet pour être ſultane ! Je vous avoue, dit l'autre ſœur, que je n'y comprens rien ; je ne conçois pas quels attraits le ſultan a trouvés en elle pour ſe laiſſer faſciner les yeux comme il a fait. Ce n'eſt qu'une marmotte, & vous ſavez en quel état nous l'avons vue vous & moi. Etoit-ce une raiſon au ſultan pour ne pas jeter les yeux ſur vous, qu'un air de jeuneſſe qu'elle a un peu plus que nous ? Vous étiez digne de ſa couche, & il devoit vous faire la juſtice de vous préférer à elle.

Ma ſœur, reprit la plus âgée, ne parlons pas de moi ; je n'aurois rien à dire ſi le ſultan vous eut choiſie ; mais qu'il ait choiſi une malpropre, c'eſt ce qui me déſole ; je m'en vengerai, ou je ne pourrai, & vous y êtes intéreſſée comme moi. C'eſt pour cela que je vous prie de vous joindre à moi, afin que nous agiſſions de concert dans une cauſe comme celle-ci qui nous intéreſſe également, & de me communiquer les moyens que vous imaginerez propres à la mortifier, en vous promettant de vous faire part de ceux que l'envie que j'ai de la mortifier de mon côté, me ſuggérera.

Après ce complot pernicieux, les deux ſœurs ſe virent ſouvent, & chaque fois elles ne s'entretenoient que des voies qu'elles pourroient

prendre pour traverser, & même détruire le bonheur de la sultane leur cadette. Elles s'en proposèrent plusieurs; mais en délibérant sur l'exécution, elles y trouvèrent des difficultés si grandes, qu'elles n'osèrent hasarder de s'en servir. De tems en tems cependant elles lui rendoient visite ensemble, & avec une dissimulation condamnable, elles lui donnoient toutes les marques d'amitié qu'elles pouvoient imaginer pour lui persuader combien elles étoient ravies d'avoir une sœur dans une si haute élévation. De son côté, la sultane les recevoit toujours avec toutes les démonstrations d'estime & de considération qu'elles pouvoient attendre d'une sœur qui n'étoit pas entêtée de sa dignité, & qui ne cessoit de les aimer avec la même cordialité qu'auparavant.

Quelques mois après son mariage, la sultane se trouva enceinte, le sultan en témoigna une grande joie; & cette joie, après s'être communiquée dans le palais à la cour, se répandit encore dans tous les quartiers de la capitale de Perse. Les deux sœurs vinrent lui en faire leurs complimens; & dès-lors en la prévenant sur la sage-femme dont elle auroit besoin pour l'assister dans ses couches, elles la prièrent de n'en pas choisir d'autres qu'elles. La sultane leur dit obligeamment; Mes sœurs,

je ne demanderois pas mieux, comme vous pouvez le croire, si le choix dépendoit de moi absolument; je vous suis cependant infiniment obligée de votre bonne volonté; je ne puis me dispenser de me soumettre à ce que le sultan en ordonnera. Ne laissez pas néanmoins de faire en sorte chacune que vos maris employent leurs amis pour faire demander cette grâce au sultan; & si le sultan m'en parle, soyez persuadées que non-seulement je lui marquerai le plaisir qu'il m'aura fait, mais même que je le remercierai du choix qu'il aura fait de vous.

Les deux maris, chacun de son côté, sollicitèrent les courtisans leurs protecteurs, & les supplièrent de leur faire la grâce d'employer leur crédit pour procurer à leurs femmes l'honneur auquel elles aspiroient; & ces protecteurs agirent si puissamment & si efficacement, que le sultan leur promit d'y penser. Le sultan leur tint sa promesse; & dans un entretien avec la sultane, il lui dit qu'il lui paroissoit que ses sœurs seroient plus propres à la secourir dans ses couches que toute autre sage-femme étrangère, mais qu'il ne vouloit pas les nommer sans avoir auparavant son consentement. La sultane sensible à la déférence dont le sultan lui donnoit une marque si obligeante, lui dit: Sire, j'étois disposée à ne faire que ce que votre

majesté me commandera; mais puisqu'elle a eu la bonté de jeter les yeux sur mes sœurs, je la remercie de la considération qu'elle a pour elles pour l'amour de moi, & je ne dissimulerai pas que je les recevrai de sa part avec plus de plaisir que des étrangères.

Le sultan Khosrouschah nomma donc les deux sœurs de la sultane pour lui servir de sage-femmes; & dès-lors l'une & l'autre passèrent au palais avec une grande joie d'avoir trouvé l'occasion telle qu'elles pouvoient la souhaiter, d'exécuter la méchanceté détestable qu'elles avoient méditée contre la sultane leur sœur.

Le tems des couches arriva, & la sultane se délivra heureusement d'un prince beau comme le jour. Ni sa beauté, ni sa délicatesse, ne furent pas capables de toucher ni d'attendrir le cœur des sœurs impitoyables. Elles l'enveloppèrent de langes assez négligemment, le mirent dans une petite corbeille & abandonnèrent la corbeille au courant de l'eau d'un canal qui passoit au pié de l'appartement de la sultane; & elles produisirent un petit chien mort, en publiant que la sultane en étoit accouchée. Cette nouvelle désagréable fut annoncée au sultan, & le sultan en conçut une indignation qui eut pû être funeste à la sultane, si son

grand-vifir ne lui eut repréſenté que ſa majeſté ne pouvoit pas, ſans injuſtice, la regarder comme reſponſable des bizarreries de la nature.

La corbeille cependant dans laquelle le petit prince étoit expoſé, fut emportée ſur le canal juſques hors de l'enceinte d'un mur qui bornoit la vue de l'appartement de la ſultane par le bas, d'où il continuoit en paſſant au-travers du jardin du palais. Par haſard l'intendant des jardins du ſultan, l'un des officiers principaux & des plus conſidérés du royaume, ſe promenant dans le jardin le long du canal, comme il eut apperçu la corbeille qui flottoit, il appela un jardinier qui n'étoit pas loin: Vas promptement, dit-il, en la lui montrant, & apporte-moi cette corbeille que je voye ce qui eſt dedans. Le jardinier part; & du bord du canal il attire la corbeille à ſoi adroitement avec la bêche qu'il tenoit, l'enlève & l'apporte.

L'intendant des jardins fut extrêmement ſurpris de voir un enfant enveloppé dans la corbeille, & un enfant, lequel, quoiqu'il ne fît que de naître, comme il étoit aiſé de le voir, ne laiſſoit pas d'avoir des traits d'une grande beauté. Il y avoit long-tems que l'intendant des jardins étoit marié; mais quelqu'envie qu'il eût d'avoir lignée, le ciel n'avoit pas encore ſecondé ſes vœux juſqu'alors. Il interrompt ſa

promenade, se fait suivre par le jardinier chargé de la corbeille & de l'enfant ; & quand il fut arrivé à son hôtel qui avoit entrée dans le jardin du palais, il entra dans l'appartement de sa femme : Ma femme, dit-il, nous n'avions point d'enfans, en voici un que dieu nous envoye. Je vous le recommande ; faites-lui chercher une nourrice promptement, & prenez-en soin comme de notre fils ; je le reconnois pour tel dès-à-présent. La femme prit l'enfant avec joie, & elle se fit un grand plaisir de s'en charger. L'intendant des jardins ne voulut pas approfondir d'où pouvoit venir l'enfant : Je vois bien, se disoit-il, qu'il est venu du côté de l'appartement de la sultane ; mais il ne m'appartient pas de contrôler ce qui s'y passe, ni de causer du trouble dans un lieu où la paix est si nécessaire.

L'année suivante, la sultane accoucha d'un autre prince. Les sœurs dénaturées n'eurent pas plus de compassion de lui que de son aîné, elles l'exposèrent de même dans une corbeille sur le canal, & elles supposèrent que la sultane étoit accouchée d'un chat. Heureusement pour l'enfant, l'intendant des jardins étant près du canal, le fit enlever & porter à sa femme, en la chargeant d'en prendre le même soin que du premier, ce qu'elle fit, non moins par sa pro-

pre inclination, que pour se conformer à la bonne intention de son mari.

Le sultan de Perse fut plus indigné de cet accouchement contre la sultane que du premier ; il en eut fait éclater son ressentiment, si les remontrances du grand-visir n'eussent encore été assez persuasives pour l'appaiser.

La sultane enfin accoucha une troisième fois, non pas d'un prince, mais d'une princesse ; l'innocente eut le même sort que les princes ses frères. Les deux sœurs qui avoient résolu de ne pas mettre fin à leurs entreprises détestables, qu'elles ne vissent la sultane leur cadette au moins rejettée, chassée & humiliée, lui firent le même traitement, en l'exposant sur le canal. La princesse fut secourue & arrachée à une mort certaine, par la compassion & par la charité de l'intendant des jardins, comme les deux princes ses frères, avec lesquels elle fut nourrie & élevée.

A cette inhumanité les deux sœurs ajoutèrent le mensonge & l'imposture, comme auparavant. Elles montrèrent un morceau de bois, en assurant faussement que c'étoit une molle dont la sultane étoit accouchée.

Le sultan Khosrouschah ne put se contenir, quand il eut appris ce nouvel accouchement extraordinaire. Quoi ! dit-il, cette femme in-

digne de ma couche, rempliroit donc mon palais de monstres, si je la laisse vivre davantage ? Non, cela n'arrivera pas, ajouta-t-il ; elle est un monstre elle-même, je veux en purger le monde. Il prononça cet arrêt de mort, & il commanda à son grand-visir de le faire exécuter.

Le grand-visir & les courtisans qui étoient présens se jettèrent aux piés du sultan pour le supplier de révoquer l'arrêt. Le grand-visir prit la parole : Sire, dit-il, que votre majesté me permette de lui représenter que les loix qui condamnent à mort n'ont été établies que pour punir les crimes. Les trois couches de la sultane si peu attendues, ne sont pas des crimes. En quoi peut-on dire qu'elle y a contribué ? Une infinité d'autres femmes en ont fait & en font tous les jours ; elles sont à plaindre, mais elles ne sont pas punissables. Votre majesté peut s'abstenir de la voir & la laisser vivre. L'affliction dans laquelle elle passera le reste de ses jours, après la perte de ses bonnes grâces, lui en sera un assez grand supplice.

Le sultan de Perse rentra en lui-même, & comme il vit bien l'injustice qu'il y avoit de condamner la sultane à mort pour de fausses couches, quand même elles eussent été véritables, comme il le croyoit faussement : Qu'elle vive

vive donc, dit-il, puisque cela est ainsi, je lui donne la vie, mais à une condition qui lui fera désirer la mort plus d'une fois chaque jour. Qu'on lui fasse un réduit de charpente à la porte de la principale mosquée, avec une fenêtre toujours ouverte : qu'on l'y renferme avec un habit des plus grossiers, & que chaque musulman qui ira à la mosquée faire sa prière, lui crache au nez en passant ; si quelqu'un y manque, je veux qu'il soit exposé au même châtiment. Et afin que je sois obéi, vous, visir, je vous commande d'y mettre des surveillans.

Le ton dont le sultan prononça ce dernier arrêt, ferma la bouche au grand-visir. Il fut exécuté avec un grand contentement des deux sœurs jalouses. Le réduit fut bâti & achevé, & la sultane, véritablement digne de compassion, y fut renfermée dès qu'elle fut relevée de sa couche, de la manière que le sultan l'avoit commandé, & exposée ignominieusement à la risée & au mépris de tout un peuple, traitement néanmoins qu'elle n'avoit pas mérité, & qu'elle souffrit avec une constance qui lui attira l'admiration & en même-tems la compassion de tous ceux qui jugeoient des choses plus sainement que le vulgaire.

Les deux princes & la princesse furent nour-

ris & élevés par l'intendant des jardins & par sa femme, avec la tendresse de père & de mère, & cette tendresse augmenta à mesure qu'ils avancèrent en âge, par les marques de grandeur qui parurent autant dans la princesse que dans les princes, & sur-tout par les grands traits de beauté de la princesse, qui se développoient de jour en jour, par leur docilité, par leurs bonnes inclinations au-dessus de la bagatelle, & toutes autres que celles des enfans ordinaires, & par un certain air qui ne pouvoit convenir qu'à des princes & qu'à des princesses. Pour distinguer les deux princes selon l'ordre de leur naissance, ils appellèrent le premier Bahman, & le second Perviz, noms que d'anciens rois de Perse avoient portés. A la princesse, ils donnèrent celui de Parizade, que plusieurs reines & princesses du royaume avoient aussi porté.

Dès que les deux princes furent en âge, l'intendant des jardins leur donna un maître pour leur apprendre à lire & à écrire, & la princesse leur sœur qui se trouvoit aux leçons qu'on leur donnoit, montra une envie si grande d'apprendre à lire & à écrire, quoique plus jeune qu'eux, que l'intendant des jardins, ravi de cette disposition, lui donna le même maître. Piquée d'émulation par sa vivacité & par son

esprit pénétrant, elle devint en peu de tems aussi habile que les princes ses frères.

Depuis ce tems-là, les frères & la sœur n'eurent plus que les mêmes maîtres dans les autres beaux arts, dans la géographie, dans la poësie, dans l'histoire & dans les sciences, même dans les sciences secrètes; & comme ils n'y trouvoient rien de difficile, ils y firent un progrès si merveilleux, que les maîtres en étoient étonnés, & que bientôt ils avouèrent sans déguisement qu'ils iroient plus loin qu'ils n'étoient allés eux-mêmes, pour peu qu'ils continuassent. Dans les heures de récréation, la princesse apprit aussi la musique, à chanter & à jouer de plusieurs sortes d'instrumens. Quand les princes apprirent à monter à cheval, elle ne voulut pas qu'ils eussent cet avantage sur elle; elle fit ses exercices avec eux, de manière qu'elle savoit monter à cheval, le mener, tirer de l'arc, jeter la canne ou le javelot avec la même adresse, & souvent même elle les devançoit à la course.

L'intendant des jardins qui étoit au comble de sa joie de voir ses nourrissons si accomplis dans toutes les perfections du corps & de l'esprit, & qu'ils avoient correspondu aux dépenses qu'il avoit faites pour leur éducation, beaucoup au-delà de ce qu'il s'en étoit promis,

en fit une autre plus considérable à leur considération. Jusqu'alors content du logement qu'il avoit dans l'enceinte du jardin du palais, il avoit vécu sans maison de campagne ; il en acheta une à peu de distance de la ville, qui avoit de grandes dépendances en terres labourables, en prairies & en bois. Et comme la maison ne lui parut pas assez belle ni assez commode, il la fit mettre bas, & il n'épargna rien pour la rendre la plus magnifique des environs ; il y alloit tous les jours pour faire hâter par sa présence le grand nombre d'ouvriers qu'il y mit en œuvre ; & dès qu'il y eut un appartement achevé propre à le recevoir, il y alla passer plusieurs jours de suite, autant que les fonctions & le devoir de sa charge le lui permettoient. Par son assiduité enfin, la maison fut achevée, & pendant qu'on la meubloit avec la même diligence, de meubles les plus riches, & qui correspondoient à la magnificence de l'édifice, il fit travailler au jardin, sur le dessein qu'il avoit tracé lui-même, & à la manière qui étoit ordinaire en Perse parmi les grands seigneurs. Il y ajouta un parc d'une vaste étendue, qu'il fit enclore de bonnes murailles & remplir de toutes sortes de bêtes fauves, afin que les princes & la princesse y prissent le divertissement de la chasse quand il leur plairoit.

Quand la maiſon de campagne fut entièrement achevée & en état d'être habitée, l'intendant des jardins alla ſe jeter aux piés du ſultan ; & après avoir repréſenté combien il y avoit long-tems qu'il étoit dans le ſervice, & les infirmités de la vieilleſſe où il ſe trouvoit, il le ſupplia d'avoir pour agréable la démiſſion de ſa charge, qu'il faiſoit entre les mains de ſa majeſté, & qu'il ſe retirât. Le ſultan lui accorda cette grâce avec d'autant plus de plaiſir, qu'il étoit ſatisfait de ſes longs ſervices, tant ſous le règne du ſultan ſon père, que depuis qu'il étoit monté lui-même ſur le trône, & en la lui accordant, il demanda ce qu'il pouvoit faire pour le récompenſer : Sire, répondit l'intendant des jardins, je ſuis comblé des bienfaits de votre majeſté & de ceux du ſultan ſon père, d'heureuſe mémoire, à un point qu'il ne me reſte plus à déſirer que de mourir dans l'honneur de ſes bonnes grâces. Il prit congé du ſultan Khoſrouſchah, après quoi il paſſa à la maiſon de campagne qu'il avoit fait bâtir, avec les deux princes Bahman & Perviz, & la princeſſe Parizade. Pour ce qui eſt de ſa femme, il y avoit quelques années qu'elle étoit morte. Il n'eut pas vecu cinq ou ſix mois avec eux, qu'il fut ſurpris par une mort ſi ſubite, qu'elle ne lui donna pas le tems de leur dire

un mot de la vérité de leur naissance ; chose néanmoins qu'il avoit résolu de faire, comme nécessaire pour les obliger de continuer de vivre comme ils avoient fait jusqu'alors, selon leur état & leur condition, conformément à l'éducation qu'il leur avoit donnée, & au penchant qui les y portoit.

Les princes Bahman & Perviz, & la princesse Parizade, qui ne connoissoient d'autre père que l'intendant des jardins, le regrettèrent comme tel, & ils lui rendirent tous les devoirs funéraires que l'amour & la reconoissance filiale exigeoient d'eux. Contens des grands biens qu'il leur avoit laissés, ils continuèrent de demeurer & de vivre ensemble dans la même union qu'ils avoient fait jusqu'alors, sans ambition de la part des princes de se produire à la cour dans la vue des premières charges & des dignités auxquelles il leur eut été aisé de parvenir.

Un jour que les deux princes étoient à la chasse, & que la princesse Parizade étoit restée, une dévote musulmane, qui étoit fort âgée, se présenta à la porte, & pria qu'on lui permît d'entrer pour faire sa prière, dont il étoit l'heure ; on alla demander la permission à la princesse, & la princesse commanda qu'on la fît entrer, & qu'on lui montrât l'oratoire

dont l'intendant des jardins du ſultan avoit eu ſoin de faire accompagner la maiſon au défaut de moſquée dans le voiſinage. Elle commanda auſſi que quand la dévote auroit fait ſa prière, on lui fît voir la maiſon & le jardin, & qu'enſuite on la lui amenât.

La dévote muſulmane entra, elle fit ſa prière dans l'oratoire qu'on lui montra; & quand elle eut fait, deux femmes de la princeſſe, qui attendoient qu'elle ſortît, l'invitèrent à voir la maiſon & le jardin. Comme elle leur eut marqué qu'elle étoit prête à les ſuivre, elles la menèrent d'appartement en appartement, & dans chacun elle conſidéra toute choſe en femme qui s'entendoit en ameublement & dans la belle diſpoſition de chaque pièce. Elles la firent entrer auſſi dans le jardin, dont elle trouva le deſſein ſi nouveau & ſi bien entendu, qu'elle l'admira, en diſant qu'il falloit que celui qui l'avoit fait tracer, fût un excellent maître dans ſon art. Elle fut enfin amenée devant la princeſſe, qui l'attendoit dans un grand ſallon, lequel ſurpaſſoit en beauté, en propreté & en richeſſes tout ce qu'elle avoit admiré dans les appartemens.

Dès que la princeſſe vit entrer la dévote: Ma bonne mère, lui dit-elle, approchez-vous, & venez vous aſſeoir près de moi, je ſuis

ravie du bonheur que l'occasion me présente de profiter pendant quelques momens du bon exemple & du bon entretien d'une personne comme vous, qui a pris le bon chemin en se donnant toute à dieu, & que tout le monde devroit imiter s'il étoit sage.

La dévote au lieu de monter sur le sofa, voulut s'asseoir sur le bord ; mais la princesse ne le souffrit pas : elle se leva de sa place, & en s'avançant elle la prit par la main & l'obligea de venir s'asseoir près d'elle à la place d'honneur. La dévote fut sensible à cette civilité : Madame, dit-elle, il ne m'appartient pas d'être traitée si honorablement, & je ne vous obéis que parce que vous le commandez, & que vous êtes maîtresse chez vous. Quand elle fut assise, avant d'entrer en conversation, une des femmes de la princesse servit devant elle & devant la princesse, une petite table basse, marquetée de nacre de perle & d'ébène, avec un bassin de porcelaine dessus, garni de gâteaux & de plusieurs porcelaines de fruits de la saison, & de confitures sèches & liquides.

La princesse prit un des gâteaux, & en le présentant à la dévote : Ma bonne mère, dit-elle, prenez, mangez, & choisissez de ces fruits ce qu'il vous plaira, vous avez besoin de manger après le chemin que vous avez fait

pour venir jusqu'ici. Madame, reprit la dévote, je ne suis pas accoutumée à manger des choses si délicates, & si j'en mange, c'est pour ne pas refuser ce que dieu m'envoye par une main libérale comme la vôtre.

Pendant que la dévote mangeoit, la princesse qui mangea aussi quelque chose, pour l'y exciter par son exemple, lui fit plusieurs questions sur les exercices de dévotion qu'elle pratiquoit, & sur la manière dont elle vivoit, auxquelles elle répondit avec beaucoup de modestie; & de discours en discours, elle lui demanda ce qu'il lui paroissoit de la maison qu'elle voyoit, & si elle la trouvoit à son gré.

Madame, répondit la dévote, il faudroit être d'un très-mauvais goût pour y trouver à reprendre. Elle est belle, riante, meublée magnifiquement, sans confusion, très-bien entendue, & les ornemens y sont ménagés on ne peut pas mieux. Quant à la situation, elle est dans un terrein agréable, & l'on ne peut imaginer un jardin qui fasse plus de plaisir à voir que celui dont elle est accompagnée. Si vous me permettez néanmoins de ne rien dissimuler, je prends la liberté de vous dire, madame, que la maison seroit incomparable, si trois choses qui y manquent, à mon avis, s'y rencontroient. Ma bonne, reprit la prin-

ceſſe Parizade, quelles ſont ces trois choſes ? enſeignez-les-moi, je vous en conjure au nom de dieu, je n'épargnerai rien pour les acquérir, s'il eſt poſſible ?

Madame, reprit la dévote, la première de ces trois choſes, eſt l'oiſeau qui parle ; c'eſt un oiſeau ſingulier qu'on nomme bulbulhezar, lequel a encore la propriété d'attirer des environs tous les oiſeaux qui chantent, leſquels viennent accompagner ſon chant. La ſeconde, eſt l'arbre qui chante, dont les feuilles ſont autant de bouches, qui font un concert harmonieux de voix différentes, lequel ne ceſſe jamais. La troiſième choſe enfin, eſt l'eau jaune, couleur d'or, dont une ſeule goutte verſée dans un baſſin préparé exprès, en quelqu'endroit que ce ſoit d'un jardin, foiſonne d'une manière qu'elle le remplit d'abord, & s'élève dans le milieu en gerbe, qui ne ceſſe jamais de s'élever & de retomber dans le baſſin, ſans que le baſſin déborde.

Ah, ma bonne mère, s'écria la princeſſe, que je vous ai d'obligation de la connoiſſance que vous me donnez de ces choſes ! elles ſont ſurprenantes, & je n'avois pas entendu dire qu'il y eût rien au monde de ſi curieux & d'auſſi admirable. Mais comme je ſuis bien perſuadée que vous n' gnorez pas le lieu où elles ſe trou-

vent, j'attends que vous me faſſiez la grâce de me l'enſeigner.

Pour donner ſatisfaction à la princeſſe, la bonne dévote lui dit : Madame, je me rendrois indigne de l'hoſpitalité que vous venez d'exercer envers moi avec tant de bonté, ſi je me refuſois de ſatisfaire votre curioſité ſur ce que vous ſouhaitez d'apprendre. J'ai donc l'honneur de vous dire que les trois choſes dont je viens de vous parler, ſe trouvent dans un même lieu aux confins de ce royaume, du côté des Indes. Le chemin qui y conduit paſſe devant votre maiſon ; celui que vous y enverrez de votre part n'a qu'à le ſuivre pendant vingt jours, & le vingtième jour, qu'il demande où ſont l'oiſeau qui parle, l'arbre qui chante & l'eau jaune, le premier auquel il s'adreſſera le lui enſeignera. En achevant ces paroles, elle ſe leva ; & après avoir pris congé, elle ſe retira & pourſuivit ſon chemin.

La princeſſe Parizade avoit l'eſprit ſi fort occupé à retenir les enſeignes que la dévote muſulmane venoit de lui donner de l'oiſeau qui parloit, de l'arbre qui chantoit, & de l'eau jaune, qu'elle ne s'apperçut qu'elle étoit partie, que quand elle voulut lui faire quelques demandes pour prendre d'elle un plus grand éclairciſſement. Il lui ſembloit en effet que ce

qu'elle venoit d'entendre de sa bouche, n'étoit pas suffisant pour ne pas s'exposer à entreprendre un voyage inutile. Elle ne voulut pas néanmoins envoyer après elle pour la faire revenir ; mais elle fit un effort sur sa mémoire, pour se rappeller tout ce qu'elle avoit entendu, & n'en rien oublier. Quand elle crut que rien ne lui étoit échappé, elle se fit un vrai plaisir de penser à la satisfaction qu'elle auroit si elle pouvoit venir à bout de posséder des choses si merveilleuses ; mais la difficulté qu'elle y trouvoit, & la crainte de ne pas réussir, la plongeoit dans une grande inquiétude.

La princesse Parizade étoit abîmée dans ces pensées, quand les princes ses frères arrivèrent de la chasse : ils entrèrent dans le sallon ; & au lieu de la trouvert le visage ouvert & l'esprit gai, selon sa coutume, ils furent étonnés de la voir recueillie en elle-même, & comme affligée, sans lever la tête, pour marquer au moins qu'elle s'appercevoit de leur présence.

Le prince Bahman prit la parole : Ma sœur, dit-il, où sont la joie & la gaieté qui ont été inséparables d'avec vous jusqu'à présent ? êtes-vous incommodée ? vous est-il arrivé quelque malheur ? vous a-t-on donné quelque sujet de

chagrin ? apprenez-le-nous, afin que nous y prenions la part que nous devons, & que nous y apportions le remède, ou que nous vous vengions, si quelqu'un a eu la témérité d'offenser une personne comme vous, à laquelle tout respect est dû.

La princesse Parizade demeura quelque-tems sans rien répondre & dans la même situation; elle leva les yeux enfin, en regardant les princes ses frères, & les baisa presqu'aussitôt, après leur avoir dit que ce n'étoit rien.

Ma sœur, reprit le prince Bahman, vous nous dissimulez la vérité, il faut bien que ce soit quelque chose, & même quelque chose de grave. Il n'est pas possible que pendant le peu de tems que nous avons été éloignés de vous, un changement aussi grand & aussi peu attendu que celui que nous remarquons en vous, vous soit arrivé pour rien. Vous voudrez bien que nous ne vous en tenions pas quitte pour une réponse qui ne nous satisfait pas. Ne nous cachez donc pas ce que c'est, à moins que vous ne vouliez nous faire croire que vous renoncez à l'amitié & à l'union ferme & constante qui ont subsisté entre nous jusqu'aujourd'hui, dès notre plus tendre jeunesse.

La princesse qui étoit bien éloignée de rompre avec les princes ses frères, ne voulut pas

les laisser dans cette pensée. Quand je vous ai dit, reprit-elle, que ce qui me faisoit de la peine n'étoit rien, je l'ai dit par rapport à vous, & non pas par rapport à moi, qui le trouve de quelqu'importance; & puisque vous me pressez par le droit de notre amitié & de notre union qui me sont si chères, je vais vous dire ce que c'est. Vous avez cru, & je l'ai cru comme vous, continua-t-elle, que cette maison que feu notre père nous a fait bâtir étoit complette en toute manière & que rien n'y manquoit; aujourd'hui cependant j'ai appris qu'il y manque trois choses, qui la mettroient hors de comparaison d'avec toutes les maisons de campagne qui sont au monde. Ces trois choses sont, l'oiseau qui parle, l'arbre qui chante, & l'eau jaune de couleur d'or. Après leur avoir expliqué en quoi consistoit l'excellence de ces choses; C'est une dévote musulmane, ajouta-t-elle, qui m'a fait faire cette remarque, & qui m'a enseigné le lieu où elles sont & le chemin par où l'on peut s'y rendre. Vous trouverez peut-être que ce sont des choses de peu de conséquence pour faire que notre maison soit accomplie, & qu'elle peut toujours passer pour une très-belle maison, indépendamment de cet accroissement à ce qu'elle contient, & ainsi que nous pou-

vons nous en passer. Vous en penserez ce qu'il vous plaira ; mais je ne puis m'empêcher de vous témoigner qu'en mon particulier je suis persuadée qu'elles y sont nécessaires, & que je ne serai pas contente que je ne les y voye placées. Ainsi, que vous y preniez intérêt, que vous n'y en preniez pas, je vous prie de m'aider de vos conseils, & de voir qui je pourrois envoyer à cette conquête.

Ma sœur, reprit le prince Bahman, rien ne peut vous intéresser qu'il ne nous intéresse également. Il suffit de votre empressement pour la conquête des choses que vous nous dites, pour nous obliger d'y prendre le même intérêt ; mais indépendamment de ce qui vous regarde, nous nous y sentons portés de notre propre mouvement, & pour notre satisfaction particulière ; car je suis bien persuadé que mon frère n'est pas d'un autre sentiment que moi ; & nous devons tout entreprendre pour faire cette conquête, comme vous l'appelez ; l'importance & la singularité dont il s'agit, méritent bien ce nom. Je me charge de la faire : dites-moi seulement le chemin que je dois tenir, & le lieu, je ne différerai pas le voyage plus long-tems que jusqu'à demain.

Mon frère, reprit le prince Perviz, il ne convient pas que vous vous absentiez de la

maison pour un si long tems, vous qui en êtes le chef & l'appui, & je prie ma sœur de se joindre avec moi pour vous obliger d'abandonner votre dessein, & de trouver bon que je fasse le voyage; je ne m'en acquitterai pas moins bien que vous, & la chose sera plus dans l'ordre. Mon frère, repartit le prince Bahman, je suis bien persuadé de votre bonne volonté, & que vous ne vous acquitteriez pas du voyage moins bien que moi; mais c'est une chose résolue, je le veux faire & je le ferai. Vous resterez avec notre sœur, qu'il n'est pas besoin que je vous recommande. Il passa le reste de la journée à pourvoir aux préparatifs du voyage, & à se faire bien instruire par la princesse des enseignes que la dévote lui avoit données pour ne pas s'écarter du chemin.

Le lendemain de grand matin, le prince Bahman monta à cheval, & le prince Perviz & la princesse Parizade qui avoient voulu le voir partir, l'embrassèrent & lui souhaitèrent un heureux voyage. Mais au milieu de ces adieux, la princesse se souvint d'une chose qui ne lui étoit pas venue dans l'esprit. A propos, mon frère, dit-elle, je ne songeois pas aux accidens auxquels on est exposé dans les voyages; qui sait si je vous reverrai jamais? Mettez pié à terre, je vous en conjure, & laissez-là le voyage;

voyage ; j'aime mieux me priver de la vue & de la poſſeſſion de l'oiſeau qui parle, de l'arbre qui chante & de l'eau jaune, que de courir le riſque de vous perdre pour jamais.

Ma ſœur, reprit le prince Bahman, en ſouriant de la frayeur ſoudaine de la princeſſe Parizade, la réſolution en eſt priſe, & quand cela ne ſeroit pas, je la prendrai encore, & vous trouverez bon que je l'exécute. Les accidens dont vous parlez n'arrivent qu'aux malheureux. Il eſt vrai que je puis être du nombre ; mais auſſi je puis être des heureux, qui ſont en beaucoup plus grand nombre que les malheureux. Comme néanmoins les événemens ſont incertains, & que je puis ſuccomber dans mon entrepriſe, tout ce que je puis faire, c'eſt de vous laiſſer un couteau que voici.

Alors le prince Bahman tira un couteau, en le préſentant dans la gaîne à la princeſſe : Prenez, dit-il, & donnez-vous de tems en tems la peine de tirer le couteau de ſa gaîne ; tant que vous le verrez net, comme vous le voyez, ce ſera une marque que je ſerai vivant ; mais ſi vous voyez qu'il en dégoutte du ſang, croyez que je ne ſerai plus en vie, & accompagnez ma mort de vos prières.

La princeſſe Parizade ne put obtenir autre choſe du prince Bahman. Ce prince lui dit

adieu, à elle & au prince Perviz, pour la dernière fois, & il partit bien monté, bien armé & bien équipé. Il se mit dans le chemin; & sans s'écarter ni à droite ni à gauche, il continua en traversant la Perse; & le vingtième jour de sa marche il apperçut sur le bord du chemin un vieillard hideux à voir, lequel étoit assis sous un arbre à quelque distance d'une chaumière qui lui servoit de retraite contre les injures du tems.

Les sourcils blancs comme de la neige, de même que les cheveux, la moustache & la barbe lui venoient jusqu'au bout du nez, la moustache lui couvroit la bouche, & la barbe avec les cheveux lui tomboient presque jusqu'aux piés. Il avoit les ongles des mains & des piés d'une longueur excessive, avec une espèce de chapeau plat & fort large qui lui couvroit la tête en forme de parasol; & pour tout habit, une natte dans laquelle il étoit enveloppé.

Ce bon vieillard étoit un derviche, qui s'étoit retiré du monde il y avoit de longues années, & s'étoit négligé pour s'attacher à dieu uniquement; de manière qu'à la fin il étoit fait comme nous venons de voir.

Le prince Bahman, qui depuis le matin avoit été attentif à observer s'il rencontreroit quelqu'un dont il pût s'informer du lieu où son

deſſein étoit de ſe rendre, s'arrêta quand il fut arrivé près du derviche, comme le premier qu'il rencontroit, & mit pié à terre, pour ſe conformer à ce que la dévote avoit marqué à la princeſſe Parizade. En tenant ſon cheval par la bride, il s'avança juſqu'au derviche, & en le ſaluant : Bon père, dit-il, dieu prolonge vos jours, & vous accorde l'accompliſſement de vos déſirs.

Le derviche répondit au ſalut du prince, mais ſi peu intelligiblement qu'il n'en comprit pas un mot. Comme le prince Bahman vit que l'empêchement venoit de ce que la mouſtache couvroit la bouche du derviche, & qu'il ne vouloit pas paſſer outre ſans prendre de lui l'inſtruction dont il avoit beſoin, il prit des ciſeaux, dont il étoit muni; & après avoir attaché ſon cheval à une branche de l'arbre, il lui dit : Bon derviche, j'ai à vous parler, mais votre mouſtache empêche que je ne vous entende ; vous voudrez bien, & je vous prie de me laiſſer faire, que je vous l'accommode avec vos ſourcils qui vous défigurent, & qui vous font reſſembler plutôt à un ours qu'à un homme.

Le derviche ne s'oppoſa pas au deſſein du prince, il le laiſſa faire; & comme le prince, quand il eut achevé, eut vu que le derviche avoit le teint frais, & qu'il paroiſſoit beaucoup

moins âgé qu'il ne l'étoit en effet, il lui dit : Bon derviche, si j'avois un miroir, je vous ferois voir combien vous êtes rajeuni ; vous êtes présentement un homme, & auparavant personne n'eut pu distinguer ce que vous étiez.

Les caresses du prince Bahman lui attirèrent de la part du derviche un souris avec un compliment : Seigneur, dit-il, qui que vous soyez, je vous suis infiniment obligé du bon office que vous avez bien voulu me rendre, je suis près de vous en marquer ma reconnoissance en tout ce qui peut dépendre de moi. Vous n'avez pas mis pié à terre que quelque besoin ne vous y ait obligé ; dites-moi ce que c'est, je tâcherai de vous contenter, si je le puis.

Bon derviche, reprit le prince Bahman, je viens de loin, & je cherche l'oiseau qui parle, l'arbre qui chante & l'eau jaune ; je sais que ces trois choses sont quelque part ici aux environs ; mais j'ignore l'endroit où elles sont précisément. Si vous le savez, je vous conjure de m'enseigner le chemin, afin que je ne prenne pas l'un pour l'autre, & que je ne perde pas le fruit du long voyage que j'ai entrepris.

Le prince à mesure qu'il tenoit ce discours, remarqua que le derviche changeoit de visage, qu'il baissoit les yeux, & qu'il prit un grand sérieux ; jusques-là qu'au lieu de répondre, il

demeura dans le silence. Cela l'obligea de reprendre la parole : Bon père, poursuivit-il, il me semble que vous m'avez entendu. Dites-moi si vous savez ce que je vous demande, ou si vous ne le savez pas, afin que je ne perde pas de tems, & que je m'en informe ailleurs.

Le derviche rompit enfin son silence : Seigneur, dit-il au prince Bahman, le chemin que vous me demandez m'est connu ; mais l'amitié que j'ai conçue pour vous dès que je vous ai vu, & qui est devenue plus forte par le service que m'avez rendu, me tient encore en suspens, savoir si je dois vous accorder la satisfaction que vous souhaitez. Quel motif peut vous empêcher, reprit le prince, & quelle difficulté trouvez-vous à me le donner ? Je vous le dirai, repartit le derviche, c'est que le danger auquel vous vous exposez est plus grand que vous ne le pouvez croire. D'autres seigneurs en grand nombre, qui n'avoient ni moins de hardiesse, ni moins de courage que vous n'en pouvez avoir, ont passé par ici, & m'ont fait la même demande que vous m'avez faite. Après n'avoir rien oublié pour les détourner de passer outre, ils n'ont pas voulu me croire ; je leur ai enseigné le chemin malgré moi, en me rendant à leurs instances ; & je puis vous assurer qu'ils y ont tous échoué, & que je

n'en ai pas vu revenir un seul. Pour peu donc que vous aimiez la vie, & que vous vouliez suivre mon conseil, vous n'irez pas plus loin, & vous retournerez chez vous.

Le prince Bahman persista dans sa résolution. Je veux croire, dit-il au derviche, que votre conseil est sincère, & je vous suis obligé de la marque d'amitié que vous me donnez; mais quel que soit le danger dont vous me parlez, rien n'est capable de me faire changer de dessein; quiconque m'attaquera, j'ai de bonnes armes, & il ne sera ni plus vaillant ni plus brave que moi. Et ceux-ci qui vous attaqueront, lui remontra le derviche, ne se font pas voir, car ils sont plusieurs; comment vous défendrez-vous contre des gens qui sont invisibles? Il n'importe, repartit le prince, quoi que vous puissiez dire, vous ne me persuaderez pas de rien faire contre mon devoir. Puisque vous savez le chemin que je vous demande, je vous conjure encore une fois de me l'enseigner, & de ne pas me refuser cette grâce.

Quand le derviche vit qu'il ne pouvoit rien gagner sur l'esprit du prince Bahman, & qu'il étoit opiniâtre dans la résolution de continuer son voyage, nonobstant les avis salutaires qu'il lui donnoit, il mit la main dans un sac qu'il avoit près de lui, & il en tira une boule qu'il

lui présenta : Puisque je ne puis obtenir de vous, dit il, que vous m'écoutiez, & que vous profitiez de mes conseils, prenez cette boule; & quand vous serez à cheval, jetez-la devant vous, & suivez-la jusqu'au pié d'une montagne où elle s'arrêtera; quand elle sera arrêtée, vous mettrez pié à terre & vous laisserez votre cheval la bride sur le cou, qui demeurera à la même place en attendant votre retour. En montant vous verrez à droite & à gauche une grande quantité de grosses pierres noires, & vous entendrez une confusion de voix de tous les côtés qui vous diront mille injures pour vous décourager, & pour faire en sorte que vous ne montiez pas jusqu'au haut; mais gardez-vous bien de vous effrayer, & sur toute chose, de tourner la tête pour regarder derrière vous; en un instant vous seriez changé en une pierre noire, semblable à celles que vous verrez, lesquelles sont autant de seigneurs comme vous, qui n'ont pas réussi dans leur entreprise, comme je vous le disois. Si vous évitez le danger que je ne vous dépeins que légèrement, afin que vous y fassiez bien réflexion & que vous arriviez au haut de la montagne, vous y trouverez une cage, & dans la cage l'oiseau que vous cherchez. Comme il parle, vous lui demanderez où sont l'arbre qui chante & l'eau jaune, & il

vous l'enseignera. Je n'ai rien à vous dire davantage ; voilà ce que vous avez à faire, & voilà ce que vous avez à éviter ; mais si vous vouliez me croire, vous suivriez le conseil que je vous ai donné, & vous ne vous exposeriez pas à la perte de votre vie. Encore une fois, pendant qu'il vous reste du tems à y penser, considérez que cette perte est irréparable & attachée à une condition à laquelle on peut contrevenir, même par inadvertance, comme vous pouvez le comprendre.

Pour ce qui est du conseil que vous venez de me répéter, & dont je ne laisse pas de vous avoir obligation, reprit le prince Bahman, après avoir reçu la boule, je ne puis le suivre ; mais je tâcherai de profiter de l'avis que vous me donnez, de ne pas regarder derrière moi en montant, & j'espère que bientôt vous me verrez revenir, & vous en remercier plus amplement, chargé de la dépouille que je cherche. En achevant ces paroles, auxquelles le derviche ne répondit autre chose, sinon qu'il le reverroit avec joie, & qu'il souhaitoit que cela arrivât, il remonta à cheval, prit congé du derviche par une profonde inclination de tête, & jeta la boule devant lui.

La boule roula & continua de rouler pres-

que de la même vîteſſe que le prince Bahman lui avoit imprimée en la jetant ; ce qui fit qu'il fut obligé d'accommoder la courſe de ſon cheval à la même vîteſſe pour la ſuivre, afin de ne la pas perdre de vue ; il la ſuivit, & quand elle fut au pié de la montagne que le derviche avoit dit, où elle s'arrêta, alors il deſcendit de cheval, & le cheval ne branla pas de la place, quand même il lui eût mis la bride ſur le cou. Après qu'il eut reconnu la montagne des yeux, & qu'il eut remarqué les pierres noires, il commença à monter, & il n'eut pas fait quatre pas que les voix dont le derviche lui avoit parlé ſe firent entendre ſans qu'il vît perſonne. Les unes diſoient : Où va cet étourdi ? où va-t-il ? que veut-il ? ne le laiſſez pas paſſer. D'autres : Arrêtez-le, prenez-le, tuez-le. D'autres crioient d'une voix de tonnerre : Au voleur, à l'aſſaſſin, au meurtre. D'autres au contraire crioient d'un ton railleur : Non, ne lui faites pas de mal, laiſſez paſſer le beau mignon ; vraiment c'eſt pour lui qu'on garde la cage & l'oiſeau.

Nonobſtant ces voix importunes, le prince Bahman monta quelque tems avec conſtance & avec fermeté, en s'animant lui-même ; mais les voix redoublèrent avec un tintamarre ſi grand, & ſi près de lui, tant en avant qu'en

arrière, que la frayeur le saisit. Les piés & les jambes commencèrent à lui trembler, il chancela, & bientôt comme il se fut apperçu que les forces commencèrent à lui manquer, il oublia l'avis du derviche; il se tourna pour se sauver en descendant, & dans le moment il fut changé en une pierre noire; métamorphose qui étoit arrivée à tant d'autres avant lui, pour avoir tenté la même entreprise, & la même chose arriva à son cheval.

Depuis le départ du prince Bahman pour son voyage, la princesse Parizade, qui avoit attaché à sa ceinture le couteau avec la gaîne qu'il lui avoit laissé, pour être informée s'il étoit mort ou vivant, n'avoit pas manqué de le tirer & de le consulter, même plusieurs fois chaque jour. De la sorte, elle avoit eu la consolation d'apprendre qu'il étoit en parfaite santé, & de s'entretenir souvent de lui avec le prince Perviz, qui la prévenoit quelquefois en lui en demandant des nouvelles.

Le jour fatal enfin que le prince Bahman venoit d'être métamorphosé en pierre, comme le prince & la princesse s'entretenoient de lui sur le soir, selon leur coutume: Ma sœur, dit le prince Perviz, tirez le couteau, je vous prie, & apprenons de ses nouvelles; la princesse le tira, & en le regardant, ils virent

couler le sang de l'extrémité. La princesse saisie d'horreur & de douleur, jeta le couteau. Ah, mon cher frère, s'écria-t-elle, je vous ai donc perdu & perdu par ma faute ! je ne vous reverrai jamais. Que je suis malheureuse ! pourquoi vous ai-je parlé d'oiseau qui parle, d'arbre qui chante & d'eau jaune, ou plutôt que m'importoit-il de savoir si la dévote trouvoit cette maison belle ou laide, accomplie ou non accomplie ! Plût à dieu que jamais elle ne se fût avisée de s'y adresser ! Hypocrite, trompeuse, ajouta-t-elle, devois-tu reconnoître ainsi la réception que je t'ai faite ? Pourquoi m'as tu parlé d'un oiseau, d'un arbre & d'une eau, qui tout imaginaires qu'ils sont, comme je me le persuade par la fin malheureuse d'un frère chéri, ne laissent pas de me troubler encore l'esprit par ton enchantement ?

Le prince Perviz ne fut pas moins affligé de la mort du prince Bahman que la princesse Parizade : mais sans perdre de tems en des regrets inutiles, comme il eut compris par les regrets de la princesse sa sœur, qu'elle désiroit toujours passionnément d'avoir en sa possession l'oiseau qui parloit, l'arbre qui chantoit & l'eau jaune, il l'interrompit : Ma sœur, dit-il, nous regretterions en vain notre frère Bahman ; nos plaintes & notre douleur ne lui rendroient pas

la vie ; c'eſt la volonté de dieu, nous devons nous y ſoumettre, & l'adorer dans ſes décrets, ſans vouloir les pénétrer. Pourquoi voulez-vous douter préſentement des paroles de la dévote muſulmane, après les avoir tenues ſi fermement pour certaines & pour vraies ; croyez-vous qu'elle vous eût parlé de ces trois choſes ſi elles n'exiſtoient pas, & qu'elle les eût inventées exprès pour vous tromper ; vous qui bien loin de lui en avoir donné ſujet, l'avez ſi bien reçue & accueillie avec tant d'honnêteté & de bonté ? Croyons plutôt que la mort de notre frère vient de ſa faute, ou par quelqu'accident que nous ne pouvons pas imaginer. Ainſi, ma ſœur, que ſa mort ne nous empêche pas de pourſuivre notre recherche ; je m'étois offert de faire le voyage à ſa place, je ſuis dans la même diſpoſition ; & comme ſon exemple ne me fait pas changer de ſentiment, dès demain je l'entreprendrai.

La princeſſe fit tout ce qu'elle put pour diſſuader le prince Perviz, en le conjurant de ne pas l'expoſer au danger, au lieu d'un frère d'en perdre deux ; mais il demeura inébranlable, nonobſtant les remontrances qu'elle lui fit ; & avant qu'il partît, afin qu'elle pût être informée du ſuccès du voyage qu'il entreprenoit, comme elle l'avoit été de celui du prin-

ce Bahman, par le moyen du couteau qu'il lui avoit laissé, il lui donna aussi un chapelet de perles de cent grains, pour le même usage; & en le lui présentant : Dites ce chapelet à mon intention pendant mon absence : en le disant, s'il arrive que les grains s'arrêtent de manière que vous ne puissiez plus les mouvoir, ni les faire couler les uns après les autres, comme s'ils étoient collés, ce sera une marque que j'aurai eu le même sort que notre frère; mais espérons que cela n'arrivera pas, & que j'aurai le bonheur de vous revoir avec la satisfaction que nous attendons vous & moi.

Le prince Perviz partit, & le vingtième jour de son voyage il rencontra le même derviche à l'endroit où le prince Bahman l'avoit trouvé. Il s'approcha de lui; & après l'avoir salué, il le pria, s'il le savoit, de lui enseigner le lieu où étoient l'oiseau qui parloit, l'arbre qui chantoit & l'eau jaune. Le derviche lui fit les mêmes difficultés & les mêmes remontrances qu'il avoit faites au prince Bahman, jusqu'à lui dire qu'il y avoit très-peu de tems qu'un jeune cavalier, dont il lui voyoit beaucoup de ressemblance, lui avoit demandé le chemin; que vaincu par ses instances pressantes & par son importunité, il le lui avoit enseigné, il lui avoit donné de quoi lui servir de guide, &

prescrit ce qu'il devoit observer pour réussir, mais qu'il ne l'avoit pas vu revenir ; d'où il n'y avoit pas à douter qu'il n'eût eu le même sort que ceux qui l'avoient précédé.

Bon derviche, reprit le prince Perviz, je sais qui est celui dont vous parlez, c'étoit mon frère aîné, & je suis informé avec certitude qu'il est mort ; de quelle mort ? c'est ce que j'ignore. Je puis vous le dire, repartit le derviche, il a été changé en pierre noire, comme ceux dont je viens de parler, & vous devez vous attendre à la même métamorphose, à moins que vous n'observiez plus exactement que lui les bons conseils que je lui avois donnés, au cas que vous persistiez à ne vouloir pas renoncer à votre résolution, à quoi je vous exhorte encore une fois.

Derviche, insista le prince Perviz, je ne puis assez vous marquer combien je vous suis redevable de la part que vous prenez à la conservation de ma vie, tout inconnu que je vous suis, & sans que j'aye rien fait pour mériter votre bienveillance ; mais j'ai à vous dire qu'avant que je prisse mon parti, j'y ai bien songé, & que je ne puis l'abandonner. Ainsi, je vous supplie de me faire la même grâce que vous avez faite à mon frère. Peut-être réussirai-je mieux que lui à suivre les mêmes

enſeignemens que j'attens de vous. Puiſque je ne puis réuſſir, dit le derviche, à vous perſuader de vous relâcher de ce que vous avez réſolu, ſi mon grand âge ne m'en empechoit, & que je puſſe me ſoutenir, je me leverois pour vous donner la boule que j'ai ici, laquelle doit vous ſervir de guide.

Sans donner au derviche la peine d'en dire davantage, le prince Perviz mit pié à terre; & comme il ſe fut avancé juſqu'au derviche, le derviche qui venoit de tirer la boule de ſon ſac, où il y en avoit un bon nombre d'autres, la lui donna, & il lui dit l'uſage qu'il en devoit faire, comme ci-devant au prince Bahman; & après l'avoir bien averti de ne pas s'effrayer des voix qu'il entendroit, ſans voir perſonne, quelque menaçantes qu'elles fuſſent, mais de ne pas laiſſer de monter juſqu'à ce qu'il eût apperçu la cage & l'oiſeau, il le congédia.

Le prince Perviz remercia le derviche; & quand il fut remonté à cheval, il jeta la boule devant le cheval, & en piquant des deux en même-tems il la ſuivit. Il arriva enfin au bas de la montagne; & quand il eut vu que la boule s'étoit arrêtée, il mit pié à terre. Avant qu'il fît le premier pas pour monter, il demeura un moment dans la même place,

en rappelant dans ſa mémoire les avis que le derviche lui avoit donnés. Il s'encouragea, & il monta bien réſolu d'arriver juſqu'au haut de la montagne, & il avança cinq ou ſix pas ; alors il entendit derrière lui une voix qui lui parut fort proche, comme d'un homme qui le rappeloit & l'inſultoit, en criant, Attends, téméraire, que je te puniſſe de ton audace.

A cet outrage, le prince Perviz oublia tous les avis du derviche ; il mit la main ſur le ſabre ; il le tira, & il ſe tourna pour ſe venger ; mais à peine eut-il le tems de voir que perſonne ne le ſuivoit, qu'il fut changé en une pierre noire, lui & ſon cheval.

Depuis que le prince Perviz étoit parti, la princeſſe Parizade n'avoit pas manqué chaque jour de porter à la main le chapelet qu'elle avoit reçu de ſa main le jour qu'il étoit parti ; & quand elle n'avoit autre choſe à faire, de le dire en faiſant paſſer les grains par ſes doigts l'un après l'autre. Elle ne l'avoit pas meme quitté la nuit tout ce tems là ; chaque ſoir en ſe couchant, elle ſe l'étoit paſſé autour du cou, & le matin en s'éveillant, elle y avoit porté la main pour éprouver ſi les grains venoient toujours l'un après l'autre. Le jour enfin, & au moment que le prince Perviz eut la même

même destinée que le prince Bahman, d'être changé en pierre noire, comme elle tenoit le chapelet à son ordinaire, & qu'elle le disoit, tout-à-coup elle sentit que les grains n'obéissoient plus au mouvement qu'elle leur donnoit, & elle ne douta pas que ce ne fût la marque de la mort certaine du prince son frère. Comme elle avoit déja pris sa résolution sur le parti qu'elle prendroit au cas que cela arrivât, elle ne perdit pas le tems en donnant des marques extérieures de sa douleur. Elle se fit un effort pour la retenir toute en elle-même; & dès le lendemain, après s'être déguisée en homme, armée & équipée; & qu'elle eut marqué à ses gens qu'elle reviendroit dans peu de jours, elle monta à cheval & partit, en prenant le même chemin que les deux princes ses frères avoient tenu.

La princesse Parizade, qui étoit accoutumée à monter à cheval en prenant le divertissement de la chasse, supporta le fatigue du voyage mieux que d'autres dames n'auroient pu faire. Comme elle avoit fait les mêmes journées que les princes ses frères, elle rencontra aussi le derviche dans la vingtième journée de marche comme eux. Quand elle fut près de lui, elle mit pié à terre, & en tenant son cheval par la bride, elle alla s'asseoir près de lui; & après

qu'elle l'eut salué, elle lui dit : Bon derviche, vous voudrez bien que je me repose quelques momens près de vous, & me faire la grâce de me dire si vous n'avez pas entendu dire que quelque part aux environs il y a dans ces cantons un lieu où l'on trouve l'oiseau qui parle, l'arbre qui chante, & l'eau jaune.

Le derviche répondit : Madame, puisque votre voix me fait connoître quel est votre sexe, nonobstant votre déguisement en homme, & que c'est ainsi que je dois vous appeler, je vous remercie de votre compliment, & je reçois avec un très-grand plaisir l'honneur que vous me faites. J'ai connoissance du lieu où se trouvent les choses dont vous me parlez; mais à quel dessein me faites-vous cette demande ?

Bon derviche, reprit la princesse Parizade, on m'en a fait un récit si avantageux, que je brûle d'envie de les posséder. Madame, repartit le derviche, on vous a dit la vérité; ces choses sont encore plus surprenantes & plus singulières qu'on ne vous les a représentées; mais on vous a caché les difficultés qu'il y a à surmonter pour parvenir à en jouir : vous ne vous seriez pas engagée dans une entreprise si pénible & si dangereuse, si l'on vous avoit bien informée. Croyez-moi, ne passez pas plus

avant, retournez sur vos pas, & ne vous attendez pas que je veuille contribuer à votre perte.

Bon père, repartit la princesse, je viens de loin, & il me fâcheroit fort de retourner chez moi sans avoir exécuté mon dessein. Vous me parlez des difficultés & du danger de perdre la vie; mais vous ne me dites pas quelles sont ces difficultés, & en quoi consistent ces dangers; c'est ce que je désirerois de savoir pour me consulter, & voir si je pourrois prendre confiance sur ma résolution, sur mon courage & sur mes forces, ou ne la pas prendre.

Alors le derviche répéta à la princesse Parizade le même discours qu'il avoit tenu aux princes Bahman & Perviz, en lui exagérant les difficultés de monter jusqu'au haut de la montagne où étoit l'oiseau dans sa cage, dont il falloit se rendre maître, après quoi l'oiseau donneroit connoissance de l'arbre & de l'eau jaune; le bruit & le tintamarre des voix menaçantes & effroyables qu'on entendoit de tous les côtés sans voir personne; & enfin la quantité de pierres noires, objet qui seul étoit capable de donner de l'effroi à elle & à tout autre, quand elle sauroit que ces pierres étoient autant de braves cavaliers qui avoient été ainsi métamorphosés pour avoir manqué à observer la principale condition pour réussir dans cette

entrepriſe, qui étoit de ne pas ſe tourner pour regarder derrière ſoi qu'auparavant on ne ſe fût ſaiſi de la cage.

Quand le derviche eût achevé : A ce que je comprens par votre diſcours, reprit la princeſſe, la grande difficulté pour réuſſir dans cette affaire, eſt premièrement de monter juſqu'à la cage ſans s'effrayer du tintamarre des voix qu'on entend ſans voir perſonne; & en ſecond lieu, de ne pas regarder derrière ſoi. Pour ce qui eſt de cette dernière condition, j'eſpère que je ſerai aſſez maîtreſſe de moi-même pour la bien obſerver. Quant à la première, j'avoue que ces voix, telles que vous me les repréſentez, ſont capables d'épouvanter les plus aſſurés; mais comme dans toutes les entrepriſes de grande conſéquence & périlleuſes, il n'eſt pas défendu d'uſer d'adreſſe, je vous demande ſi l'on pourroit s'en ſervir dans celle-ci, qui m'eſt d'une ſi grande importance. Et de quelle adreſſe voudriez-vous uſer, demanda le derviche? Il me ſemble, répondit la princeſſe, qu'en me bouchant les oreilles de coton, ſi fortes & ſi effroyables que les voix puiſſent être, elles en ſeroient frappées avec beaucoup moins d'impreſſion; comme auſſi elles ſeroient moins d'effet ſur mon imagination, mon eſprit demeureroit dans la liberté de ne ſe

pas troubler jusqu'à perdre l'usage de la raison.

Madame, reprit le derviche, de tous ceux qui jusqu'à présent se sont adressés à moi, pour s'informer du chemin que vous me demandez, je ne sais si quelqu'un s'est servi de l'adresse que vous me proposez. Ce que je sais, c'est que pas un ne me la proposée, & que tous y sont péris. Si vous persistez dans votre dessein, vous pouvez en faire l'épreuve, à la bonne heure si elle vous réussit; mais je ne vous conseillerois pas de vous y exposer.

Bon père, repartit la princesse, rien n'empêche que je ne persiste dans mon dessein; le cœur me dit que l'adresse me réussira, & je suis résolue de m'en servir. Ainsi, il ne me reste plus que d'apprendre de vous quel chemin je dois prendre; c'est la grâce que je vous conjure de ne me pas refuser. Le derviche l'exhorta, pour la dernière fois, à se bien consulter; & comme il vit qu'elle étoit inébranlable dans sa résolution, il tira une boule, & en la lui présentant: Prenez cette boule, dit-il, remontez à cheval, & quand vous l'aurez jetée devant vous, suivez-la par tous les détours que vous lui verrez faire en roulant jusqu'à la montagne où est ce que vous cherchez, & où elle s'arrêtera; quand elle sera arrêtée, arrêtez-vous aussi, mettez pié à terre & montez. Allez,

vous savez le reste, n'oubliez pas d'en profiter.

La princesse Parizade, après avoir remercié le derviche & pris congé de lui, remonta à cheval; elle jeta la boule, & elle la suivit par le chemin qu'elle prit en roulant; la boule continua son roulement, & enfin elle s'arrêta au pié de la montagne.

La princesse mit pié à terre, elle se boucha les oreilles de coton, & après qu'elle eut bien considéré le chemin qu'elle avoit à tenir pour arriver au haut de la montagne, elle commença à monter d'un pas égal avec intrépidité. Elle entendit les voix, & elle s'apperçut d'abord que le coton lui étoit d'un grand secours. Plus elle avançoit, plus les voix devenoient fortes & se multiplioient, mais non pas à lui faire une impression capable de la troubler. Elle entendit plusieurs sortes d'injures & de railleries piquantes par rapport à son sexe, qu'elle méprisa, & dont elle ne fit que rire. Je ne m'offense ni de vos injures, ni de vos railleries, disoit-elle en elle-même, dites encore pire, je m'en moque, & vous ne m'empêcherez pas de continuer mon chemin. Elle monta enfin si haut, qu'elle commença d'appercevoir la cage & l'oiseau, lequel, de complot avec les voix, tâchoit de l'intimider, en lui criant d'une voix

tonante, nonobſtant la petiteſſe de ſon corps : Folle, retire-toi, n'approche pas.

La princeſſe, animée davantage par cet objet, doubla le pas. Quand elle ſe vit ſi près de la fin de ſa carrière, elle gagna le haut de la montagne, où le terrein étoit égal ; elle courut droit à la cage, & elle mit la main deſſus, en diſant à l'oiſeau : Oiſeau, je te tiens malgré toi, & tu ne m'échapperas pas.

Pendant que Parizade ôtoit le coton qui lui bouchoit les oreilles : Brave dame, lui dit l'oiſeau, ne me voulez pas de mal de ce que je me ſuis joint à ceux qui faiſoient leurs efforts pour la conſervation de ma liberté. Quoiqu'enfermé dans une cage, je ne laiſſois pas d'être content de mon ſort ; mais deſtiné à devenir eſclave, j'aime mieux vous avoir pour maîtreſſe, vous qui m'avez acquis ſi courageuſement & ſi dignement, que toute autre perſonne du monde ; & dès-à-préſent je vous jure une fidélité inviolable, avec une ſoumiſſion entière à tous vos commandemens. Je ſais qui vous êtes, & je vous apprendrai que vous ne vous connoiſſez pas vous-même pour ce que vous êtes ; mais un jour viendra que je vous rendrai un ſervice dont j'eſpère que vous m'aurez obligation. Pour commencer à vous donner des marques de ma ſincérité, faites-moi connoître

ce que vous souhaitez, je suis près de vous obéir.

La princesse pleine d'une joie d'autant plus inexprimable, que la conquête qu'elle venoit de faire lui coûtoit la mort de deux frères chéris tendrement, & à elle-même tant de fatigue & un danger dont elle connoissoit la grandeur, après en être sortie, mieux qu'avant qu'elle s'y engageât, nonobstant ce que le derviche lui en avoit représenté, dit à l'oiseau, après qu'il eut cessé de parler : Oiseau, c'étoit bien mon intention de te marquer que je souhaite plusieurs choses qui me sont de la dernière importance ; je suis ravie que tu m'ayes prévenue par le témoignage de ta bonne volonté. Premièrement, j'ai appris qu'il y a ici une eau jaune dont la propriété est merveilleuse ; je te demande de m'enseigner où elle est avant toute chose. L'oiseau lui enseigna l'endroit qui n'étoit pas beaucoup éloigné ; elle y alla, & elle emplit un petit flacon d'argent qu'elle avoit apporté avec elle. Elle revint à l'oiseau, & elle lui dit : Oiseau, ce n'est pas assez, je cherche aussi l'arbre qui chante, dis-moi où il est. L'oiseau lui dit : Tournez-vous, & vous verrez derrière vous un bois où vous trouverez cet arbre. Le bois n'étoit pas éloigné, la princesse alla jusques-là, & entre plusieurs arbres, le concert

harmonieux qu'elle entendit, lui fit connoître celui qu'elle cherchoit : mais il étoit fort gros & fort haut. Elle revint, & elle dit à l'oiseau ; Oiseau, j'ai trouvé l'arbre qui chante, mais je ne puis ni le déraciner ni l'emporter. Il n'est pas nécessaire de le déraciner, reprit l'oiseau ; il suffit que vous en preniez la moindre branche, & que vous l'emportiez pour la planter dans votre jardin ; elle prendra racine dès qu'elle sera dans terre, & en peu de tems vous la verrez devenir un aussi bel arbre que celui que vous venez de voir.

Quand la princesse Parizade eut en main les trois choses dont la dévote musulmane lui avoit fait concevoir un désir si ardent, elle dit encore à l'oiseau : Oiseau, tout ce que tu viens de faire pour moi, n'est pas suffisant. Tu es cause de la mort de mes deux frères, qui doivent être parmi les pierres noires que j'ai vues en montant ; je prétens les emmener avec moi.

Il parut que l'oiseau eût bien voulu se dispenser de satisfaire la princesse sur cet article ; en effet, il en fit difficulté. Oiseau, insista la princesse, souviens-toi que tu viens de me dire que tu es mon esclave, que tu l'es en effet, & que ta vie est à ma disposition. Je ne puis, reprit l'oiseau, contester cette vérité ; mais quoique ce que vous demandez, soit d'une

plus grande difficulté que les autres, je ne laisserai pas d'y satisfaire comme aux autres. Jetez les yeux ici à l'entour, ajouta-t-il, & voyez si vous n'y verrez pas une cruche. Je l'apperçois, dit la princesse. Prenez-la, dit-il, & en descendant la montagne, versez un peu de l'eau dont elle est pleine sur chaque pierre noire, ce sera le moyen de retrouver vos deux frères.

La princesse Parizade prit la cruche, & en emportant avec soi la cage avec l'oiseau, le flacon & la branche, à mesure qu'elle descendoit, elle versoit de l'eau de la cruche sur chaque pierre noire qu'elle rencontroit, & chacune se changeoit en homme; & comme elle n'en omit aucune; tous les chevaux, tant des princes ses frères que des autres seigneurs, reparurent. De la sorte, elle reconnut les princes Bahman & Perviz, qui la reconnurent aussi, & qui vinrent l'embrasser. En les embrassant de même, & en leur témoignant son étonnement : Mes chers frères, dit-elle, que faites-vous donc ici ? Comme ils eurent répondu qu'ils venoient de dormir : Oui; reprit-elle, sans moi, votre sommeil dureroit encore, & il eut peut-être duré jusqu'au jour du jugement. Ne vous souvient-il pas que vous étiez venus chercher l'oiseau qui parle, l'arbre qui

chante & l'eau jaune, & d'avoir vu en arrivant les pierres noires dont cet endroit étoit parsemé? Regardez & voyez s'il en reste une seule. Les seigneurs qui nous environnent & vous, vous étiez ces pierres, de même que vos chevaux qui vous attendent, comme vous le pouvez voir; & si vous désirez de savoir comment cette merveille s'est faite, c'est, continua-t-elle, en leur montrant la cruche dont elle n'avoit plus besoin, & qu'elle avoit déjà posée au pié de la montagne, par la vertu de l'eau dont cette cruche étoit pleine, que j'ai versée sur chaque pierre. Comme après avoir rendu mon esclave l'oiseau qui parle, que voici dans cette cage, & trouvé par son moyen l'arbre qui chante, dont je tiens une branche, & l'eau jaune dont ce flacon est plein, je ne voulois pas retourner sans vous ramener avec moi, je l'ai contraint par le pouvoir que j'ai acquis sur lui, de m'en donner le moyen, & il m'a enseigné où étoit cette cruche, & l'usage que j'en devois faire.

Les princes Bahman & Perviz connurent par ce discours l'obligation qu'ils avoient à la princesse leur sœur; & les seigneurs qui s'étoient tous assemblés autour d'eux, & qui avoient entendu le même discours, les imitèrent, en lui marquant que bien loin de lui porter envie au

ſujet de la conquête qu'elle venoit de faire, & à laquelle ils avoient aſpiré, ils ne pouvoient mieux lui témoigner leur reconnoiſſance de la vie qu'elle venoit de leur redonner, qu'en ſe déclarant ſes eſclaves, & prêts à faire tout ce qu'elle leur ordonneroit.

Seigneurs, reprit la princeſſe, ſi vous avez fait attention à mon diſcours, vous avez pu remarquer que je n'ai eu autre intention dans ce que j'ai fait, que de recouvrer mes frères; ainſi, s'il vous en eſt arrivé le bienfait que vous dites, vous ne m'en avez nulle obligation. Je ne prens de part à votre compliment que l'honnêteté que vous voulez bien m'en faire, & je vous en remercie comme je le dois. D'ailleurs, je vous regarde chacun en particulier comme des perſonnes auſſi libres que vous l'étiez avant votre diſgrace, & je me réjouis avec vous du bonheur qui vous en eſt arrivé à mon occaſion. Mais ne demeurons pas davantage dans un lieu où il n'y a plus rien qui doive nous arrêter plus long-tems, remontons à cheval, & retournons chacun au pays d'où nous ſommes venus.

La princeſſe Parizade donna l'exemple la première, en allant reprendre ſon cheval, qu'elle trouva où elle l'avoit laiſſé. Avant qu'elle montât à cheval, le prince Bahman, qui vouloit la ſoulager, la pria de lui donner la cage à porter.

Mon frère, reprit la princeſſe, l'oiſeau eſt mon eſclave, je veux le porter moi-même; mais ſi vous voulez vous charger de la branche de l'arbre qui chante, la voilà. Tenez la cage neanmoins pour me la rendre quand je ſerai à cheval. Quand elle fut remontée à cheval, & que le prince Bahman lui eut rendu la cage & l'oiſeau: Et vous, mon frère Perviz, dit-elle en ſe tournant du côté où il étoit, voilà auſſi le flacon d'eau jaune que je remets à votre garde, ſi cela ne vous incommode pas; & le prince Perviz s'en chargea avec bien du plaiſir.

Quand le prince Bahman & le prince Perviz, & tous les ſeigneurs, furent tous à cheval, la princeſſe Parizade attendoit que quelqu'un d'eux ſe mît à la tête & commençât la marche; les deux princes voulurent en faire civilité aux ſeigneurs, & les ſeigneurs de leur côté vouloient la faire à la princeſſe. Comme la princeſſe vit que pas un des ſeigneurs ne vouloit ſe donner cet avantage, & que c'étoit pour lui en laiſſer l'honneur, elle s'adreſſa à tous, & elle leur dit: Seigneurs, j'attens que vous marchiez. Madame, reprit au nom de tous un de ceux qui étoient le plus près d'elle, quand nous ignorerions l'honneur qui eſt dû à votre ſexe, il n'y a pas d'honneur que nous ne ſoyons près de vous rendre, après ce que vous ve-

nez de faire pour nous, nonobſtant votre modeſtie. Nous vous ſupplions de ne nous pas priver plus long-tems du bonheur de vous ſuivre.

Seigneurs, dit alors la princeſſe, je ne mérite pas l'honneur que vous me faites, & je ne l'accepte que parce que vous le ſouhaitez. En même-tems elle ſe mit en marche, & les deux princes & les ſeigneurs la ſuivirent en troupe ſans diſtinction.

La troupe voulut voir le derviche en paſſant, le remercier de ſon bon accueil & de ſes conſeils ſalutaires qu'ils avoient trouvés ſincères, mais il étoit mort, & l'on n'a pu ſavoir ſi c'étoit de vieilleſſe, ou parce qu'il n'étoit plus néceſſaire pour enſeigner le chemin qui conduiſoit à la conquête des trois choſes dont la princeſſe Parizade venoit de triompher.

Ainſi la troupe continua ſon chemin; mais elle commença à diminuer chaque jour. En effet, les ſeigneurs qui étoient venus de différens pays, comme nous l'avons dit, après avoir, chacun en particulier, réitéré à la princeſſe l'obligation qu'ils lui avoient, prirent congé d'elle & des princes ſes frères, l'un après l'autre, à meſure qu'ils rencontroient le chemin par où ils étoient venus. La princeſſe & les princes Bahman & Perviz continuèrent le leur juſqu'à ce qu'ils arrivèrent chez eux.

D'abord la princeſſe poſa la cage dans le jardin dont nous avons parlé ; & comme le ſallon étoit du côté du jardin, dès que l'oiſeau eut fait entendre ſon chant, les roſſignols, les pinçons, les alouettes, les fauvettes, les chardonnerets, & une infinité d'autres oiſeaux du pays, vinrent l'accompagner de leur ramage. Pour ce qui eſt de la branche, elle la fit planter en ſa préſence dans un endroit du parterre, peu éloigné de la maiſon. Elle prit racine, & en peu de tems elle devint un grand arbre, dont les feuilles rendirent bientôt la même harmonie & le même concert que l'arbre d'où elle avoit été cueillie. Quant au flacon d'eau jaune, elle fit préparer au milieu du parterre un grand baſſin de beau marbre ; & quand il fut achevé, elle y verſa toute l'eau jaune qui étoit contenue dans le flacon. Auſſitôt elle commença à foiſonner en ſe gonflant ; & quand elle fut venue à-peu-près juſqu'aux bords du baſſin, elle s'éleva dans le milieu en groſſe gerbe juſqu'à la hauteur de vingt piés en retombant & en continuant de même, ſans que l'eau déboulât.

La nouvelle de ces merveilles ſe répandit dans le voiſinage ; & comme la porte de la maiſon, non plus que du jardin, n'étoit fermée à perſonne, bientôt une grande affluen-

ce de peuple des environs vint les admirer.

Au bout de quelques jours, les princes Bahman & Perviz, bien remis de la fatigue de leur voyage, reprirent leur manière de vie; & comme la chasse étoit leur divertissement ordinaire, ils montèrent à cheval, & ils y allèrent pour la première fois depuis leur retour, non pas dans leur parc, mais à deux ou trois lieues de leur maison. Comme ils chassoient, le sultan de Perse survint en chassant au même endroit qu'ils avoient choisi. Dès qu'ils se furent apperçus qu'il alloit arriver bientôt, par un grand nombre de cavaliers qu'ils virent paroître en plusieurs endroits, ils prirent le parti de cesser & de se retirer pour éviter sa rencontre; mais ce fut justement par le chemin qu'ils prirent, qu'ils le rencontrèrent, dans un endroit si étroit, qu'ils ne pouvoient se détourner ni reculer sans être vus. Dans leur surprise, ils n'eurent que le tems de mettre pié à terre & de se prosterner devant le sultan, le front contre terre, sans lever la tête pour le regarder. Mais le sultan qui vit qu'ils étoient bien montés & habillés aussi proprement que s'ils eussent été de sa cour, eut la curiosité de les voir au visage; il s'arrêta, & il leur commanda de se lever.

Les princes se levèrent, & ils demeurèrent debout

debout devant le sultan, avec un air libre & dégagé, accompagné néanmoins d'une contenance modeste & respectueuse. Le sultan les considéra quelque tems depuis la tête jusqu'aux piés, sans parler ; & après avoir admiré leur bon air & leur bonne mine, il leur demanda qui ils étoient, & où ils demeuroient.

Le prince Bahman prit la parole : Sire, dit-il, nous sommes fils de l'intendant des jardins de votre majesté, le dernier mort, & nous demeurons dans une maison qu'il fit bâtir peu de tems avant sa mort, afin que nous y demeurassions, en attendant que nous fussions en âge de servir votre majesté, & de lui aller demander de l'emploi quand l'occasion se présenteroit.

A ce que je vois, reprit le sultan, vous aimez la chasse. Sire, repartit le prince Bahman, c'est notre exercice le plus ordinaire, qu'aucun des sujets de votre majesté, qui se destine à porter les armes dans ses armées, ne néglige, en se conformant à l'ancienne coutume de ce royaume. Le sultan, charmé d'une réponse si sage, leur dit : Puisque cela est, je serai bien aise de vous voir chasser : venez & choisissez telle chasse qu'il vous plaira.

Les princes remontèrent à cheval, suivirent le sultan ; & ils n'avoient pas avancé bien loin,

quand ils virent paroître plusieurs bêtes tout-à-la-fois. Le prince Bahman choisit un lion, & le prince Perviz un ours. Ils partirent l'un & l'autre en même tems avec une intrépidité dont le sultan fut surpris. Ils joignirent leur chasse presqu'aussitôt l'un que l'autre, & ils lancèrent leur javelot avec tant d'adresse, qu'ils percèrent, le prince Bahman le lion, & le prince Perviz l'ours d'outre en outre; & que le sultan les vit tomber en peu de tems l'un après l'autre. Sans s'arrêter, le prince Bahman poursuivit un autre ours, & le prince Perviz un autre lion, & en peu de momens ils les percèrent & les renversèrent sans vie. Ils vouloient continuer, mais le sultan ne le permit pas; il les fit rappeller; & quand ils furent venus se ranger près de lui: Si je vous laissois faire, dit-il, vous auriez bientôt détruit toute ma chasse. Ce n'est pas tant ma chasse néanmoins que je veux épargner, que vos personnes dont la vie me sera désormais très-chère, persuadé que votre bravoure, dans un tems, me sera beaucoup plus utile qu'elle ne vient de m'être agréable.

Le sultan Khosrouschah enfin se sentit une inclination pour les deux princes si forte, qu'il les invita à venir le voir & à le suivre sur l'heure. Sire, reprit le prince Bahman,

votre majesté nous fait un honneur que nous ne méritons pas, & nous la supplions de vouloir bien nous en dispenser.

Le sultan qui ne comprenoit pas quelles raisons les princes pouvoient avoir pour ne pas accepter la marque de considération qu'il leur témoignoit, le leur demanda, & les pressa de l'en éclaircir. Sire, dit le prince Bahman, nous avons une sœur notre cadette, avec laquelle nous vivons dans une union si grande, que nous n'entreprenons ni ne faisons rien, qu'auparavant nous n'ayons pris son avis, de même que de son côté elle ne fait rien qu'elle ne nous ai demandé le nôtre. Je loue fort votre union fraternelle, reprit le sultan, consultez donc votre sœur, & demain en revenant chasser avec moi, vous me rendrez réponse.

Les deux princes retournèrent chez eux, mais ils ne se souvinrent ni l'un ni l'autre, non-seulement de l'aventure qui leur étoit arrivée de rencontrer le sultan, & d'avoir eu l'honneur de chasser avec lui, mais même de parler à la princesse de celui qu'il leur avoit fait de vouloir les emmener avec lui. Le lendemain, comme ils se furent rendus auprès du sultan, au lieu de la chasse : Hé bien, leur demanda le sultan, avez-vous parlé à votre sœur ? a-t-elle bien voulu consentir au plaisir

que j'attens de vous voir plus particulièrement? Les princes se regardèrent, & la rougeur leur monta au visage. Sire, répondit le prince Bahman, nous supplions votre majesté de nous excuser; ni mon frère ni moi nous ne nous en sommes pas souvenus. Souvenez-vous-en donc aujourd'hui, reprit le sultan, & demain n'oubliez pas de m'en rendre la réponse.

Les princes tombèrent une seconde fois dans le même oubli, & le sultan ne se scandalisa pas de leur négligence; au contraire, il tira trois petites boules d'or qu'il avoit dans une bourse. En les mettant dans le sein du prince Bahman: Ces boules, dit-il avec un souris, empêcheront que vous n'oubliez une troisième fois ce que je souhaite que vous fassiez pour l'amour de moi; le bruit qu'elles feront ce soir en tombant de votre ceinture, vous en fera souvenir, au cas que vous ne vous en soyez pas souvenu auparavant.

La chose arriva comme le sultan l'avoit prévu; sans les trois boules d'or, les princes eussent encore oublié de parler à la princesse Parizade leur sœur. Elles tombèrent du sein du prince Bahman comme il eut ôté sa ceinture en se préparant à se mettre au lit. Aussitôt il alla trouver le prince Perviz, & ils allèrent ensemble à l'appartement de la princesse, qui

n'étoit pas encore couchée ; ils lui demandèrent pardon de ce qu'ils venoient l'importuner à une heure indue, & ils lui exposèrent le sujet avec toutes les circonstances de leur rencontre avec le sultan.

La princesse Parizade fut alarmée de cette nouvelle. Votre rencontre avec le sultan, dit-elle, vous est heureuse & honorable, & dans la suite, elle peut vous l'être davantage ; mais elle est fâcheuse & bien triste pour moi. C'est à ma considération, je le vois bien, que vous avez résisté à ce que le sultan souhaitoit ; je vous en suis infiniment obligée : je connois en cela que votre amitié correspond parfaitement à la mienne. Vous avez mieux aimé, pour ainsi dire, commettre une incivilité envers le sultan, en lui faisant un refus honnête, à ce que vous avez cru, que de préjudicier à l'union fraternelle que nous nous sommes jurée ; & vous avez bien jugé que si vous aviez commencé à le voir, vous seriez obligés insensiblement à m'abandonner pour vous donner tout à lui. Mais croyez-vous qu'il soit aisé de refuser absolument au sultan ce qu'il souhaite avec tant d'empressement, comme il le paroît? Ce que les sultans souhaitent, sont des volontés auxquelles il est dangereux de résister. Ainsi, quand en suivant mon inclination, je

vous dissuaderois d'avoir pour lui la complaisance qu'il exige de vous ; je ne ferois que vous exposer à son ressentiment & qu'à me rendre malheureuse avec vous. Vous voyez quel est mon sentiment ; avant néanmoins de rien conclure, consultons l'oiseau qui parle, & voyons ce qu'il nous conseillera : il est pénétrant & prévoyant, & il nous a promis son secours dans les difficultés qui nous embarrasseroient.

La princesse Parizade se fit apporter la cage ; & après qu'elle eut proposé la difficulté à l'oiseau, en présence des princes, elle lui demanda ce qu'il étoit à propos qu'ils fissent dans cette perplexité. L'oiseau répondit : Il faut que les princes vos frères correspondent à la volonté du sultan ; & même qu'à leur tour ils l'invitent à venir voir votre maison.

Mais, oiseau, reprit la princesse, nous nous aimons mes frères & moi d'une amitié sans égale : cette amitié ne souffrira-t-elle pas de dommage par cette demarche ? Point du tout, repartit l'oiseau, elle en deviendra plus forte. De la sorte, repliqua la princesse, le sultan me verra. L'oiseau lui dit qu'il étoit nécessaire qu'il la vît, & que le tout n'en iroit que mieux.

Le lendemain les princes Bahman & Perviz

retournèrent à la chasse, & le sultan, d'aussi loin qu'il se put faire entendre, leur demanda s'ils s'étoient souvenus de parler à leur sœur. Le prince Bahman s'approcha & lui dit : Sire, Votre majesté peut disposer de nous, & nous sommes près de lui obéir, non-seulement nous n'avons pas eu de peine à obtenir le consentement de notre sœur, elle a même trouvé mauvais que nous ayons eu cette déférence pour elle, dans une chose qui étoit de notre devoir à l'égard de votre majesté. Mais, sire, elle s'en est rendue si digne, que si nous avons péché, nous espérons que votre majesté nous le pardonnera. Que cela ne vous inquiète pas, reprit le sultan, bien-loin de trouver mauvais ce que vous avez fait, je l'approuve si fort, que j'espère que vous aurez pour ma personne la même déférence & la même attache, pour peu que j'aye de part dans votre amitié. Les princes confus de l'excès de bonté du sultan, ne répondirent que par une profonde inclination, pour lui marquer le grand respect avec lequel ils le recevoient.

Le sultan, contre son ordinaire, ne chassa pas long-tems ce jour-là. Comme il avoit jugé que les princes n'avoient pas moins d'esprit que de valeur & de bravoure, l'impatience de s'entretenir avec plus de liberté, fit qu'il avan-

ça son retour. Il voulut qu'ils fussent à ses côtés, dans la marche, honneur qui, sans parler des principaux courtisans qui l'accompagnoient, donna de la jalousie, même au grand-visir, qui fut mortifié de les voir marcher avant lui.

Quand le sultan fut entré dans sa capitale, le peuple dont les rues étoient bordées, n'eurent les yeux attachés que sur les deux princes Bahman & Perviz, en cherchant qui ils pouvoient être, s'ils étoient étrangers ou du royaume. Quoi qu'il en soit, disoient la plupart, plût à dieu que le sultan nous eût donné deux princes aussi bien faits & d'aussi bonne mine. Il pourroit en avoir à peu-près de même âge, si les couches de la sultane, qui en souffre la peine depuis long-tems, eussent été heureuses.

La première chose que fit le sultan en arrivant dans son palais, fut de mener les princes dans les principaux appartemens, dont ils louèrent la beauté, les richesses, les meubles, les ornemens & la symmétrie, sans affectation, & en gens qui s'y entendoient. On servit enfin un repas magnifique, & le sultan les fit mettre à table avec lui; ils voulurent s'en excuser, mais ils obéirent dès que le sultan leur eut dit que c'étoit sa volonté.

Le sultan qui avoit infiniment de l'esprit,

avoit fait de grands progrès dans les sciences, & particulièrement dans l'histoire, avoit bien prévu que par modestie & par respect, les princes ne se donneroient pas la liberté de commencer la conversation. Pour leur donner lieu de parler, il la commença, & y fournit pendant tout le repas; mais sur quelque matière qu'il ait pû les mettre, ils y satisfirent avec tant de connoissance, d'esprit, de jugement & de discernement, qu'il en fut dans l'admiration. Quand ils seroient mes enfans, disoit-il en lui même, & qu'avec l'esprit qu'ils ont, je leur eusse donné l'éducation, ils n'en sauroient pas davantage, ni ne seroient plus habiles ni mieux instruits. Il prit enfin un si grand plaisir dans leur entretien, qu'après avoir demeuré à table plus que de coutume, il passa dans son cabinet, après être sorti, où il s'entretint encore avec eux très-long-tems. Le sultan enfin leur dit: Jamais je n'eusse cru qu'il y eût à la campagne des jeunes seigneurs, mes sujets, si bien élevés, si spirituels, & aussi capables; de ma vie je n'ai eu entretien qui m'ait fait plus de plaisir que le vôtre; mais en voilà assez, il est tems que vous vous délassiez l'esprit par quelque divertissement de ma cour; & comme aucun n'est plus capable d'en dissiper les nuages que la musique, vous allez enten-

dre un concert de voix & d'inſtrumens qui ne ſera pas déſagréable.

Comme le ſultan eut achevé de parler, les muſiciens qui avoient eu l'ordre, entrèrent & répondirent fort à l'attente qu'on avoit de leur habileté. Des farceurs excellens ſuccédèrent au concert, & des danſeurs & des danſeuſes terminèrent le divertiſſement.

Les deux princes qui virent que la fin du jour approchoit, ſe proſternèrent aux piés du ſultan, & lui demandèrent la permiſſion de ſe retirer, après l'avoir remercié de ſes bontés & des honneurs dont il les avoit comblés; & le ſultan en les congédiant, leur dit: Je vous laiſſe aller, & ſouvenez-vous que je ne vous ai amenés à mon palais moi-même, que pour vous en montrer le chemin, afin que vous y veniez de vous-mêmes. Vous ſerez les bienvenus; & plus ſouvent vous y viendrez, plus vous me ferez de plaiſir.

Avant de s'éloigner de la préſence du ſultan, le prince Bahman lui dit: Sire, oſerions-nous prendre la liberté de ſupplier votre majeſté de nous faire la grâce à nous & à notre ſœur, de paſſer par notre maiſon, & de s'y repoſer quelques momens, la première fois que le divertiſſement de la chaſſe l'amènera aux environs: elle n'eſt pas digne de votre préſence;

mais des monarques quelquefois ne dédaignent pas de se mettre à couvert sous une chaumière. Le sultan reprit : une maison de seigneurs, comme vous l'êtes, ne peut être que belle & digne de vous. Je la verrai avec un grand plaisir, & avec un plus grand de vous y avoir pour hôtes vous & votre sœur, qui m'est déjà chère sans l'avoir vue, par le seul récit de ses belles qualités, & je ne différerai pas de me donner cette satisfaction plus long-tems que jusqu'après demain. Je me trouverai de grand matin au même lieu, où je n'ai pas oublié que je vous ai rencontrés la première fois ; trouvez-vous-y, vous me servirez de guide.

Les princes Bahman & Perviz retournèrent chez eux le même jour ; & quand ils furent arrivés, après avoir raconté à la princesse l'accueil honorable que le sultan leur avoit fait, ils lui annoncèrent qu'ils n'avoient pas oublié de l'inviter à leur faire l'honneur de voir leur maison en passant, & qu'il leur en avoit marqué le jour, qui seroit celui d'après le jour qui devoit suivre.

Si cela est ainsi, reprit la princesse, il faut donc dès-à-présent songer à préparer un repas digne de sa majesté, & pour cela il est bon que nous consultions l'oiseau qui parle, il nous enseignera peut-être quelque mets qui sera plus

du goût de sa majesté que d'autres. Comme les princes se furent rapportés à ce qu'elle jugeroit à propos, elle consulta l'oiseau en son particulier après qu'ils se furent retirés : Oiseau, dit-elle, le sultan nous fera l'honneur de venir voir notre maison, & nous devons le régaler, enseigne-nous comment nous pourrons nous en acquitter, de manière qu'il en soit content.

Ma bonne maîtresse, reprit l'oiseau, vous avez d'excellens cuisiniers, qu'ils fassent de leur mieux; & sur toutes choses qu'ils lui fassent un plat de concombres, avec une farce de perles, que vous ferez servir devant le sultan, préférablement à tout autre mets, dès le premier service.

Des concombres avec une farce de perles! se récria la princesse Parizade, avec étonnement; oiseau, tu n'y penses pas, c'est un ragoût inouï. Le sultan pourra bien l'admirer comme une grande magnificence, mais il sera à table pour manger, & non pas pour admirer des perles. De plus, quand j'y employerois tout ce que je puis avoir de perles, elles ne suffiroient pas pour la farce.

Ma maîtresse, repartit l'oiseau, faites ce que je dis, & ne vous inquiétez pas de ce qui en arrivera, il n'en arrivera que du bien. Quant aux perles, allez demain de bon matin au pié

du premier arbre de votre parc, à main droite, & faites-y fouir, vous en trouverez plus que vous n'en aurez besoin.

Dès le même soir, la princesse Parizade fit avertir un jardinier de se tenir prêt, & le lendemain de grand matin, elle le prit avec elle, & le mena à l'arbre que l'oiseau lui avoit enseigné, & lui commanda de creuser au pié. En creusant, quand le jardinier fut arrivé à une certaine profondeur, il sentit de la résistance, & bientôt il découvrit un coffre d'or d'environ un pié en quarré qu'il montra à la princesse, c'est pour cela que je t'ai amené, lui dit-elle, continue, & prens garde de le gâter avec la béche.

Le jardinier enfin tira le coffret, & le mit entre les mains de la princesse. Comme le coffret n'étoit fermé qu'avec de petits crochets fort propres, la princesse l'ouvrit, & elle vit qu'il étoit plein de perles, toutes d'une grosseur médiocre, mais égales & propres à l'usage qui devoit être fait. Très-contente d'avoir trouvé ce petit trésor, après avoir refermé le coffret, elle le mit sous son bras, & reprit le chemin de la maison, pendant que le jardinier remettoit la terre du pié de l'arbre au même état qu'auparavant.

Les princes Bahman & Perviz qui avoient

vu chacun de son appartement la princesse leur sœur dans le jardin, plus matin qu'elle n'avoit de coutume, dans le tems qu'ils s'habilloient, se joignirent dès qu'ils furent en état de sortir, & allèrent au-devant d'elle; ils la rencontrèrent au milieu du jardin, & comme ils avoient apperçu de loin qu'elle portoit quelque chose sous le bras, & qu'en approchant ils virent que c'étoit un coffret d'or, ils en furent surpris. Ma sœur, lui dit le prince en l'abordant, vous ne portiez rien quand nous vous avons vue suivie d'un jardinier, & nous vous voyons revenir chargée d'un coffret d'or. Est-ce un trésor que le jardinier a trouvé, & qu'il étoit venu vous annoncer?

Mes frères, reprit la princesse, c'est tout le contraire; c'est moi qui ai mené le jardinier où étoit le coffret, qui lui ai montré l'endroit, & qui l'ai fait déterrer. Vous serez plus étonnés de ma trouvaille, quand vous verrez ce qu'il contient.

La princesse ouvrit le coffret; & les princes émerveillés quand ils virent qu'il étoit rempli de perles, peu considérables par leur grosseur, à les regarder chacune en particulier, mais d'un très-grand prix par rapport à leur perfection & à leur quantité, lui demandèrent par quelle aventure elle avoit eu connoissance de ce trésor.

Mes frères, répondit-elle, à moins qu'une affaire plus pressante ne vous appelle ailleurs, venez avec moi, je vous le dirai. Le prince Perviz reprit : Quelle affaire plus pressante pourrions-nous avoir que d'être informés de celle-ci qui nous intéresse si fort ? Nous n'en avions pas d'autre que de venir à votre rencontre.

Alors la princesse Parizade, au milieu des deux princes, en reprenant son chemin vers la maison, leur fit le récit de la consultation qu'elle avoit faite avec l'oiseau, comme ils étoient convenus avec elle, de la demande, de la réponse, & de ce qu'elle lui avoit opposé au sujet du mets de concombres farcis de perles, & du moyen qu'il lui avoit donné d'en avoir, en lui enseignant & indiquant le lieu où elle venoit de trouver le coffret. Les princes & la princesse firent plusieurs raisonnemens pour pénétrer à quel dessein l'oiseau vouloit qu'on préparât un mets de la sorte pour le sultan, jusqu'à faire trouver le moyen d'y réussir. Mais enfin après avoir bien discouru pour & contre sur cette matière, ils conclurent qu'ils n'y comprenoient rien, & cependant qu'il falloit exécuter le conseil de point en point, & n'y pas manquer.

En rentrant dans la maison, la princesse fit appeler le chef de cuisine, qui vint la trouver

dans son appartement. Après qu'elle lui eut ordonné le repas pour régaler le sultan de la manière qu'elle l'entendoit : Outre ce que je viens de dire, ajouta-t-elle, il faut que vous me fassiez un mets exprès pour la bouche du sultan ; & ainsi que personne que vous n'y mette la main. Ce mets est un plat de concombres farcis, dont vous ferez la farce des perles que voici; & en même-tems elle ouvrit le coffret, & lui montra les perles.

Le chef de cuisine, qui jamais n'avoit entendu parler d'une farce pareille, recula deux pas en arrière, avec un visage qui marquoit assez sa pensée. La princesse pénétra cette pensée. Je vois bien, dit-elle, que tu me prens pour une folle, de t'ordonner un ragoût dont tu n'as jamais entendu parler, & dont on peut dire certainement que jamais il n'a été fait. Cela est vrai, je le sais comme toi ; mais je ne suis pas folle, & c'est avec tout mon bon sens que je t'ordonne de le faire. Vas, invente, fais de ton mieux, & emporte le coffret ; tu me le rapporteras avec les perles qui resteront, s'il y en a plus qu'il n'en est besoin. Le chef de cuisine n'eut rien à répliquer ; il prit le coffret & l'emporta. Le même jour enfin, la princesse Parizade donna ses ordres pour faire en sorte que tout fût net, propre & arrangé, tant dans

la

la maiſon que dans le jardin, pour recevoir le ſultan plus dignement.

Le lendemain les deux princes étoient ſur le lieu de la chaſſe, lorſque le ſultan de Perſe y arriva. Le ſultan commença la chaſſe; & il la continua juſqu'à ce que la vive ardeur du ſoleil, qui s'approchoit du plus haut de l'horiſion, l'obligea de la finir. Alors, pendant que le prince Bahman demeura auprès du ſultan pour l'accompagner, le prince Perviz ſe mit à la tête de la marche, pour montrer le chemin; & quand il fut à la vue de la maiſon, il donna un coup d'éperon pour aller avertir la princeſſe Parizade que le ſultan arrivoit; mais des gens de la princeſſe qui s'étoient mis ſur les avenues par ſon ordre, l'avoient déjà avertie, & le prince la trouva qui attendoit, prête à le recevoir.

Le ſultan arriva, & comme il fut entré dans la cour, & qu'il eut mis pié à terre devant le veſtibule, la princeſſe Parizade ſe préſenta & ſe jeta à ſes piés; & les princes Bahman & Perviz, qui étoient préſens, avertirent le ſultan que c'étoit leur ſœur, & le ſupplièrent d'agréer les reſpects qu'elle rendoit à ſa majeſté.

Le ſultan ſe baiſſa pour aider la princeſſe à ſe relever; & après l'avoir conſidérée & admiré

quelque tems l'éclat de sa beauté, dont il fut ébloui, sa bonne grâce, son air, & un je ne sais quoi qui ne ressentoit pas la campagne où elle demeuroit : Les frères, dit-il, sont dignes de la sœur, & la sœur est digne des frères ; & à juger de l'intérieur par l'extérieur, je ne m'étonne plus que les frères ne veuillent rien faire sans le consentement de la sœur : mais j'espère bien la connoître mieux par cet endroit-là, que par ce qui m'en paroît à la première vue, quand j'aurai vu la maison.

Alors la princesse prit la parole : Sire, dit-elle, ce n'est qu'une maison de campagne, qui convient à des gens comme nous qui menons une vie retirée du grand monde ; elle n'a rien de comparable aux maisons des grandes villes, encore moins aux palais magnifiques qui n'appartiennent qu'à des sultans. Je ne m'en rapporte pas entièrement à votre sentiment, dit très-obligeamment le sultan ; ce que j'en vois d'abord fait que je vous tiens un peu pour suspecte. Je me réserve à en porter mon jugement quand vous me l'aurez fait voir ; passez donc devant, & montrez-moi le chemin.

La princesse, en laissant le sallon à part, mena le sultan d'appartement en appartement, & le sultan, après avoir considéré chaque pièce avec attention, & les avoir admirées par leur

diverſité : Ma belle, dit-il à la princeſſe Parizade, appellez-vous ceci une maiſon de campagne ? les villes les plus belles & les plus grandes ſeroient bientôt déſertes, ſi toutes les maiſons de campagne reſſembloient à la vôtre. Je ne m'étonne plus que vous vous y plaiſiez ſi fort, & que vous mépriſiez la ville : faites-moi voir auſſi le jardin ; je m'attends bien qu'il correſpond à la maiſon.

La princeſſe ouvrit une porte qui donnoit ſur le jardin ; & ce qui frappa d'abord les yeux du ſultan, fut la gerbe d'eau jaune couleur d'or. Surpris par un ſpectacle ſi nouveau pour lui, & après l'avoir regardée un tems avec admiration : D'où vient cette eau merveilleuſe, dit-il, qui fait tant de plaiſir à voir ? où en eſt la ſource ? & par quel art en a-t-on fait un jet ſi extraordinaire, & auquel je ne crois pas qu'il y ait rien de pareil au monde ? Je veux voir cette merveille de près ; & en diſant ces paroles il avança. La princeſſe continua de le conduire, & elle le mena par l'endroit où l'arbre harmonieux étoit planté.

En approchant, le ſultan qui entendit un concert tout différent de ceux qu'il eût jamais entendus, s'arrêta ; & cherchant des yeux où étoient les muſiciens, & comme il n'en vit aucun ni près ni loin, & que cependant il en-

tendoit le concert assez distinctement, dont il étoit charmé : Ma belle, dit-il, en s'adressant à la princesse Parizade, où sont les musiciens que j'entens ? sont-ils sous terre, sont-ils invisibles dans l'air ? Avec des voix si excellentes & si charmantes, ils ne hasarderoient rien de se laisser voir, au contraire ils feroient plaisir.

Sire, répondit la princesse en souriant, ce ne sont pas des musiciens qui forment le concert que vous entendez, c'est l'arbre que votre majesté voit devant elle qui le rend ; & si elle veut se donner la peine d'avancer quatre pas, elle n'en doutera pas, & les voix lui seront plus distinctes.

Le sultan s'avança, & il fut si charmé de la douce harmonie du concert, qu'il ne se lassoit pas de l'entendre. A la fin il se souvint qu'il avoit à voir l'eau jaune de près ; ainsi, en rompant son silence : Ma belle, demanda-t-il à la princesse, dites-moi, je vous prie, cet arbre admirable se trouve-t-il par hasard dans votre jardin ? est-ce un présent que l'on vous a fait ? ou l'avez-vous fait venir de quelque pays éloigné ? Il faut qu'il vienne de bien loin ; autrement, curieux des raretés de la nature, comme je le suis, j'en aurois entendu parler ; de quel nom l'appelez-vous ?

Sire, répondit la princeſſe, cet arbre n'a pas d'autre nom que celui d'arbre qui chante, & il n'en croît pas dans le pays; il ſeroit trop long de raconter par quelle aventure il ſe trouve ici. C'eſt une hiſtoire qui a rapport avec l'eau jaune & avec l'oiſeau qui parle qui nous eſt venu en même tems, & que votre majeſté pourra voir après qu'elle aura vu l'eau jaune d'auſſi près qu'elle le ſouhaite. Si elle l'a pour agréable, j'aurai l'honneur de la lui raconter quand elle ſe ſera repoſée & remiſe de la fatigue de la chaſſe, à laquelle elle en ajoute une nouvelle, par la peine qu'elle ſe donne à la grande ardeur du ſoleil.

Ma belle, reprit le ſultan, je ne m'apperçois pas de la peine que vous dites, tant elle eſt bien récompenſée par les choſes merveilleuſes que vous me faites voir; dites plutôt que je ne ſonge pas à celle que je vous donne; achevons donc, & voyons l'eau jaune, je meurs déja d'envie de voir & d'admirer l'oiſeau qui parle.

Quand le ſultan fut arrivé au jet d'eau jaune, il eut long-tems les yeux attachés ſur la gerbe, qui ne ceſſoit de faire un effet merveilleux en s'élevant en l'air, & en retombant dans le baſſin. Selon vous, ma belle, dit-il, en s'adreſſant toujours à la princeſſe, cette

eau n'a pas de source, & elle ne vient d'aucun endroit aux environs, par un conduit amené sous terre ; au moins je comprens qu'elle est étrangère, de même que l'arbre qui chante.

Sire, reprit la princesse, la chose est comme votre majesté le dit ; & pour marque que l'eau ne vient pas d'ailleurs, c'est que le bassin est d'une seule pièce, & qu'ainsi elle ne peut venir ni par les côtés, ni par-dessous ; & ce qui doit rendre l'eau plus admirable à votre majesté, c'est que je n'en ai jeté qu'un flacon dans le bassin ; & qu'elle a foisonné comme elle le voit, par une propriété qui lui est particulière. Le sultan enfin s'éloignant du bassin : En voilà, dit-il, assez pour la première fois, car je me promets bien de revenir souvent ; menez-moi, que je voye l'oiseau qui parle.

En approchant du sallon, le sultan apperçut sur les arbres un nombre prodigieux d'oiseaux qui rempliſſoient l'air chacun de son chant & de son ramage. Il demanda pourquoi ils étoient là assemblés plutôt que sur les autres arbres du jardin, où il n'en avoit ni vu ni entendu chanter. Sire, répondit la princesse, c'est qu'ils viennent tous des environs pour accompagner le chant de l'oiseau qui parle. Votre majesté peut l'appercevoir dans la cage qui est posée

ſur une des fenêtres du ſallon où elle va entrer ; & ſi elle y fait attention, elle s'appercevra qu'il a le chant éclatant au-deſſus de celui de tous les autres oiſeaux, même du roſſignol, qui n'en approche que de bien loin.

Le ſultan entra dans le ſallon ; & comme l'oiſeau continuoit ſon chant : Mon eſclave, dit la princeſſe, en élevant la voix, voilà le ſultan, faites-lui votre compliment. L'oiſeau ceſſa de chanter dans le moment, & tous les autres oiſeaux ceſsèrent de même : Que le ſultan, dit-il, ſoit le très-bien venu, que dieu le comble de proſpérités & prolonge le nombre de ſes années. Comme le repas étoit ſervi ſur le ſofa près de la fenêtre où étoit l'oiſeau ; le ſultan, en ſe mettant à table : Oiſeau, dit-il, je te remercie de ton compliment, & je ſuis ravi de voir en toi le ſultan & le roi des oiſeaux.

Le ſultan qui vit devant lui le plat de concombres qu'il croyoit farcis à l'ordinaire, y porta d'abord la main, & ſon étonnement fut extrême de les voir farcis de perles. Quelle nouveauté, dit-il ? à quel deſſein une farce de perles ? les perles ne ſe mangent pas. Il regardoit déjà les deux princes & la princeſſe pour leur demander ce que cela ſignifioit ; mais l'oiſeau l'interrompit : Sire,

votre majesté peut-elle être dans un étonnement si grand d'une farce de perles qu'elle voit de ses yeux, elle qui a cru si facilement que la sultane son épouse étoit accouchée d'un chien, d'un chat, d'un morceau de bois? Je l'ai cru, repartit le sultan, parce que les sages-femmes me l'ont assuré. Ces sages-femmes, sire, repartit l'oiseau, étoient sœurs de la sultane, mais sœurs jalouses du bonheur dont vous l'aviez honorée préférablement à elles; & pour satisfaire leur rage, elles ont abusé de la facilité de votre majesté. Elles avoueront leur crime, si vous les faites interroger. Les deux frères & leur sœur que vous voyez, sont vos enfans qu'elles ont exposés, mais qui ont été recueillis par l'intendant de vos jardins, & nourris & élevés par ses soins.

Le discours de l'oiseau éclaira l'entendement du sultan en un instant: Oiseau, s'écria-t-il, je n'ai pas de peine à ajouter foi à la vérité que tu me découvres & que tu m'annonces. L'inclination qui m'entraînoit de leur côté, & la tendresse que je sentois déjà pour eux, ne me disoit que trop qu'ils étoient de mon sang. Venez donc, mes enfans, venez, ma fille, que je vous embrasse, & que je vous donne les premières marques de mon amour & de ma tendresse de père. Il se leva; &

après avoir embraſſé les deux princes & la princeſſe, l'un après l'autre, en mélant ſes larmes avec les leurs : Ce n'eſt pas aſſez, mes enfans, dit-il, il faut auſſi que vous vous embraſſiez les uns les autres, non comme enfans de l'intendant de mes jardins, auquel j'aurai l'obligation éternelle de vous avoir conſervé la vie ; mais comme les miens, ſortis du ſang des rois de Perſe, dont je ſuis perſuadé que vous ſoutiendrez bien la gloire.

Après que les deux princes & la princeſſe ſe furent embraſſés mutuellement avec une ſatisfaction toute nouvelle, comme le ſultan le ſouhaitoit, le ſultan ſe remit à table avec eux, il ſe preſſa de manger. Quand il eut achevé : Mes enfans, dit-il, vous connoiſſez votre père en ma perſonne ; demain je vous amenerai la ſultane votre mère, préparez-vous à la recevoir.

Le ſultan monta à cheval, & retourna à ſa capitale en toute diligence. La première choſe qu'il fit dès qu'il eut mis pié à terre en entrant dans ſon palais, fut de commander à ſon grand-viſir d'apporter toute la diligence poſſible à faire faire le procès aux deux ſœurs de la ſultane. Les deux ſœurs furent enlevées de chez elles, interrogées ſéparément, appliquées à la queſtion, convaincues & condamnées à être écartelées ;

& le tout fut exécuté en moins d'une heure de tems.

Le sultan Khosrouschah cependant suivi de tous les seigneurs de sa cour, qui se trouvèrent présens, alla à pié jusqu'à la porte de la grande mosquée; & après avoir lui-même tiré la sultane hors de la prison étroite où elle languissoit & souffroit depuis tant d'années : Madame, dit-il, en l'embrassant les larmes aux yeux, dans l'état pitoyable où elle étoit, je viens vous demander pardon de l'injustice que je vous ai faite, & vous en faire la réparation que je vous dois. Je l'ai déjà commencée par la punition de celles qui m'avoient séduit par une imposture abominable, & j'espère que vous la regarderez comme entière, quand je vous aurai fait présent de deux princes accomplis & d'une princesse aimable & toute charmante, vos enfans & les miens. Venez, & reprenez le rang qui vous appartient, avec tous les honneurs qui vous sont dûs.

Cette réparation se fit devant une multitude de peuple innombrable, qui étoit accouru en foule de toute part, dès la première nouvelle de ce qui se passoit, laquelle fut répandue dans toute la ville en peu de momens.

Le lendemain de grand matin, le sultan & la sultane qui avoit changé l'habit d'humiliation

& d'affliction qu'elle portoit le jour de devant, en un habit magnifique, tel qu'il lui convenoit, suivis de toute leur cour qui en avoit eu l'ordre, se transportèrent à la maison des deux princes & de la princesse. Ils arrivèrent; & dès qu'ils eurent mis pié à terre, le sultan présenta à la sultane les princes Bahman & Perviz, & la princesse Parizade, & lui dit : Madame, voilà les deux princes vos fils, & voici la princesse votre fille; embrassez-les avec la même tendresse que je les ai embrassés, ils sont dignes de moi & dignes de vous. Les larmes furent répandues en abondance dans ces embrassemens si touchans, & particulièrement de la part de la sultane, par la consolation & par la joie d'embrasser deux princes ses fils, une princesse sa fille, qui lui en avoient causé de si affligeantes & si long-tems.

Les deux princes & la princesse avoient fait préparer un repas magnifique pour le sultan, pour la sultane, & pour toute la cour. On se mit à table; & après le repas, le sultan mena la sultane dans le jardin, où il lui fit observer l'arbre harmonieux & le bel effet de l'eau jaune. Pour ce qui est de l'oiseau, elle l'avoit vu dans sa cage, & le sultan lui en avoit fait l'éloge pendant le repas.

Quand il n'y eut plus rien qui obligeât le

sultan de rester davantage, il remonta à cheval ; le prince Bahman l'accompagna à la droite, & le prince Perviz à la gauche ; la sultane avec la princesse à sa gauche, marcha après le sultan. Dans cet ordre, précédés & suivis des officiers de la cour, chacun selon son rang, ils reprirent le chemin de la capitale. Comme ils approchoient, le peuple qui étoit venu au-devant, se présenta en foule, bien loin hors des portes, & ils n'avoient pas moins les yeux attachés sur la sultane, en prenant part à sa joie, après une si longue souffrance, que sur les deux princes & sur la princesse, qu'ils accompagnoient de leurs acclamations. Leur attention étoit attirée aussi par l'oiseau dans sa cage, que la princesse Parizade portoit devant elle, dont ils admirèrent le chant, qui attiroit tous les autres oiseaux ; ils suivoient en se posant sur les arbres dans la campagne & sur les toîts des maisons dans les rues de la ville.

Les princes Bahman & Perviz, avec la princesse Parizade, furent enfin amenés au palais avec cette pompe ; & le soir la pompe fut suivie de grandes illuminations & de grandes réjouissances, tant au palais que dans toute la ville, lesquelles furent continuées plusieurs jours.

LE sultan des Indes ne pouvoit s'empêcher d'admirer la mémoire prodigieuse de la sultane son épouse, qui ne s'épuisoit point, & qui lui fournissoit toutes les nuits de nouveaux divertissemens par tant d'histoires différentes.

Mille & une nuits s'étoient écoulées dans ces innocens amusemens ; ils avoient même beaucoup aidé à diminuer les préventions fâcheuses du sultan contre la fidélité des femmes ; son esprit étoit adouci ; il étoit convaincu du mérite & de la grande sagesse de Scheherazade. Il se souvenoit du courage avec lequel elle s'étoit exposée volontairement à devenir son épouse, sans appréhender la mort à laquelle elle savoit qu'elle étoit destinée le lendemain, comme les autres qui l'avoient précédée.

Ces considérations, & les autres belles qualités qu'il connoissoit en elle, le portèrent enfin à lui faire grâce. Je vois bien, lui dit-il, aimable Scheherazade, que vous êtes inépuisable dans vos petits contes, il y a assez longtems que vous m'en divertissez ; vous avez appaisé ma colère, & je renonce volontiers en votre faveur à la loi cruelle que je m'étois imposée ; je vous remets entièrement dans mes bonnes grâces, & je veux que vous soyez regardée comme la libératrice de toutes les filles

qui devoient être immolées à mon juſte reſſentiment.

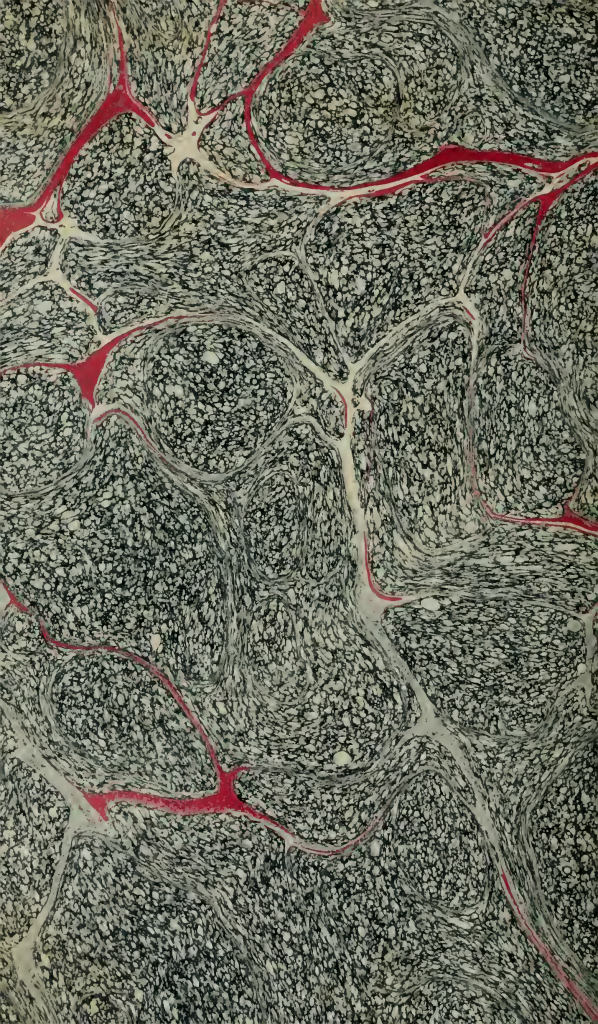
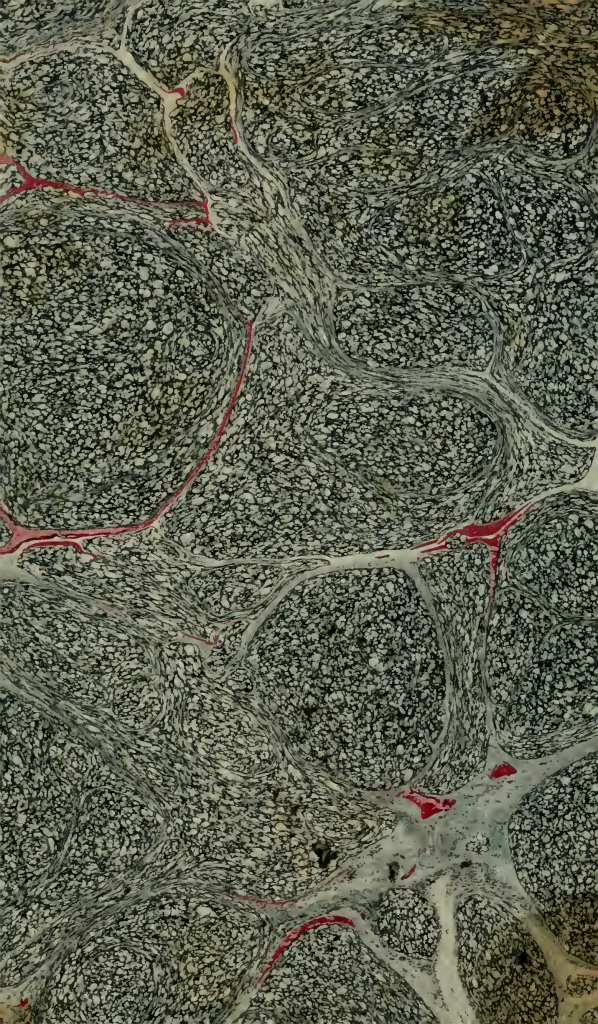
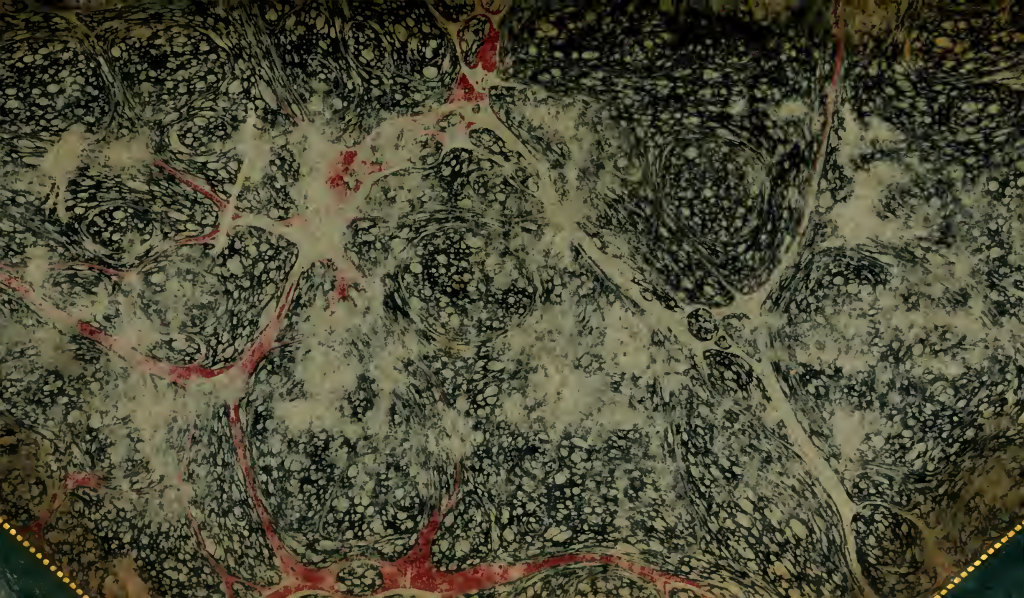
La princeſſe ſe jeta à ſes piés, les embraſſa tendrement, en lui donnant toutes les marques de la reconnoiſſance la plus vive & la plus parfaite.

Le grand-viſir apprit le premier cette agréable nouvelle de la bouche même du ſultan. Elle ſe répandit bientôt dans la ville & dans les provinces; ce qui attira au ſultan & à l'aimable Scheherazade, ſon épouſe, mille louanges & mille bénédictions de tous les peuples de l'empire des Indes.

Fin du onzième Volume.

TABLE
DES CONTES,
TOME ONZIÈME.

MILLE ET UNE NUITS.

LES Aventures du Calife Haroun Alraſchid, page 1
Hiſtoire de l'Aveugle Baba Abdalla, 9
Hiſtoire de Sidi Nouman, 31
Hiſtoire de Cogia Haſſan Alhabbal, 56
Suite de la même hiſtoire, 71
Hiſtoire d'Ali-Baba & de quarante Voleurs exterminés par une Eſclave, 113
Hiſtoire d'Ali Cogia, Marchand de Bagdad, 182
Hiſtoire du Cheval enchanté, 206
Hiſtoire du Prince Ahmed, & de la Fée Pari-Banou, 274
Hiſtoire des deux Sœurs jalouſes de leur cadette, 387

Fin de la Table.